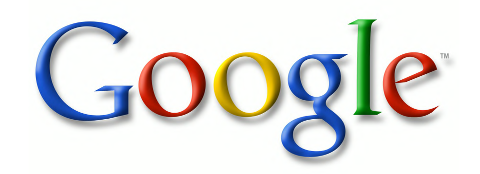
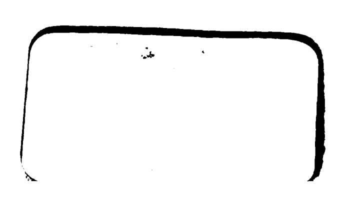





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





OEUVRES

COMPLÈTES

DE L. STERNE.

TOME TROISIÉME.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE L. STERNE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS;

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRE, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, n°. 8.

M. DCCC. XVIII.



VOYAGE

SENTIMENTAL.

Oh! ce sujet, dis-je, se traite avec bien plus de méthode en France. — Quoi! vous auriez vu la France, répliqua mon interlocuteur avec vivacité, en se tournant vers moi de l'air le plus civil et le plus triomphant? Etrange prérogative, me dis-je à moi-même, que donne aux gens une traversée de vingt-un milles maritimes! car il n'y a absolument que cette distance de Douvres à Calais. Allons! c'est ce qu'il faudra voir par moi-même. Je termine brusquement la dispute. Je vais droit chez moi, j'assemble à la hâte six chemises et une culotte de soie noire. L'habit que j'ai sur moi peut encore passer, dis-je, en jetant un coup d'œil sur chaque manche.

Je retiens une place pour Douvres, et le paquebot partant le lendemain à neuf heures du matin, je me trouve sur les trois heures en face d'une fricassée de poulets, apprêtée pour moi

dîner, et si incontestablement assis en France, que, si une indigestion m'eût emporté pendant la nuit, rien au monde ne pouvait défendre mon petit bagage des invasions du *droit d'aubaine*. Chemises, culotte de soie noire, portemanteau, tout enfin devenait la propriété du roi de France; je n'en excepte pas même ton portrait, Éliza; cette miniature si chère, que je porte depuis si long-temps, et que je t'ai juré tant de fois d'emporter au tombeau. On l'eût arrachée de mon cou, usage barbare! Quoi! ravir la dépouille, saisir les débris de l'étranger imprudent que vos sujets ont appelé sur leurs côtes! oh! parbleu, Sire, cela n'est pas bien, et ce qui me peine le plus, c'est d'adresser le reproche au monarque d'un peuple si courtois, si poli, si renommé pour la délicatesse de ses sentimens. Eh! vous le voyez bien; à peine ai-je reposé mon pied sur votre territoire!

CALAIS.

J'avais fini mon dîner par une rasade à la santé du roi de France, et venais de m'assurer, que, loin de lui garder rancune, je professais au contraire une haute estime pour sa personne et l'humanité de son caractère; je me levai de

table plus haut d'un pouce, par l'effet seul de cette réconciliation. Non, les Bourbons, ajoutai-je, ne sont point une cruelle race; on peut les égarer, sans doute, comme le reste des mortels; mais il y a de la douceur dans le sang de cette famille. En faisant cet aveu, une rougeur de l'espèce la plus bénigne vint tapisser mes joues, avec une chaleur si suave, que le Bourgogne (de deux livres la bouteille pour le moins) que j'avais bu à mon dîner, n'eût jamais pu produire un épanchement aussi ami de l'homme.

Juste ciel! m'écriai-je, en rangeant de côté ma valise avec le bout de mon pied; parmi les biens de ce monde qu'est-ce qui peut donc ainsi aiguiser nos animosités, et faire trébûcher si cruellement dans les sentiers de la vie, tant d'hommes appelés à y vivre avec fraternité et bienveillance?

Quand l'homme est en bonne intelligence avec ses semblables, le plus lourd des métaux acquiert dans sa main la légèreté d'une plume. Sa bourse n'est plus comprimée par la défiance; elle se joue entre ses doigts; ses regards se promènent autour de lui, comme pour chercher avec qui la partager. C'est ce que je faisais moi-même en ce moment : un sang plus fluide

se dilatait dans mes veines, mes artères battaient avec harmonie, toutes les puissances de mon ame remplissaient leurs fonctions vitales par un frottement si léger, que la précieuse de France la plus *physicienne*, en eût été confondue. En dépit de son matérialisme, je n'eusse plus paru à ses yeux une simple machine. « Je suis sûr à présent, me dis-je, de bouleverser toute sa doctrine.» Cette idée additionnelle porta mon exaltation naturelle aussi haut que possible; je m'étais mis en paix avec l'univers avant que cette pensée me fût venue: elle acheva le traité commencé avec moi-même.

« Quel moment! si j'étais roi de France, oh! quel moment! pour l'orphelin qui aurait à me redemander le porte-manteau de son père! »

LE MOINE.

CALAIS.

Comme j'achevais ces mots, un pauvre moine mendiant, de l'ordre de saint François, se présenta dans ma chambre, demandant l'aumône pour son couvent.

Personne n'est flatté de voir ses vertus devenir ainsi le jouet d'un caprice du hasard. Un

homme peut bien être généreux avec la même liberté qu'un autre est puissant. *Sed non, quo ad hanc.* Il en sera du reste ce qui pourra, car il n'est pas aisé de raisonner avec justesse sur le flux et le reflux de notre humeur ; rien n'empêche même d'en rechercher l'origine dans la cause même qui influe sur les marées, et ce ne serait pas insulter à la nature humaine que de croire qu'il en est ainsi. Je sais bien, pour mon propre compte, que j'aimerais mieux en plus d'un cas voir le monde attribuer certains de mes procédés à l'influence immédiate de la lune, ce qui ne peut jamais présenter l'idée d'une faute accompagnée de honte, que de voir mettre sur le compte de ma réflexion un acte qui ne peut souvent m'être réputé personnel, sans devenir aussi honteux que répréhensible. Je le répète, il en sera ce qui pourra ; mais, du moment où je jetai les yeux sur le moine, je me sentis déterminé à ne pas lui donner un simple sou. En conséquence, je remis ma bourse à ma poche, que je fermai avec le bouton, puis me rappelant un peu sur mon centre, je m'avançai vers lui avec gravité. Il y avait aussi, je le crains bien, quelque chose de sévère dans mes regards ; et, comme j'ai encore cette figure suppliante devant mes yeux,

je confesse qu'elle offrait des traits dignes d'un meilleur traitement.

Si on en juge par la tonsure qui occupait tout le sommet de sa tête, ou d'après ces tempes à peine ombragées du peu de cheveux gris qui lui restaient encore, le moine pouvait avoir soixante-dix ans; mais en voyant ses yeux encore pleins d'un reste de feu plus tempéré par l'habitude des prévenances que par la glace des années, je ne lui en trouvais plus que soixante. La vérité est probablement dans le juste milieu, il avait sûrement soixante-cinq ans. Son air, sa contenance, je ne sais quoi de morose qui semblait avoir amené des rides prématurées; tout confirmait mon observation.

C'était une de ces têtes si souvent reproduites sous le pinceau du Guide, douce, pâle, insinuante, dégagée de ces lieux commums que l'ignorance présomptueuse prend pour des idées, et qui s'annoncent assez par la direction abjecte de ses regards. Les siens n'avaient rien d'oblique, il les jetait avec sérénité au-devant de son front, comme s'il eût entrevu quelque chose au-delà des limites de ce monde.

Comment l'ordre des mendians pût-il faire une semblable recrue ? Il n'y a que Dieu qui



Il s'arrêta, la main gauche posée sur sa poitrine.

Chasselat del. J. A*** sculp.

sache cela, lui qui destinait cette tête à parer les épaules d'un moine. Elle eût bien certainement fait honneur à un Bramine; et dans les plaines de l'Indostan, elle eût sûrement attiré ma vénération. L'exquisse des autres contours demande à peine quelques coups de pinceau, et pourrait être l'ouvrage du dessinateur le plus vulgaire, car ils n'offraient d'autre élégance que celle du caractère et de l'expression; des formes grêles, maigres; une taille au-dessus du commun, et qui eût eu de la majesté sans la courbure des vertèbres et la projection de la figure. Après tout, c'était le maintien de la supplication, et comme le moine est encore présent à mon imagination, il gagne plus qu'il ne perd à cette attitude.

A peine eut-il fait trois pas dans la chambre, qu'il s'arrêta, sa main gauche posée sur sa poitrine, et la droite appuyée sur un bâton léger, le bâton blanc du voyage. Lorsque je me fus approché de lui, il me fit, par forme d'introduction, tout le menu détail des besoins de son couvent, et en général de l'indigence de son ordre. Il mit dans son récit tant de simplicité et de grâce, la teinte de la déprécation répandue dans ses regards et sur toute sa physionomie, offrait des nuances à

touchantes, qu'il fallait être ensorcelé pour se défendre d'une vive émotion.

Une meilleure raison que tout cela, c'est que j'étais déterminé à ne l'assister de rien, pas même d'un simple sou.

Cela est vrai lui dis-je, en répondant à un coup d'œil éloquent qu'il avait lancé vers le ciel, en finissant sa supplique; oh! cela est bien vrai, mon père! eh! puisse le ciel être le soutien de l'indigent qui n'en a pas d'autre que la charité des hommes; car je crains bien que cette source ne soit bientôt tarie par les prétentions indiscrètes élevées chaque moment sur ce capital déjà si borné.

A ces mots *prétentions indiscrètes*, il baissa la vue; et parcourut d'un coup d'œil léger les manches de sa tunique. Je sentis la force de cette réplique: — « Je conviens de cela avec vous, lui dis-je, un habit de laine grossière, à peine renouvelé tous les trois ans, une nourriture peu succulente; tout cela ne forme pas, il faut l'avouer, une prétention exagérée. Mais ce qui est vraiment pitoyable, c'est qu'on puisse encore gagner ces choses avec si peu de peine, et que votre ordre s'obstine à se les procurer sur un fonds

sacré qui est la propriété exclusive du boiteux, de l'aveugle, du vieillard infirme. Que dis-je? Et ce captif qui, chaque soir, ne se couche qu'après avoir compté heure par heure toutes les journées de son malheur, ne languit-il pas après le moment d'être admis à ce partage? Oui, si vous étiez de l'ordre de la Merci, au lieu d'être lié à celui de saint François, je ne suis pas riche, vous le voyez vous même, lui dis-je, en lui montrant mon porte-manteau: eh bien! il vous serait ouvert sur l'heure pour la rançon d'un infortuné prisonnier. Le moine me fit une inclination. Mais dans le nombre des malheureux, continuai-je, ceux que j'ai laissés dans ma patrie, ont sans doute les premiers droits à ma sollicitude; et cependant il est bien vrai que j'ai laissé sur nos bords des milliers de victimes de l'indigence. Le moine me fit avec la tête une inclination pleine de cordialité, comme pour me dire qu'il n'était que trop vrai que la misère habitait sur tous les points de la terre, aussi bien que dans son couvent. Mais distinguons, je vous prie, lui dis-je, en appuyant ma main sur la manche de sa tunique, comme pour répondre à son premier argument, distinguons, mon bon père,

entre les indigens ceux qui ne cherchent qu'à se nourrir du pain de leur travail, de ceux qui mangent celui d'autrui sans autre règle de conduite, que de passer leur vie dans l'oisiveté et l'ignorance, pour l'amour de Dieu....

Le pauvre Franciscain ne fit point de réplique : une rougeur éphémère effleura ses joues sans s'y arrêter. La nature semblait avoir tari en lui les sources du ressentiment : il n'en fit paraître aucun; mais, laissant aller son bâton sur son bras, il joignit ses deux mains en les passant sur sa poitrine, et se retira.

LE MOINE.

CALAIS.

Mon cœur battit avec force en entendant la porte se fermer. Eh bien! nargue de l'importun! murmurai-je par trois fois en affectant l'air de l'insouciance : il ne fera rien avec moi.

Cependant chacune des syllabes discourtoises qui m'étaient échappées, se présentait vivement à ma pensée. Je réfléchis que je n'avais sur le malheureux Franciscain aucun droit, si ce n'est de lui refuser mes secours; que le refus pour l'indigent trompé dans son espoir, était déjà une peine assez sensible sans l'aggraver encore par un langage disgra-

cieux. Je me rappelais ce reste de cheveux blancs. Il me semblait voir cette figure prévenante entrer de nouveau, et me demander avec douceur quelle injure vous ai-je fait? Pourquoi en user ainsi avec moi? J'aurais donné vingt louis pour trouver un panégyriste. Oh! j'en ai bien mal agi, je l'avoue, me dis-je, secrètement à moi-même. Mais je suis à peine au commencement de mon voyage, j'apprendrai sans doute à me conduire mieux, à mesure que j'avancerai.

LA DÉSOBLIGEANTE.

CALAIS.

Un homme mécontent de lui-même, a du moins cet avantage de se trouver fort traitable, et disposé à conclure promptement un marché. L'étiquette et l'usage veulent qu'un voyageur en France et en Italie, se munisse d'une chaise de voyage; et la nature toujours propice à nous offrir nos convenances, me fit parcourir de l'œil la cour de l'auberge dans l'intention de louer ou même d'acheter quelque meuble de cette espèce, et convenable à mes projets.

Une vieille Désobligeante, délaissée dans un coin de cette cour, captiva ma pensée à la

première vue. Je m'acheminai vers elle, je me blottis dedans au moment même; et la trouvant passablement en harmonie avec mes goûts et mes besoins, je priai le garçon d'appeler M. Dessein, le maître de l'auberge. J'appris que M. Dessein était en ce moment à vêpres, et me souciant fort peu de me rencontrer avec le Franciscain que j'apperçus de l'autre côté de la cour, s'entretenant avec une dame qui venait d'arriver à l'auberge, je tirai entre lui et moi le rideau de taffetas; déterminé que j'étais à écrire mon *voyage*. Je pris ma plume et mon encre, j'en écrivis la préface dans la Désobligeante.

PRÉFACE

DANS LA DÉSOBLIGEANTE.

Pas un seul disciple d'Aristote qui n'ait remarqué que la nature, a de sa pleine et irréfragable autorité, circonscrit elle-même l'inquiétude de l'homme dans certaines limites. Ses vues à cet égard se trouvent remplies de la manière la plus calme, la plus bénigne par l'obligation presque insurmontable quelle lui impose de travailler à son bonheur, et de supporter ses chagrins sans sortir de sa patrie. C'est là en effet qu'elle a distribué avec le plus

de prévoyance les objets destinés à partager ses plaisirs et à porter une portion de ce fardeau de peines, qui, dans tous les pays du monde, se trouve toujours trop pesant, hélas! pour une seule paire d'épaules. Nous possédons, j'en conviens, d'une manière un peu imparfaite pourtant, la puissance de propager parfois au-delà de ces bornes posées par la nature, nos dispositions à la félicité. Mais elle a voulu que cette faculté même se trouvât restreinte par l'insuffisance du langage, la disparité des liaisons, des entourages qui nous sont étrangers, par le contraste d'une éducation de mœurs, d'habitudes, enfin si différentes des nôtres, que la communication de nos pensées et de nos sensations hors de notre sphère native, devient ordinairement très-pénible et quelquefois même tout-à-fait impossible.

Il résulte delà, que la balance du commerce sentimental ne cesse point d'être contre le pauvre pélerin expatrié. Ses moindres besoins lui sont vendus au prix qu'on veut y mettre. Sa conversation même n'est point réputée un objet d'échange sans un rabais considérable; encore faut-il qu'il ne passe jamais que dans les mains des plus équitables courtiers. Car, quant à certains entretiens qu'il pourrait obtenir seul,

et sans leur secours, il ne faut pas être bien habile pour deviner le parti que lui conseille la prudence.

Ceci m'amène par degrés à mon point, et me conduit naturellement (si les oscillations de la Désobligeante ne s'y opposent pas) à la découverte des causes efficientes, et même des causes finales de tous les voyages.

Tous ces désœuvrés qui se déterminent à quitter leurs pays, et croient avoir leur raison, ou leurs raisons, pour se répandre à l'étranger, peuvent, ce me semble, les réduire en général à l'une de ces causes.

Infirmité corporelle,
Faiblesse d'intelligence,
Inévitable destinée.

Les deux premières s'appliquent d'elles-mêmes à ceux qui parcourent la terre et les mers, travaillés des maladies de l'orgueil, de la curiosité, de la vanité et de l'ennui compliquées et subdivisées *in infinitum*.

La troisième comprend à la fois toute cette phalange que j'appellerai pélerins martyrs, et plus spécialement ces voyageurs qui achèvent leur route sans bourse délier, ou, comme disaient nos pères, *par privilège de clérica-*

ture, tels que les malfaiteurs confiés par le magistrat à l'inspection de leurs surveillans, où ces jeunes gentilshommes, que des parens austères, que de cruels tuteurs font voyager sous la direction de gouverneurs instruits, à Oxford, Aberdeen et Glascow.

Il y a bien une quatrième classe, mais si peu nombreuse, qu'à peine mériterait-elle qu'on en fît mention, si un ouvrage de cette importance n'exigeait pas une précision et une exactitude scrupuleuses, pour éviter de confondre les nuances. Elle ne comprend que ceux qui traversent la mer et s'établissent à l'étranger, dans le dessein d'épargner, par une foule de raisons, et sous divers prétextes, l'argent qu'ils possèdent; mais, comme ils pourraient s'épargner à eux-mêmes et aux autres beaucoup de fatigues inutiles, en épargnant leurs capitaux dans leur propre pays, et comme d'ailleurs leurs motifs de voyage sont bien moins compliqués que chez les autres espèces d'émigrans, je me contenterai de les désigner sous le nom de voyageurs simples: ainsi donc le cercle entier des voyageurs se réduit à ces points principaux:

Voyageurs désœuvrés,
Voyageurs curieux,

Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs vaporeux.

Viennent ensuite:

Les voyageurs par nécessité,
Les voyageurs malfaiteurs et félons,
Le voyageur innocent et infortuné,
Le voyageur simple.

Et enfin, ne vous en déplaise,

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL.

C'est-à-dire, moi-même, qui ai entrepris le VOYAGE dont je suis à vous tracer le récit avec autant de *nécessité* ou simplement de *besoin de voyager*, que tout autre de cette classe.

Je sais fort bien toutefois que mon VOYAGE et mes observations devant être d'une couleur et d'une projection tout-à-fait inconnues à mes devanciers, je pourrais insister pour obtenir une niche toute entière à ma disposition; mais il ne serait pas convenable d'empiéter sur le domaine du *voyageur par vanité*, en cherchant ainsi à captiver toute l'attention, puisqu'il me reste encore pour y prétendre d'autres titres que le vernis lustré et la *nouveauté de ma voiture*.

Si mon lecteur est lui-même voyageur de profession, il ne lui faudra qu'un peu d'étude et de réflexion sur mes catégories, pour déterminer lui-même le rang et la place qu'il doit y occuper : ce sera déjà un pas de plus dans la connaissance intime de sa propre capacité.

C'est grande merveille en effet s'il n'en garde pas quelque légère impression, s'il n'y saisit pas quelques rapports avec les notions dont il a fait son profit jusqu'à ce moment.

Celui qui transplanta le premier la grappe de Bourgogne au Cap de Bonne-Espérance, observez que ce dût être un Hollandais · il ne s'imaginait sûrement pas qu'il s'abreuverait d'un vin semblable à celui que cette même grappe distile sur les coteaux de la France. Un cerveau flegmatique ne spécule pas ainsi; il cherchait sans doute à se rafraîchir seulement d'une liqueur vineuse et fermentée, sans savoir encore si elle serait bonne ou mauvaise, ou simplement passable. Il avait assez l'expérience de ce monde pour savoir que ses prédilections à ce sujet, devenaient inefficaces, et que ce que nous appelons généralement le hasard, devait seul préciser la nature du résultat : cependant il est clair qu'il visait au meil-

leur possible ; et, dans cette espérance, le batave MYNHER, trop confiant dans la force de sa tête, et la profondeur de sa prudence, pouvait très-bien à la fin les renverser l'une et l'autre dans son nouveau vignoble, et devenir la risée de ses gens, en leur découvrant par trop sa nudité.

Voilà au juste ce qui peut arriver au pauvre voyageur qui met à la voile, ou crève des chevaux de poste à la recherche des connaissances, à travers les états les plus policés de l'Europe.

Sans doute, on acquiert des lumières quand c'est dans cette vue seulement que l'on court la poste ou les mers ; mais ces lumières seront-elles utiles? Ajouteront-elles un prix réel à notre propre valeur? C'est ce qui n'est plus qu'un hasard de loterie.

Lors même que le joueur en obtient une chance fortunée, il ne doit user de son capital qu'avec bien de la réserve et bien de la sobriété, s'il veut le rendre réellement profitable. Mais, comme dans l'art d'acquérir et le talent de faire un bon emploi, les routes du hasard se trouvent prodigieusement différentiées, je soutiens qu'un homme agirait aussi sagement, s'il pouvait se résoudre à vivre satisfait de ce qui est à sa portée, sans emprun-

ter les connaissances de ses voisins, sans éprouver le besoin de cette *polissure* étrangère, lorsqu'il a le bonheur de vivre dans un pays où tous ces raffinemens ne sont nullement indispensables.

Mon cœur a souffert mille fois en considérant combien de sentiers fangeux, combien de mauvais pas le voyageur curieux a souvent dû arpenter et franchir, pour jouir d'un paysage, voir des perspectives, faire de nouvelles découvertes; toutes choses, comme disait Sancho Pança à Don Quichotte, qu'on pourrait obtenir chez soi, sans se salir les pieds.

Nous sommes dans un siècle si affluent de lumières, qu'à peine existe-t-il une contrée ou plutôt un seul canton dans l'Europe, dont les rayons divers ne se trouvent sous ce rapport, traversés par des échanges réciproques. Il en est de la science, proprement dite, dans la plupart de ses ramifications, et dans une foule de rencontres, comme de la musique dans certaines rues d'Italie; les mieux régalés de ce plaisir, sont souvent ceux qui ne l'ont point payé. Y a-t-il une nation sous le ciel, et certes je ne parle pas ici par vaine ostentation, j'en prends à témoin ce dieu à qui je dois un jour rendre compte de cet ouvrage; y a-t-il, dis-je,

un peuple sous le ciel où les connaissances se produisent avec plus d'abondance et de diversité, où les sciences soient plus recherchées, plus convenablement accueillies, plus sûrement acquises; où l'industrie soit plus encouragée, plus rapprochée de la perfection; où la nature, prise dans toute son acception, ait désormais moins de frais à faire, et pour tout dire en un mot, où l'esprit puisse se nourrir d'une plus grande variété de productions ingénieuses et caractéristiques?

Eh! mais! où donc allez-vous ainsi, mes chers compatriotes?—Nous faisions seulement le tour de cette chaise, me dirent-ils, pour y jeter les yeux. Je suis bien votre obéissant serviteur, leur dis-je, en sautant de la voiture, et leur ôtant mon chapeau. Vraiment dit l'un d'eux, et je vis que c'était *le voyageur curieux*, nous étions émerveillés, et en peine de ce qui pouvait causer les oscillations de cette chaise. Ce n'était autre chose, lui dis-je, que l'agitation d'un auteur qui rédigeait une préface. Sur ma foi, dit l'autre (c'était le voyageur simple) je n'entendis jamais parler d'une préface écrite dans une Désobligeante. Je crois aussi, lui dis-je, qu'elle eût été bien meilleure dans un *Vis-à-vis*.

Comme un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais, je me retirai.

CALAIS.

Je m'aperçus, en regagnant ma chambre, que le passage s'obscurcissait d'une autre ombre que la mienne ; c'était effectivement M. Dessein, le maître de notre hôtel, qui fraîchement de retour de ses vêpres, et portant son chapeau sous le bras, me suivait avec complaisance, pour me rapeler que j'avais eu besoin de lui pour une voiture. Pendant que j'écrivais dans la Désobligeante, j'avais eu le temps de m'en dégoûter passablement, et M. Dessein venant à m'en parler en haussant l'épaule, comme d'un meuble qui ne me convenait point, j'imaginai sur le champ qu'elle appartenait à quelque *voyageur innocent* qui, prêt de rentrer dans sa patrie, l'avait confiée à la probité de M. Dessein, pour en tirer le plus qu'il pourrait. J'estimai qu'il y avait à-peu-près quatre mois qu'elle avait achevé, dans le coin de la cour de M. Dessein, sa tournée d'Europe; que n'en étant pas sortie dans le principe, sans de nombreux et préalables raccommodages, on devait présumer, bien qu'elle eût été démontée deux fois, pièce par pièce, et avec ménagement,

à ses deux passages du Mont-Cenis ; on devait présumer, dis-je, qu'elle ne s'était pas merveilleusement perfectionnée par ses aventures, celle surtout qui l'avait fait oublier depuis tant de mois, sans la moindre pitié, dans la cour des coches de M. Dessein. Il faut convenir qu'il y avait peu de chose à alléguer en sa faveur ; cependant on pouvait encore, en s'y prenant bien, la recommander un peu ; et quand il ne faut que peu de mots pour retirer de l'abandon la misère souffrante, je hais l'homme qui peut être avare de quelques paroles.

En vérité, si j'étais le maître de cet hôtel, dis-je à M. Dessein, en posant le bout de mon doigt sur sa poitrine, je chercherais à toute force, ne fût-ce que par point d'honneur, à me défaire de cette malheureuse Désobligeante. Vous ne passez jamais à côté, que le moindre de ses mouvemens ne soit pour vous un cri de reproche.

Mon Dieu ! dit M. Dessein, je vous proteste que je n'y ai aucun intérêt. — Exceptez-en, lui dis-je, l'intérêt que les gens d'une certaine tournure d'esprit prennent toujours à ménager leur propre sensibilité ; car, en dépit de vos évasions, M. Dessein, je suis sûr, ajoutai-je, qu'un homme comme

vous, qui ressent pour les autres ce qu'il ressentirait pour lui-même, doit éprouver chaque soirée pluvieuse, une altération notable dans la sérénité de ses esprits. Avouez, M. Dessein, que vous souffrez au moins autant que cette pauvre machine.

J'ai toujours remarqué qu'en relevant un compliment qui se compose autant d'*aigre* que de *doux*, un Anglais ne sait jamais bien s'il doit le relever avec humeur ou simplement le laisser passer. Un Français, en pareil cas, n'est jamais embarrassé : monsieur Dessein me fit une salutation.

C'est bien vrai, dit-il; mais considérez, je vous prie, que je ne ferais tout au plus alors qu'échanger, et avec perte encore, une souffrance contre une autre. Supposez, mon cher monsieur, que je vous donne une chaise qui ne pourrait vous mener à moitié chemin de Paris, sans tomber en lambeaux sur la route. Imaginez ensuite, si vous le pouvez, ce que j'aurais à souffrir en laissant sur mon compte une si mauvaise impression chez un homme d'honneur, et m'abandonnant, il le faudrait bien, à la merci en quelque sorte et aux sarcasmes d'un homme d'esprit.

La dose, comme on voit, était calquée

exactement sur ma propre ordonnance; il fallut me résoudre à l'avaler, et rendant à monsieur Dessein une inclination également civile, sans éplucher davantage la question, nous marchâmes ensemble vers sa remise, pour examiner son magasin de chaises.

DANS LA RUE.

CALAIS.

Il faut que la trempe de ce monde soit naturellement hostile et querelleuse, puisqu'on ne peut seulement marchander une misérable chaise de poste, et traverser la rue pour en conclure le marché avec celui qui veut la vendre, sans que nos dispositions intérieures, et jusqu'à nos regards sur lui, ne décèlent aussitôt l'apparence d'un démêlé qu'on irait vider dans quelque allée sombre de Hyde-Parc. J'avais beau n'être qu'un spadassin fort peu redoutable, et nullement préparé à se mesurer avec M. Dessein, je n'en sentais pas moins dans mon sang cette vibration circulaire, et tous ces mouvemens concentrés qui dérivent d'une disposition aggressive.

Je regardais M. Dessein de bas en haut, mon œil le suivait dans chacun de ses mouve-

mens : tantôt je l'observais de face ; tantôt je l'épiais de profil : je lui trouvais la mine d'un Juif, d'un Turc, d'un Arabe : sa perruque me dégoûtait, je le maudissais par tous mes dieux, je l'eusse voulu à tous les diables.

Et il faut que tout cela fermente et s'allume dans un cœur! pour la chétive somme de trois ou quatre louis d'or, tout au plus dont je puis être dupé. Basse passion ! me dis-je, en me détournant de côté comme un homme qui change brusquement de résolution, passion vile et farouche ; ta main repousse l'homme et la main de l'homme te repousse... A Dieu ne plaise! dit-elle, en élevant la sienne sur son front.

Il faut savoir qu'en me détournant, je venais de me trouver en face de la dame que j'avais aperçue, s'entretenant avec le moine. Elle nous avait suivis sans être aperçue. Oh oui ! A Dieu ne plaise, lui dis-je, à mon tour en lui offrant ma main pour la conduire. Elle portait une paire de gants de soie noire, ouverts seulement au pouce et aux deux premiers doigts : ainsi elle accepta sans pruderie, et je la conduisis à la porte de la remise. M. Dessein avait déjà *pesté, diablé* plus de cinquante fois après la clef avant de s'apercevoir qu'il n'avait pas pris la bonne. Nous avions partagé son

impatience, et notre intention portée toute entière sur l'obstacle qui l'arrêtait, m'avait fait tenir la main de la dame sans presque m'en apercevoir; de façon que M. Dessein, tout en disant qu'il revenait en cinq minutes, nous laissa seul ensemble, cette main de la dame dans la mienne, et nos visages tournés vers la porte de la remise.

Un colloque de cinq minutes en cette posture, équivaut à un entretien d'autant de siècles, la face tournée vers la rue. En effet, dans ce dernier cas, la variété des objets et des occurrences extérieures vient à votre aide: vos yeux au contraire sont-ils arrêtés sur un point fixe et uniforme, vos ressources sont toutes en vous-même; il faut les tirer de votre propre fonds. Un silence d'un moment; après, le départ de M. Dessein, pouvait devenir très-préjudiciable à notre position; la dame pouvait songer à se retirer, il n'y avait pas un moment à perdre: je commençai de suite l'entretien.

Mais, me dira-t-on, quelles étaient donc alors les tentations?.... Comme je n'écris point ce voyage pour faire l'apologie des faiblesses de mon cœur, mais pour les mettre en évidence, je vous les confierai sans déguisement, puisque je les ai ressenties avec simplicité.

LA PORTE DE LA REMISE.

CALAIS.

En prévenant mon lecteur que je m'étais peu soucié de quitter la Désobligeante, lorsque j'aperçus le Franciscain en étroite conférence avec une dame nouvellement arrivée à l'auberge, je lui ai accusé la vérité; mais non pas toute la vérité. J'étais à la fois préoccupé de la figure de la dame à qui il parlait, et intimidé par son apparence; la défiance en outre troublait mon cerveau, je soupçonnais le moine de lui raconter ce qui venait de lui arriver, quelque chose aussi m'en faisait intérieurement le reproche; je l'aurais voulu dans son couvent.

Lorsque le sentiment devance la réflexion, notre jugement s'épargne par cela seul tout un monde de soucis et de peines. Je m'étais d'abord bien assuré intérieurement que, dans l'échelle des êtres, cette dame ne pouvait appartenir qu'à une des classes supérieures; mais ce fut alors qu'il fallut cesser de m'occuper d'elle, pour me livrer tout entier à ma préface.

Mais, lorsque je vins à me rencontrer avec

elle dans la rue, mes premières impressions se réveillèrent avec toute leurs préventions favorables. La sécurité franche, l'aisance réservée avec laquelle sa main me fut confiée, prouvaient à la fois, je pense, la supériorité de son éducation et celle de son discernement; et, lorsque je lui fis la conduite, j'éprouvai autour d'elle une souplesse, une ductilité délectables, qui achevèrent de jeter le calme sur toutes mes pensées.

Dieu de bonté! comme il serait doux pour un voyageur d'achever le tour du monde dans la compagnie d'une telle femme !

Je n'avais, il est vrai, point encore vu son visage, mais ce n'était pas l'essentiel, puisque son portrait était déjà fort avancé, grace à *l'imagination* qui, avant même que nous eussions atteint la porte de la remise, avait déjà fini toute la tête, et se complaisait à parer son idole avec autant de soin que si elle eût été la chercher au fond du Tibre.

Eh! mais n'es-tu pas une friponne qui nous séduit, parce que tu te laisses séduire? Eh! qu'importe? Tu trompes les plus sages, il est vrai, au moins sept fois le jour, par le prestige de tes tableaux, mais tu le fais avec tant de

charmes ; tu pares tes illusions magiques de tant de contours gracieux dérobés aux anges de lumière, qu'il serait honteux de se brouiller avec toi.

Arrivés à la porte de la remise, la dame retira la main qui avait ombragé son front, et m'offrit à découvert l'original tout entier. Je vis une figure d'environ vingt-six ans, le teint brun-clair, les atours simples, sans rouge ni poudre : elle n'était pas rigoureusement belle ; mais, dans sa situation d'esprit, j'y trouvais de quoi me séduire bien davantage ; car elle était attendrissante au dernier point. Je crus lui voir quelques-uns de ces dehors qui caractérisent une veuve dans cet état de demi abattement, où, après les premiers redoublemens de sa douleur, elle commence à se réconcilier paisiblement avec sa perte. Cependant mille autres sortes d'infortunes avaient pu tracer les mêmes lignes, je désirais m'en éclaircir ; et si le bon ton l'eût permis, je lui eusse adressé ces paroles, comme au temps d'Esdras : « *Dis moi qui est-ce qui te chagrine ? D'où te vient cette inquiétude ? Qui est-ce qui trouble le calme de ton esprit ?* » En un mot je me sentais pour elle plein de bienveillance et du plus tendre intérêt ; au défaut de mes services réels,

je désirais du moins lui offrir le tribut de mes hommages.

Telles furent, je le dis avec candeur, *toutes mes tentations*; et c'est au moment de les produire, qu'on nous laissa seuls, ainsi que je l'ai dit, la main de la dame dans la mienne, nos visages tournés vers la remise, et plus près de la porte qu'il n'était strictement désirable.

LA PORTE DE LA REMISE.

CALAIS.

Il n'y a, ma chère dame, dis-je en soulevant légèrement sa main, il n'y a bien certainement qu'un de ces coups échappés à la bizarrerie de la fortune, qui puisse réunir ainsi par les mains, deux personnes étrangères l'une à l'autre, de sexes différens, peut-être même de différens coins du globe, et les disposer dans une attitude tellement cordiale, que l'amitié en personne l'eût peut-être projetée pendant un mois, sans la réaliser aussi bien.

— Et votre réflexion sur le caprice de la fortune, me prouve mon cher monsieur, qu'elle vous a donné bien de l'embarras par cette aventure, lorsqu'une situation se trouve telle que nous la pouvons désirer, rien n'est plus

hors de saison que de s'occuper des causes et des circonstances qui l'ont amenée.

Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, et ce n'est pas sans raison sans doute; mais le cœur savait cela d'avance, et se trouvait content. Il n'y a peut-être qu'un Anglais, et un Anglais philosophe, qui puisse s'aviser d'avertir le cerveau de ce qui se passe, comme pour l'inviter à rectifier les méprises du jugement.

En disant ces mots, elle degagea sa main de la mienne en me portant un regard signifiant que je pris pour un commentaire suffisant sur le texte.

Je m'attends hélas à fournir une bien misérable peinture des faiblesses de mon cœur, en avouant qu'il éprouva une douleur que des circonstances bien autrement pénibles n'eussent jamais pu lui infliger. J'étais humilié, consterné sans doute de la perte de sa main; mais la manière dont je l'avais perdue était loin de verser l'huile et le vin sur mes blessures: non, jamais je n'éprouvai d'une manière aussi misérable l'inconvénient d'une si niaise infériorité.

Mais il est bien rare en pareille déconvenue, qu'un cœur vraiment féminin abuse long-temps de son triomphe. Peu de secondes après, elle

posa sa main de sa propre impulsion sur le parement de ma manche, comme pour ajouter une conclusion à sa réplique, de manière que je regagnai enfin, et Dieu sait par quel moyen, ma situation première.

Cependant, la dame n'avait rien à ajouter; je commençai donc à méditer sur le champ le plan d'un entretien tout-à-fait différent, jugeant bien, d'après les traits étincelans d'esprit et de moralité qui lui étaient échappés, que je m'étais mépris sur le fond de son caractère; mais, lorsqu'elle vint à ramener son visage et ses regards vers moi, je m'aperçus que tout le feu qui avait animé sa réplique venait de s'éteindre. Ses muscles s'étaient détendus, et n'offraient plus à mes yeux que ces traits languissans, interprètes de la douleur qui lui avaient d'abord gagné toutes mes affections. Triste spectacle! tant de vivacité en proie aux soucis et au malheur! je plaignis son destin du fond de mon cœur; et dussé-je paraître fort ridicule à tous les cœurs engourdis, oui, j'aurais pu, fût-ce au milieu de la rue, la serrer entre mes bras, la chérir même, sans rougir de mes caresses.

Les pulsations artérielles de ma main se croisant avec les siennes, par la pression in-

time de mes doigts, lui disaient assez ce qui se passait en moi. Elle baissa les yeux; quelques momens de silence s'en suivirent. Je crains bien, dans cet intervalle, si j'en juge par la sensation subtile que j'éprouvai dans le creux de la main, d'avoir fait quelques légers efforts pour opérer sur la sienne une compression plus étroite; non pas, il est vrai, comme si elle l'eût retirée tout-à-fait, mais comme s'il lui en fût venu seulement la pensée : je ne pouvais, dans ce cas, manquer de la perdre une seconde fois, si l'instinct, plus que la réflexion, ne m'eût fait recourir au seul remède applicable à ce danger, ce fut de la soutenir seulement avec une mollesse pleine d'aisance, comme si j'eusse été à chaque moment tout prêt de la lui rendre. A ce moyen, elle me la laissa jusqu'au moment où M. Dessein revint avec la clef de la remise.

Cependant le pauvre moine pouvait lui avoir raconté sa triste aventure; des impressions fâcheuses pouvaient subsister dans son esprit : il fallait aviser sur le champ au moyen de les détruire.

LA TABATIÈRE.

CALAIS.

Au moment où l'idée de ce bon vieux Franciscain m'était revenue à l'esprit, il se trouvait lui-même à six pas de nous, et s'avançait, seulement de côté en dépassant à peine notre ligne, comme s'il eût hésité à nous déranger. Il s'arrêta assez près de nous, et nous abordant avec une franchise pleine de candeur, il ouvrit une tabatière de corne qu'il tenait à la main, et me présenta une prise de tabac. Vous me ferez le plaisir de goûter de celui-ci, mon père, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière en écaille de tortue, que je déposai dans sa main. Oh! il est bien meilleur que le mien, me dit-il; faites-moi donc, lui répliquai-je, la faveur de l'accepter ainsi que la boîte, et de vous rappeler parfois, lorsque vous y puiserez une prise, que c'est de ma part un gage de paix, une offrande expiatoire pour un discours peu obligeant, mais qui ne partait point de mon cœur.

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate : Mon Dieu! dit-il, en joignant les mains avec expression, vous ne fûtes jamais

désobligeant envers moi. Oh! je le crois, dit la dame, cela ne serait pas vraisemblable. Je rougis vivement à mon tour, mais d'après quels mouvemens? C'est ce que les personnes qui savent sentir peuvent seules bien analyser. Pardon, madame, lui répliquai-je, il est trop vrai que j'ai été incivil envers ce vieillard, et cela sans la moindre provocation. Mon Dieu! s'écria le moine, avec une chaleur d'assertion qui ne me paraissait plus appartenir à ses facultés, la faute en est à moi seul, je vous jure, et à l'indiscrétion de mon zèle. La dame refusa de nouveau de le croire, et je me joignis à elle pour démontrer clairement qu'un caractère si calme, qu'un esprit si réglé, était incapable d'offenser personne.

Je n'eusse jamais soupçonné qu'un débat de cette nature, fût capable de produire sur les nerfs une impression si douce et si délectable. Nous gardions tous le silence sans éprouver le moins du monde le vide pénible et stupide, qui a lieu dans un cercle où des visages se regardent pendant quelques minutes sans prononcer un seul mot.

Cependant le moine s'occupait à frotter sa tabatière de corne contre la manche de sa tunique, et, dès qu'elle eut acquis un peu de

lustre par ce frottement, il me fit une inclination profonde, et me dit qu'il était désormais hors de saison de chercher à décider si la bonté seule de notre caractère ou bien sa faiblesse, nous avaient amenés à cette contestation : qu'il n'en serait jamais que ce qui plairait à Dieu ; mais qu'il désirait à son tour que nous pussions échanger réciproquement de tabatière. En disant ces mots, d'une main il me présenta sa boîte, et de l'autre il accepta la mienne, sur laquelle il imprima un baiser avec des yeux pleins de larmes de sensibilité; puis la plaçant dans son sein, il prit congé de nous.

Je garde la boîte de ce bon vieillard, oui, je la conserve comme une des pièces instrumentales de mon culte religieux, destinée à diriger mon esprit vers quelque chose de meilleur : et, dans le vrai, je sors rarement sans la porter avec moi : mille fois elle m'a fait invoquer l'esprit conciliant et courtois de celui qui me l'a donnée, pour m'apprendre à régler ma conduite, au milieu des chocs et des agacemens de ce monde qui, si j'en crois son histoire, avaient souvent nécessité l'emploi total de sa modération jusqu'à la quarante-cinquième année de sa vie.

La douleur d'avoir vu ses talens et quelques

services militaires mal récompensés, venant à cette époque à se rencontrer avec les traverses d'une passion aussi tendre que malheureuse, il quitta le même jour le service des armes et de la beauté, pour prendre celui d'un sanctuaire qu'il rencontra dans son couvent bien moins encore que dans son cœur.

Je dois ajouter, et cette pensée jette encore un nuage de deuil sur mon ame, je dois, dis-je, ajouter qu'à mon dernier retour par Calais, demandant des nouvelles du bon père Laurent, j'appris qu'il n'était plus depuis trois mois, qu'on l'avait inhumé, non pas dans son couvent, mais à deux lieues plus loin, dans un petit cimetière qui en dépendait : on avait en cela rempli ses désirs. Je ne pus résister à celui d'aller contempler du moins le lieu de son repos, je m'assis près de son tombeau; mais, lorsque je vins à tirer de ma poche sa petite boîte de corne; lorsque j'eus nettoyé le sol d'une ou deux orties qui croissaient sur sa tête, et qui se trouvaient là si déplacées, mille souvenirs revinrent à la fois à ma pensée, et pesèrent avec tant de force sur mes affections, que mes yeux s'inondèrent de larmes. Hélas! je suis faible comme une femme! puisse le monde ne pas rire du moins de ma faiblesse, et se contenter de me plaindre!

LA PORTE DE LA REMISE.

CALAIS.

Je n'avais point quitté la main de la dame pendant tout cet intervalle ; je la tenais même depuis assez de temps pour ne pouvoir plus, sans indécence, la laisser aller avant d'y imprimer un baiser : le sang et les esprits qui, pendant une déconvenue de quelques minutes, avaient pris une direction rétrograde, s'y reportèrent en foule à l'instant où j'y approchais mes lèvres.

C'est dans ce moment que les deux voyageurs, qui m'avaient parlé dans la cour des coches de M. Dessein, vinrent à passer près de nous. L'intimité de nos communications fixant naturellement leur attention, pour qu'il nous crussent *mari et femme* tout au moins, ils s'arrêtèrent sans affectation à la porte de la remise, où le *voyageur curieux* s'informa si nous partions le lendemain pour Paris. Je pourrais, lui dis-je, tout au plus répondre pour moi-même. La dame s'expliquant davantage, dit qu'elle partait pour Amiens. Pour Amiens ! dit le *voyageur simple*, nous y avons dîné hier. Vous traverserez cette ville

dans toute sa longueur, me dit son compagnon, en suivant votre route pour Paris. J'allais m'épuiser en remercîmens envers cet homme obligeant qui m'aprenait *qu'Amiens se trouvait sur la route de Paris*, mais venant par hasard à tirer la boite de mon pauvre moine, pour y prendre une prise de tabac, je me contentai de faire à ce voyageur une salutation calme, en lui souhaitant une heureuse traversée à Douvres. Ils nous laissèrent seuls.

A présent, me dis-je à moi-même, où serait donc le grand crime, si je venais à presser cette belle affligée d'accepter la moitié de ma chaise? quel malheur pourrait-il en résulter ?

A cette proposition, toutes les passions fangeuses de ma nature, tous mes penchans abjects, prennent aussitôt l'alarme. Cela vous obligera, dit l'*avarice*, à prendre un troisième cheval, et tirera de votre poche vingt livres pour le moins. Savez-vous seulement qui est cette femme ? dit la *précaution*...., et dans quelle fâcheuse affaire cela peut vous mettre ?.... murmura tout bas la *lâcheté*.

Faites-y bien attention, Yorick, dit la *discrétion*, on dira que vous enlevez votre maîtresse, que votre rendez-vous à Calais n'a jamais eu d'autre objet. Vous ne pourrez plus,

dit l'*hypocrisie* en haussant la voix, montrer votre visage dans le monde, vous y élever, ajoutait la *bassesse*, vers les dignités ecclésiastiques. Tout au plus, grommelait l'*orgueil*, atteindrez-vous à quelque misérable prébende?

N'importe, répondis-je, mon intention est droite; mon projet est honnête: et, comme d'ordinaire, la première impulsion me détermine, sans m'arrêter à toutes ces cabales qui ne servent à rien, si ce n'est peut-être à entourer le cœur d'une enceinte de diamant, je me retournai sur le champ vers la dame.

Elle venait de s'éclipser, sans que je m'en fusse aperçu, pendant que sa cause se plaidait, et avait eu le temps de faire dix ou douze pas dans la rue, avant que mon dessein fût enfin arrêté.

Je m'avançai à grands pas vers elle, j'allais lui produire ma proposition avec les ménagemens les plus adroits dont je pourrais m'aviser; mais, venant à observer qu'elle se promenait, sa joue à moitié appuyée sur le creux de sa main, avec la progression tardive, le mouvement lent et mesuré de la rêverie, marchant pas à pas, les yeux fixés vers la terre, j'imaginai tout-à-coup qu'elle pouvait être occupée à juger la même cause que moi. Le ciel

lui soit en aide ! dis-je à demi-voix : elle a peut-être, ainsi que moi-même, quelque belle-mère, quelque tante prude et hypocrite, quelque vieille nourrice imbécile à consulter en cette occasion : ainsi donc, sans interrompre la discussion, et trouvant avec raison bien plus de bravoure à la prendre à discrétion que par surprise, je me retournai sur le champ, et me raprochant de la remise, je fis un tour ou deux en avant de la porte, tandis qu'elle promenait ses méditations sur le côté.

DANS LA RUE.

CALAIS.

On sait déjà qu'en voyant la dame pour la première fois, je m'étais dit à moi-même, que, dans l'ordre des êtres, elle était bien sûrement de la meilleure et de la plus noble espèce; j'établis ensuite pour second axiome, aussi incontestable que le premier, qu'elle était veuve, et qu'elle avait tous les caractères extérieurs de l'infortune. Je n'allai pas plus avant, je me contentai du reste, ainsi que je l'ai dit, de me consolider suffisamment dans la position qui me plaisait le plus à ses côtés; mais fût-elle demeurée coude à coude avec moi jusqu'à

minuit, je n'eusse rien dérangé à mon systême ni à mes idées générales sur sa personne.

Quant aux recherches plus spéciales sur les particularités, je n'en avais encore fait aucune avant de m'apercevoir qu'elle était déjà à vingt pas de moi. L'idée d'une séparation indéfinie vint me frapper tout-à-coup. Il était dans l'ordre du possible que je ne la visse plus: le cœur en pareil cas, en est toujours pour sauver tout ce qu'il peut du désastre qu'il entrevoit. Cependant, je n'avais encore aucun renseignement, aucune trace, au moyen desquelles, en supposant que nous ne dussions jamais nous retrouver, je pusse un jour produire mes souhaits et mes aspirations jusqu'à elle. En un mot, j'ignorais complètement, et je brûlais de savoir son nom, celui de sa famille, sa condition et son rang dans le monde; et, comme elle avait dit où elle allait, cela me donnait l'envie de savoir d'où elle arrivait; mais je ne voyais rien autour de moi qui pût m'amener à connaître tous ces détails. Mille petites delicatesses me barraient le chemin; je formais cent projets différens, je n'en voyais qu'un qui pût amener un résultat certain, c'était de les lui demander à elle-même; mais c'est aussi ce qui me paraissait tout-à-fait impossible.

Un petit capitaine français, homme *du bon air*, qui traversait la rue en dansant, me fit voir que rien au monde n'était plus aisé. La dame revenait en ce moment vers la porte de la remise. Il se plaça à l'improviste entre nous, pour commencer ma connaissance, et n'avait pas encore achevé de se faire connaître lui-même, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à cette dame. Je ne lui ai pas moi-même été présenté, lui répondis-je. Il se tourna aussitôt vers elle, en lui demandant si elle venait de Paris. Non, dit-elle, je ne tiens pas cette route. *Vous n'êtes pas de Londres* ? Je n'en suis pas, répondit-elle. — Ainsi madame arrive par la route de Flandres. Apparemment vous êtes Flamande ? ajouta le capitaine français; elle avoua qu'elle était de Flandres. Peut-être de Lille ? poursuivit-il; elle dit qu'elle n'était pas de Lille.—Ni d'Arras ? ni de Cambrai ? ni de Gand ? ni de Bruxelles ? La dame répondit qu'elle était de Bruxelles. Dans la dernière guerre, il avait eu l'honneur d'assister au bombardement de cette place, superbement située *pour cela*, ajouta-t-il. Elle était remplie de noblesse avant que les Impériaux en fussent chassés par les Français. La dame fit une légère révérence, puis il raconta toute l'affaire, sans

oublier la part qu'il y avait eue, et finissant par la prier de lui faire l'honneur de se nommer, il lui tira sa révérence. Et *madame a son mari*? ajouta-t-il, en se détournant comme par réflexion, après avoir fait deux pas ; puis sans attendre de réponse, il acheva de traverser la rue, en cadence.

Oui! j'eusse fait pendant sept années de suite l'apprentissage du *bon ton* et de la bonne éducation, qu'il m'eût encore été impossible d'en faire autant.

LA REMISE.

CALAIS.

Au moment où le petit capitaine prenait congé de nous, M. Dessein arrivait, tenant en sa main les clefs de la remise ; il nous mena enfin à son magasin de chaises. Le premier objet qui attira mes regards, dès que M. Dessein eût ouvert la porte, ce fut une autre vieille *Désobligeante* toute délabrée, et la copie exacte de celle qui, une heure auparavant, avait si fort engagé toutes mes affections dans la cour de M. Dessein : la seule vue de celle-ci n'éveilla plus en moi, au contraire, qu'une sensation nauséabonde : il n'y avait qu'un ou-

vrier aussi bête qu'impoli, qui pût avoir laissé entrer dans son cœur la première idée de construire une telle machine; on peut croire que celui qui le premier en avait fait usage, était loin de m'inspirer des sentimens plus charitables.

J'observai avec plaisir que la dame n'était pas éprise de cette voiture beaucoup plus que moi-même: ainsi M. Dessein nous conduisit de suite vers une couple de chaises qui nous faisaient face, en nous disant pour compléter leur éloge, qu'elles avaient été achetées par mylord A. et mylord B. pour leur *tour de l'Europe*, mais que n'ayant pas roulé plus loin que Paris, elles étaient à tous égards aussi bonnes que des neuves. Trop bonnes pour moi, M. Dessein, lui dis-je, passons à cette troisième que je vois derrière, et de suite nous entrâmes en marché pour le prix; mais je crains bien, lui dis-je, en ouvrant la portière, et me plaçant sur le siége, qu'elle ne puisse pas tenir deux personnes. C'est ce qu'il faut voir, dit M. Dessein, en offrant son bras à la dame: ayez la bonté d'essayer. Elle hésita une demi-seconde avant de monter dans la chaise, et ne faisait que de s'y établir, lorsque le garçon de l'auberge fit signe à son maître qu'on avait

à lui parler. M. Dessein ferma la portière, et nous laissa pour le suivre.

LA REMISE.

CALAIS.

C'est bien comique, dit la dame; voilà qui est vraiment plaisant, ajouta-t-elle, avec un sourire, et faisant réflexion que c'était pour la seconde fois qu'un caprice du hasard nous laissait ainsi réunis. *C'est bien comique*, dit-elle de nouveau : il n'y manque, lui dis-je à mon tour, que le parti plus comique encore, qu'un Français ne manquerait pas d'en tirer, en offrant son amour au premier abord, et sa personne le moment d'après. Il est vrai que c'est *leur fort*, répliqua la dame.

On le suppose du moins, continuai-je, mais j'ignore comment cette opinion a pu s'accréditer : je sais qu'ils ont la réputation de faire l'amour beaucoup mieux, et avec plus d'intelligence que tout autre peuple de la terre. Pour moi, je vous les garantis les plus insignes maladroits, et la plus pauvre espèce de braconniers, qui aient jamais lassé la patience de Cupidon.

Des Français ! faire l'amour par sentimens !

c'est dire qu'ils font leurs plus beaux habits avec des retailles ; faire l'amour ! c'est à dire, paraître, se présenter, se déclarer à la première vue. Qu'est-ce que tout cela ? sinon, soumettre à la fois la personne et l'offrande avec tous leur *pour* et leur *contre*, à l'examen réfléchi d'une tête prudente et sensée ?

La dame gardait le silence comme attendant que je continuasse : faites bien attention, madame, continuai-je, que les personnages graves font semblant de haïr l'amour tout simplement à cause de son nom.

Les égoïstes à cause d'eux-mêmes.

Les hypocrites à cause du ciel.

Mais, tous tant que nous sommes, jeunes ou vieillards, le *bruit* nous fait toujours dix fois plus de peur que le *coup* ne nous fait de mal.

Comment un homme peut-il décéler assez peu de connaissance dans cette branche de commerce, pour laisser le *mot* s'échapper de ses lèvres, si ce n'est une heure ou deux tout au moins, après que son silence est devenu un supplice ? Une suite progressive de petites attentions assez calmes, assez indirectes pour ne point alarmer, assez éloquentes, assez prononcées pour être bien comprises ; de temps à autre un regard affectueux, une caresse, peu ou

point de discours sur le sentiment, mais abandon total à la nature, pour toucher le cœur de votre maîtresse; lui laisser le soin d'embellir le tout dans son esprit....

Je vous déclare donc solemnellement, me dit la dame en rougissant, que, depuis que nous sommes ici, vous n'avez pas cessé de me faire l'amour.

LA REMISE.

CALAIS.

Monsieur Dessein revint sur ses pas pour nous mettre hors de la chaise, et avertir la dame que le comte de L... son frère venait d'arriver à l'hôtel.

Quoique je ne manquasse nullement de bienveillance pour ses intérêts, je ne puis dire que cet événement m'épanouît le moins du monde le cœur; je ne pus m'empêcher de m'en expliquer avec elle. Cette rencontre, madame, lui dis-je, ne pouvait se montrer plus disgracieuse pour une proposition que je me préparais à vous faire.

Vous pouvez vous dispenser de m'en apprendre l'espèce, me dit-elle, en mettant sa main sur les deux miennes, au moment où elle m'interrompit : un homme honnête, mon bon mon-

sieur, a rarement une offre agréable à faire à une femme, qu'elle n'en ait d'avance le pressentiment.

Je vous crois, lui dis-je, c'est un instinct protecteur et immédiat dont s'arme la nature pour votre défense.

Mais, je pense, me dit-elle, en fixant mes yeux, que je n'avais aucun péril à redouter. A vous parler sans feinte, j'avais, je l'avoue, résolu d'accepter votre offre, et si je l'eusse fait (elle s'arrêta un moment) peut-être votre bienveillance m'eût-elle arraché le récit d'une histoire qui eut fait, de la piété seule, le danger un peu redoutable de notre voyage.

En disant ces mots, elle me permit de baiser deux fois sa main, puis jetant vers moi un regard d'intérêt, mêlé de sensibilité, elle sortit de la chaise, et me fit ses adieux.

DANS LA RUE.

CALAIS.

Je me hâtai de payer ma chaise, et je puis dire que de ma vie je n'ai terminé un marché de douze guinées avec autant de promptitude. Le temps me pesait depuis le départ de la dame; et sachant bien que chaque mo-

ment d'ennui peserait au moins comme deux, tant que je ne prendrais pas du mouvement, je demandai des chevaux de poste pour l'heure même, et je rentrai à l'hôtel. Ciel! m'écriai-je, en entendant l'horloge de la ville sonner quatre heures, et me rappelant qu'il y avait bien peu au-delà d'une heure de temps que je me trouvais à Calais.

Eh! quel immense volume d'aventures ne peut point encore saisir dans cette courte enjambée de la vie, l'homme sensible dont le cœur interroge chaque objet avec sollicitude, qui n'ayant des yeux que pour observer ce que le temps et la fortune lui offrent sans cesse, à mesure qu'il achève sa route, ne néglige rien de ce qu'il peut atteindre et reproduire avec ingénuité!

S'il ne résulte rien d'utile de ce récit, d'autres auront plus d'avantage. Peu importe; ce n'est d'ailleurs qu'une exquisse d'après l'humaine nature. Mon travail m'a payé de ma peine, cela me suffit; les plaisirs de l'expérience ont tenu mes facultés en haleine, la partie la plus fine de mon sang seule s'est éveillée, tandis que les molécules grossières dormaient encore.

Que je le plains cet homme morose, qui

a pu voyager, depuis *Dan* jusqu'à *Bersabée*, et s'écrier ensuite : tout cela est triste, tout cela est stérile. Ah! je le crois, qu'il en est ainsi, que dis-je, il en sera de même de l'univers entier, pour celui qui ne sait ni recueillir ni savourer les fruits qu'il nous offre. Pour moi, je le déclare, m'écriai-je, en frappant mes mains l'une contre l'autre, fussé-je, au milieu du désert, j'y trouverais encore de quoi exalter toutes les affections de mon ame. Si je ne pouvais faire mieux, je m'attacherais à quelque myrte parfumé, je chercherais quelque ciprès mélancolique, pour mettre mes pensées en harmonie avec lui. Ils recevraient mes hommages, je les prierais de me prêter leur ombre, j'invoquerais leur protection; je graverais mon nom sur leur écorce; j'attesterais le ciel qu'ils sont les arbres les plus aimables de tout le désert. Si leur feuillage venait à se faner, il m'apprendrait à chérir la tristesse; et s'il reprenait sa joyeuse verdure, je me réjouirais avec lui.

Le savant *Smelfungus*, voyage de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et, ainsi de suite, mais il emmène avec lui ses vapeurs, sa jaunisse, et chaque objet qu'il rencontre, se déforme et se décolore; il écrit, il imprime, il croit nous

donner le détail de ce qu'il a vu, et ce n'est que le misérable récit des méprises de ses sens.

Je rencontre *Smelfungus* sous le grand portique du Panthéon, dont il ne faisait que de sortir : vaste arène pour un combat de coqs, dit-il. Je désire, lui répliquai-je, que vous n'ayez rien dit de pis sur la Vénus de Médicis. En effet, je venais d'apprendre en passant par Florence, qu'il avait extrêmement maltraité cette déesse, en la comparant aux plus viles prostituées; et cela, Dieu le sait, sans que la nature eût chez lui éprouvé la moindre provocation.

A mon passage à Turin, je surprends encore *Smelfungus*; il revenait dans sa patrie tout chargé des tristes narrations de ses tristes aventures; il y avait consigné le récit lamentable de ses infortunes sur terre, de ses accidents sur les flots; il y parlait de cannibales qu'il avait vu s'entre-dévorer, d'anthropophages, etc., etc. On l'avait rançonné, écorché plus au vif que saint Barthélemi lui-même, dans toutes les auberges où il avait logé. Oh! je le dirai, s'écriait-il, j'en instruirai l'univers. Vous feriez bien mieux, lui dis-je, d'en conférer avec votre médecin.

Mundungus promène son immense fortune,

tout autour de l'Europe; il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin, sans pouvoir citer un seul trait de générosité, sans recueillir la moindre anecdote agréable ou touchante; il voyage, mais sans fruit, sans se détourner, sans jeter l'œil à droite ou à gauche; il aurait peur que l'amour ou la pitié ne vinssent à le séduire sur la route.

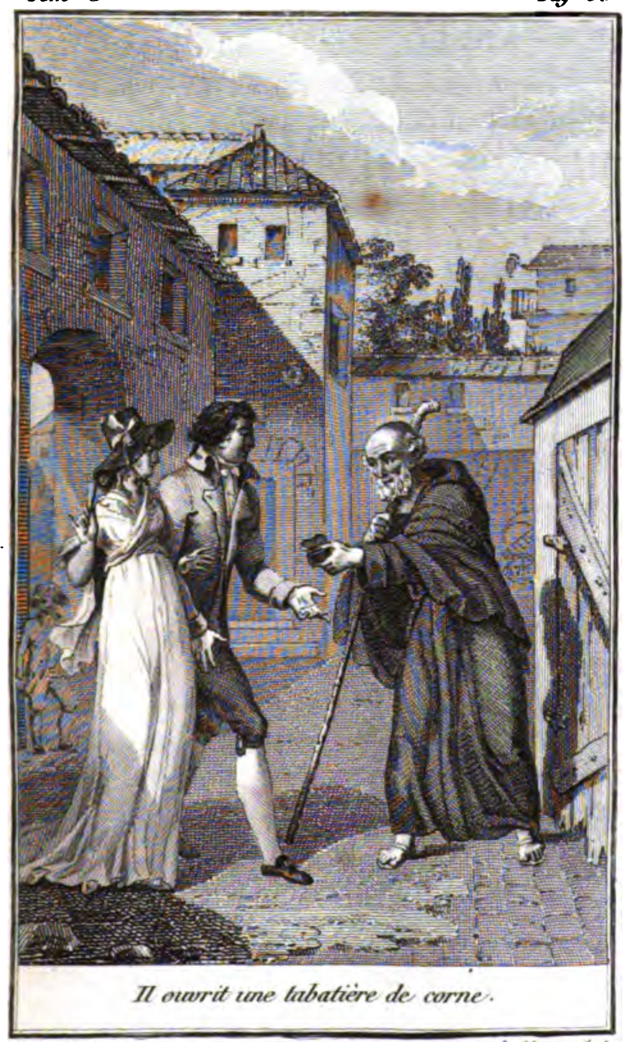
Que la paix les accompagne, si jamais ils peuvent y atteindre; mais le ciel lui-même, s'il pouvait être le partage de caractères si moroses, s'épuiserait en vain de toutes les richesses qui la procurent ou la font aimer. En vain le cortège aimable des esprits purs, accourrait sur l'aile des amours, les accueillerait à leur arrivée. En vain les ames de Smelfungus et de Mundungus, n'entendraient autour d'elles que les accens de l'allégresse, que les transports du tendre amour, que des félicitations toujours nouvelles sur leur commune félicité. Hélas! je les plains du fond du cœur, ils n'auraient point de facultés appropriées à tant de jouissances; les sphères les plus heureuses des cieux seraient leur partage, que loin d'en goûter le bonheur, ils n'y verraient pour l'éternité qu'un lieu d'exil et de pénitence.

MONTREUIL.

Mon porte-manteau avait déjà quitté une fois l'arrière train de la voiture; deux fois j'étais descendu par la pluie pour aider le postillon à le rattacher; une fois j'y avais amassé de la boue jusqu'aux genoux, sans pouvoir deviner ce qu'il me fallait encore, lorsqu'en arrivant à Montreuil, l'aubergiste me demanda si je n'avais pas besoin d'un domestique: je m'aperçus que c'était justement ce qui me manquait.

Un domestique! cela me convient on ne peut plus, repartis-je. — Monsieur, je vous demande cela, me dit l'aubergiste, parce que nous avons ici un jeune gaillard bien tourné, qui serait tout fier de servir un Anglais. — Eh mais! pourquoi un Anglais plutôt qu'un autre? — Ah! monsieur, ils sont si généreux, me répond mon hôte. — Que je meure sur l'heure, me dis-je, à moi-même, si ce compliment ne me coûte pas une livre de plus à ma couchée. Mais aussi, monsieur, c'est qu'ils ont bien de quoi l'être. Bon! me dis-je, encore une livre à payer de plus. Pas plus tard qu'hier au soir, ajouta l'hôte. *Un milord Anglais présentait un écu à la fille de chambre: tant pis*, ré-

Tom. 3. Pag. 58.



Il ouvrit une tabatière de corne.

Chasselat del. S. A... sculp.

pondis-je, *pour mademoiselle Jeanneton*, c'était la fille de la maison.

L'hôte me croyant propablement très-novice dans le français, prit la liberté de me faire remarquer qu'il ne fallait pas dire *tant pis*, mais *tant mieux*. Toujours *tant mieux*, monsieur, continua-t-il, quant il y a quelque chose à gagner, et *tant pis* quand il n'y a rien. Mais cela revient au même, lui dis-je. *Pardonnez-moi*, répondit-il, c'est ici l'occasion d'observer une fois pour toutes, que *tant pis* et *tant mieux*, étant les deux grands pivots d'une conversation française, l'étranger n'a rien de mieux à faire que de bien se familiariser avec leur acception.

Un marquis français bien sémillant, dînant chez notre ambassadeur, demanda à M. Hume, s'il était Hume le pôète : non, répondit Hume, avec beaucoup de calme. Ah! *tant pis*, dit le marquis. Quelqu'un lui apprit que c'était M. Hume l'historien. Ah! *tant mieux*, ajouta-t-il. Et M. Hume, qui est un homme d'un excellent cœur, le remercia pour l'historien et pour le poète.

Quand mon hôte eut achevé de me mettre au fait des usages, il fit appeler La Fleur. C'était le nom du jeune homme dont il m'avait parlé. Il

ajouta qu'il n'osait rien dire de ses talens, parce que monsieur saurait mieux que personne ce qui lui convenait; mais que, pour sa fidélité, il la garantissait de toute sa fortune.

L'hôte prononça ces derniers mots d'un ton qui éveilla toute mon attention sur l'affaire que j'allais conclure; et La Fleur, qui attendait à la porte avec les palpitations de l'espérance, si connues de tous les enfans de la nature, fut enfin introduit.

MONTREUIL.

Je suis porté naturellement à me laisser gagner au premier abord, par toutes sortes de gens; cependant mes préventions les plus favorables sont toujours pour un pauvre diable qui se trouve réduit à offrir ses services à un autre pauvre diable tel que moi. Et comme, en pareille circonstance, je connais toute ma faiblesse, je ne suis pas fâché, au moment de conclure, de voir mon jugement hésiter, reculer même de quelque pas, tantôt plus, tantôt moins, selon le *mode* où je me trouve, et aussi selon le *cas*, je pourrais même ajouter selon le *genre* de la *personne* que je dois gouverner.

Lorsque La Fleur entra dans la chambre,

j'avais déjà tout supputé, tout rabattu en mon âme; mais, en dépit de mes calculs, l'allure franche, les regards ingénus de ce garçon, déterminèrent sur-le-champ tous mes suffrages en sa faveur.

Je commençai par l'arrêter à mon service, puis je lui demandai ce qu'il savait faire. Mais, au reste, ajoutai-je par réflexion, je connaîtrai ses talens à mesure que j'en aurai besoin; un Français, d'ailleurs, sait faire de tout.

Il est cependant vrai que le pauvre La Fleur ne savait rien au monde, si ce n'est battre du tambour, et jouer une marche ou deux sur le fifre; et je puis dire que ma prudence n'insulta jamais à ma faiblesse, avec tant de justice, que dans cette tentative.

La Fleur avait marqué les premiers pas de sa vie dans le service militaire, et s'y était comporté avec bravoure, comme tant de Français; puis après avoir satisfait ses goûts belliqueux pendant quelques années, il préjugea que l'honneur d'avoir battu du tambour, serait probablement sa seule pension de retraite, et ne voyant ensuite pour lui aucun autre sentier qui conduisît à la gloire, il se retira dans *ses terres*, où il vivait *comme il plaisait à Dieu*, c'est-à-dire sur l'air du temps.

Ainsi donc, dit la *sagesse*, c'est un *tambour* que vous avez arrêté pour vous suivre dans votre voyage de France et d'Italie? Eh bien! nargue de la critique! répondis-je, la moitié de nos jeunes lords emmènent bien pour compagnon de voyage, des pédans imbéciles, qui ne *raisonnent* pas mieux; encore faut-il payer les épices, les gages et le diable. Quand un homme est en conflit avec la raison, et qu'il peut se sauver par une équivoque d'un combat si inégal, il en est quitte à bon marché.

Mais vous savez sûrement faire autre chose, La Fleur? oh! qu'oui, dit-il: effectivement, il pouvait faire aussi des guêtres, et jouer passablement de la flûte. Bravo! s'écrie la *sagesse*, admirable! ne vous en moquez pas, répliquai-je; ne sais-je pas jouer moi-même de la basse? Eh bien! nous pourrons nous mettre d'accord; vous savez sans doute raser, accommoder une perruque? Oh! monsieur, j'ai les meilleures dispositions du monde. A merveille, mon enfant, lui dis-je, en l'interrompant, il n'en faut pas davantage pour le ciel, ainsi l'homme doit s'en contenter.

Le souper arrivant sur ces entrefaites, je me trouvai à table avec le plus sémillant épagneul

Anglais, d'un côté de ma chaise, et de l'autre un valet français, portant dans toute sa complexion, autant de vie, autant d'hilarité, que nature en peignit jamais sur aucun de ses enfans. Mon cœur palpitait de satisfaction, en contemplant mon empire ; et si les Rois de la terre savaient ainsi se borner à ce qu'ils peuvent atteindre, il ne tiendrait qu'à eux d'être heureux autant que je l'étais.

MONTREUIL.

Comme La Fleur doit décidemment faire avec moi le voyage de France et d'Italie, et paraître souvent sur la scène, il n'est pas hors de propos d'intéresser le lecteur un peu plus encore en sa faveur.

Je lui dirai donc que je n'eus jamais, pour avoir suivi l'impulsion soudaine qui me détermine ordinairement, moins de raison de repentir, qu'à l'égard de ce pauvre garçon ; toujours fidèle, attentif, affectionné, âme simple et candide, on eût dit que de sa vie il n'avait quitté les traces ou le service d'un philosophe : et sans parler de son industrie à battre du tambour, et à faire des guêtres, talens fort bons en eux-mêmes, mais très-inutiles pour mon service, j'étais à chaque moment justifié

de mon choix par sa gaîté toujours épanouie, qui suppléait à toutes les lacunes de son instruction. Je trouvais, rien que dans ses regards, une ressource toujours sûre dans toutes les circonstances épineuses ou chagrines, qui m'étaient personnelles. J'allais presque jouter dans toutes celles qui lui étaient propres ; mais non, La Fleur était hors des atteintes du chagrin, et ne pouvait être entamé le moins du monde par les soucis ; la faim, même la soif, la nudité, les veilles, les fatigues et les mille petites infortunes inséparables de notre voyage, ne laissèrent jamais sur sa physionomie, aucune empreinte qui pût déceler leur passage. L'égalité de son humeur était inaltérable ; et si je suis moi-même une espèce de philosophe, comme *Satan* prend souvent plaisir à me le persuader, l'orgueil de la pensée ne laisse pas d'être mortifié, quand je viens à réfléchir que c'est à la philosophie que ce pauvre garçon tenait de la nature et de sa complexion, que j'ai dû l'avantage de rougir de la mienne et la force d'en acquérir une meilleure.

Avec tout cela, on eût dit que La Fleur avait une teinte légère de fatuité et d'affectation ; mais au premier abord, on voyait bien que

c'était moins un acquisition de l'art, qu'un simple don de la nature. Aussi dès que nous eûmes habité seulement trois jours à Paris, je vis clairement qu'il n'avait pas la moindre fatuité.

MONTREUIL.

Dés le lendemain matin, La Fleur entra dans l'exercice de son emploi. Je lui remis la clef de mon porte-manteau, après un inventaire exact de mes six chemises et de ma culotte de soie noire. Je lui ordonnai de bien attacher le tout sur la chaise, de demander les chevaux, et de faire monter l'hôte avec le compte de ma dépense.

C'est un garçon de bonne fortune, me dit l'hôte, en me montrant une demi-douzaine de jeunes filles autour de La Fleur, à qui elles faisaient de tendres adieux, pendant que le postillon amenait les chevaux : il leur baisa les mains tour-à-tour, puis recommença de nouveau; trois fois je le vis s'essuyer les yeux, et trois fois il leur promit de leur apporter tous les pardons de Rome.

Ce jeune garçon, ajouta mon hôte, est chéri de tout Montreuil, et je suis sûr qu'il n'y aura pas un coin de notre ville où l'on ne regrette son départ. Je ne lui connais qu'un défaut dans

ce monde, c'est qu'il est toujours amoureux. Vous me comblez de joie, lui dis-je, cela m'épargnera la peine de mettre chaque soir ma bourse sous mon oreiller. Cette réflexion était une louange adressée à La Fleur bien moins encore qu'à moi-même; puisque, dans tout le cours de ma vie, je n'ai pas cessé d'être amoureux, tantôt d'une princesse, tantôt d'une autre: j'espère bien qu'il en sera ainsi jusqu'à ma dernière heure; et je suis persuadé que si je viens à commettre une faute abjecte, ce ne sera jamais que dans l'intervalle d'une passion à une autre. En effet, tant que dure cet interrègne, mon cœur me semble toujours fermé à double tour; à peine puis-je y trouver le désir d'assister l'infortuné, d'une misérable pièce de douze sous. Aussi je le tire le plutôt que je puis de son insensibilité, et, du moment qu'il peut se rallumer, je redeviens la générosité, la bienveillance même, et je ne me permets pas en ce monde pour ou contre personne, un seul procédé dont je ne connaisse l'innocence.

Mais en écrivant ceci, ce n'est pas autant mon éloge que je fais, que celui de la plus aimable des passions.

FRAGMENT.

En dépit des efforts de Démocrite armé de toutes les puissances du rire et de l'ironie, pour corriger ses concitoyens, Abdère était la ville de Thrace la plus corrompue, la plus prostituée dans ses mœurs; on n'y parlait que d'empoisonnemens, de conspirations, d'assassinats : les libelles, les pasquinades, tous les désordres de l'esprit vous en écartaient pendant le jour : la nuit, c'était bien pis encore.

L'horreur était portée à son comble, lorsque l'*Andromède*, d'Euripide, parut sur le théâtre d'Abdère, les auditeurs furent transportés de plaisir à ce spectacle; mais de tous les passages qui les charmèrent, aucun ne fit sur leur imagination une impression aussi vive, que ces traits de sentiment marqués au coin de la nature, dont le poëte avait parsemé ce discours pathétique de Persée :

O amour, souverain des dieux et des hommes! etc., etc. les rues, les palais d'Abdère, retentirent bientôt de ces mots, ô amour! toutes les bouches répétaient à l'envi, amour, souverain des dieux et des hommes! comme ces refrains naturels, comme ces notes mélodieuses d'un air chéri, qu'on répète malgré

soi, et qui reviennent sans cesse. Le feu le plus doux embrasa toutes les ames, et une ville entière se livra au besoin d'aimer, avec aussi peu de résistance que le cœur d'un seul homme.

Pas un pharmacien qui trouvât désormais à vendre un seul grain d'ellébore, pas un armurier qui eût le courage de forger un instrument de destruction. L'amour et la vertu réconciliés ensemble, s'embrassèrent dans les rues; l'age d'or et l'innocence, reparurent dans la ville d'Abdère et y fixèrent leur séjour. Les Abdéritains saisirent leurs chalumeaux, les femmes quittèrent leur luxe et leurs robes de pourpre, pour s'asseoir chastement à leurs côtés et prêter l'oreille à leurs chansons.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un Dieu, de celui qui étend son empire, depuis les cieux jusqu'à la terre et jusqu'aux abîmes des mers, qui pût opérer ces merveilles.

MONTREUIL.

Quand vous êtes prêt, quand vous avez bien épluché, bien discuté chaque article de votre dépense; quand vous l'avez payée enfin, pour peu que vous ne vous trouviez pas trop aigri par cette dernière formalité, il vous reste toujours, avant de monter dans votre chaise, quelque

affaire à terminer avec les fils du besoin et les filles de la souffrance, qui vous environnent. Arrêtez, homme de bien, gardez-vous de dire : envoyez-moi ces gens-là à tous les diables. Oh! c'est un cruel voyage, pour cette poignée de malheureux ; ils ont assez souffert dans ce monde, sans cela. Mon usage en cette rencontre, et je crois que c'est le meilleur, est d'apprêter toujours quelques sous à ma main. Je conseille à tout voyageur sensible d'en agir ainsi : ne soyez pas si scrupuleux à vous rendre compte de vos motifs de bienfaisance : le registre où ils sont consignés, n'est point ici bas.

Fort peu de gens donnent moins que moi, parce qu'il en est peu qui aient moins de quoi donner, mais, comme je touche au premier acte public de ma charité en France, c'est aussi celui qui me fournit le plus de détails.

Que le ciel vous garde mes amis ; mais il ne me reste au monde que ces huit sous, leur dis-je, en ouvrant ma main, et cependant je vois ici huit indigens, et huit malheureuses indigentes, pour partager si peu de chose.

Un malheureux déguenillé, sans chemise, à peine protégé par quelques lambeaux, abandonna sur-le-champ ses prétentions, et se re-

tira par décence à quelques pas du cercle, après une inclination qui semblait décliner son incompétence personnelle. Tout un parterre se fut écrié, *place aux dames!* d'une commune voix, il n'eût pas exprimé ce sentiment de respect, que l'on doit au sexe avec moitié autant d'effet.

Juste ciel! m'écria-je; par quelle sagesse as-tu donc ordonné que la pauvreté et la politesse, partout ailleurs si irréconciliables, se trouveraient réunies dans ce pays?

La réserve pudique de cet homme valait mieux qu'un simple sou; j'insistai pour qu'il acceptât du moins ce léger prix de sa politesse.

Un pauvre petit bout d'homme, bien éveillé, occupait le milieu du cercle, en face de moi: il prit de dessus sa tête, je ne sais quel fragment, qui avait jadis été un chapeau, qu'il mit avec civilité sous son bras, et, tirant sa tabatière, il offrit généreusement une prise à toute l'assistance. C'était une offre bien grande pour lui, on le refusa avec modestie, le petit homme insista avec un geste de tête on ne peut plus encourageant, *prenez-en, prenez*, je vous prie, ajouta-t-il, en renouvelant son geste. Chacun goûta de son tabac: pauvre petit diable! me dis-je, à moi-même, en mettant

une couple de sous dans sa tabatière, il serait triste que tu vinsses à en manquer, puis j'en goûtai moi-même une prise pour relever encore le prix de mon offrande. Il sentit tout le poids de cette seconde attention, bien plus que celui de la première : celle-ci n'avait été qu'une charité, celle-là était un honneur que je lui faisais. Par reconnaissance, il me fit une inclination jusqu'à terre.

Ceci est pour toi, brave homme, dis-je à un vieux soldat dont la main emportée au service rappelait les nombreuses campagnes : prends ces deux sous, ils t'appartiennent. *Vive le roi!* s'écria, le vieux soldat.

Il ne me restait plus que trois sous, j'en donnai un au même titre qu'on me le demandait; je veux dire, *pour l'amour de Dieu*, on ne pouvait guères en alléguer un autre. La pauvre femme avait une cuisse disloquée.

Mon très-cher et charitable monsieur. Pas moyen de se refuser à cela, me dis-je, en donnant une autre pièce.

Milord anglais. Le titre seul valait mon argent : je le payai de mon *dernier sou.*

Mais, dans l'empressement de ma distribution, j'avais oublié un pauvre honteux, dont personne n'avait plaidé la cause, et qui pouvait

peut-être périr avant de demander pour lui-même. Il était près de la chaise, mais tant soit peu hors du cercle; il essuyait une larme de ses yeux, qui semblaient avoir vu des jours plus fortunés. Dieu de bonté! m'écriai-je, il ne me reste pas un misérable sou pour lui donner; mais il vous en reste mille, s'écrièrent à la fois toutes les puissances de mon être, avec les plus douces émotions de la nature et de la pitié. Je lui donnai donc.... Il importe peu de savoir combien; je rougirais aujourd'hui de le dire; je rougissais alors en pensant combien c'était peu; et si le lecteur peut former quelques conjectures, d'après les dispositions qu'il doit me supposer, il pourra, d'après les deux points fixes que je lui fournis, estimer lui-même entre une livre ou deux, quelle dût être la somme précise.

Je ne pus distribuer à tous les autres qu'un *Dieu vous bénisse*, *que Dieu vous bénisse aussi*, répétèrent en chorus, le vieux soldat, le petit homme, etc., etc. Le pauvre honteux, ne disait rien, je le vis tirer un morceau de mouchoir, dont il s'essuyait les yeux en s'en allant, je m'imaginai qu'il me remerciait mieux que les autres.

LE BIDET.

Tous ces petits devoirs une fois remplis, je montai dans ma chaise de poste avec plus de légèreté et d'épanouissement, que je n'en eus de ma vie dans aucune chaise de poste. La Fleur se hissa de son côté, sur un petit bidet dont il embrassa les flancs avec ses énormes bottes fortes, (car je ne parle point de ses jambes, en pareil cas on les compte pour rien). Je l'entendis bientôt jaser et fredonner en avant de ma voiture, heureux et perpendiculaire comme un prince.

Mais, qu'est-ce donc que le bonheur? Qu'est-ce que l'élévation elle-même, sur cette scène mobile et trompeuse de la vie? Nous avions à peine fait une lieue, qu'un âne mort, étendu sur la route, arrêta tout-à-coup le pauvre La Fleur dans sa carrière. Une dispute sérieuse s'éleva entre lui et son cheval qui, de la première ruade, le renversa à plat avec ses bottes fortes.

Le pauvre garçon supporta sa déconvenue avec la double résignation d'un Français et d'un chrétien, sans dire d'autre parole que *diable!* puis, se remettant en selle, il revint à la charge sur son bidet, et le battant pour

le faire avancer, comme s'il eût battu son tambour.

L'animal rétif se jetait d'un côté de la route, volait de l'autre côté, revenait sur ses pas, retournait d'un bord, reculait d'un autre, et jamais du côté de l'âne mort. La Fleur insistait principalement sur ce point; le bidet se cabra, et le renversa de nouveau.

Qu'avez-vous donc, La Fleur, lui dis-je, à démêler avec votre monture? —*Monsieur*, me dit-il, *c'est le cheval le plus opiniâtre du monde.*—Eh bien, répliquai-je, s'il est entêté, il faut le laisser marcher à sa guise. La Fleur m'obéit; il se recula pour sangler d'un bon coup de fouet la rétive bête qui à son tour me prit au mot, et s'en retourna au galop à Montreuil. *Peste!* dit La Fleur.

Il n'est pas *mal-à-propos*, bien que La Fleur n'ait usé jusqu'ici que de ces deux termes d'exclamation *diable!* et *peste!* de faire remarquer qu'en semblables rencontres, il y en a ordinairement trois en usage dans le français, qui répondent grammaticalement au positif, au comparatif et au superlatif, applicables, selon la gravité des cas, aux divers coups de dés malheureux et imprévus de cette vie. Le *diable!* est le premier degré, ou si l'on veut le positif:

on en use généralement dans les émotions ordinaires de l'esprit, excitées par les contradictions les moins graves; par exemple, quand on amène deux fois le même dé, ou quand on fait comme La Fleur, plusieurs fois la même chûte. Le cocuage, par la même raison, est toujours le *diable!*

Mais, dans le cas où l'évènement se présente avec des circonstances plus irritantes, la fuite du bidet, par exemple, abandonnant au grand galop le pauvre La Fleur sur la route, et dans ses bottes fortes : voilà le second degré, ou le comparatif.

C'est alors que les Français disent *peste!*

Parlerai-je du troisième?

Ah! c'est-ici que mon cœur se flétrit de pitié, s'attendrit de compassion sur les misères qui ont dû être leur partage, quand je viens à refléchir avec quelle amertume un peuple si raffiné, si délicat, a dû se voir forcé d'en adopter l'usage.

Puissances suprêmes! qui déliez les langues, et les rendez éloquentes dans les angoisses du malheur! exaucez-moi, quelque soit le jet de ma destinée; n'amenez jamais sur mes lèvres que des sons purs, que des exclamations dé-

centes, pour exhaler ma plainte, et soulager le besoin de mon cœur.

Mais hélas, il n'est dans le vocabulaire d'un Français aucune expression de cette nature, et, dès ce moment, je m'imposai la loi d'endurer les accidens de ma destinée, sans me permettre en cette langue, la moindre exclamation.

Cependant, La Fleur qui n'avait point fait de pareil pacte avec lui-même, suivit de l'œil son bidet fugitif, tant que sa vue pût l'atteindre; et je vous laisse à imaginer, si cela peut vous plaire, avec quels termes énergiques il exhala enfin ses regrets.

Il n'y avait pas moyen de courir en bottes fortes après un cheval effaré, la seule alternative praticable, était de loger La Fleur derrière la chaise, où de l'établir dedans, auprès de moi.

Je préférai ce dernier parti, et en moins d'une heure, nous arrivâmes à la poste de Nampont.

NAMPONT.

L'ANE MORT.

Et voilà, dit-il, en remettant quelques croûtes de pain dans son bissac, voilà ce que

Assis sur un banc de pierre tenant la bride de son âne.

Chasselat del. S. A... sculp.

tu devais partager avec moi, si tu eusses encore vécu. L'accent de cet homme, en disant ces mots, me laissait croire qu'il parlait de son enfant; il ne parlait que de son âne, de celui-là même qui avait causé l'aventure fâcheuse du pauvre La Fleur. Les plaintes de cet homme étaient déchirantes, elles me rappelèrent celles de Sancho Pança, pour une perte semblable; mais les touches de celles-ci étaient plus vraies, plus naturelles.

Celui qui les exhalait à la porte, assis sur un banc de pierre, tenait à côté de lui la bride de son âne, et les panneaux de sa selle. Il les soulevait de temps en temps, puis les remettait en place; puis y jetait un coup d'œil en secouant la tête: il retira sa croûte de son bissac, comme pour en goûter, et la tint un moment dans sa main, la posa sur le mors de la bride, et, fixant attentivement le petit arrangement qu'il venait de faire, il poussa un soupir.

La douleur ingénue de cet affligé vieillard attira la foule autour de lui; La Fleur lui-même s'en approcha, tandis qu'on apprêtait les chevaux de poste, mais je voyais par dessus les têtes ce qui se passait.

Cet homme raconta qu'il revenait d'Espagne; qu'il était parti du fond de la Franconie pour

y aller; qu'il retournait dans ses foyers, qu'il en était là de son voyage, quand son âne était venu à périr.

Chacun voulut connaître quelle affaire avait pu entraîner ce pauvre vieillard si loin de sa patrie.

Le Ciel dans sa bonté lui avait donné trois enfans, les plus beaux garçons de la Germanie; mais la petite-vérole lui avait enlevé les deux aînés dans la même semaine. Voyant le plus jeune attaqué du même mal, il avait, dans la crainte de les perdre tous, fait un vœu, que si le ciel épargnait son dernier enfant, il irait l'en remercier à Saint-Jacques en Gallice.

Au milieu de son récit il s'arrêta, pour payer à la nature son tribut de larmes; il pleura amèrement, puis ajouta que le ciel ayant accepté les conditions, il avait quitté sa chaumière, et s'était mis en chemin avec le pauvre animal qui, pendant toute la route, avait été pour lui un compagnon fidèle et patient; qu'il avait mangé le même pain que lui-même; qu'il l'avait traité comme un ami.

Chacun des spectateurs l'écoutait avec attendrissement, La Fleur lui offrit de l'argent. L'affligé n'en avait pas besoin; ce n'était pas la valeur de l'âne qu'il regrettait, c'était sa

perte, c'était l'âne lui-même, qu'il chérissait, qui l'aimait à son tour. Il en était bien sûr. Il raconta alors, avec détail, un accident qui les avait séparés l'un de l'autre dans les Pyrénées. Pendant trois jours il avait appelé son âne qui l'avait cherché de son côté : pendant tout ce temps, ils avaient à peine songé à boire ou à manger.

Vous avez du moins, lui dis-je, de quoi vous consoler de la perte de cette pauvre bête : je suis sûr que vous fûtes toujours pour votre âne un maître doux et indulgent? — Hélas! dit-il, je l'ai cru aussi, tant qu'il a vécu; mais, à présent qu'il est mort, je ne pense plus de même : je crains bien que le poids de mes afflictions et celui de ma personne n'aient été trop pesans pour lui. Ils auront abrégé les jours de cette pauvre créature. Ah! j'en répondrai peut-être un jour devant Dieu. Honte! pour les hommes, me dis-je à moi-même, ah! s'ils s'aimaient du moins entre-eux comme ce bon vieillard aimait son âne, ce serait déjà quelque chose.

NAMPONT.

LE POSTILLON.

L'impression touchante qu'avait fait sur moi le récit de ce pauvre pélerin, me donnait le

besoin d'un peu de recueillement. Le postillon n'y eut aucun égard, et prit le pavé au grand galop.

Le voyageur le plus altéré des déserts sablonneux de l'Arabie ne soupire pas après un verre d'eau froide avec plus d'ardeur, que je ne souhaitais pour moi-même des balancemens souples et doux. J'aurais eu la plus favorable idée du postillon, s'il m'eût promené avec cette nonchalance, amie de la méditation et de la pensée. Tout au contraire, comme le pélerin finissait ses narrations plaintives, le gaillard, assénant à chacun de ses chevaux un coup de fouet impitoyable, partit avec fracas, comme si mille diables l'eussent traîné.

Je m'écriai de toute ma force.... Je le conjurai, je le suppliai d'aller plus doucement; mais plus je parlais haut, plus il galoppait sans pitié. Que le diable l'emporte ! dis-je, lui et son galop; vous allez voir qu'il va briser mes nerfs, agacer mes fibres, jusqu'à ce que la colère me travaille et me fasse faire quelque sottise, puis il ira doucement pour me donner le temps de la savourer tout à mon aise. Le postillon, comme je l'avais prévu, mena si bien la chose, qu'on ne pouvait sans miracle, prendre mieux ses mesures; pendant le temps

qu'il avait mis à gagner le pied de la colline escarpée, qui est à une demi-lieue de Nampont; il m'avait mis en colère contre lui, puis contre moi-même, pour m'être emporté. Mes dispositions nouvelles eussent demandé un régime différent pour distraire mes sens : c'était le moment de me régaler d'un galop bien ronflant, s'il eût voulu me rendre service.

Allons! mon enfant, je t'en conjure, marche un peu; avançons, te dis-je, mon brave garçon.

Le postillon me montra du doigt la colline que nous montions; j'essayai donc de retrouver le fil de l'histoire de mon pauvre Allemand et de son âne : vains efforts, ma voile était rompue, il me fut aussi impossible de reprendre le vent, qu'au postillon de prendre seulement le trot. Que tout aille donc au diable, dis-je tout bas, je me trouve ici, disposé avec autant de candeur qu'en eût jamais homme qui vive, pour tirer le meilleur parti des circonstances les plus fâcheuses, et toutes se tournent contre moi. Il est pourtant un lénitif consolateur pour ce genre de maux; c'est le sommeil. La nature elle-même assaisonne ce doux remède, et nous le présente. Je le pris volontiers de ses

mains, et je m'endormis pour me réveiller seulement au moment où mon oreille fut frappée de ce mot: *Amiens*.

Dieu soit loué! me dis-je, en me frottant les yeux, c'est justement la ville où ma pauvre dame doit arriver.

AMIENS.

Comme j'achevais ces mots, le comte de L... passa rapidement à mes côtés, dans sa chaise de poste, emmenant avec lui sa sœur. Elle n'eut que le temps de me faire une inclination de connaissance, qui semblait me dire qu'elle avait quelque chose à terminer avec moi. En effet, elle montra bientôt dans sa prévoyance obligeante, autant de bonté que dans son regard.

Comme j'achevais mon souper, le domestique de son frère entra dans ma chambre avec un billet, où elle m'informait qu'elle avait pris la liberté de me charger d'une lettre que je devais présenter moi-même à madame de R...., dans un moment de loisir, et le premier matin où je n'aurais rien de mieux à faire à Paris. Elle ajouta que, d'après un penchant, dont elle n'avait pas cherché à se rendre compte, elle se voyait avec peine privée de me

raconter son histoire ; qu'elle ne craignait pas, du reste, d'avouer cette dette ; que si mes voyages me conduisaient jamais à Bruxelles, èt que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L***, elle acquitterait avec joie tous ses engagemens.

C'est donc à Bruxelles, ange de bonté, m'écriai-je, que je te retrouverai ! En revenant d'Italie par l'Allemagne et la Hollande, j'en serai quitte pour prendre la route de Flandres : à peine m'écarterai-je d'une dixaine de postes, et quand il y en aurait dix mille, ajoutai-je, quelle jouissance aussi délicieuse que morale, que de partager avec détail les tristes incidens d'une histoire douloureuse, racontée par une affligée si touchante, de voir couler ses larmes, et sans espérer même d'en sécher la source ! Quelle sensation exquise et consolante, n'éprouverais-je pas, en les essuyant goutte à goutte, sur la joue de cette femme, aussi noble qu'angélique, assis auprès d'elle, mon mouchoir à la main, pendant toute la soirée?

Il n'y avait, bien certainement, rien de condamnable dans cette expansion sentimentale ; et cependant j'en fis sur-le-champ un

reproche à mon cœur, dans les termes les plus amers.

J'ai déjà averti le lecteur, que pour le bonheur spécial de ma vie, je n'ai jamais passé presque une heure toute entière, sans me trouver passionnément épris de quelque beauté; et ma dernière flamme étant venue, par une découverte soudaine, à s'éteindre dans une explosion de jalousie, je venais, trois mois avant mon départ, d'en rallumer une plus pure au flambeau d'Eliza. Elle devait occuper mon cœur; et j'en avais fait le serment, tant que durerait mon voyage. Pourquoi donc feindre avec moi-même? Ne lui avais-je pas juré une éternelle fidélité? Ses droits sur tout mon cœur n'étaient-ils pas sacrés? Partager mes affections, c'était les diminuer : en les exposant, je les risquais. On ne court point de risque, sans craindre de faire une perte. Que pourrez-vous, Yorick, alléguer en votre faveur? Que répondrez-vous à cette âme si confiante, si bonne, si naïve, si incapable de reproches?

Non, je n'irai point à Bruxelles, m'écriai-je, en m'interrompant; puis, mon imagination se donnant carrière, je me rappelai ses derniers regards, dans cette crise récente de notre séparation, où pas un de nous deux n'avait eu

la force de prononcer *adieu*. Je tirai le portrait qu'elle avait suspendu à mon cou avec un ruban noir; je rougis en y jetant les yeux : j'aurais donné tout au monde pour oser l'approcher de mes lèvres, la honte me retenait; et c'est cette tendre fleur, me dis-je, en le pressant dans mes mains, qui serait frappée, meurtrie, jusque dans sa racine, et qui le serait par toi, Yorick, toi qui as promis de la protéger dans ton sein ?

Source éternelle de bonheur, m'écriai-je, en tombant sur mes genoux, je vous atteste; et vous, pures intelligences, qui vous y abreuvez de félicité, soyez aussi mes témoins, dût, le chemin de Bruxelles, être pour moi celui des cieux, je n'irai point dans cette ville, si Eliza n'y vient avec moi.

Dans les transports de cette espèce, on sent bien que le cœur, en dépit de l'intelligence, en dit toujours plus qu'il ne faut.

LA LETTRE.

AMIENS.

Le sort n'avait pas souri au pauvre La Fleur; ses faits de chevalerie n'avaient été que des infortunes; pas la moindre occasion de se signaler depuis vingt-quatre heures qu'il était à mon

service, il séchait d'impatience de me prouver son zèle. Le domestique du comte, en venant apporter la lettre de madame, lui offrit une circonstance favorable pour me faire honneur, en le régalant dans la salle de l'auberge, d'un verre ou deux du meilleur vin de Picardie; et ce domestique ne voulant pas être en reste avec La Fleur, il le ramena avec lui à l'hôtel du comte, son maître. La prévenance engageante de La Fleur, car ce garçon avait son passeport dans ses yeux, mit bientôt à l'aise avec lui, tous les domestiques de la cuisine; et comme un Français, quels que soient d'ailleurs ses talens, ne connaît jamais cette pruderie qui les déguise, La Fleur, en moins de cinq minutes, tire son fifre, s'évertue sur un air joyeux, et dès la première note, met en danse la *fille de chambre*, le *maître d'hôtel*, le cuisinier, le marmiton, les chiens, les chats et jusqu'au vieux singe; jamais, depuis le déluge, on ne vit une cuisine plus réjouie.

Madame de L.*** venant à passer de l'appartement de son frère dans le sien, entend toute cette allégresse au bas de l'escalier, sonne sa fille de chambre pour en savoir la cause, et apprenant que le domestique d'un gentil homme anglais mettait toute la maison

en bonne humeur avec son fifre, elle le fit prier de monter.

Le pauvre garçon qui s'imagina ne pouvoir avec décence se présenter à vide, se chargea lui-même, tout en montant les degrés, d'un millier de complimens pour madame de L.***, de la part de son maître, ajoutant longuement le détail apocryphe des informations qu'il était chargé de prendre sur sa santé; que son maître était *au désespoir* de ne pouvoir contribuer au délassement de ses fatigues de voyage; qu'enfin, monsieur avait reçu la lettre que madame lui avait fait l'honneur..... et je compte à mon tour, que votre maître, dit madame de L.***, en interrompant La Fleur, m'aura fait l'honneur d'un mot de réponse.

Madame de L.*** prononça ces mots avec une telle confiance, dans la certitude du fait, que La Fleur n'eût pas le moyen ni le courage de tromper son attente; tremblant pour mon honneur, et peut-être aussi pour le sien, qui pouvait lui reprocher son service auprès d'un homme taxé de manquer *d'égards vis-à-vis d'une femme*, lorsque madame de L.*** demanda décidément s'il avait apporté une lettre, *Oh! qu'oui*, madame, dit La Fleur. Aussitôt,

il place son chapeau à terre, prend avec sa main gauche la basque de sa poche droite, et cherche la lettre avec son autre main, dans tous les coins de cette poche; en fait ensuite de même de l'autre côté. *Diable!* dit-il, puis, cherche de nouveau dans chaque poche, les repasse toutes l'une après l'autre, sans oublier le gousset de sa culotte. *Peste!* ajouta-t-il.

Alors La Fleur, pour plus d'exactitude, les vidant toutes sur le plancher, tira une cravatte sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit, regarda même entre les bords retroussés du chapeau: mais voyez quelle étourderie! il avait laissé la lettre sur la table de l'auberge, il allait la chercher, en trois minutes il revenait la rapporter.

Je finissais mon souper quand La Fleur, arrivant tout essoufflé, me mit au fait de son aventure. Il raconta la chose avec la même simplicité qu'elle s'était passée, ajoutant seulement que si monsieur avait oublié, par hasard, de répondre à la lettre de madame, les choses étaient arrangées de façon à se relever aisément de ce faux pas, sinon, on en serait quitte pour les laisser telles qu'elles étaient.

Je ne savais pas trop moi-même ce que me commandait l'*étiquette*; fallait-il écrire?

Pouvais-je m'en exempter ? En supposant que j'y fusse obligé, un démon lui-même n'eut pas pu se mettre en colère contre La Fleur; il est clair qu'il en avait agi ainsi pour sauver mon honneur, avec le zèle officieux de l'homme le mieux intentionné. En supposant même qu'en se méprenant de route, il eût jeté quelque embarras sur la mienne, dans le cas où il n'y aurait eu aucune nécessité de répondre, son cœur était également pur et à l'abri de tout reproche, et ce qui avait plus de poids encore sur le mien, c'est que ses regards n'étaient point ceux d'un homme qui a mal agi.

C'est bien, lui dis-je, La Fleur, cela suffit; aussitôt il disparut de la chambre, avec la rapidité de l'éclair, et y rentra promptement, apportant dans sa main, plume, encre, papier; puis s'approchant de la table, il plaça le tout devant moi, avec des mouvemens de joie si expressifs dans toute sa contenance, que je ne pus m'empêcher de prendre la plume.

J'essayai à plusieurs reprises de jeter quelques phrases, et quoique j'eusse peu de choses à dire, et que six lignes fussent suffisantes, j'avais déjà recommencé six lettres, sans être satisfait d'aucune.

Bref, je n'étais pas en disposition d'écrire.

La Fleur sortit un moment, et revint aussitôt avec un peu d'eau dans un verre. Je le laissai délayer mon encre, m'approcher le poudrier, m'apprêter la cire à cacheter. Rien n'opérait, j'écrivais, je salissais, je raturais, je déchirais ensuite le papier, je le jetais au feu, je recommençais à écrire. Le diable l'emporte! grommelai-je à demi-voix, il est donc dit que je ne pourrai écrire, même cette chétive lettre! ajoutai-je, en jetant la plume de dépit.

La Fleur aperçut mon geste d'impatience. Cette plume rebutée, il s'approcha de ma table du pas le plus respectueux, et faisant d'avance mille excuses pour la liberté qu'il allait prendre, il m'apprit qu'il avait dans sa poche une lettre écrite par un tambour de son régiment à la femme d'un caporal. Cette lettre, il osait le dire, lui paraissait convenir à la circonstance.

J'étais d'humeur à laisser le champ libre à ce pauvre garçon : montre-moi cette lettre, je te prie, lui dis-je?

La Fleur tire aussitôt de sa poche un petit porte-feuille fort usé, rempli de lettres et de billets doux, en assez pauvre état, le dépose sur la table, denoue le lien qui réunit sa collection, parcourt chaque pièce l'une après l'autre, puis arrive enfin à la lettre en question.

La voilà, s'écria-t-il, en frappant de joie ses deux mains; puis, dépliant le papier, il le place devant moi, et se retire à quelques pas pour me laisser lire à mon aise.

LA LETTRE.

Madame,

Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et réduit en même temps au désespoir, par ce retour imprévu du caporal qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

Mais vive la joie! et toute la mienne sera de penser à vous.

L'amour n'est *rien* sans sentimens, et le sentiment est encore *moins* sans l'amour.

On ne doit jamais se désespérer.

On dit que monsieur le caporal monte la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

En attendant, vive l'amour! vive la bagatelle!

Je suis, madame,

Avec tous les sentimens les plus respectueux, tout à vous,

JACQUES ROQUE.

Il n'y avait qu'à mettre *le comte* à la place du *caporal*, ne rien dire de la garde fixée au mercredi, la lettre alors n'était ni bonne ni mauvaise : je me déterminai donc, pour obliger cet honnête garçon, qui tremblait à la fois pour ma réputation, pour la sienne, et pour l'honneur de sa lettre, à en extraire la plus fine substance, que j'assaisonnai à ma manière, je cachetai le tout, et lui remis le soin de le porter à madame de L.*** Le lendemain matin nous fîmes route pour Paris.

PARIS.

Lorsqu'un homme peut disputer le haut du pavé, grâce à son équipage, et se faire précéder avec fracas et en balayant la rue, par une demi-douzaine de laquais, et une couple de cuisiniers, c'est alors qu'il est bien reçu à Paris. Il peut hardiment aborder à telle rue, à tel étage qu'il le désire.

Mais un pauvre prince, faible en cavalerie, et dont toute l'infanterie se compose d'un simple fantassin, n'a rien de mieux à faire que de battre en retraite, abandonner la rase campagne, borner ses exploits à se signaler dans les travaux du cabinet, s'il peut arriver jusques-là : j'ai dit s'il peut y arriver, car il n'y a pas moyen

ici de se présenter droit et perpendiculaire, au milieu de ce peuple, de s'y annoncer grandement par un *me voici*, enfin *mes enfans*, voilà que j'arrive; non, il n'y a pas de moyen, je le répète, malgré tout ce qu'on en pourra penser.

Quand je me trouvai seul dans la chambre qui me fut donnée à mon hôtel, j'avoue que mes premières sensations furent loin d'être aussi flatteuses que je m'y étais attendu: grave et silencieux, je m'approchai de la fenêtre avec mon habit noir, plein de poussière; je n'aperçus, à travers la vître, que des gens de toutes couleurs, de toutes livrées, jaunes, bleues ou vertes, tous empressés, tous courans la bague du plaisir; les vieux avec leurs lances émoussées, et leurs casques privés de visières; les jeunes avec leurs armes brillantes de dorure, ombragées des plumages les plus gais de l'orient, tous, tous joûtant pour le luxe et les voluptés, comme nos chevaliers enchantés joûtaient, dans les tournois d'autre fois, pour la gloire et l'amour.

Hélas! pauvre Yorick! m'écriai-je, qu'es-tu venu faire en ce pays? lutter contre ce brillant étalage? tu seras, au premier choc, pulvérisé comme un atôme! ah! cherche bien vite, cherche quelque allée sinueuse, quelque pas-

sage obscur, avec son tourniquet, dont ne puissent approcher les chars de l'opulence et de la folie, où leurs flambeaux ne puissent même lancer la lumière : là tu peux encore trouver de doux passe-temps près d'une grisette aimable, près de la femme du barbier, et te produire dans leurs modestes coteries. Plutôt périr! m'écriai-je, en tirant la lettre dont j'étais chargé pour madame de R***; j'irai saluer cette dame; ce sera même la première visite que je ferai ici. Aussitôt j'appelle La Fleur, je le prie de m'amener un perruquier et de revenir de suite, pour brosser mon habit.

LA PERRUQUE.

PARIS.

Dès son entrée, le perruquier s'expliqua tout net sur ma perruque; soit qu'il la trouvât au-dessus ou au-dessous de son art. Bref il ne voulut rien avoir à démêler avec elle, je fus donc réduit à prendre de confiance celle qu'il tenait toute prête, et d'après les éloges qu'il lui donna.

Mais, dites-moi, mon ami, je crains bien que cette boucle ne tienne pas long-temps la frisure. Vous la plongeriez dans l'Océan, répliqua-t-il, elle ne bougerait pas.

Comme toutes choses dans cette ville, pensai-je, en moi-même, se trouvent calculées sur une vaste échelle; un perruquier anglais, en supposant ses idées à leur plus forte projection, se serait contenté de dire, plongez-la dans un seau d'eau. Voyez quelle différence! c'est comme le temps près de l'éternité.

Je hais, j'en conviens, toutes les conceptions froides et les idées mesquines d'où elle s'émanent : je suis en général si frappé des grands ouvrages de la nature, que si j'étais maître de choisir l'objet de mes comparaisons, ce serait toujours une montagne tout au moins. Tout ce qu'on peut alléguer contre la sublimité française, en cette occasion, c'est que la grandeur est *beaucoup* dans le *mot*, et *rien* dans la chose. Point de doute que l'Océan ne remplisse l'esprit de vastes idées; mais Paris, à cinquante milles dans les terres, me rendait l'expérience si difficile, même en prenant la poste, que l'emphase du perruquier ne signifiait rien du tout. Le seau d'eau fait, il est vrai, une pauvre figure dans le discours auprès de la grande mer.

Cependant, on peut dire qu'il a l'avantage palpable d'être à la portée de la main, et que la solidité de la boucle peut être aisément

constatée au moment même; en honnête vérité, je le déclare, même après avoir soumis la question à une révision pleine de candeur, *l'expression française promet toujours beaucoup plus qu'elle ne peut tenir.*

Je pense en outre que les minuties absurdes, au premier abord, peuvent servir à nuancer avec précision les caractères des deux peuples beaucoup mieux que les transactions les plus importantes de la politique, où l'on n'aperçoit jamais que des personnages de toutes nations, parlant et se pavanant si exactement les uns comme les autres, que je ne donnerais pas un demi schelling pour choisir le plus raisonnable.

J'avais été si long-temps à me débarrasser des soins officieux de mon perruquier, qu'il était désormais trop tard pour m'occuper dans cette soirée d'aller porter ma lettre à madame de R***. Mais, quand un homme est une fois habillé de tous points, et tout prêt à sortir, les réflexions, en ce moment, ne sont pas d'un grand poids sur ses déterminations : aussi, sans en arrêter aucune avec moi-même, je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modène où je logeais, et sortis sans savoir où je devais aller. Il sera toujours temps d'y penser, me dis-je, quand je serai en chemin.

LE POULS.

Salut à vous, attentions délicates, prévenances gracieuses, courtoisie aimable! salut à vous, pour les charmes que vous jetez sur les sentiers de la vie. Vous ressemblez aux grâces et à la beauté, qui ne font que se montrer pour captiver les affections, et inspirer l'amour : c'est vous sans doute aussi, qui tenez ouverte cette porte hospitalière qui semble inviter l'étranger.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de m'enseigner le chemin que je dois tenir, pour aller à l'Opéra-Comique. Très-volontiers, monsieur, dit-elle, en posant son ouvrage de côté.

J'avais, le long de ma route, jeté un coup-d'œil dans une demi douzaine de boutiques, pour rencontrer une personne que je pusse interrompre par ma demande, sans pourtant trop la déranger. La figure de celle-ci flatta ma pensée ; je hasardai d'entrer.

Elle travaillait à une paire de manchettes, assise sur une chaise basse, au fond de la boutique, en face de la porte.

Très-volontiers, bien volontiers, dit-elle, en mettant son ouvrage sur la chaise la plus proche. Elle se leva aussitôt de la chaise basse

où elle était assise, avec un mouvement aussi empressé, des regards aussi épanouis, que si j'eusse dépensé cinquante louis d'or dans sa boutique; encore, aurais-je pu dire, voilà une femme bien reconnaissante. Il faut que vous détourniez, me dit-elle, en me conduisant à la porte de la boutique, et me montrant avec le doigt la rue que je devais prendre; il faut que vous détourniez à votre main gauche; *mais, prenez bien garde,* il y a deux détours; ayez la bonté de prendre le second, puis vous marcherez jusqu'à ce que vous trouviez une église: dès que vous l'aurez passée, donnez-vous la peine de prendre de suite sur votre droite, cela vous conduira droit au bas du Pont-Neuf. Vous le traverserez, et alors chacun se fera un plaisir de vous montrer le reste du chemin.

Elle me répéta ses instructions, à trois différentes reprises, avec une patience aussi obligeante que la première fois, et si l'accent ou les manières ont une sorte d'expression, comme ils en ont réellement pour tous les cœurs qui ne se ferment pas à ce langage, je devais croire qu'elle s'intéressait réellement à ce que je ne me perdisse pas.

C'était peut-être la plus jolie grisette que

j'eusse vue de ma vie; cependant je ne veux pas donner à croire que ce fût sa beauté qui me fit sentir si vivement la délicatesse de ses attentions. Quoi qu'il en soit, je me souviens qu'en lui exprimant combien je lui étais obligé, mes regards se fixaient pleinement sur les siens, et que mes remercîmens furent répétés autant de fois au moins que ses instructions.

Je n'eus pas fait dix pas dans la rue, sans m'apercevoir que je les avais nettement oubliées dans les principaux points. Je regardai derrière moi, et apercevant, sur le seuil de sa boutique, la jeune marchande qui me suivait de l'œil, comme pour s'assurer si je ne m'égarais point, je revins aussitôt sur mes pas pour lui demander si le premier détour était à droite ou à gauche. Je l'avais totalement oublié. Est-il possible, dit-elle, en souriant à demi. Cela est très-possible, répliquai-je, surtout lorsqu'un homme est beaucoup plus occupé d'une femme, que des bons avis qu'on en reçoit.

Il n'y avait rien que de vrai dans mon compliment; ainsi on le reçut comme les femmes reçoivent tout ce qui leur est dû par droit de naissance. Elle me fit une révérence légère.

Attendez, dit-elle, en mettant sa main sur

mon bras pour me retenir, tandis qu'elle appelait dans l'arrière boutique, un garçon qu'elle chargea d'apprêter un paquet de gants : attendez, j'allais justement envoyer ce garçon porter un paquet de gants, dans le quartier où vous allez ; si vous avez la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, et vous accompagnera jusqu'à l'endroit même.

J'entrai avec elle au fond de la boutique, et prenant dans ma main les manchettes qu'elle avait posées sur une chaise, comme si j'eusse voulu m'asseoir, je la vis reprendre sa place sur la chaise basse quelle avait quittée, et finis effectivement par m'asseoir moi-même à côté d'elle.

Un peu de patience, me dit-elle de nouveau, il sera prêt dans un moment. Et c'est ce moment, lui dis-je, que je voudrais employer tout entier à vous payer toutes ces prévenances par l'expression de ma gratitude. Il n'est personne de nous qui ne trouve l'occasion de faire un acte de bienveillance, mais une continuité de bons offices annonce que la bonté fait naturellement une portion même du caractère et du tempérament. Et bien certainement, si le sang qui part du cœur est le même que celui qui circule aux extrémités, ajoutai-je,

en touchant légèrement son poignet, je suis sûr que vous devez avoir un des meilleurs pouls de femme, qui soit au monde. Tâtez, me dit-elle en avançant son bras. J'ôtai sur-le-champ mon chapeau, et prenant ses doigts dans une de mes mains, j'appuyai les deux premiers doigts de l'autre sur l'artère.

Plût au ciel! mon cher Eugène, que, venant à passer en ce moment, vous eussiez pu me voir, assis, avec mon habit noir, dans l'attitude du recueillement, comptant une par une toutes les palpitations de la veine, avec autant d'attention que si j'eusse guetté le flux et le reflux d'une fièvre intermittente!

Comme tu aurais ri, et moralisé sur ma nouvelle profession! mais je vous eusse laissé moraliser et rire. Croyez-moi, mon cher Eugène, vous aurais-je dit, croyez qu'il y a dans ce monde de pires occupations, que de tâter le pouls d'une femme. Mais d'une grisette! eussiez-vous ajouté, dans une boutique ouverte! Yorick, c'est là le bon, c'est là le mieux; Eugène, quand mes vues sont droites, peu m'importe que le monde entier me voye dans une si douce fonction.

LE MARI.

PARIS.

J'avais compté vingt pulsations, et j'allais continuer jusqu'à quarante, lorsque le mari arrivant à l'improviste, du fond de l'arrière-boutique, dérangea un peu mon calcul.

Ce n'est rien, dit-elle, c'est mon mari. Alors je me remis à compter. Monsieur a eu la bonté, en passant près de chez nous, dit-elle, de se donner la peine de me tâter le pouls.

Le mari aussitôt tira son chapeau, et me faisant une profonde révérence, me dit que je lui faisais beaucoup d'honneur, puis remit son chapeau et sortit.

Bon Dieu! me dis-je à moi-même, est-il bien possible que ce soit là le mari de cette femme?

Quelques personnes connaissent sans doute le motif de cette exclamation, mais elles doivent me pardonner d'en offrir l'explication à ceux qui ne le pénètrent point encore.

A Londres, un marchand et son épouse sont presque à la lettre *mêmes os et même chair*. Les divers talens tant de l'esprit que du corps, se produisent en eux alternativement sur le pied de la plus parfaite parité, avec autant

d'intimité dans les rapprochemens et d'harmonie dans les consonnances, qu'il en puisse régner entre un homme et son épouse.

A Paris au contraire, on trouverait difficilement deux espèces d'êtres plus différens, quant à leurs attributions. La puissance exécutive, et même législative du comptoir n'étant point dans les mains du mari, on l'y aperçoit rarement. Une chambre isolée, au fond de l'arrière boutique, fait son domaine : il y vit en bonnet de nuit, loin du commerce social, espèce de sauvage solitaire, et tel que la nature l'a enfanté.

Le génie de ce peuple, qui n'a plus rien de salique, si ce n'est son gouvernement, a remis aux femmes toutes les fonctions actives d'une boutique et même de plusieurs autres départemens. Celles-ci se trouvant, du matin jusqu'au soir, en contact commercial avec les pratiques de tous rangs et de tous étages, sont alors comme ces cailloux, jadis raboteux, qui, par les secousses qu'on leur donne, par ces froissemens répétés qu'ils éprouvent entre les deux toiles d'un sac, perdent leurs aspérités anguleuses, s'arrondissent en s'émoussant, et prennent enfin le poli du diamant; tandis que *monsieur le mari* reste toujours à peine dé-

grossi, tel que la pierre qui est sous vos pieds.

Homme! il n'est pas bon que tu sois seul. Oh! bien certainement, tu es destiné à la vie sociale, au doux commerce des prévenances. Les perfections diverses qui en dérivent, et que notre nature comporte, sont à-la-fois mes argumens et mes preuves.

Eh bien! monsieur, comment bat mon pouls? me dit-elle. Avec toute la douceur, lui dis-je, en jetant sur ses yeux un regard paisible, toute la bénignité que j'en devais attendre. Elle allait probablement me dire quelque chose d'honnête en revanche, mais le garçon arriva dans la boutique avec le paquet de gants.

A propos, dis-je, il m'en faut une couple de paires.

LES GANTS.

PARIS.

La charmante grisette se leva de sa chaise, se rendit à son comptoir et atteignit un paquet de gants qu'elle délia. Je m'aprochai en face d'elle pour les voir, ils étaient trop larges; la belle marchande les mesurait l'un après l'autre sur le revers de ma main, pour ne point en altérer les dimensions; elle me pria d'en es-





Nous croisâmes nos bras pour nous appuyer sur le comptoir.

Chasselat del. S. A... sculp.

sayer une paire qui lui parut plus étroite; elle en tenait un ouvert, ma main y glissa sans effort. Cela va bien, lui dis-je, en secouant un peu la tête. Non, me dit-elle, en faisant le même signe.

Il y a certains regards, assaisonnés d'adresse et de naturel, où la bouffonnerie et la raison, la gravité et la folie se trouvent si intimement mélangés, que tous les idiômes de Babel seraient insuffisans pour exprimer cette combinaison. Communiqués et saisis au même moment, et avec la même rapidité, vous ne pouvez dire quel parti a électrisé l'autre, a fourni la nuance la moins sage; c'est même une recherche qu'il faut abandonner aux éplucheurs de mots, aux écrivains verbeux de profession, pour qu'ils y adaptent leurs commentaires. Vous saurez seulement, et cela suffit pour le moment, que les gants ne m'allaient pas bien. Nous croisâmes nos mains dans nos bras pour nous appuyer sur le comptoir, il était étroit, et le paquet de gants placé entre nous, occupait seul tout l'intervalle.

La jolie marchande y jetait parfois les yeux, puis de côté vers la fenêtre, les ramenait de nouveau sur les gants, puis les fixait sur moi. J'imitais en tout son exemple, mes regards se

la bonté, la philanthropie, ne me sont jamais revenues à l'esprit depuis si long-temps que je l'ai perdu, sans que mes yeux n'aient ruisselé de larmes. C'est parce qu'il a joui de toutes mes affections, que je les conserve aujourd'hui pour tout le corps des vétérans. J'enjambai donc les deux rangs de bancs de la loge, et me plaçai sur le devant à côté de celui-ci.

Le vieil officier, armé d'une vaste paire de lunettes, paraissait lire avec attention une petite brochure. Ce pouvait être la pièce qu'on allait jouer. Dès qu'il me vit auprès de lui, il ota ses lunettes, les serra dans un étui de chagrin et les mit dans sa poche : je me levai à-demi pour le saluer.

Traduisez ce geste en telle langue policée qu'il vous plaira, le sens qui en résultera sera celui-ci :

Voici un étranger entré dans cette loge ; il paraît ne connaître personne en ce pays, il en doit être ainsi pour lui partout où il se présentera ; fût-il sept années de suite à Paris, si tous ceux dont il s'approche, gardent leurs lunettes sur le nez, c'est lui fermer en face l'entrée à toute conversation, c'est le traiter pis qu'un allemand.

L'officier français eût prononcé cela tout

haut, qu'il n'eût pas parlé plus clairement, et s'il l'eût fait, j'aurais pu également lui traduire de suite en français le salut que je venais de lui faire. Il se réduisait à lui dire que je sentais tout le prix de son attention et la délicatesse de son procédé, que je lui en faisais mille remercîmens.

Il n'y a point de méthode plus propre à faciliter les progrès de la sociabilité, que cette espèce de tachigraphie intellectuelle qui consiste à rendre rapidement en idiome vulgaire le langage des yeux et des gestes avec les nuances variées de leurs inflexions. Cette habitude mécanique m'est devenue si familière, qu'en marchant dans les rues de Londres, je m'occupe ordinairement tout le long de mon chemin à ce genre de traduction.

Je me suis trouvé plus d'une fois à côté d'un cercle, où l'on n'avait pas encore lâché quatre paroles, que j'y avais déjà saisi plus de vingt espèces de dialogues, dont j'eusse pu écrire très-exactement la substance, et garantir par serment l'authenticité.

Pendant mon séjour à Milan, je me rendis un soir à un concert de Martini. Au moment où j'allais entrer dans la salle, la jeune marquise de F.*** en sortait avec beaucoup de

vivacité et de précipitation. Elle était sur moi, que je ne l'avais pas encore aperçue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle en avait fait un semblable et du même côté, de manière que nos têtes se touchèrent. Au même instant, elle se jeta du côté opposé; mais je fus aussi malheureux qu'elle, car je me jetai moi-même de ce côté, et lui barrai de nouveau le chemin. Nous passâmes derechef au premier bord, et revînmes encore ensemble à celui-ci, ainsi de suite. La chose n'était que risible, et cependant nous rougîmes prodigieusement. Je fis enfin ce que j'aurais dû faire d'abord, je me tins tranquille sur mes pieds, et la jeune marquise passa alors tout à son aise.

Il n'y avait pas moyen d'entrer dans la salle avant de lui avoir fait quelques excuses, ne fût-ce qu'en la saluant de loin, et en la suivant de l'œil jusqu'au bout du passage. Elle regarda deux fois derrière elle. Je la vis continuer son chemin, en se pressant un peu sur le côté; je crus d'abord qu'elle voulait faire place à quelqu'un qui, montant les escaliers, allait passer près d'elle; mais non, me dis-je, ce n'est point cela, mauvaise traduction; la jeune marquise sent qu'elle a droit à des excuses réelles, et aux meilleures apologies que je puisse faire de mes

intentions; et cet intervalle qu'elle laisse à côté d'elle, n'a pas d'autre but que de me fournir le moyen de les lui présenter. Je courus rapidement après elle; je lui demandai pardon pour l'embarras que je lui avais causé, en lui disant que mon intention en cela n'avait été que de lui donner passage. Elle répondit que la même intention l'avait dirigée à mon égard. Ainsi, nous reçûmes réciproquement les remercîmens l'un de l'autre; nous nous trouvions au haut de l'escalier, et ne voyant autour d'elle aucun sigisbée, je lui offris la main pour la conduire à son carrosse. Nous descendîmes, nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert et de notre aventure. Je vous proteste, sur mon honneur, madame, lui dis-je, au moment où elle entrait dans sa voiture, que j'ai fait au moins six différens efforts pour vous laisser sortir, et j'ai fait six efforts, tout au moins, dit-elle, pour vous laisser entrer.

Plut au ciel! lui dis-je, que vous voulussiez en faire un septième. De tout mon cœur, me dit-elle, en me faisant asseoir à ses côtés. La vie est trop courte pour la semer de longues formalités. Je montai aussitôt dans sa voiture, et je la reconduisis chez elle. Et que devint le concert?—C'est ce que j'ignore, et ce que doit

savoir, bien mieux que moi, sainte Cécile, qui sans doute y assistait en personne.

Tout ce que je puis ajouter comme une des conséquences de ma traduction, c'est que de toutes les liaisons que j'ai eu l'honneur de faire en Italie, c'est celle qui m'a fait le plus de plaisir.

LE NAIN.

PARIS.

La remarque que je vais vous livrer, n'a peut-être jamais été faite en ce monde, si ce n'est par une personne que je nommerai probablement dans ce chapitre. Nulle préoccupation antérieure ne m'avait préparé à la faire, elle ne me vint qu'au moment, où jetant un coup d'œil sur le parterre, je fus frappé de l'affluence des objets qui me l'ont fournie.

Je veux parler de cet inexplicable plaisir qu'a pris la nature à former en se jouant un si grand nombre de nains. Il est indubitable que, dans tous les coins du globe, elle s'amuse ainsi aux dépens de notre pauvre espèce; mais c'est à Paris surtout que ses amusemens ne finissent pas : la bonne déesse y semble presque aussi bouffonne qu'elle est sage.

Comme cette idée m'a suivi hors de l'enceinte de l'Opéra-comique, il m'est souvent arrivé de toiser de l'œil les gens qui passaient dans la rue. Quelle triste application de mes principes, surtout lorsqu'elle se faisait sur une taille courte, un visage basané, un nez long, des yeux vifs, des dents blanches, une mâchoire proéminente. Quel déplorable spectacle de voir tant de malheureux tirés par la force des accidents de leur classe naturelle, et jetés dans une catégorie qui n'était point la leur; et cela, je l'écris avec douleur, sur trois hommes:un pygmée.L'un par sa tête rachitique, sur des épaules convexes, l'autre par ses jambes courbées avec difformité, ceux-ci arrêtés dans leur séve de six à sept ans, et fixés au tiers de leur accroissement par la main même de la nature; ceux-là enfin doués de toutes leurs perfections naturelles, mais condamnés, comme le premier nain, à ne jamais grandir au-delà des développemens précoces de leur maturité.

Laissons le voyageur médecin attribuer ces tristes résultats aux bandages et aux ligatures inventées par la sottise, et le voyageur vaporeux à la privation de l'air libre; laissons, dis-je, le voyageur curieux s'occuper de corroborer

son systême en mesurant la hauteur des maisons, comparée avec la petitesse des rues; calculer combien de pieds cubes d'air peuvent suffire à nombre d'honnêtes bourgeois de Paris, perchés à leur six ou septième étage pour boire, manger et dormir avec toute leur famille ; pour moi, je me contenterai de rappeler que M. Shandy l'aîné, qui ne voyait jamais les choses comme tout le monde : raisonnant un soir avec nous sur cette matière, il nous assura que nos enfans, comme ceux des autres animaux, peuvent atteindre presque toutes les tailles ordinaires, pourvu qu'ils arrivent en ce monde dans une projection droite; mais ce qui est malheureux pour les citoyens de Paris, ajouta-t-il, c'est que les cages où ils se juchent, sont tellement étroites, qu'ils n'ont pas même assez d'espace pour faire les leurs : car je n'appelle point cela faire quelque chose, puisque c'est réellement faire des riens : que dis-je, des riens ? continua-t-il en creusant encore plus son propre argument; je soutiens que c'est pis que tout cela; lors qu'après vingt ou vingt-cinq ans des plus tendres soins, après avoir prodigué les alimens les plus succulents, vous n'avez réussi qu'à élever une bamboche haute comme ma jambe : il est bon d'observer que Monsieur

Shandy étant lui même d'une très-courte stature, je n'avais rien à lui répondre. On ne pouvait rien ajouter de plus expressif sur cette matière.

Au surplus, il ne s'agit point ici de raisonnemens, je laisserai volontiers la question en l'état où je l'ai trouvée ; il s'agit, et cela me suffit, d'une vérité de fait que l'on peut vérifier dans toutes les ruelles de Paris.

Un jour je traversais celle qui conduit du Carrousel au Palais-Royal ; j'observai un petit garçon qui se trouvait embarrassé pour sauter le ruisseau qui la traverse dans son milieu, je le pris par la main et lui aidai à le franchir ; en me me détournant ensuite pour le regarder, j'aperçus une figure de quarante ans. N'y pensons plus, dis-je en moi-même, quelque bonne âme me rendra peut-être le même service quand j'aurais quatre-vingt-dix ans.

J'ai toujours senti en moi les douces impulsions de la pitié pour cette portion oblitérée de notre espèce, privée à la fois de cette force et de cette stature qui donnent de la consistance dans le monde. Je ne puis supporter de voir un de ces individus disgraciés, exposés à des parallèles humilians. Tel fut cependant le spectacle révoltant qui choqua ma

vue au-dessous de notre loge, au moment où je pris place à côté de mon vieil officier français.

Entre l'extrémité de l'orchestre et le premier rang de loges, on a pratiqué une petite esplanade vide, où, lorsque la salle est très-pleine, des spectateurs de tout rang viennent se réfugier. Quoique vous y restiez debout comme au parterre, vous y payez cependant le même prix qu'à l'orchestre. Un pauvre petit être de cette espèce peu imposante s'était hissé de son mieux sur cette malheureuse estrade ; mais il y était entouré de spectateurs de deux pieds et demi plus hauts que lui. La soirée était chaude, et le nain souffrait excessivement de cette réunion de circonstances ; mais ce qui l'incommodait le plus, c'était un Allemand épais, de sept pieds de haut, ou à-peu-près, qui l'ombrageait de toute sa corpulence, sans lui laisser la moindre issue pour voir le théâtre ou seulement les acteurs ; le pauvre nain n'épargnait cependant aucune peine pour se ménager une espèce de lucarne qui lui permît d'étendre sa vue devant lui. Une légère ouverture, pratiquée entre le coude et les hanches de l'Allemand, eût suffi à son ambition ; il tenta d'abord d'un côté, puis essaya de l'autre sans rien obtenir. L'Allemand persistait dans sa con-

tenance imperturbable et la moins accommodante que vous puissiez vous peindre ; le nain eût été placé aussi à son aise au fond du puits le plus profond de Paris ; il risqua toutefois d'atteindre avec sa main jusqu'au coude de l'Allemand, et le tirant avec civilité par la manche, il peignit sa détresse. Celui-ci détournant la tête, se contenta de le regarder à-peu-près comme Goliath regarda le jeune David, et se remit impitoyablement dans sa posture.

Je prenais en ce moment une prise de tabac dans la petite boite de corne de mon Franciscain. Comme ton cœur plein d'humanité et de douleur, oh ! mon pauvre moine, comme ton âme compatissante et résignée se fût ouverte à la plainte de cet infortuné !

Le vieil officier français me voyant élever les yeux au ciel avec émotion, comme je faisais cette apostrophe, me pria de lui dire ce dont il s'agissait ; je le mis au fait en trois mots, en lui faisant sentir ce que ce procédé avait d'inhumain.

Cependant le nain était poussé à bout, et dans ses premiers transports (qui comme on sait se trouvent rarement dirigés par la raison), il avait menacé l'Allemand de lui rogner sa longue queue avec son couteau. — L'Alle-

mand lui avait répondu avec sang-froid qu'il en était bien le maître s'il pouvait y atteindre.

Une injustice commise contre n'importe qui, dès qu'on l'envenime encore par l'insulte, ne manque jamais de mettre dans le parti de celui qu'on outrage, toutes les personnes qui ont de la sensibilité; pour moi j'étais indigné, j'étais homme à m'élancer de la loge pour obtenir justice en faveur de l'opprimé, ou venger son injure; mais c'est ce que mon vieil officier français opéra sur le champ, sans bruit et sans confusion; il se pencha tant soit peu hors de la loge, fit un signe de tête à la sentinelle en lui montrant du doigt la place où il devait ramener l'ordre. La sentinelle se frayant un chemin, il ne fut pas besoin de lui en dire bien long, la chose parlait assez d'elle-même; elle fit avec son mousquet signe à l'Allemand de se reculer, et prenant le pauvre nain par la main, il se trouva dégagé et placé sur le devant. — Bien fait! m'écriai-je en frappant des mains, noblement fait! Cependant, me dit mon vieil officier, vous ne souffririez point une semblable police en Angleterre.—Oh! en Angleterre, mon cher Monsieur, lui dis-je, elle ne serait pas nécessaire, *nous sommes assis et rassis tout à notre aise.*

Le vieil officier français m'eût réconcilié avec moi-même, si ma sérénité eût été plus troublée, en me faisant observer que je venais de lâcher un *bon mot*; et comme un *bon mot* à Paris vaut toujours son prix, il me présenta une prise de tabac.

LA ROSE.

PARIS.

L'occasion se présenta bientôt de demander à mon tour à mon vieil officier, qu'est-ce qu'il y a donc là haut? en entendant le parterre crier des différents points de la salle, *haussez les mains, monsieur l'abbé.*

Cette apostrophe était pour moi aussi peu intelligible, que l'avait été pour lui celle que j'avais adressée au souvenir de mon pauvre moine.

Il me dit que c'était sûrement un pauvre diable d'abbé hissé dans l'ombre d'une loge aux quatrièmes, et blotti derrière une couple de jeunes grisettes, pour voir l'opéra sans être aperçu; mais que le parterre qui l'avait découvert, s'amusait à demander qu'il tînt ses mains en évidence pendant le spectacle. Eh quoi! lui dis-je, est-ce que l'on suppose qu'un ecclésiastique puisse filouter les poches d'une grisette?

Le vieil officier ne put s'empêcher de sourrire de ma naïveté, et s'approchant de mon oreille, il m'ouvrit la porte à des connaissances étranges, dont je n'avais pas la moindre idée. Juste ciel! m'écriai-je en pâlissant de surprise, est-il possible qu'un peuple si chatouilleux sur l'article des convenances, soit en même temps si désordonné, et si différent de ce qu'il professe? *quelle grossièreté!* ajoutai-je.

L'officier français me dit que c'était une espèce de sarcasme, peu généreux à la vérité, mais assez usité contre l'église, et qui avait pris son origine au théâtre, à peu-près vers le tems où Molière donna son Tartuffe; que cet usage, ainsi que mille autres débris des mœurs gothiques, se trouvait sur son déclin: toutes les nations, continua-t-il, ont leurs politesses et leurs *grossièretés* dont elles prennent ou changent entre elles tour à tour l'initiative; il ajouta qu'il avait parcouru bien des pays, et qu'il n'en avait trouvé aucun qui n'offrît quelque espèce de raffinemens qu'on ne rencontrait point ailleurs; que *le pour et le contre se trouvaient en chaque nation*, et que partout on rencontrait le bien se mettant dans la balance en exact équilibre avec le mal; qu'il suffisait quelquefois que cette vérité fût généralement sentie, pour que

la moitié du monde se désabusât d'une foule de préjugés qu'elle conservait encore contre l'autre moitié; que l'avantage le plus liquide qu'on retirait des voyages, sous le rapport du savoir-vivre, c'était d'avoir vu un grand nombre d'hommes et beaucoup observé leurs mœurs; qu'il en résultait pour nous de grandes dispositions à une tolérance mutuelle; et l'esprit de tolérance qu'ils prennent les uns à l'égard des autres, ajouta t-il en me faisant une cordiale inclination, leur apprend bieutôt à s'aimer réciproquement.

L'officier français prononça ces paroles avec un fond de candeur et de bonheur qui justifiait pleinement mes premiers pressentimens sur la trempe de son caractère; je m'imaginai que la sympathie m'attachait à lui; mais je crains bien que ce ne fût de ma part l'effet d'une méprise sur l'objet et le motif de ce penchant: en effet, il n'avait dit que ce que je pensais moi-même, seulement je ne l'eusse pas exprimé moitié aussi bien. Lorsque votre coursier se cabre à chaque minute, dresse les oreilles, et s'effarouche aux moindres objets qu'il rencontre, on conviendra que le manège devient à la fin aussi fatigant pour le cavalier que pour sa bête; je puis attester qu'en fait d'ombrages de cette nature,

j'ai été aussi peu tourmenté qu'aucune créature vivante; j'avouerai même avec candeur que mille choses qui m'ont affecté péniblement, et m'ont fait rougir au moindre mot, pendant le premier mois, m'ont paru le mois d'après, de toute innocence, et absolument sans conséquence.

Au bout d'une connaissance de six semaines, madame de Rambouillet me fit l'honneur de me mener, dans son carrosse, promener à deux lieues de la ville. De toutes les femmes que je connais, madame de Rambouillet est bien certainement une des plus surveillantes sur ses mœurs, et je ne souhaite pas rencontrer jamais plus de vertus réunies à plus de candeur de cœur : à notre retour vers la maison, madame de Rambouillet me pria de tirer le cordon du cocher; je m'informai si elle avait besoin de quelque chose : *rien que de pisser*, me dit madame de Rambouillet.

Ne vous formalisez point, voyageur courtois, et laissez en paix madame de Rambouillet s'éclipser un moment; et vous, jeunes beautés, nymphes mystérieuses, allez à votre tour *effeuiller vos roses*, et les semer sur vos pas, madame de Rambouillet elle-même n'en fit pas davantage.

Je donnai la main à madame de Rambouillet pour l'aider à descendre du carrosse, et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je n'eusse pas desservi son temple avec un gravité plus respectueuse.

LA FILLE DE CHAMBRE.

PARIS.

Ce que le vieil officier français venait de me dire sur les avantages des voyages, me rappelant les avis que Polonius donne à son fils sur le même sujet, je fus amené naturellement au caractère d'Hamlet, qui me fit à son tour songer à Shakespeare, et au reste de ses ouvrages. Je m'arrêtai en m'en revenant, sur le quai Conti, pour y acheter sa collection entière.

Le libraire me dit qu'il n'en avait aucun. Comment cela se fait-il, lui dis-je, en voyant sur son comptoir un exemplaire entier de cet auteur dont je pris un volume. Il m'apprit que cet ouvrage lui avait été confié seulement pour la reliure, et qu'il devait le lendemain le renvoyer à Versailles, chez le comte de B***. Est-ce que M. le comte de B*** lit Shakespeare, lui dis-je? Oh! c'est *un esprit fort*,

reprit le libraire, il aime les livres anglais, et ce qui lui fait plus d'honneur encore, monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais. Vous êtes si honnête, lui dis-je, que cela suffirait seul pour engager les Anglais à dépenser un louis ou deux dans votre boutique. Le libraire me fit une salutation, et se préparait à dire quelque chose, lorsqu'une jeune fille de vingt ans environ, d'un maintien décent, entra dans la boutique; je la pris à son air réservé et à son ajustement, pour la fille de chambre de quelque dame dévote de haut parage. Elle demanda les *Égaremens du cœur et de l'esprit*, et le libraire lui donna de suite cet ouvrage. Elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert avec une bordure attaché avec un ruban de même couleur; elle y plongea le pouce et l'index, puis en tira de la monnaie, dont elle paya le libraire. Comme je n'avais plus moi-même affaire dans la boutique, je sortis en même temps que la jeune personne.

Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chère enfant, à démêler avec les *Égaremens du cœur*, vous qui connaissez à peine si vous en avez un, et qui ne pouvez même savoir ce qui en est, à moins que l'amour ne vous l'apprenne, ou qu'un infidèle berger ne vous y fasse du mal. *Dieu*

m'en préserve, dit la jeune fille. Bien répondu, ma chère; lui dis-je, si votre cœur est aussi bon qu'il le paraît, ce serait grand dommage qu'il fût enlevé. C'est un petit trésor que vous devez bien garder, il donne à votre visage plus de charmes qu'une coiffure de perles.

La jeune fille m'écoutait avec une soumission attentive, et sa petite bourse de satin qu'elle tenait par le ruban, se jouait pendant ce temps entre ses doigts. Elle est bien petite, lui dis-je en la touchant par le fond. Elle l'avança vers moi; et je vois qu'elle est bien légère, ma chère enfant, mais soyez aussi bonne que vous êtes belle, et le ciel saura la remplir. J'avais à la main une poignée de petits écus que j'avais atteints pour payer le Shakespeare, et comme elle m'avait entièrement confié sa bourse, j'en plaçai un dedans, et je l'y enfermai en faisant un nœud avec le ruban, puis je la lui rendis.

La jeune fille me fit une révérence, plutôt humble que profonde, c'était un mouvement calme, insensible de reconnaissance, dans lequel l'esprit s'incline encore plus que les genoux, où le corps agit seulement comme interprète. Je n'ai jamais donné un petit écu à une jeune fille, avec moitié autant de plaisir.

Mes conseils, ma chère fille, lui dis-je, n'auraient eu aucun prix, et ne vous eussent pas profité d'une épingle, si je n'y eusse ajouté cette valeur. Quand vous verrez ce petit écu, c'est alors que vous vous les rappellerez. Gardez-vous seulement de l'employer en rubans.

Oh! j'en suis incapable, me dit la jeune fille avec vivacité, je vous en donne ma parole. En disant cela, elle me présenta la main, comme il est d'usage dans les petites affaires d'honneur. *En vérité, monsieur*, ajouta-t-elle, *je mettrai cet argent à part.*

Une conversation qui a la vertu pour objet et pour garantie, entre un homme et une femme, est de nature à sanctifier leur promenade la plus intime; ainsi quoique la nuit fût obscure, comme nous avions la même direction à tenir, nous continuâmes à marcher ensemble, et nous fîmes ainsi sans scrupule, toute la traversée du quai Conti.

Au moment de nous mettre en marche, elle m'avait fait une seconde révérence, et à peine eûmes-nous marché quarante pas, qu'elle fit encore une petite pause comme pour répéter qu'elle me remerciait.

Je lui dis que c'était un petit tribut que je croyais devoir à la vertu; je ne voudrais pas

pour tout au monde m'être mépris sur celle à qui j'offrais cet hommage. Mais non, ajoutai-je, l'innocence est sur votre figure, ma chère fille, et opprobre sur l'homme qui lui tendrait des pièges.

Je ne sais quelle impression mes paroles firent sur la jeune fille, mais elle me parut affectée. Un soupir timide et léger s'exhala de son sein. Je n'avais point acquis le droit d'en rechercher la cause, ainsi nous ne dîmes plus rien jusqu'au coin de la rue de Nevers, où nous devions nous séparer.

Dis-moi, ma chère, serait-ce ici le chemin pour gagner l'hôtel de Modène? Elle répondit qu'on pouvait s'y rendre par là ou bien par la rue Guénégaud qu'on trouverait au premier détour. En ce cas, ma chère, j'irai par la rue Guénégaud : et cela pour deux raisons, la première, parce que cela me fera plaisir, puis ce sera en outre le moyen de vous accompagner, et de protéger votre marche le plus loin que je pourrai.

La jeune fille me fit apercevoir qu'elle sentait tout le prix de mon attention, en me disant qu'elle eût bien souhaité que l'hôtel de Modène se fût trouvé dans la rue Saint-Pierre. Est-ce la rue où vous demeurez, lui dis-je?

elle dit qu'elle y était fille de chambre, chez madame de R****. Juste ciel! répondis-je, c'est justement la dame pour qui j'ai apporté une lettre d'Amiens. La jeune fille me dit que sa maîtresse attendait effectivement une lettre des mains d'un étranger qu'elle était impatiente de recevoir. Je la priai de se charger de mes complimens pour madame de R***, et de l'assurer que le lendemain matin j'irais sûrement la voir et lui rendre mes devoirs.

Nous étions au coin de la rue de Nevers, pendant cet entretien, nous nous arrêtâmes encore un moment, pour lui donner le temps de placer ses *Égaremens du cœur*, d'une manière plus commode qu'en les portant à la main. L'ouvrage était en deux tomes, je lui tins le second tandis qu'elle plaçait le premier dans sa poche. Elle me tint à son tour sa poche ouverte, et j'y plaçai mon volume à côté de l'autre.

Il est doux de sentir par quels fils imperceptibles nos affections peuvent se croiser, se combiner, se produire. Nous continuâmes notre chemin, et à peine eûmes-nous fait trois pas, que la jeune fille me donna son bras pour s'appuyer sur le mien : j'allais à la vérité le lui offrir; mais elle le prit d'elle-même avec

cette simplicité irréfléchie qui montrait combien elle se rappelait peu qu'elle ne m'avait jamais vu avant ce moment. Pour moi, j'éprouvais également une émotion si forte et si semblable à celle de la consanguinité la mieux prouvée, que je ne pus m'empêcher de tourner mes regards près de son visage, pour y chercher quelque ressemblance de famille. Mais qu'est-ce que j'étais, me dis-je, ne sommes nous pas tous parens ?

Arrivés au détour de la rue Guénégaud, je m'arrêtai pour lui faire mes adieux, et lui souhaiter tout le bien que je pus imaginer.

Elle me remercia à son tour de ma compagnie et de mes souhaits polis. Deux fois elle me fit ses adieux, et autant de fois je lui renouvelai les miens. Notre séparation fut si cordiale et si affectueuse, que si elle eût eu lieu partout ailleurs, je suis sûr que j'eusse pu la sceller d'un baiser aussi chaud, aussi saint, que celui d'un apôtre. Mais comme à Paris les hommes seuls s'embrassent entre eux, je me bornai à des vœux qui revenaient au même objet.

Que Dieu la bénisse! me dis-je en la quittant.

LE PASSE-PORT.

PARIS.

En arrivant à mon hôtel, La Fleur m'apprit que le lieutenant de police, m'avait fait appeler. Le diable l'emporte! dis-je; à présent j'en sais la raison.

Le lecteur devrait déjà la savoir lui-même, si j'eusse raconté les faits dans leur ordre naturel. Mais cette omission ne fut point involontaire de ma part, mais bien réfléchie, puisque si je l'eusse fait connaître plutôt, elle serait déjà à moitié oubliée au moment où j'ai besoin qu'on la sache.

J'avais quitté Londres avec tant de précipitation, qu'il ne m'était pas même venu dans l'esprit que nous étions en guerre avec la France. J'avais déjà atteint Douvres, observé avec ma lunette les hauteurs qui dominent Boulogne, sans que cette idée me fût venue avec le premier de ses accessoires, savoir : que je ne pouvais atteindre au pays que je voyais, sans avoir un passe-port.

Mais une fois arrivé au bout d'une rue, j'ai une aversion mortelle pour retourner sur mes pas, si je n'ai du moins la certitude de rentrer un peu plus sage que je ne suis sorti, et comme

j'en étais encore au plus grand effort que j'eusse fait de ma vie pour acquérir des connaissances, je ne pouvais supporter l'idée d'une marche rétrograde; et apprenant que M. le comte de ****, avait loué le paquebot en entier, je courus le prier de me prendre avec lui, comme étant de sa suite. Le comte de ****, qui me connaissait passablement, fit peu, ou même point de difficulté; se contentant de me faire observer que son penchant à m'obliger ne pouvait m'être utile au-delà de Calais, puisqu'il passait par Bruxelles, avant de se rendre à Paris. Il ajouta qu'une fois rendu à Calais, je pouvais continuer ma route sans obstacles; mais qu'à mon arrivée à Paris, il me faudrait recourir à des amis ou chercher des ressources en moi-même.

Laissez-moi arriver à Paris, monsieur le comte, lui dis-je, et tout ira bien. Je m'embarquai, et ne m'occupai plus de cette affaire.

Elle me revint à l'esprit au moment où La Fleur m'avertit que le lieutenant de police s'était informé de moi. Ce garçon m'en parlait encore, lorsque le maître d'hôtel entra dans ma chambre, pour m'annoncer la même nouvelle; ajoutant seulement, en forme de variante, qu'on avait surtout demandé mon passe-port.

Je pense bien, dit-il en finissant, que vous en avez sûrement. Moi, lui dis-je, je n'en ai aucun, je vous jure.

A peine eus-je lâché ces mots, le maître d'hôtel recula de trois pas, comme pour éviter un pestiféré, et le pauvre La Fleur avança de trois pas avec cet empressement qu'une ame sensible a toujours lorsqu'il s'agit d'assister le malheur. Ce garçon gagna toutes mes affections par cette démarche généreuse. Ce simple trait me le fit connaître tout entier, et dès ce moment, je me reposai sur lui avec autant de confiance que s'il m'eût servi avec fidélité pendant dix ans. Mon Seigneur! Dieu! s'écria le maître d'hôtel, puis se reprenant tout-à-coup, et changeant le ton de l'exclamation, si monsieur, dit-il avec calme, n'a point de passe-port, *apparemment* que oui, selon toute apparence, il a des amis qui peuvent lui en procurer. Non pas que je sache, lui dis-je avec indifférence. Eh bien! certes, répliqua-t-il, vous allez dans ce cas être envoyé à la Bastille, ou au châtelet tout au moins.

Bah! lui dis-je, le roi de France est une bonne ame, il ne fera de mal à personne. *Cela n'empêche pas*, dit-il, que vous serez mis à la Bastille, pas plus tard que demain matin.

Et moi je vous dis que j'ai loué votre appartement pour un mois, et que je ne le quitterais pas avant le terme expiré pour tous les rois de France de ce monde. La Fleur s'approcha de mon oreille, et me dit tout bas que personne ne pouvait résister au roi de France.

Par Dieu! dit mon hôte, *ces messieurs les Anglais sont des gens très-extraordinaires!* Un moment après il répeta les mêmes paroles, fit le même serment, puis se retira.

LE PASSE-PORT.

L'HÔTEL A PARIS.

J'en avais agi trop cavalièrement avec cet homme, pour ne point chagriner le pauvre La Fleur, qui se fût désolé, s'il m'eût aperçu réfléchissant sur le sujet de mon embarras. J'affectai devant lui au contraire de bannir de mon esprit les plus légères impressions du souci. Je détournai la conversation sur d'autres objets; et, pendant qu'il me servait à souper, je l'entretins avec plus de gaîté que de coutume, sur Paris et sur l'opéra-comique.

La Fleur y était allé lui-même, et m'avait suivi de rue en rue, jusqu'à la boutique du libraire. Lorsqu'il m'en vit sortir avec la jeune

fille de chambre, et marcher avec elle le long du quai Conti, il crut convenable de ne me pas suivre un pas de plus; et, après avoir fait toutes ses réflexions sur cette rencontre, il coupa au plus court, et regagna l'hôtel de Modène assez à temps pour être informé le premier des démarches de la police, au sujet de mon arrivée.

Lorsque cet honnête garçon eut quitté l'appartement, pour aller lui-même souper, je commençai à réfléchir fort sérieusement sur ma situation.

J'en étais venu à un point qui ne peut manquer de vous faire rire, mon cher Eugène, dès que vous vous rappellerez le petit dialogue qui eut lieu entre nous au moment de nous séparer: il trouve du reste ici sa place.

Eugène, au moment de mon départ, sachant très-bien que je ne suis pas pour l'ordinaire beaucoup plus surchargé d'argent que de réflexion, me tira à part pour me demander jusqu'où j'avais poussé la prévoyance à cet égard; je lui dis exactement la somme que j'emportais; il secoua la tête en me disant que cela ne pouvait pas me conduire loin, et de suite il tira sa bourse pour la vider dans la mienne. En conscience, Eugène, je vous proteste que j'ai

suffisamment pour mon voyage. Et moi, je vous le jure, Yorick, répondit Eugène, en vérité vous n'avez pas assez; je connais la France et l'Italie mieux que vous. Vous ne faites donc pas attention, Eugène, lui dis-je, en refusant son offre, que je ne serai pas trois jours à Paris, sans dire ou faire quelque fredaine, qui me fera loger à la Bastille, où je vivrai un mois ou deux pour le moins, aux dépens du roi de France. Je vous demande pardon, me dit fort sèchement Eugène, j'avais effectivement oublié tout-à-fait cette ressource.

L'événement que j'avais traité avec bouffonnerie, menaçait de m'atteindre très-sérieusement.

Je ne sais si c'est folie ou nonchalance, obstination ou bien philosophie; je ne sais réellement ce qu'il y avait en moi au moment où La Fleur eut descendu l'escalier, mais j'eus beau me trouver seul, je ne pus plier mon esprit à avoir une autre idée que celle que j'avais communiquée à Eugène.

Eh bien! cette Bastille! me disais-je, la terreur qu'elle excite n'est que dans le mot. Portez les choses au pis si vous voulez, Bastille, n'est toujours que le synonyme de tour. Qui dit tour, dit seulement une maison dont

on ne peut sortir. Que Dieu ait pitié des goutteux, car, les pauvres gens, ils sont deux fois l'an au moins dans cet état; mais avec cent livres tournois à dépenser par jour, une plume, de l'encre, du papier, et aussi de la patience, qui est-ce qui empêche celui-là même qui ne peut pas sortir, de bien passer son temps, au moins pendant un mois ou six semaines, au bout desquelles, si vous êtes sans reproche, votre innocence est proclamée, et vous sortez enfin plus sage et meilleur que vous n'êtes entré.

Je fus obligé de descendre dans la cour de l'hôtel, (j'ai oublié pour quelle raison) au moment où j'avais la tête remplie de mon système, et je me rappelle très-bien que ma démarche, en parcourant l'escalier, avait quelque chose de triomphal, tant j'étais satisfait de la justesse de mon raisonnement.

Fi des pinceaux sombres et tristes! me disais-je avec orgueil, je n'envie point cette puissance magique qui ne sait reproduire les peines de la vie, que sous les traits hideux, les couleurs funèbres de la mort. Enfans que nous sommes! nous tremblons devant les images que notre esprit s'est plu à dessiner et à noircir. Voulez-vous apprendre à les mé-

priser? réduisez-les toutes à leurs justes proportions et à leurs nuances réelles.

Je sais bien, ajoutai-je, comme pour atténuer un peu ma proposition, je sais cependant bien que la Bastille n'est pas un mal léger, un séjour qu'on puisse mépriser ou braver avec dédain. Cependant dépouillez-la de ses tours; comblez ses fossés, ôtez les verroux de ses portes, ne l'appelez plus qu'une chambre d'arrêts; figurez-vous ensuite que c'est le pouvoir tyrannique d'une maladie, plutôt que le despotisme d'un homme qui vous y retient; alors, de ce côté, le mal s'évanouit, et l'autre moitié de votre peine ne vous arrache presque plus de plainte.

Je fus interrompu au milieu de ce monologue, par une voix que je pris d'abord pour celle d'un enfant qui se plaignait de ne pouvoir sortir; je regardai dans le corridor tant de haut que de bas, et n'aperçus ni homme ni enfant. Je passai mon chemin sans autre recherche: à mon retour, à travers le corridor, j'entendis les mêmes paroles clairement prononcées à deux différentes fois; en élevant la vue, j'aperçus un sansonnet suspendu dans une petite cage. Je ne puis sortir! je ne puis sortir! disait le sansonnet.

Je m'arrêtai à considérer cet oiseau : à chaque personne qui traversait le corridor, il se jetait en voltigeant du côté des passans, en répétant la même plainte sur sa captivité : je ne puis sortir! disait le sansonnet. Le ciel te conserve, mon pauvre oiseau, lui dis-je, mais tu vas recevoir de moi la liberté; il en coûtera ce qui pourra. Aussitôt je fis le tour de la cage pour en trouver la porte; je la trouvai assujétie à simple et double tour, et si bien scellée en fil d'archal, qu'il n'y avait pas moyen de l'ouvrir sans la mettre en morceaux : envain j'y employai les deux mains; l'oiseau se présentait du côté où je tentais sa délivrance, passait sa tête à travers les barreaux, les pressait de son estomac avec tous les efforts de l'impatience. Je crains bien, mon pauvre ami, lui dis-je, de ne pouvoir te rendre la liberté. Non, disait le sansonnet, je ne puis sortir! je ne puis sortir! disait le pauvre sansonnet.

Non, jamais je ne sentis se réveiller avec plus d'attendrissement toutes les affections de cœur. Non, parmi les incidens divers de ma vie, je ne me rappelle pas que mes esprits, au milieu de ces aberrations de ma pensée, dont ma raison fut si souvent la dupe, se soient jamais recueillis plus rapidement que dans cette

occasion. Ces notes plaintives étaient toutes mécaniques, il est vrai; mais leur accent imitait avec tant de vérité le ton de la nature, qu'elles renversèrent en ce moment tous mes raisonnemens systématiques sur la Bastille. Je continuai tout pensif de monter lentement l'escalier, sans redire aucune des paroles sophistiques échappées de ma bouche, en le descendant.

Déguise-toi, comme tu voudras, tu n'es toujours qu'un esclave! dis-je en moi-même; tu n'es toujours qu'un breuvage amer! mille infortunés ont été forcés de boire dans ta coupe: en est-elle pour cela moins pleine de fiel? Oh! c'est toi, m'écriai-je en m'adressant à *la liberté*, c'est toi seule, trois fois douce, trois fois gracieuse, déesse que tous les hommes adorent; toi seule recueilles toutes leurs hommages publics ou privés : toi seule tu leur fais goûter mille délices. Tes charmes dureront autant que la nature elle-même. Point de paroles *colorées*, qui puissent souiller ton manteau de neige : nuls prestiges chimiques ne changeront ton sceptre aimable en verge de fer. Si tu lui souris quand il mange son pain grossier, le berger est plus heureux que son monarque qui t'exile de sa cour. Ciel propice!

m'écriai-je encore en pliant un genou sur la dernière marche de l'escalier, ne me donne que la santé, puisque c'est toi qui la dispenses, avec la compagnie de cette belle divinité. Fais ensuite pleuvoir les dignités et les myrtes, si cela convient à la providence, sur cette foule de têtes que l'ambition rend malades!

LE PRISONNIER.

PARIS.

L'idée de ce pauvre oiseau se débattant dans sa cage, me suivit dans ma chambre. Je m'assis près de ma table; et, appuyant ma tête sur ma main, je m'occupai vivement à me représenter toutes les misères d'une prison; j'étais pour cela dans une excellente disposition d'esprit, et je donnai toute carrière à mon imagination.

J'allais commencer à passer en revue ces millions d'hommes échappés des mains du même créateur que moi, qui n'attendent pourtant d'autre héritage que la servitude. Cette peinture était touchante, mais je trouvais impossible de la rapprocher à deux pas de moi. Cette multitude de groupes attristés ne servait d'ailleurs qu'à me distraire.

Je me figurai seulement un simple prisonnier; je le plaçai d'abord bien enfermé au sommet de son donjon, et le contemplant ensuite à la faveur du crépuscule de sa porte grillée, je me mis à le dessiner.

Je voyais ces membres livides, ce corps à moitié décharné, flétri dans les angoisses de l'attente et de la réclusion. Je sentais déjà moi-même ce que c'est que cette défaillance du cœur, cette agonie résultante d'une espérance toujours vaine, toujours trompée. En regardant de plus près j'apercevais la fièvre et la pâleur empreinte sur son visage. Depuis trente années, la brise de l'ouest n'avait point rafraîchi son sang : pendant tout ce temps il n'avait point vu le soleil, point vu la lune; pas un parent, pas un ami, dont la voix, dont les soupirs eussent traversé ces barreaux. Ses enfans! Ah! c'est ici que mon cœur saigna le plus; je fus forcé de détourner la vue, et d'esquisser d'autres détails de mon tableau. Je le vis ensuite par terre dans un coin de son donjon, assis sur un peu de paille. C'était tour à tour son siége pour le travail et son lit pour le repos; une espèce de calendrier suspendu à la hauteur de sa tête, composé de petits bâtons de bois entaillés, lui rappelait le nombre de

ses tristes jours, de ses affreuses nuits; il tenait en main un de ces petits bâtons : un clou rouillé lui servait à y graver un nouveau jour de misère à côté des autres.

Comme j'interceptais le peu de lumière qui lui parvenait, il levait vers la porte un œil désespéré, qui retombait bientôt sur lui-même; puis il reprenait, en secouant la tête, l'ouvrage de son affliction.

Tandis qu'il se tournait pour ajouter son petit bâton au reste du faisceau, j'entendais le bruit de ses chaînes agitées le long de ses jambes. Un profond soupir s'exhalait avec peine de son sein, ses fers semblaient peser jusque sur sa pensée. Je me trouvais baigné de mes larmes; je ne pus supporter plus longtemps la vue de cette captivité, dont mon imagination venait d'achever la peinture. Je me levai de ma chaise, en frissonnant d'horreur : j'appelai aussitôt La Fleur, je l'envoyai sur-le-champ demander un remise pour le lendemain à neuf heures, à la porte de l'hôtel; j'irai moi-même, dis-je vivement, me présenter à M. le duc de Choiseul.

La Fleur aurait désiré m'aider à me mettre au lit, mais je ne voulus pas que cet honnête garçon aperçût dans mes traits une altération

qui eût troublé la paix de son cœur. Je lui dis que je me mettrais au lit tout seul, et lui conseillai de faire de même.

LE SANSONNET.

CHEMIN DE VERSAILLES.

Je montai dans mon remise à l'heure convenue; La Fleur monta derrière, et je priai le cocher de me conduire en toute diligence à Versailles.

Comme je ne vis rien sur ma route, ou plutôt comme je n'y cherchais rien, je ne puis mieux remplir cette lacune de mon voyage, qu'avec l'histoire succincte de l'oiseau qui a fait le sujet du dernier chapitre.

Pendant que l'honorable M**** attendait à Douvres un vent favorable, un jeune garçon anglais qui était à son service, avait pris cet oiseau sur les rochers avant qu'il eût toutes ses plumes. Ce jeune homme jaloux de le conserver, l'avait réchauffé dans son sein; l'avait nourri, soigné, protégé; bref, en un jour ou deux s'était épris de tendresse pour lui, et l'avait amené sain et sauf à Paris. Il avait dépensé une livre pour avoir une petite cage au sansonnet; et, comme pendant les cinq mois

de séjour qu'il fit dans cette ville avec son maître, il n'eut rien ou peu de chose à faire de mieux, il entreprit l'éducation de son oiseau; et lui apprit en sa langue natale ces quatre seuls mots, (et rien de plus), auxquels j'avoue que j'ai de si grandes obligations.

Le maître partant pour l'Italie, le garçon donna l'oiseau au maître de l'hôtel; mais sa petite ode à la liberté étant dans un langage *inconnu* à Paris, elle fut une fort petite ressource pour sa fortune, et La Fleur devint propriétaire de la cage et de l'oiseau, pour une bouteille de Bourgogne.

A mon retour d'Italie, je le ramenai au pays dont il parlait la langue. Je dis son histoire à lord A. qui me demanda l'oiseau et le donna à lord B. Lord B, en fit présent à lord C. Un valet de chambre de lord C le vendit pour un schelling au domestique de lord D. Lord D le donna à lord E.... et il fit ainsi la moitié de l'alphabet.

Sortant ensuite de ces rangs élevés, il passa dans la chambre basse et dans les mains de plusieurs membres des communes; mais tout ce monde ne demandait qu'à *entrer*, et l'oiseau ne demandait qu'à sortir. Il finit par faire à Londres aussi peu de fortune qu'à Paris. Il est

impossible que plusieurs de mes lecteurs n'en aient pas entendu parler, et si par hasard ils l'avaient rencontré, je prends la liberté de les informer que cet oiseau est mon oiseau ou quelque méchante copie destinée à le reproduire. Je n'ai plus rien à ajouter à son égard, si ce n'est que depuis ce temps j'ai constamment porté ce pauvre sansonnet à la tête de mes armes.

Que les officiers héraldiques et généalogistes jurés viennent, s'ils osent lui tordre le cou.

L'ADRESSE.

VERSAILLES.

Je ne voudrais pas que mon ennemi pût connaître la situation de mon esprit, lorsque je vais reclamer la protection d'un homme puissant. C'est sans doute pour cette raison que je tâche toujours de me protéger moi-même; mais en allant chez M. le duc de Choiseuil, c'était de ma part une démarche violentée: si c'eût été une acte de choix, je m'en fusse tiré je pense, comme tant d'autres.

Combien de tournures basses pour mon placet je combinai tout le long du chemin! combien d'adresses abjectes s'échappèrent de

mon servile cœur! pas une d'elles qui ne m'eût mérité la Bastille.

Je n'avais encore pu lorsque je me trouvai à la vue de Versailles, réussir à rien de passable; si ce n'est à ajouter quelques paroles vagues, à croiser quelques sentences, étudier quelques attitudes, saisir quelques tons propres à m'insinuer dans les bonnes graces de M. le duc de Choiseuil. Cependant j'étais satisfait. Cela peut aller ainsi, me dis-je. Très-bien, me rétorquai-je aussitôt à moi-même. A merveille, vous ressemblez à un aventurier de tailleur qui apporterait à M. le duc un habit dont il n'aurait pas pris la mesure.

Étourdi que vous êtes! continuai-je, voyez donc le visage de monsieur le duc; avant tout lisez donc d'abord ce qui est écrit dans ses yeux, étudiez donc ses dispositions. Observez surtout en quelle posture il vous prêtera l'oreille. Remarquez les contorsions de son corps, les courbures et l'expression de ses membres; je ne parle pas du ton : il est clair que les premiers sons qui tomberont de ses lèvres, vous le donneront. Groupez rapidement toutes ces observations, faites-en la substance de votre supplique; improvisez votre adresse de

manière à ne point choquer monsieur le duc : vos ingrédiens après tout ne peuvent manquer d'être de son goût puisque ce sera lui qui vous les aura fournis.

C'est en parler bien à votre aise, dis-je, après y avoir bien réfléchi. Oh! Je voudrais bien être déjà tiré de ce pas.

Lâche, deux fois lâche, repris-je, comme si un homme n'en valait pas un autre sur toute la surface de la terre! ils sont égaux sur le champs de bataille. Pourquoi ne le seraient-ils pas face-à-face dans le cabinet? Allez, croyez-moi, Yorick, partout où il n'en est pas ainsi, l'homme se ment à lui-même, il trahit ses intérêts, il tente dix efforts inutiles où la nature n'en demandait qu'un énergique. Essayez, par plaisir, de vous présenter devant le duc, avec la Bastille dans vos regards. Je vous gage ma vie, que vous êtes renvoyé dans une demi-heure à Paris, sous une sûre escorte.

Je le croirais volontiers, me dis-je : ainsi j'irai chez monsieur le duc; mais, parbleu! si j'y parais, ce sera avec toute la gaîté, toute l'insouciance d'un homme du bon ton.

Vous voilà encore dans votre tort, répliquai-je; un cœur vraiment à l'aise, Yorick,

ne se jette point ainsi dans les extrêmes. Il est toujours sur son centre. Eh bien! soit! m'écriai-je, au moment où le cocher détournait pour entrer dans l'hôtel du duc, j'espère que tout ira bien.

Cependant j'avais fait le tour de la cour, et j'arrive au bas de l'escalier. Je me trouvai si bien de mon entretien avec moi-même, que je ne montai les marches ni de l'air d'un criminel qu'on va suspendre au mât de hune pour y chercher la mort, ni d'un seul bond et en deux enjambées, comme lorsque je revole près de toi, chère Eliza, pour y retrouver ma vie.

En entrant dans le salon, je fus accueilli par un homme qu'on pouvait prendre pour un maître d'hôtel, mais que je crus à son air un des sous-secrétaires; j'appris de lui que M. le duc de Choiseuil était occupé. J'ignore, lui dis-je, absolument les formes usitées pour obtenir audience. Je suis tout-à-fait étranger dans ce pays, et ce qui est plus malheureux encore dans la circonstance, je suis Anglais. Il me dit que cette qualité n'était point une difficulté de plus; je lui fis un léger salut en ajoutant que l'affaire que j'avais à communiquer à monsieur le duc était de la plus grande importance.

Le secrétaire se tourna vers l'escalier, comme s'il eût voulu aller informer quelqu'un de cette particularité : arrêtez, lui dis-je, il ne faut pas vous y méprendre ; l'affaire qui m'amène ne présente aucun intérêt pour monsieur le duc, mais c'est pour moi qu'elle est de l'importance la plus haute. - *Ah! c'est une autre affaire!* — Point du tout, lui dis-je à mon tour, c'est toujours la même chose pour un homme bien élevé. Mais en combien de temps, mon bon monsieur, continuai-je, un étranger peut-il espérer d'obtenir accès. Pas avant deux heures, me dit-il, en regardant à sa montre. Le nombre des équipages qui remplissait la cour, semblait en effet justifier son calcul, et ne m'offrait pas une perspective plus rapprochée. Patienter en attendant, arpenter le salon de long en large, sans avoir une ame à qui parler, cette ressource était bien triste, autant eût valu presque être enfermé à la Bastille pendant tout ce temps-là.

Je retournai sur-le-champ à mon remise, et le priai de me mener au *Cordon Bleu:* c'était l'hôtel le plus prochain.

Mais il y a, je pense, une fatalité attachée à tout ce que je fais ; il est bien rare que j'arrive où je me propose d'aller.

LE PATISSIER.

VERSAILLES.

Je n'étais pas encore à moitié de la rue, que je changeai de résolution; puisque je suis à Versailles, me mis-je à penser, ne ferais-je pas aussi bien de jeter un coup-d'œil sur la ville? Je tirai le cordon du cocher, et le priai de me faire faire un tour dans les principales rues; car, je suppose, dis-je, que cette ville n'est pas des plus grandes. Le cocher me fit ses excuses s'il me détrompait, mais au contraire, m'assura-t-il, c'était une superbe ville; nombre de ducs, de comtes, de marquis du plus haut parage y avaient leurs hôtels.

Le comte de B**** dont le libraire m'avait parlé si avantageusement la veille au soir, me revint aussitôt à l'idée.

Eh! pourquoi n'irais-je pas le voir, pensai-je en moi-même, puisqu'il a si bonne opinion des Anglais et de leurs livres? je lui conterai mon histoire; ainsi je changeai encore de résolution. C'était bien au juste pour la troisième fois, puis que j'avais déjà pris celle d'aller voir madame de R*** dans la rue Saint-Pierre, et que j'avais même donné à sa fille de chambre

ma parole d'aller lui faire ma cour; mais je ne maîtrise pas les circonstances, ce sont elles au contraire qui me gouvernent. Ainsi donc apercevant de l'autre côté de la rue, un homme avec une corbeille pleine de marchandises qu'il paraissait vendre au public, j'envoyai La Fleur lui demander l'hôtel du comte de B***.

Ce garçon revint le moment d'après, la figure un peu pâle, et m'apprit que c'était un chevalier de Saint-Louis, qui vendait des pâtés. Ce n'est pas possible, La Fleur, lui dis-je. La Fleur qui ne concevait guères plus que moi un tel phénomène, soutenait pourtant que c'était la vérité. Il avait vu sa croix d'or émaillée, il avait vu son ruban rouge attaché, disait-il, à sa boutonnière, il avait regardé dans sa corbeille; vu de ses yeux les pâtés que vendait le chevalier, il n'avait pas pu s'y méprendre.

Un revers de fortune aussi étrange dans la destinée d'un homme, éveille toujours un sentiment plus généreux que la simple générosité.

Je ne pus m'empêcher de contempler celui-ci, du fond de mon remise pendant quelques instans. Plus je regardais sa contenance, sa croix, sa corbeille, plus ces objets réunis brouillaient mes idées, et se confondaient en

mon esprit. Je descendis de mon remise, et m'avançai vers lui.

Il portait attaché à sa ceinture, un tablier de toile blanche, qui lui descendait jusqu'au-dessous des genoux, et dont la bavette remontait jusqu'à moitié de la poitrine, sur le haut de laquelle on voyait sa croix attachée un peu au-dessous du bord supérieur de sa veste.

Sa corbeille de petits pâtés était couverte d'une serviette propre et ouvrée. Une autre serviette de la même espèce en tapissait le fond; un air de propreté et d'élégance engageante était répandu sur sa personne et sa marchandise; on pouvait acheter ses pâtés autant par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait à personne, et se bornait à se tenir avec sa corbeille, au coin d'un hôtel où les acheteurs venaient le trouver sans se faire prier.

Cet homme annonçait quarante-huit ans, un caractère reposé et quelque chose approchant de la gravité; et je n'en suis point surpris. Je m'approchai d'abord plutôt de sa corbeille que de lui; je levai la serviette, et prenant à la main un de ses pâtés, je le priai de vouloir bien m'expliquer des apparences et des contrastes qui m'affectaient péniblement.

Il me dit en peut de mots qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie au service militaire, où, après avoir dépensé tout son léger patrimoine, il avait obtenu à la fois, une compagnie et la croix de Saint-Louis. A la conclusion de la dernière paix, son régiment subit une réforme qui porta sur le corps en entier, et sur plusieurs autres régimens. Il se trouva dénué de toute ressource, au milieu d'un monde peu généreux, sans amis, sans protecteurs, en un mot, ajouta-t-il, sans autre fortune que ce que vous voyez.

Le pauvre chevalier avait commencé par exciter ma compassion, il finit par gagner mon estime.

Le Roi, dit-il, est un prince généreux, mais sa munificence ne peut suffire à soulager tous les besoins, à récompenser tous les services. Il est malheureux pour moi de me trouver parmi ceux qu'il est forcé d'oublier : il ajouta que sa petite femme, qu'il aimait tendrement, se chargeait de faire la pâtisserie, et qu'il ne regardait point comme un déshonneur d'employer le moyen de la protéger ainsi que lui-même, contre les horreurs du besoin, jusqu'à ce que la providence vînt lui en offrir un meilleur.

Il y aurait de la dureté à dérober aux bons cœurs un plaisir de leur goût, en refusant de leur raconter ce qui arriva neuf mois après, à ce pauvre chevalier de Saint-Louis.

Il paraissait se tenir de préférence et habituellement auprès des portes de fer qui conduisent au palais. Sa croix de Saint-Louis avait attiré mille regards; mille curieux avaient pris les mêmes informations que moi, avaient obtenu les mêmes détails, et toujours racontés avec tant de modestie et de bon sens, qu'ils parvinrent enfin aux oreilles du Roi, qui, apprenant que le chevalier avait été un brave officier, respecté dans tout son régiment, comme un homme d'honneur et de probité, interrompit enfin son petit commerce, en lui assignant une pension de quinze cent livres.

J'ai raconté cette anecdote pour le plaisir du lecteur, je le prie de m'en pardonner une autre qui n'y fait pas suite, mais que je raconterai pour mon plaisir personnel; elles reflètent de l'éclat l'une sur l'autre, et ce serait dommage de les séparer.

L'ÉPÉE.

RENNES.

Quand les Gouvernemens et les Empires touchent à leur caducité, et sentent enfin ce que c'est que la pauvreté et la misère..... Mais je m'arrête pour ne point divulguer les causes qui avaient, en Bretagne, amené la maison d'E**** sur le penchant de sa ruine. Le marquis d'E**** avait lutté pendant long-temps avec courage contre sa destinée, désirant conserver et produire devant les hommes, quelques restes de la grandeur de ses ancêtres, mais l'abus indiscret qu'ils en avaient fait eux-mêmes, l'avait mis hors d'état de remplir ses désirs.

Il lui restait assez de quoi soutenir une modeste *obscurité;* mais il avait deux garçons qui semblaient chercher à se mettre en *lumière*, il jugeait lui-même qu'ils méritaient d'être secondés : il tenta de leur ouvrir la carrière des armes, mais ce fut inutilement, il fallait trop de dépenses pour se *monter;* l'économie la plus sévère n'était pas un moyen suffisant, il n'avait d'autre ressource que le commerce.

En toute autre province de France, c'eût été couper dans la racine l'arbre même que

son orgueil et sa tendresse cherchaient à faire refleurir ; mais en Bretagne, la loi avait pourvu à ses besoins : il cherche à s'en prévaloir et saisit l'occasion d'une tenue des états à Rennes. Le marquis se présenta devant l'assemblée, accompagné de ses deux garçons, et réclama en sa faveur, la prérogative que lui accordait une ancienne loi du pays, qui n'avait rien perdu de sa force ; quoi qu'elle eût été rarement appliquée.

Il ôta son épée de son côté, et la déposa sur le bureau. « Daignez la prendre, dit-il, soyez-en les dépositaires fidèles, jusqu'à ce que des temps plus heureux, une condition plus aisée, me permettent de la réclamer ».

Le Président accepta l'épée du marquis, elle fut déposée sous ses yeux, dans les archives de l'assemblée, puis il se retira. Le marquis s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique, où dix-neuf ou vingt ans d'une application constante et fructueuse aux affaires commerciales, plus, quelques héritages imprévus, recueillis de quelques branches éloignées de sa famille, le mirent en état de rentrer dans sa patrie, de redemander sa noblesse, et d'en soutenir l'éclat.

Ce fut par un coup de bonne fortune, qui

n'est guères que le partage du voyageur sentimental, que je me rencontrai à Rennes au moment de cette réclamation solennelle, je dis solennelle, parce qu'elle eut à mes yeux le plus auguste caractère.

Le marquis se présenta avec toute sa famille, il donnait le bras à son épouse, son fils aîné le donnait à sa sœur, et le plus jeune restait près de sa mère, à l'extrémité de la ligne.

Le marquis porta deux fois son mouchoir à son visage : un morne silence régnait dans l'assemblée; lorsqu'il ne fut plus qu'à six pas du bureau, il confia à son fils, le plus jeune, la main de la marquise, et se présenta pour réclamer son épée; elle lui fut remise aussitôt : à peine l'eut-il dans les mains, qu'il la tira presque en entier hors du fourreau; c'était le visage brillant d'un vieil ami, qu'il avait été forcé de quitter; il la considéra attentivement, comme pour reconnaître si c'était bien elle; lorsqu'il aperçut une tache de rouille qui se trouvait vers la pointe, il l'approcha de ses yeux et courba sa tête, comme pour voir de plus près : il me sembla voir une larme tomber sur la tache, et je ne crois pas m'être trompé, si j'en juge par ces mots : « Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen de l'affacer ».

En disant ces mots, le marquis remit l'épée dans son fourreau, fit une salutation à ceux qui la lui avaient si bien gardée, et prit congé de l'assemblée, accompagné de son épouse et de sa fille, et suivi par ses deux garçons.

Oh! combien je portai envie aux émotions de cet homme!

LE PASSE-PORT.

VERSAILLES.

Je fus admis sans difficulté chez M. le comte de B***. Je trouvai l'exemplaire de Shakespeare étalé sur sa table et le comte lui-même occupé à le feuilleter.

Je m'approchai de sa table, et jetant d'abord sur l'ouvrage un coup-d'œil de connaissance, comme pour faire voir qu'il ne m'était point étranger, je dis au comte que j'étais venu sans me faire présenter chez lui, parce que je savais devoir y trouver un ancien ami qui, j'en étais sûr, daignerait être mon introducteur. C'est mon compatriote le grand Shakespeare lui dis-je en montrant de la main ses Œuvres, *et ayez la bonté, mon cher ami,* ajoutai-je, en m'adressant au génie de ce poëte, de me faire cet honneur là.

Le comte ne put s'empêcher de sourire à cette manière singulière de se produire; et s'apercevant que je pâlissais un peu, comme un homme qui n'est pas à son aise, il insista pour que je prisse un fauteuil, dans lequel je m'assis, et pour lui épargner la peine de se perdre en conjectures sur une visite aussi étrangement hors des convenances d'usage, je lui racontai avec simplicité l'incident de la boutique du libraire, et comment je m'étais déterminé à le choisir, de préférence à tout autre homme de France, pour invoquer son crédit, et lui raconter l'histoire du petit embarras dont j'étais menacé. Eh! quel est votre embarras? racontez-moi cela, me dit le comte.

Nouveaux détails que je lui donnai, tels que le lecteur vient de les lire. Oui, M. le comte, lui dis-je en finissant, si on en croyait le maître de mon hôtel, il faudrait, pour qu'il n'en eût pas le démenti, que je couchasse ce soir à la Bastille; mais ce n'est pas, ajoutai-je, que j'aie la moindre appréhension de tomber dans les mains du peuple le plus poli de l'univers, puisque la conscience me dit que je suis moi-même un homme vrai, sincère, et si éloigné d'être venu ici pour espionner le côté faible, et la nudité de la terre, que je n'ai pas même

réfléchi si je me mettais ou non à la discrétion des Français ; tant je suis sûr, monsieur le comte, que leur bravoure ne s'accommoderait pas de n'avoir à combattre que des invalides. Une rougeur animée parcourut les joués du comte, à ces dernies mots : *Ne craignez* rien, ne craignez rien, dit-il.

C'est ce que je fais aussi, monsieur le comte ; je vous dirai plus, ajoutai-je d'un ton rassuré, et même un peu folâtre ; c'est que j'ai fait ma traversée de Londres à Paris, en riant du meilleur cœur. Je ne pense pas M. le duc de Choiseuil assez ennemi de la gaîté, pour me renvoyer dans mon pays les larmes aux yeux, et le cri de la douleur à la bouche ; et c'est pour obtenir qu'il n'en soit décidément rien que je m'adresse à vous, lui dis-je avec une profonde inclination.

Si le comte ne m'avait pas écouté avec la plus grande bonté, je n'en aurais pas dit moitié si long ; il se contenta de répéter une fois ou deux : *C'est bien dit*. Je crus enfin convenable de laisser là mon affaire, et de n'en plus parler du tout.

Le comte s'empara à son tour de la conversation ; nous parlâmes de choses indifférentes ; de littérature, de politique ; nous discourûmes

sur les hommes en général, et puis enfin sur les femmes. Que le ciel les protège, lui dis-je après avoir traité long-temps ce chapitre; je ne connais pas d'homme qui les aime autant que moi. J'ai été témoin de bien des faiblesses; j'ai lu bien des satires contre elles, et en dépit de tout, je les aime encore. Je suis même persuadé, ajoutai-je, qu'un homme qui n'a pas pour toutes les femmes une espèce d'amour collectif, n'en aimera jamais une seule comme il convient.

Eh bien! monsieur l'Anglais, dit le comte avec beaucoup de gaîté, je crois ce que vous me dites; vous n'êtes point venu pour étudier nos démarches, épier la nudité de la terre, et j'oserai dire pour vous plaire, *ni encore* celle de nos femmes; mais permettez-moi de soupçonner, si par hasard il s'en trouvait sur votre chemin, que cette vue ne vous affecterait pas désagréablement.

Il y a en moi je ne sais quel fibre qui ne peut supporter l'ébranlement qui résulte d'une insinuation peu décente; j'ai souvent essayé avec effort de vaincre ma timidité à cet égard, au sein des entretiens les plus enjoués, et c'est toujours avec une peine infinie que, dans un cercle d'une douzaine de femmes réunies, j'ai

pu me permettre mille choses plaisantes, dont je n'eusse osé risquer la moindre saillie en tête-à-tête, avec une seule, quand j'eusse dû y gagner le paradis.

Excusez-moi, monsieur le comte, lui dis-je, si j'eusse aperçu la nudité de votre terre, mes yeux se fussent détournés pour cacher leurs larmes; quant à celle de vos femmes, lui dis-je en rougissant de l'idée qu'il avait fait naître en moi, je me tiens à leur égard si fort attaché à la lettre de l'Evangile; je suis par inclination si compatissant pour leurs faiblesses, que je m'empresserais de les couvrir d'un manteau, si je savais seulement le jeter à propos.

La seule chose que je desirasse observer sans voile c'est le fond de leurs cœurs; j'aimerais à en fonder le replis, à les dépouiller de cette foule d'enveloppes et de déguisemens enfantés par les climats, les religions et les modes; en extraire enfin ce qui s'y trouve de généreux, pour en enrichir le mien; et je vous avoue que c'est pour cela seulement que je suis venu en France. C'est aussi pour cette raison, continuai-je, que je n'ai point encore cherché à voir votre Palais-Royal, votre Luxembourg, ni même votre façade du Louvre. Je n'ai point

essayé d'enfler nos catalogues du détail de vos peintures, de vos statues, de vos églises, et chacune de vos belles n'est à mes yeux qu'un temple dont je recherche l'entrée bien plus pour les dessins originaux, les exquisses négligées qui s'y rencontrent, que pour la transfiguration même de Raphael.

La soif des observations de cette espèce, ajoutai-je, est en moi aussi ardente que celle qui allume la curiosité d'un juré connaisseur; c'est elle seule qui m'a fait quitter ma patrie pour la France, et qui doit me conduire à travers l'Italie; c'est un voyage paisible que j'entreprends, un pélerinage du cœur, sur les traces de la nature, à la découverte des sentimens, à la recherche des affections qu'*elle* enfante, qui nous apprennent à nous chérir les uns et les autres, et l'humanité entière bien mieux que nous ne faisons.

Le comte saisit cette occasion pour me dire une foule de choses obligeantes; il ajouta avec beaucoup de politesse, qu'il se regardait comme très-redevable à Shakespeare pour lui avoir procuré ma connaissance. *A propos*, ajouta-t-il, Shakespeare est plein de vastes conceptions. Il n'est point étonnant qu'il ait oublié une petite formalité, celle de m'ap-

prendre votre nom, cela vous met dans la nécessité de le faire vous-même.

LE PASSE-PORT.

VERSAILLES.

Il y a peu d'affaires dans la vie, qui me donnent plus d'embarras que la nécessité où je me trouve de décliner qui je suis.

En effet, je connais peu de personnes sur lesquelles je ne pusse donner des éclaicissemens plus circonstanciés que sur moi-même, et quand je me suis vu forcé de me faire connaître, j'ai toujours désiré n'y employer qu'un seul mot; jamais peut-être, je ne m'étais trouvé dans une position plus favorable pour me satisfaire. Shakespeare était étalé sur la table, et sachant que mon nom se trouvait dans ses œuvres, j'ouvris le volume d'Hamlet, et arrivant de suite à la scène des fossoyeurs au cinquième acte, je présentai au comte le volume ouvert, et posant mon doigt sous la ligne où se trouvait le nom d'*Yorick*, me voici! lui dis-je.

Je ne cherche point à savoir si l'idée du crâne vermoulu de ce pauvre Yorick, disparut en entier dans l'esprit du comte, devant

la réalité du mien, ou si, par une abstraction vraiment magique, son imagination lui fit faire dans le passé une rapide enjambée de sept à huit siècles. Cela est fort peu important dans cette affaire; il suffit de savoir que les Français conçoivent mieux qu'ils ne calculent. Je ne m'étonne plus de rien dans ce monde, et surtout en fait de semblables méprises.

Je m'en rappelle une absolument du même genre, et pour le même cas, dans laquelle tomba devant moi un des premiers dignitaires de notre église, dont j'honore la candeur, et vénère les sentimens paternels.

Il ne pouvait jamais se déterminer, disait-il, à lire des sermons composés par le bouffon du roi de Danemarck.

Je vous crois bien, milord, lui dis-je, mais il y a deux Yorick. L'Yorick dont parle votre seigneurie, est mort et enterré depuis huit cents ans. Il faisait les beaux jours de la cour d'Hervendillus. L'autre Yorick, c'est moi, milord, moi-même, qui, vous le savez bien, n'ai fait les beaux jours d'aucune cour. Il secoua légèrement la tête.

Bonté divine! lui dis-je, à votre compte, milord, vous confondriez sans difficulté dans

la même personne Alexandre le Grand avec Alexandre le chaudronnier ?

Eh! mais, répliqua-t-il, tout cela se vaut bien.

Si le roi de Macédoine pouvait transférer votre seigneurie à un meilleur bénéfice, je suis sûr, milord, lui dis-je, que vous n'eussiez pas parlé ainsi.

Le pauvre comte de B*** venait de tomber dans une erreur absolument semblable.

Et, monsieur est-il Yorick? me dit le comte. — *Je le suis*, lui dis-je. — *Vous?* — *Moi qui ai l'honneur de vous parler*, monsieur le comte. — *Mon Dieu!* dit-il en m'embrassant, *vous êtes Yorick!*

Aussitôt il mit le volume de Shakespeare dans sa poche, et me laissa seul dans sa chambre.

LE PASSE-PORT.

VERSAILLES.

Je cherchai long-temps la raison qu'avait eue le comte pour quitter si brusquement sa chambre, et je ne concevais pas davantage pourquoi il avait mis dans sa poche le volume de Shakespeare. Allons, brisons là-dessus,

me dis-je, des mystères qu'il faut expliquer par eux-mêmes, ne valent pas le temps et les conjectures qu'ils nous dérobent, il vaut mieux lire Shakespeare. Ainsi venant à tomber sur sa pièce, *Beaucoup de bruit pour rien*, je me transportai sur-le-champ de mon fauteuil sous les murs de Messine en Sicile; j'y épousai si vivement les intérêts de don Pèdre, de Bénédit et de Beatrix, que je ne pensai plus à Versailles, au comte ni au passe-port.

Doux et flexible attribut de l'intelligence humaine, toi qui as le pouvoir de plonger la volonté dans l'empire de l'illusion, de tromper les soucis de l'attente, de combler le vide et de charmer l'ennui de nos momens, oh! sois toujours mon partage; depuis si long-temps que tu as compté les jours de ma vie, c'est à toi que je dois de n'y avoir presque marché que sur une terre enchantée par tes prestiges : quand le chemin devenait trop rude pour mes pieds, trop escarpé pour mes forces, c'est toi qui m'enseignais à m'échapper de ces routes raboteuses par des sentiers plus doux. Mon imagination les semait d'avance de rose et de délices, et, après y avoir fait quelques incursions, elle revenait plus forte, plus riante et plus rafraîchie. Encore aujourd'hui, lorsque le poids de la peine pèse

trop sur ma tête, j'échappe à la douleur par une diversion nouvelle; j'abandonne ce monde palpable qui ne m'offre plus de retraite contre l'atteinte des soucis; et, comme le Paradis des cieux ne m'est pas aussi clairement connu que les champs Eliséens, je prends mon vol vers ce séjour, je m'évertue, j'y entre par force à la suite du pieux Enée; je le vois rencontrer l'ombre pensive de son amante délaissée; je cherche à reconnaître la malheureuse Didon; je lis dans les mouvemens de sa tête le sentiment de son injure, le souvenir de son offense, je la vois s'éloigner en silence de celui qui causa ses malheurs et sa honte. Alors mes propres peines se dissipent, je les confonds avec toutes les siennes, je me livre enfin moi-même sans réserve à ces affections touchantes qui, dès mes premières études, sont en possession de m'attendrir, de m'attrister avec délices.

Eh! qu'on ne me dise pas que c'est là parcourir le pays des chimères: *Non certes ce n'est pas marcher à vide, et saisir une ombre vaine. Non, ce n'est pas procurer à l'homme des soucis surabondans et infructueux.* Ah! c'est bien plutôt lorsqu'il s'en rapporte à sa raison seule pour recueillir le fruit de ses émotions; oui, c'est alors qu'il en

est ainsi. Je puis du moins, assurer d'après mon expérience, que je n'ai jamais délogé plus radicalement de mon cœur une sensation chagrine, qu'en y jetant moi-même l'alarme, et en combattant l'ennemi sur son propre terrain par une sensation étrangère, également triste, mais plus suave et plus touchante.

Comme je finissais le troisième acte, le comte de B**** entra avec mon passe-port à la main. M. le duc de Choiseuil, dit-il, est aussi grand prophète que grand homme d'état. *Un homme qui rit ne sera jamais dangereux*, m'a-t-il dit. Cependant si ce n'eût pas été pour le bouffon du Roi, ajouta le comte, il m'eût fallu attendre peut-être plus de deux heures avant d'être expédié.

Eh! mais, *pardonnez-moi*, monsieur le comte, lui dis-je, mais je ne suis point le bouffon du Roi. — Cependant vous êtes Yorick. — Cela est vrai, et vous plaisantez. Je répondis que je maniais effectivement la plaisanterie; mais je ne suis point payé pour cela, ajoutai-je, ma profession n'est point à la charge de l'état, je l'exerce entièrement à mes frais et et dépends.

Nous n'avons plus de bouffon en titre à notre cour, monsieur le comte; le dernier

titulaire de ces fonctions vivait sous le règne licencieux de Charles II. Depuis ce temps nos mœurs sont montées, par degrés, à un tel point de raffinement; notre cour est à présent si bien fournie de *patriotes* fervens et généreux, qui ne demandent *rien* que le bien, *les honneurs et la gloire* de leur pays; nos femmes sont toutes si chastes, si innocentes, si bonnes, si dévotieuses, qu'un bouffon n'y trouverait plus la moindre matière à plaisanterie.

Allons, allons! *Voilà un persifflage!* s'écria le comte.

LE PASSE-PORT.

VERSAILLES.

Mon passe-port était adressé à tous lieutenans de roi, gouverneurs commandans de places, généraux d'armées, baillis, sénéchaux, et tous officiers de justice, avec injonction de laisser paisiblement voyager monsieur Yorick, bouffon du roi, avec tout son bagage.

La joie triomphante que j'éprouvai d'abord en voyant le passe-port que j'avais obtenu, se trouva, je l'avoue, extrêmement tempérée lorsque je vis la pauvre figure que j'y faisais; mais hélas, il n'est dans ce monde aucun bonheur

sans mélange!.... et quelques-uns de nos plus graves théologiens, pour compléter la démonstration de cette maxime, ont prétendu que la jouissance elle-même était toujours accompagnée d'un soupir, et que la plus grande qu'ils eussent *connue* en ce monde, s'était toujours terminée, généralement parlant, dans une sorte de convulsion.

Je me rappelle que le savant et judicieux Bevoriskius, dans son Commentaire sur les générations depuis Adam, s'interrompt lui-même de la manière la plus naturelle, à la moitié d'une de ses notes, pour entretenir son lecteur d'une couple de moineaux qu'il venait d'apercevoir sur la haie, en face de sa fenêtre. Ces petits volatiles, après l'avoir passablement incommodé au milieu de ses recherches et de ses écritures, avaient fini par le distraire tout-à-fait de ses spéculations généalogiques. C'est une chose qui peut paraître étrange, dit positivement Bevoriskius et qui n'en est pas moins certaine, puisque j'ai eu la curiosité de coucher mes remarques une par une avec ma plume; mais le moineau mâle, en moins de temps qu'il ne m'en eût fallu pour achever l'autre moitié de ma note, m'a déjà interrompu vingt-trois fois et demie par la réitération de

ses caresses. Combien le Ciel est bon! ajoute Bevoriskius, et miséricordieux pour toutes ses créatures!

Infortuné Yorick ! faut-il que ce soit un des plus graves de tes collègues, qui te montre à produire au monde un fait si simple, et qui pourtant colore tes joues de rougeur, rien qu'à en prendre copie dans ton cabinet.

Mais au reste, tout ceci ne tient en rien à mon voyage ; ainsi, j'en demande deux fois pardon, pardon deux fois à mes lecteurs.

LE CARACTÈRE NATIONAL.

VERSAILLES.

Eh bien! comment trouvez-vous les Français, me dit le comte, après m'avoir remis mon passe-port?

Le lecteur peut supposer qu'après avoir reçu une preuve si obligeante d'honnêteté, je ne fus pas en reste de répondre de mon mieux à cette demande.

Mais! passe pour cela. Cependant, parlez franchement, me dit-il, trouvez-vous dans le Français toute cette urbanité dont on leur fait honneur chez tous les peuples? je dis que toutes mes observations m'avaient confirmé

cette vérité. *Vraiment*, dit le comte, *les Français sont polis?* Oui, à l'excès, lui répondis-je.

Le comte remarqua ce mot EXCÈS, et prétendit qu'il signifiait plus dans mon idée que dans mon expression. Je me défendis longtemps de mon mieux contre ses soupçons. Il insista, et prétendit que je conservais une arrière-pensée. Il exigea que je m'expliquâsse franchement.

Je crois, monsieur le comte, lui dis-je, que les hommes, comme les instrumens sonores, ont une certaine étendue que mille causes sociales ou autres, servent à développer au moyen des différentes clefs que, selon le besoin, l'on y parcourt successivement; mais pour peu qu'en montant l'instrument, vous teniez une note au-dessus ou au-dessous de l'unisson, alors il se fait dans la partie haute, ou dans la basse, un vide nécessaire, une dissonance; vous ne pouvez plus compléter votre système harmonique.

Le comte de B***, n'était pas musicien; il me pria de m'expliquer d'une autre manière.

Une nation polie, mon cher comte, lui dis-je, a toujours des droits à notre gratitude. Il en est de l'urbanité comme du beau sexe; tant

de charmes, tant de séduisantes amorces y sont attachées, que ce serait blesser le cœur, si l'on soutenait crûment que l'excès même peut incommoder ; et cependant je crois fermement qu'il n'y a qu'une certaine ligne de perfection et d'excellence à laquelle l'HOMME, prenez ce mot dans toute son acception, puisse chercher à parvenir. S'il dépasse cette ligne, loin d'acquérir des qualifications nouvelles, il ne fait plus qu'en changer. Je n'ai pas la présomption d'assigner à quel point les Français peuvent avoir franchi les limites dans le sens qui nous occupe ; mais si, par une suite des raffinemens adoptés dans ma patrie, les Anglais poussaient les progrès jusqu'au degré de politesse qui distingue les Français, je suis bien sûr que, s'ils ne perdaient pas en entier la véritable *politesse du cœur*, qui porte les hommes aux actions généreuses bien plus que la simple courtoisie, ils perdraient du moins complètement ces caractères variés, ces empreintes originales qui les distinguent, non-seulement entre eux, mais encore de tout ce qui est étranger à leur île.

J'avais dans ma poche quelques schelings du roi Guillaume, que le frottement et les années avaient unis comme le verre, et pré-

voyant qu'ils pourraient m'être utiles pour jeter du jour sur mon hypothèse je les tenais déjà dans ma main quand j'en fus venu à ce point.

Voyez vous-même, monsieur le comte, lui dis-je en me soulevant un peu pour les étaler sur la table, ces pièces, à force de raisonner, et d'être froissées l'une contre l'autre dans les poches où elles passent depuis soixante et dix ans, sont devenues si semblables entre elles, qu'on ne peut qu'avec beaucoup de peine les distinguer.

Les Anglais, comme ces médailles antiques, se trouvant plus isolés, vivant moins exposés au contact de tous les peuples, conservent la première rudesse dont la belle main de la nature fit leur partage. Sans doute ces médailles sont moins agréables au toucher ; mais en revanche la légende en est si visible, que vous connaissez au premier coup-d'œil l'image et le nom dont elles portent l'empreinte.

Mais les Français, M. le comte, ajoutai-je dans le dessein d'atténuer ce que j'avais laissé à entendre, ont tant d'excellentes qualités, tant d'avantages surabondans, qu'ils peuvent très-bien se passer de celui-ci. Ils sont sincères, braves, généreux, spirituels et sensibles, au-

tant que peuples qui soient sous le ciel. Si j'avais un reproche à leur faire, ce serait d'être trop sérieux.

Mon dieu ! s'écria fort haut le comte, en se levant de sa chaise, eh ! *mais vous plaisantez !* me dit-il en corrigeant l'éclat de son exclamation.

J'appliquai ma main sur ma poitrine avec beaucoup de gravité, et l'assurai très-sérieusement que cette opinion, qui m'appartenait, se trouvait en moi fortement motivée.

Le comte m'annonça qu'il était mortifié de ne pouvoir pas entendre plus long-temps mes argumens, vu qu'il était invité à dîner avec monsieur le duc de Choiseuil; mais si Versailles ne vous paraissait pas trop éloigné, ajouta-t-il, pour y venir manger votre soupe avec moi, faites-moi le plaisir de me procurer le moyen de vous voir abjurer votre opinion, ou de juger par moi-même les raisonnemens dont vous l'appuyez; mais si vous osez la soutenir encore, je vous préviens que vous devez vous présenter dans la lice avec toute votre armure; car vous aurez tout le monde à combattre.

Je promis au comte que j'aurais l'honneur de dîner avec lui avant mon départ pour l'Italie, et de suite je pris congé de lui.

LA TENTATION.

PARIS.

En arrivant à mon hôtel, le portier me dit qu'une jeune femme portant à la main une boîte de carton, venait de me demander au moment même. Je ne puis vous dire, ajouta-t-il, si elle s'est en allée ou non; je lui demandai ma clef, et montai l'escalier. Je n'étais plus qu'à dix marches de ma chambre, lorsque je rencontrai la jeune personne descendant elle-même les marches d'un mouvement fort tranquille.

C'était la jolie fille de chambre avec qui j'avais traversé toute la longueur du quai Conti. Madame de R*** lui avait donné une commission pour sa marchande de modes, à quelques pas de l'hôtel deModène; et, comme j'avais manqué d'aller saluer sa maîtresse, ainsi que je m'y étais engagé, elle avait ordre de s'informer en supposant que j'eusse déjà quitté Paris, si je n'avais pas laissé une lettre à son adresse.

La jolie chambrière n'était encore qu'à dix pas de ma porte; elle remonta aussitôt et entra avec moi dans ma chambre, pour me donner le temps de faire réponse sur une carte.

Nous étions dans une de ces belles soirées de la fin du mois de mai. Les rideaux de la fenêtre, d'un rouge cramoisi, comme ceux du lit, se trouvaient exactement fermés. Le soleil dardait à travers leur tissu, et réfléchissait sur le visage de la jolie *fille de chambre*, une teinte si chaude, que je m'imaginai la voir rougir. Cette idée me fit rougir moi-même. Nous étions absolument seuls. Cette réflexion amena une seconde rougeur avant que la première eut disparu.

Il est une sorte de rougeur toute pleine de délices, et qui n'est qu'à demi criminelle; encore est-ce moins la faute de l'homme que celle de son sang. Elle s'élance avec impétuosité du fond de son cœur. La vertu vole à sa suite, bien moins pour la réprimer que pour doubler sur les nerfs le charme de la sensation : elle ne vient point là comme surveillante; mais seulement comme simple associée.

Mais je ne tenterai point d'achever cette description; il suffit de dire que j'éprouvai je ne sais quelle émotion qui ne paraissait nullement à l'unisson des préceptes de vertu que je lui avais donné la veille au soir. Je cherchai une carte pendant cinq à six minutes; je savais cependant bien que je n'en avais aucune : je

pris une plume; je la posai ensuite : la main me tremblait ; un démon séditieux s'était emparé de moi.

Je sais aussi bien qu'un autre que cet adversaire prend ordinairement la fuite dès que nous lui tenons tête; mais c'est rarement mon usage. Je ne fais moi-même aucune résistance ; et, quoi qu'assuré de vaincre, je crains toujours les blessures du combat; je sacrifie l'avantage du triomphe à celui de ma sûreté, et loin de songer à mettre l'ennemi en déroute, je préfère moi-même le parti de la retraite.

La jolie fille de chambre s'approcha du bureau où elle me voyait chercher une carte, ramassa la plume que j'avais jetée, s'offrit à me tenir l'encrier; elle mit tant de douceur dans son offre, que j'allais l'accepter ; mais la crainte me retint. Vous le voyez, ma chère, lui dis-je, je n'ai rien sur quoi je puisse écrire. Eh bien, me dit-elle avec ingénuité, écrivez sur tout autre chose. Il faut donc, allais-je m'écrier avec transport, il faut donc, charmante créature, que j'écrive sur tes lèvres.

Mais je me perds, me dis-je, si je fais cela. Je me contentai de prendre sa main; je la conduisis vers la porte, en lui demandant si elle n'oublierait point la leçon que je lui avais don-

née. Elle me protesta qu'elle ne l'oublierait de sa vie, et comme elle mettait de la chaleur dans cette assurance, elle se tourna vers moi en faisant un geste de garantie qui plaça ses deux mains jointes dans les miennes. Je ne pus pas me défendre de les presser dans cette position; j'aurais bien voulu les laisser aller. Tout le temps que je les tins, je ne cessai de m'en faire un reproche intérieur. Cependant je les tenais toujours; en deux minutes je m'aperçus que j'avais de nouveau à combattre tout le corps de bataille. Cependant je sentais mes jambes défaillir, mes membres trembler à l'idée seule de mon danger.

Le pied du lit était à quatre pas de nous; je tenais encore les mains de la jeune fille: je ne puis dire quel nouvel incident nous fit changer de place. Je ne lui demandai rien qui eût rapport à ce lit. Je n'y conduisais aucun de ses pas; je ne m'en étais même nullement occupé. Cependant, par je ne sais quelle fatalité, nous nous y trouvâmes assis.

Je veux vous montrer, me dit la jeune fille, la petite bourse que j'ai faite aujourd'hui pour votre écu. Elle chercha aussitôt dans sa poche droite, qui était de mon côté; sa main la parcourut un moment, puis continua sa recher-

che dans la poche gauche. L'aurait-elle perdue ? Jamais l'attente n'eut pour moi autant de charmes, et ne me trouva aussi résigné. Enfin, la petite bourse se trouva au fond de la poche droite. On l'atteignit ; elle était de taffetas vert, avec une bordure blanche en satin piqué, et tout juste assez grande pour contenir le petit écu. Elle la plaça dans mes mains ; je la trouvai fort jolie : je la tins pendant dix minutes sur le revers de ma main, que j'appuyais sur son giron, regardant souvent la bourse, et souvent aussi à côté.

Deux ou trois points s'étaient décousus à la plissure de ma jabotière ; la belle *fille-de-chambre*, sans dire un mot, atteignit sa petite *ménagère*, enfila une aiguille fine, et se mit à reprendre les points échappés. Je prévis dès-lors que la gloire de la journée était tout-à-fait aventurée. Pas un point d'aiguille, pas une approche de sa main autour de mon cou, qui ne fît tomber de ma tête quelque feuille du laurier que mon imagination y avait déjà entrelacé.

Une des attaches de son soulier s'était lâchée en marchant, et sa boucle venait de tomber. Voyez ce qui m'arrive, me dit-elle en me montrant son pied : je ne pouvais, sur ma

conscience, ne fut-ce que par reconnaissance, m'empêcher de rattacher la boucle à son soulier. Je voulus voir si je l'avais fait avec symétrie. J'enlevai l'autre pied à ce dessein; mais je le fis trop brusquement. La jeune fille perdit l'équilibre et se trouva, malgré elle, hors de son centre, et alors...

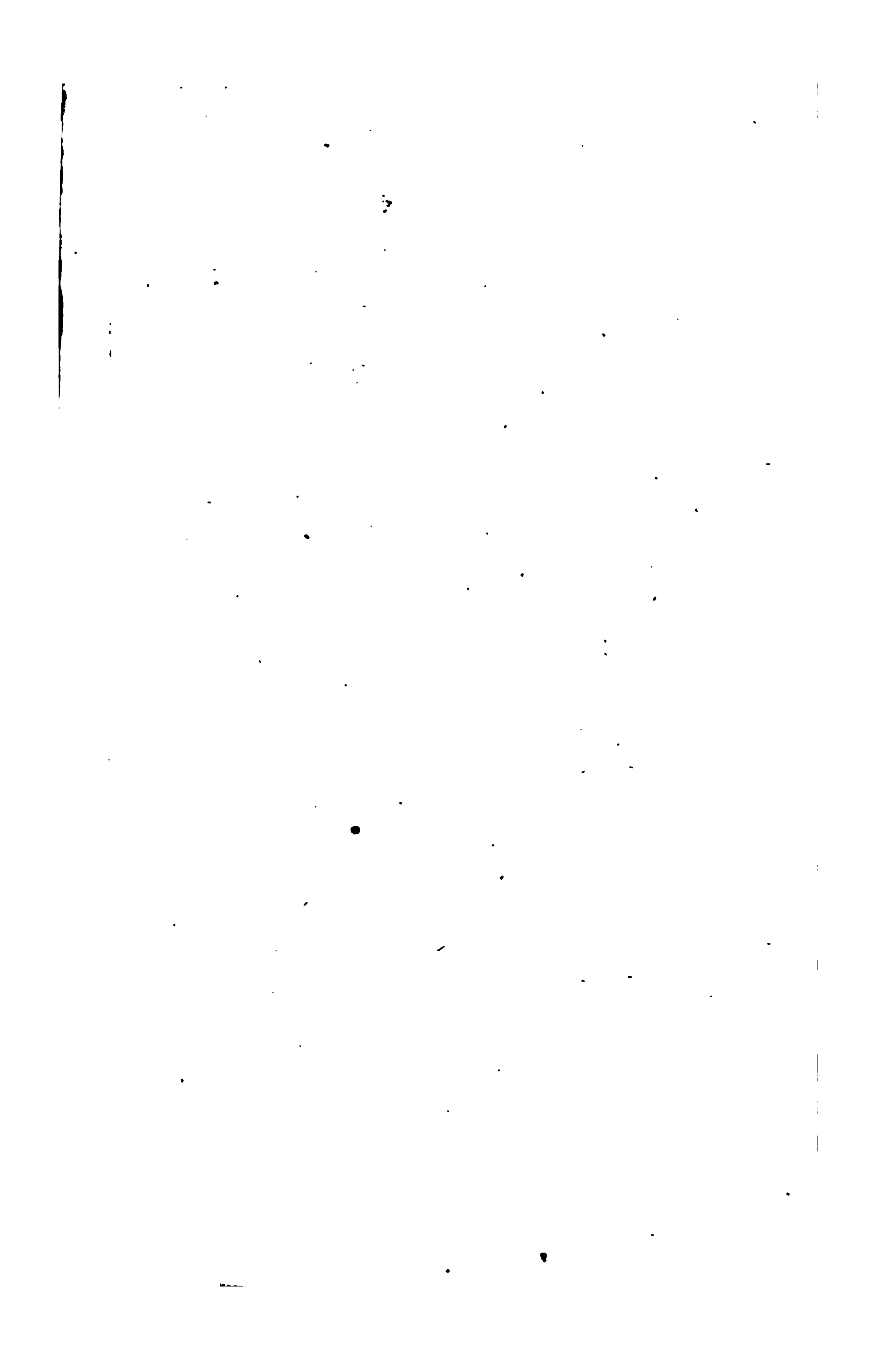
LA CONQUETE.

Oui, et alors.... Oh! têtes pétries d'argile et de glace! O! cœurs attiédis qui trouvez le moyen de déguiser les passions et même de raisonner avec elles. Dites-moi, où est-donc le crime de l'homme, dont elles fascinent l'esprit. Le père même des esprits peut-il le rendre responsable de l'empire qu'elles exercent sur sa conduite.

Si parmi les fils de simple Amitié, dont la nature compose son tissu, il se glisse quelques trames d'amour et de désirs, faut-il donc pour les arracher mettre son ouvrage en lambeaux? Oh! fustige-moi ces stoïques pédans, suprême régulateur de la nature, me dis-je intérieurement. A quelques épreuves que ta Providence expose ma vertu; quels que soient les dangers que tu me réserves, les situations où tu me jettes, laisse-moi savourer quelques momens

J'enlevai l'autre pied à ce dessein.

Chasselat del. J. A... sculp.



les émotions qui en émanent, et qui m'appartiennent, puisque je suis homme; et si je viens à en régler le cours, comme peut le faire un mortel sensible, je m'en rapporterai pour les suites aux décrets de ta justice; car enfin nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, et c'est toi qui nous a créés.

En finissant cette humble apostrophe, je tendis la main à la belle fille-de-chambre, pour lui aider à se lever. Je sortis avec elle de l'appartement.

J'avais fermé la porte; j'avais mis la clef dans ma poche. La jeune fille était encore à mes côtés, et alors.... Oh! alors la victoire n'était plus douteuse; elle l'avait été jusque là. Je pressai mes lèvres sur sa joue, et la prenant par la main, je la conduisis moi-même, sans encombre, à la porte de l'hôtel.

LE MYSTÈRE.

PARIS.

Pour peu que l'on connaisse le cœur humain, on sent aisément que je ne pouvais retourner dans ma chambre au moment même; c'eût été m'exposer aux vibrations d'une tierce insipide, sur un clavier froid et solitaire, après avoir

épanoui mes sens à des accords harmonieux, qui avaient éveillé toutes mes plus douces affections. A peine eus-je lâché la main de ma jolie chambrière, que je demeurai à la porte de l'hôtel pendant quelques momens, considérant ceux qui passaient, me livrant à diverses conjectures sur chacun d'eux. Mon attention se fixa enfin sur un seul objet, qui confondit tous les raisonnemens que je pouvais asseoir sur lui.

C'était un homme d'une taille élevée, d'un aspect philosophique, avec les dehors sérieux de l'âge mûr, passant et repassant d'un air calme à travers la rue, et ne s'éloignant guères des deux côtés de l'hôtel, que d'une soixantaine de pas, annonçant dans ses traits cinquante-deux ans environ, et portant une légère canne sous son bras.

Son habit, sa veste, sa culotte, étaient d'une couleur sombre, fatiguée; sans être malpropres, ils annonçaient de longues années de services. Un certain air décent, une sorte de *propreté* frugale se montraient dans toute sa personne.

A sa manière d'ôter son chapeau, à son attitude suppliante, lorsqu'il accostait les personnes qui passaient, je vis qu'il demandait l'aumône; ainsi j'apprêtai un sou ou deux pour

lui donner, lorsqu'il m'aborderait dans sa tournée. Il passa à côté de moi sans rien me demander, et je le vis au moment même s'éloigner à peine de cinq à six pas, pour demander l'aumône à une petite femme. J'étais bien sûrement celui de nous deux dont il eût reçu le plus. Cependant il l'eut à peine quittée que je le vis ôter son chapeau à une autre qui venait du même côté. Un citoyen âgé vint à passer dans la même direction, et d'un pas fort calme. Un jeune homme fort éveillé prit ensuite la même route ; il les laissa passer sans leur rien demander. J'observai tout ce manége pendant une demi-heure, et pendant tout ce temps, il fit une douzaine de tours d'allée et de venue, sans déroger le moins du monde au plan qu'il avait adopté.

Deux grandes singularités s'offraient dans son procédé. Ma pensée se fatiguait toujours inutilement à en chercher la cause. Pourquoi cet homme racontait-il son histoire *seulement* aux personnes du sexe? Puis, de quelle espèce était sa narration ? Quel était ce genre d'éloquence dont il faisait usage, pour attendrir le cœur des femmes, et dont il n'attendait aucun succès auprès des hommes ?

J'oubliais deux autres circonstances qui

étaient loin d'éclaircir ce mystère. D'abord, ce qu'il adressait à ces femmes, il semblait le glisser dans leur oreille. Son discours avait l'air d'une humble supplique, bien moins que d'une confidence mystérieuse ; puis il ne manquait jamais de réussir : il n'arrêtait jamais unè femme qu'elle ne tirât de suite sa bourse pour l'assister de quelque chose.

Nul expédient raisonnable ne se présentait à moi pour expliquer ce phénomène.

C'était en soi une énigme suffisante pour occuper agréablement le loisir de toute ma soirée ; ainsi je montai l'escalier, et me retirai dans ma chambre.

LE CAS DE CONSCIENCE.

PARIS.

Le maître de l'hôtel y monta presque aussitôt que moi, pour m'annoncer que je devais me pourvoir ailleurs d'un logement. Comment cela, notre ami, lui dis-je. Il me répondit que j'avais eu le soir même, pendant deux heures, et à porte fermée, une jeune femme dans ma chambre à coucher ; ce qui était contre les règles de sa maison. Fort bien! lui dis-je, en ce cas, nous nous serons quittés tous les trois bons amis. La jeune personne n'y aura rien perdu ;

moi je n'en serai pas plus mal, et quant à vous; je vous laisserai comme je vous ai trouvé. Il n'en faudrait pas davantage pour discréditer un hôtel, *voyez-vous, monsieur*, me dit-il en me montrant le pied de mon lit, encore foulé, pour m'y être assis. J'avoue que le fait apparent offrait un caractère de conviction; mais mon orgueil s'offensant d'un éclaircissement qu'il eût fallu fournir, j'engageai mon hôte à s'en aller reposer son esprit en paix. Comme je me proposais d'y laisser le mien toute cette nuit, et que je m'acquitterais avec lui au déjeûner du lendemain.

Vraiment, monsieur, vous eussiez eu vingt jeunes filles, que je n'y eusse pas fait attention, si du moins.... Bien! c'est un égard de plus, lui dis-je en l'interrompant, et dont j'ai toujours tenu compte. Si du moins, ajouta-t-il, la chose eût eu lieu le matin. Voilà du nouveau, lui dis-je, est-ce qu'à Paris la gravité du délit se calcule sur la différence du temps? Monsieur, cette différence, me dit-il, en apporte une grande dans le scandale.

J'ai toujours aimé une bonne distinction et dès ce moment je ne puis dire que je fusse irrévocablement irrité contre cet homme.

Je sais bien, reprit-il, qu'un étranger a be-

soin qu'on lui apporte mille choses à acheter, du galon, des bas de soie, des manchettes, *et tout cela*; et il n'y a rien à dire lorsqu'une femme se présente avec un carton. Oh! sur mon ame, lui dis-je, celle-ci en avait un; mais je n'y ai pas même regardé. Ainsi donc, monsieur n'a rien acheté. Rien acheté au monde, lui dis-je. Cela étant, me dit-il, je puis donc recommander à monsieur une jeune marchande qui le traitera en conscience. J'y consens, lui dis-je, mais pour ce soir-même, entendez-vous. Il me fit une profonde inclination, et sortit sur-le-champ.

Voilà donc le moment où je vais triompher de mon traître d'hôte, m'écriai-je. Eh bien! qu'y gagnerez-vous? Ce que j'y gagnerai; je lui ferai voir qu'il n'est qu'un sordide hypocrite. Et quoi encore? Et quoi encore! j'étais trop près de moi-même pour dire que j'agirais du moins pour l'amour d'autrui. Le projet qui m'était venu annonçait plus de morosité que de morale; il me faisait peine même avant de l'exécuter.

Peu de minutes après, une jeune grisette entra dans ma chambre, avec un carton de dentelles. N'importe, me dis-je à moi-même, on aura beau faire, je n'achèterai rien.

En effet, la jeune fille essaya de me montrer son assortiment ; mais rien ne pouvait me plaire. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir : elle étala tout son petit magasin, et fit passer sous mes yeux toutes ses dentelles, l'une après l'autre ; elle les déplia, puis les replia une par une avec la patience la plus angélique. J'étais maître d'acheter ou de ne pas acheter ; elle m'abandonnait tout au prix que je voulais y mettre. La pauvre créature paraissait bien empressée de gagner seulement quelques sous ; elle n'épargnait aucune avance pour m'engager à quelques emplettes, et cependant il n'y avait rien d'artificieux dans ses manières ; elles n'étaient que simples et caressantes.

Malheur à l'homme dont le cœur ne sut jamais être dupe avec réflexion ou avec une sorte d'ingénuité! Je sentis le mien se désarmer, j'abandonnai ma seconde résolution avec autant de facilité que la première. Pourquoi punir cette malheureuse fille d'une faute qui n'est pas la sienne ? Pauvre enfant ! pensai-je en moi-même, en la fixant au visage, si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, ton pain n'en est que plus amer, que plus difficile à gagner.

Si je n'eusse eu que quatre louis d'or dans ma bourse il m'eût été impossible de la congé-

dier et de lui moutrer ma porte, avant d'en dépenser trois dans une paire de manchettes; mais le maître de l'hôtel, pensai-je, va sans doute partager le profit avec elle. Eh! qu'importe au surplus, je n'ai toujours payé pour une action que je n'ai ni prévue, ni songé à consommer que ce que toute autre bonne ame a payé avant moi, et j'ai rempli, après tout, un acte de générosité dont cet homme est incapable, et auquel il n'a sûrement pas même pensé.

L'ÉNIGME.

PARIS.

Lorsque La Fleur vint me servir à souper, il m'apporta aussi les excuses du maître de l'hôtel; bien désolé, disait-il, de l'affront qu'il m'avait fait en m'engageant à chercher un autre logement. Celui qui connaît le prix d'une nuit de repos, ne se couchera jamais avec l'inimitié dans son cœur, s'il est le maître de la déloger. Je priai La Fleur de dire au maître de l'hôtel que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné sujet de se plaindre. Vous pouvez, lui dis-je, ajouter si vous voulez, La Fleur, que si la jeune personne revient, je ne veux pas la recevoir.

C'était un sacrifice que je faisais, bien moins

à lui qu'à moi-même; j'avais résolu de ne plus affronter aucun hasard. Après leur avoir échappé de si près, je voulais quitter Paris, s'il était possible, avec toute la vertu que j'y avais apportée.

Comment donc, me dit La Fleur, en me faisant une révérence jusqu'à terre, eh mais, *c'est déroger à noblesse*, monsieur. *Et encore monsieur* ne peut-il pas changer de sentiment; et si, *par hasard*, monsieur aimait encore à se divertir. — Je ne trouve en cela rien de divertissant, lui dis-je en l'interrompant brusquement.

Mon Dieu! dit La Fleur; aussitôt il sortit de la chambre; une heure après il revint me mettre au lit : je le trouvai plus attentif, plus empressé qu'à l'ordinaire dans ses bons offices. Il y avait sur ses lèvres quelque chose qu'il voulait me dire ou me demander, et qu'il ne pouvait se résoudre à me prononcer. Qu'est-ce que cela pouvait être, c'est ce que je ne concevais pas, et ce que je me fatiguais très-peu cependant à expliquer. En effet, j'avais une autre énigme bien plus intéressante encore pour moi; celle de cet homme qui demandait la charité devant la porte de l'hôtel. J'aurais donné tout au monde pour voir clair dans ce mystère; et

cela, il ne faut point s'y tromper, non pas vraiment par une simple curiosité; je la regarde en général pour nos recherches comme le stimulant le moins noble que je connaisse; je ne donnerais pas deux sous du genre de plaisir qui en résulte.

Mais un secret, au moyen duquel, à la première approche on attendrissait le cœur d'une femme avec autant de rapidité que de certitude, valait au moins pour moi celui de la pierre philosophale; j'aurais été maître des deux Indes, je les eusse données sans regret pour en payer le prix.

Ma tête ne fut agitée d'autre chose pendant toute la nuit, sans aucun résultat raisonnable. Je me levai le matin l'esprit aussi tourmenté par mes rêveries, que le fut jamais par ses songes, cet antique roi de Babylone; et je soutiens avec assurance que tous les sages de Paris, aussi bien que ceux de la Chaldée, eussent perdu leur temps et leur crédit à m'en produire l'interprétation.

LE DIMANCHE.

PARIS.

J'ignorais que ce fût dimanche, La Fleur entra dans ma chambre avec mon café, mon

petit pain au beurre; je le trouvai paré si galamment que j'eus de la peine à le reconnaître.

J'étais convenu à Montreuil de lui donner un chapeau neuf avec un bouton d'argent et une ganse pareille, plus quatre louis d'or *pour s'adoniser* quand nous serions à Paris, et ce brave garçon avait fait merveille, il faut en convenir dans l'emploi de cette somme.

Il avait acheté un habit d'écarlate fort propre et encore vif en couleur, avec la culotte pareille. Il m'assura naïvement que le tout n'en valait pas un écu de moins pour avoir été un peu porté. Je l'aurais volontiers étranglé pour m'avoir fait cette confidence, sans m'imaginer pourtant qu'il en pût être autrement; l'étoffe en était encore si fraîche, que je n'eusse pas été fâché de donner le change à mon imagination, et lui persuader que j'avais acheté cet habit tout neuf pour ce garçon, plutôt que de penser qu'il était sorti de la *rue de la Friperie*.

Mais c'est une nuance de délicatesse inconnue à Paris, et qui n'y révolte point les sens.

Il avait acheté en outre une veste de satin bleu, brodée avec assez de goût; les services qu'elle avait rendus avaient altéré, il est vrai, sa première fraîcheur; mais elle était propre et

bien dégraissée; l'or en avait été rajeuni, au total elle était de mise et ne manquait pas de lustre; le bleu en était tendre et se mariait fort bien avec la nuance de l'habit et de la culotte. Il avait encore eu asssez d'argent pour se procurer une bourse neuve, et un solitaire; et le fripier cédant à ses instances, avait mis à ses genouillères, une paire de ganses en or formant les jarretières. Il avait dépensé quatre francs de son propre argent pour une paire de manchettes en mousseline, *bien brodées*, plus cinq livres pour une paire de bas de soie blancs: ajoutez à tout cela, ce qui valait bien mieux encore, une figure charmante qu'il tenait de la nature, et qui ne lui coûtait pas un sou.

Il entra dans la chambre ainsi ajusté de toutes pièces, ses cheveux peignés dans le dernier goût, et un fort beau bouquet à son côté: en un mot toute sa personne respirait un air de fête et d'allégresse, qui me rappela tout d'un coup que c'était dimanche; en combinant toutes ces circonstances réunies, il me vint dans l'esprit que la faveur qu'il avait à me demander la veille au soir, n'était pas autre chose que celle d'employer cette journée, ainsi que tout le monde le fait à Paris. Comme

j'achevais de me fortifier dans cette conjecture, La Fleur s'approcha de moi de l'air le plus humble et pourtant avec l'accent de la confiance, comme s'il ne m'eût pas cru capable de le refuser, et me pria de lui accorder cette journée, *pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.*

Par malheur c'était justement le rôle que je me proposais moi-même *vis-à-vis* madame de R***: j'avais retenu le remise dans ce dessein, et ma vanité ne se fût point trouvée mortifiée d'avoir un garçon aussi joliment équipé que La Fleur, pour monter derrière ma voiture. Je ne pouvais avoir une occasion où il me fût plus fâcheux de me passer de lui.

Toutefois dans ces cas embarrassans, ce n'est point de l'esprit, mais bien du sentiment que nous devons prendre conseil. Tous ces enfans de la servitude par les contrats qu'ils passent avec nous, aliènent bien leur liberté, mais sans renoncer à la nature. Ils sont *chair* et *sang* ainsi que nous; au sein de leurs devoirs domestiques ils ont leurs vanités, leur luxe, leurs distinctions aussi bien que le maître qui prescrit leur tâche; sans doute, ils ont mis un prix à leur abnégation; sans doute, leurs prétentions sont parfois assez déraisonnables

pour donner envie de les refuser, si leur condition ne les mettait pas déjà beaucoup trop à notre merci.

Cela est vrai! vous le voyez! je suis votre domestique. Ce peu de mots me désarme, je n'ai plus le courage d'être *un maître.*

Vous pouvez aller, La Fleur, lui dis-je.

Mais quelle est donc cette maîtresse dont vous avez fait la conquête, ajoutai-je, depuis si peu de temps que nous sommes à Paris? La Fleur me dit que c'était une *petite demoiselle* de la maison de monsieur le comte de B****.

La Fleur avait dans le cœur l'instinct le plus social, et pour dire sur son compte la vérité toute entière, il ne laissait perdre, ainsi que son maître, aucune occasion propice : ainsi de manière ou d'autre, et Dieu seul sait comment il avait commencé une liaison étroite avec *la demoiselle*, au bas de l'escalier, pendant que j'attendais mon passe-port; et comme j'avais eu tout le temps de gagner la bienveillance du comte, et de le mettre dans mes intérêts, La Fleur de son côté avait travaillé avec un succès égal à gagner les bonnes graces de la jeune fille. Il avait projeté avec elle, la famille du comte devant être à Paris toute la

journée, une partie de *boulevards*, où devaient se trouver également deux ou trois domestiques de la même maison.

Gens fortunés! qui êtes assurés de secouer en un jour tous les soucis d'une semaine; c'est au sein des jeux, des chansons et des danses, que vous allégez par l'insouciance, le poids de ces peines qui courbent jusqu'à terre le courage et l'esprit des autres peuples!

LE FRAGMENT.

La Fleur m'avait laissé sans le savoir de quoi occuper le loisir de toute ma journée, beaucoup mieux que je n'eusse pu l'attendre de ma prudence ou de la sienne.

Il était allé, comme je l'ai déjà dit, me chercher un petit pain de beurre comprimé dans une feuille de vigne, et comme la matinée était déjà chaude, il avait demandé une feuille de papier enveloppé entre la feuille de vigne et sa main; je trouvai cette assiette suffisamment commode, et lui dis de placer le tout sur la table. Comme j'étais résolu de ne pas sortir de la journée, je fis appeler le traiteur pour commander mon dîner, après quoi je fis signe à La Fleur qu'il pouvait prendre congé, vu que je déjeûnerais seul.

Quand j'eus achevé le petit pain de beurre, je jetai la feuille de vigne par la fenêtre; j'allais également jeter le papier qui enveloppait le tout: une ligne d'écriture que j'y déchiffrai par hasard, me conduisit à une seconde, et celle-ci à une troisième. Je le jugeai alors digne d'un meilleur sort, ainsi je fermai la fenêtre, j'en approchai une chaise où je m'assis pour essayer de le lire en entier.

Il était écrit en vieux français, du siècle de Rabelais; on eût pu croire qu'il avait été composé par lui.

De plus, le caractère en était gothique, et si effacé par les injures réunies du temps et de l'humidité, que j'eus une peine infinie pour y démêler quelque chose; j'y renonçai un moment et me mis à écrire à Eugène. Je le repris ensuite et y fatiguai de nouveau toute ma patience. J'écrivis à Éliza une lettre pour me délasser.

Je me remis à l'expliquer derechef. Le désir de le comprendre s'augmentait par la difficulté.

Je me fis servir à dîner. Dès que j'eus éclairci mes idées avec une bouteille de Bourgogne, je repris mon travail, et après y avoir captivé mes yeux pendant deux ou trois heures, avec

presque autant d'attention qu'en eurent jamais GAUTER et SPON, autour de quelque inscription obscure, je finis par en trouver le sens, ou du moins je me l'imaginai; et pour mieux m'en assurer, j'essayai de traduire le morceau en Anglais, pour voir quelle figure il ferait. Je m'y appliquai alors tout à loisir, seulement comme un homme qui écrit pour s'amuser. J'écrivais une phrase, puis faisais dans ma chambre un tour ou deux : je m'arrêtais à ma fenêtre, regardais les passans; j'y occupai ainsi par intervalles tout le reste de mon temps jusque sur les neuf heures du soir. Alors je commençai à m'y reconnaître et à lire tout haut ce qui suit :

LE FRAGMENT.

PARIS.

Or, comme la femme du notaire mettait beaucoup trop de chaleur à contester le point, avec le notaire, je voudrais, dit le notaire, en jetant le parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire, seulement pour minuter et attester tout cela.

Eh bien! que feriez-vous ensuite, monsieur, dit-elle en se levant avec beaucoup de vivacité?

L'épouse du notaire était une petite femme

pleine de vanité et de fumée ; et le notaire s'imagina qu'il ferait très-sagement d'éviter un ouragan d'injures en ne lui faisant qu'une réponse modérée. J'irai, répondit-il, me mettre dans mon lit. Vous pourriez bien aller à tous les diables, répondit la femme du notaire.

Or, comme il n'y avait qu'un lit dans le logis, les deux autres chambres n'étant point meublées selon qu'il est d'usage à Paris, et le notaire ne se souciant point de se coucher avec une femme qui venait au moment même de l'envoyer pêle-mêle à tous les diables, prit son chapeau, sa canne et son manteau court, sortit malgré que la soirée se trouvât fort venteuse, et s'achemina très-mal à l'aise vers le *Pont-Neuf*.

Or, chacun sait, et tout le monde qui a passé sur le *Pont-Neuf*, doit avouer que c'est le plus noble, le plus beau, le plus grand, le plus clair, le plus long, le plus large pont qui joignit jamais une terre à une autre, à la surface de ce globe terraqué.

Ceci ferait croire que l'auteur du fragment n'était point Français. Le plus grand défaut que lui reprochent les théologiens et docteurs de la Sorbonne, c'est que s'il y a un coup de vent sur Paris et ses environs, le

nom de Dieu y est maudit et *sacré*, d'une façon plus blasphématoire que dans tout autre quartier de cette ville ; et cela avec grande et puissante raison, messieurs, car le vent arrive à l'encontre de vous sans crier *gare l'eau*, et avec des bouffées si peu attendues, que, parmi ceux qui le traversent le chapeau sur la tête, il y en a à peine un sur cinquante qui ne risque de perdre les deux livres et demie, qui font sa pleine valeur. Le pauvre notaire, au moment où il passait près de la sentinelle, appuya, comme par instinct, le bout de sa canne sur le côté de son chapeau ; mais, comme il en tenait la pointe élevée, il accrocha par la ganse celui de la sentinelle, et le jeta par-dessus les piquans de la balustrade, au milieu de la Seine.

C'est un mauvais vent, dit un batelier en le ramassant, que celui *qui ne souffle rien de bon à personne*.

Or, la sentinelle était un Gascon ; il retrousse incontinent ses moustaches, et couche en joue son arquebuse.

Les arquebuses, en ce temps-là ne prenaient feu qu'avec des mèches ; or, la lanterne de papier d'une vieille femme étant venue à s'é-

teindre au bout du pont, elle avait emprunté la mèche de la sentinelle pour la rallumer.

Cela donna au Gascon le temps de rafraîchir son sang, et même de tirer de son accident un avantage utile. *Oui, c'est un mauvais vent*, dit-il en attrapant le castor du notaire, et légitimant sa capture avec l'adage du batelier.

Le pauvre notaire acheva de traverser le pont, et passant de la rue Dauphine dans le faubourg St.-Germain, il se lamentait piteusement en ces mots, le long de son chemin:

Malheureux homme que je suis! disait le notaire, ne dirait-on pas que mes tristes jours sont destinés à être le jouet des ouragans? Affronter à chaque instant une tourmente d'invectives contre ma personne et ma profession; être lancé dans le mariage par les orages de l'église, avec une vraie tempête de femme; chassé de ma maison par une bourrasque domestique, et dépouillé de mon castor par une bourrasque de ce pont; exposé tête nue aux influences d'une nuit venteuse, au flux et reflux des accidens fâcheux; où pourrai-je reposer ma tête, misérable homme que je suis! parmi les trente-deux points du compas, quel vent se portera sur moi d'un souffle doux et

propice, comme sur le reste des créatures humaines !

Ainsi se plaignait le notaire, lorsque passant près d'une allée obscure, il entendit une voix qui appelait une jeune fille, et lui ordonnait d'aller bien vite quérir le notaire le plus prochain. Or, se trouvant en ce moment le notaire le plus prochain, il se prévalut de sa position, et entra dans l'allée, qui le conduisit jusqu'à la porte où on le demandait.

Il traversa d'abord une espèce de salon, et fut ensuite introduit dans une grande pièce, dégarnie de tous meubles, hors une longue hallebarde pour la guerre, une cuirasse, une vieille rondache rouillée, et une bandoulière suspendue à des distances symétriques sur les quatre murailles.

Un personnage déjà vieux, qui avait jadis été un gentilhomme, et qui, dans sa misère, si toutefois les revers de la fortune ne tachent point le sang, se trouvait encore être un gentilhomme, était gisant sur son lit, la tête appuyée sur sa main; un cierge allumé brûlait à côté de lui sur une petite table, et près de cette table se trouvait une chaise : le notaire s'assit dedans, et tirant son encrier et une feuille ou deux de papier qu'il avait dans sa

poche, il les plaça devant lui : alors il trempa sa plume dans l'encrier, inclina sa poitrine vers la table, et se tint prêt à écrire les volontés dernières et testamentaires du gentilhomme.

Hélas! monsieur le notaire, dit le gentilhomme en se soulevant un peu, je n'ai rien à léguer qui puisse payer les frais de mon testament, si ce n'est ma propre histoire ; je ne puis mourir content, si je n'offre pas cet héritage à la postérité, et le profit que vous en tirerez, j'en fais don à vous-même, pour vos peines et le salaire de vos écritures. C'est une histoire si étrange, si peu commune. Oh! l'humanité entière en fera sa lecture favorite ; cette histoire fera la fortune de votre famille. Le notaire trempa sa plume dans son encrier. Puissant directeur des événemens de ma vie, reprit le vieux gentilhomme avec des yeux pleins de ferveur, et ses mains élevées vers le Ciel, toi qui m'as amené par ta main souveraine à travers un labyrinthe d'événemens inouïs, jusqu'à cette scène de désolation, soutiens la mémoire défaillante d'un vieillard chargé d'infirmités, et dont le cœur est brisé! que l'esprit de vérité, ton éternel attribut, conduise ma langue ; que cet étranger n'écrive rien qui ne soit con-

forme à ce registre céleste, d'après lequel, dit-il en joignant ses mains, je dois être condamné ou acquitté!

Le notaire éleva le bec de sa plume entre son œil et la lumière.

C'est une histoire, monsieur le notaire, dit le gentilhomme, qui éveillera toutes les affections de la nature; elle épuisera les forces de l'homme sensible, et les cœurs même les plus durs en seront attendris de compassion.

Le notaire brûlait d'impatience de commencer l'ouvrage. Il trempa pour la troisième fois sa plume dans l'encre.

Et le vieux gentilhomme se baissant un peu vers le notaire, commença en ces mots à lui dicter son histoire.

Où est la feuille suivante, La Fleur, dis-je, en apercevant ce garçon, qui rentrait au moment même.

LE FRAGMENT ET LE BOUQUET.

Lorsque La Fleur se fut approché de la table, et eut compris ce que je lui demandais, il me dit qu'il n'y avait plus que deux autres feuilles qui lui avaient servi à envelopper le

pied d'un bouquet qu'il avait présenté *à la demoiselle* sur *les boulevards*.

Puisqu'il en est ainsi, mon cher La Fleur, retourne, je t'en prie, à l'hôtel du comte de B***, cours demander à la demoiselle ce qui en reste, et *vois si tu pourras l'obtenir*. Oh! il n'y a pas de doute, reprit La Fleur, et il s'échappe à l'instant.

Peu de temps après, je vis rentrer ce pauvre garçon tout hors d'haleine, portant sur son visage tous les traits d'une déconvenue qui ne semblait pas résulter seulement de la perte irréparable du fragment.

Juste ciel! deux minutes après que le pauvre enfant eut fait ses tendres adieux, sa maîtresse volage avait déjà disposé du gage d'amour en faveur d'un laquais du comte : le laquais l'avait offert à une jeune couturière, la couturière à un joueur de violon; et mon fragment était perdu, nos malheurs étaient communs : je poussai un soupir de regret; La Fleur en poussa un autre qui vint jusqu'à mon oreille. Comme cela est perfide, disait La Fleur! Comme cela est malheureux, disais-je moi-même!

Tenez, monsieur, je n'aurais pas été si mor-

tifié si elle l'avait perdu elle-même. Ni moi, La Fleur, si je l'avais trouvé.

Que devins-je alors, ou que ne devins-je pas ? C'est ce qui se verra ci-après.

L'ACTE DE CHARITÉ.

PARIS.

L'homme qui craint ou dédaigne de s'engager dans quelque allée sombre, peut avoir le cœur excellent et l'esprit disposé à cent choses utiles; cependant vous n'en ferez jamais un bon voyageur sentimental. J'attache peu d'importance aux transactions ostensibles qui ont lieu en plein jour, en pleine rue, dans tous les lieux ouverts et publiquement abordables. La nature a sa pudeur et sa réserve. On dédaigne de se trahir devant trop de spectateurs; mais il y a tel coin isolé, loin des observations fâcheuses de l'importunité, où vous pouvez parfois jouir de quelque scène courte, simple, improvisée, marquée de son sceau, et qui vaut à elle toute seule une douzaine de tragédies françaises amalgamées ensemble, et cependant on peut les dire *absolument* belles, et toutes les fois que j'ai sur les bras quelque affaire oratoire plus brillante qu'une homélie

ordinaire, comme leurs sentences morales conviennent autant dans la bouche d'un prédicateur, que dans celle d'un héros, j'ai pour habitude acquise d'aller y puiser mon sermon, et quant au texte, la Cappadoce, le Pont-Euxin et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, me le fournissent aussi convenablement que la Judée ou la Bible.

Il y a auprès de l'Opéra-Comique une longue et obscure issue peu fréquentée, et servant de dégagement vers une rue étroite: c'est là que se tiennent ceux qui attendent modestement l'humble fiacre, ou qui veulent s'échapper paisiblement à pied, lorsque l'opéra est fini. A l'extrémité la plus proche du théâtre, une simple chandelle éclaire à-peu-près la moitié de cette allée; encore sa lumière y est-elle presque en pure perte; mais à l'autre extrémité, elle n'est plus d'aucun secours, et se présente dans le lointain, plutôt pour l'ornement que pour l'usage. C'est la clarté d'une étoile fixe et du plus petit diamètre; elle brûle, mais sans faire au monde le moindre bien, du moins que je sache.

Cherchant à m'évader par cette allée ténébreuse, j'aperçus à cinq à six pas de la porte deux dames se tenant sous le bras, adossées à

la muraille, et attendant, j'imagine, un fiacre. Elles étaient plus près que moi de la porte; la priorité de leur droit était par trop évidente : ainsi je me rangeai à quatre pas à l'écart pour attendre tranquillement mon rang. J'étais en noir; on m'apercevait à peine : la dame la plus proche de moi était d'une stature haute pour une femme, maigre et annonçant trente-six ans. L'autre, avec les mêmes dehors, en paraissait avoir quarante. Aucun indice extérieur qui annonçât en elles le veuvage ou l'hyménée. Elles me semblèrent, l'une et l'autre, deux sœurs vestales, bien droites, bien intactes, que les caresses affectueuses et les tendres salutations avaient toujours respectées. J'aurais desiré les rendre heureuses; le destin voulait que pour cette nuit le bonheur leur vînt d'une autre source. Un homme s'approcha d'elles, et d'une voix basse, quoique avec un bon tour d'expression et une douceur cadencée dans ses finales, leur demanda entre elles deux une pièce de douze sols, pour l'amour de dieu. Je trouvai d'abord assez étrange qu'un mendiant osât fixer la quotité d'une aumône, puisque cette somme fut douze fois plus forte que celle qui se donne ordinairement dans l'obscurité : les dames parurent aussi surprises que je le fus

moi-même. Douze sols ? dit l'une. Une pièce de douze sols, dit l'autre, sans faire d'autre réponse ?

L'indigent leur dit qu'il n'avait pu demander moins à des personnes de leur rang, et leur fit une inclination jusqu'à terre.

Laissez-nous, dirent-elles, nous n'avons pas de monnaie.

Après un moment de silence, ses supplications recommencèrent. Que vos oreilles, mes belles dames, ne se ferment pas à ma prière ! Je vous le jure, mon brave homme, dit la plus jeune, nous n'avons pas de monnaie, et vous le voyez, nous ne sommes pas à même de changer. Que le ciel vous comble donc de ses bénédictions, dit à son tour l'indigent ; que Dieu multiplie pour vous ces plaisirs que votre vue procure aux autres, sans être obligées de changer rien à vos charmes. Je vis l'aînée mettre sa main à sa poche ; je vais voir, dit-elle, si je trouverai un sou. Un sou ! dit le suppliant ; ah, donnez-en douze, ajouta-t-il, la nature a été pour vous prodigue de ses bontés ; ayez vous-même quelque bonté pour le pauvre qui vous implore.

Je le voudrais de tout mon cœur, mon ami, dit la plus jeune, si je les avais.

Beauté charitable, dit-il, en s'adressant à l'aînée, n'est-ce pas votre bonté touchante, n'est-ce pas votre humanité qui donnent à vos yeux cet éclat si doux, qui dans l'ombre même de ce passage, brille plus que la clarté du matin ? Ne sont-ce pas elles qui faisaient, il n'y a qu'un moment, dire au marquis de Santerre et à son jeune frère, des choses si flatteuses pour vous toutes deux, lorsqu'ils passaient à vos côtés ?

Les deux dames parurent vivement émues à ce discours, et par la même impulsion, elles portèrent la main à leurs poches, d'où elles tirèrent chacune une pièce de douze sols.

Il ne s'agissait plus de rien contester au pauvre suppliant. Le débat n'exista bientôt qu'entre les deux sœurs, à qui donnerait l'aumône des douze sols : pour finir la dispute, elles donnèrent à la-fois chacune leur pièce, et le pauvre se retira.

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

PARIS.

Je m'avançai rapidement après lui. C'était le même homme qui m'avait si fort occupé l'esprit par ses succès continuels à obtenir des

femmes des charités toujours abondantes devant l'hôtel de Modène ; je tenais enfin son secret ; j'en avais du moins saisi la base : c'était LA FLATTERIE.

Essence parfumée ! quelle délicieuse fraîcheur tu apportes à la nature ! comme tu attires à toi toutes ses puissances et même toutes ses faiblesses ! Comme tu circules doucement avec notre sang , et dilates les abords les plus difficiles, les conduits les plus tortueux qui arrivent à nos cœurs !

Cet indigent ne se trouvant pas aussi gêné par le temps , l'avait versée à une plus forte dose , et il est certain qu'il avait eu le moyen de la produire sous une forme plus délayée qu'il n'eût fait sans doute au milieu des nombreuses et soudaines interruptions d'une rue *passagère*.

Mais quel était donc son talent pour l'atténuer , l'adoucir , la concentrer , l'assaisonner. C'est une recherche dont je ne veux point fatiguer ma pensée. Il gagna ses deux pièces de douze sols , et cela me suffit. Ceux qui ont fait de bien plus brillantes fortunes par le même moyen , peuvent mieux que moi révéler tout le reste de sa méthode.

PARIS.

On s'avance dans le monde bien moins par les services qu'on y rend que par ceux qu'on y reçoit ; vous prenez un rameau qui va se faner, et vous le plantez en terre, puis vous l'arrosez, parce que vous l'avez planté.

M. le comte de B*** m'avait rendu les plus obligeans offices dans l'affaire de mon passeport, et par cette raison il chercha à m'en rendre d'autres en me faisant connaître à quelques personnes du premier rang, qui à leur tour cherchèrent à me produire à leurs connaissances.

Je venais d'acquérir mon secret tout juste, au moment où il pouvait me rendre tous ces honneurs un peu profitables ; et sans lui j'eusse été réduit à dîner ou souper une fois ou deux tout au plus, ainsi qu'il est d'usage dans chaque maison ; et traduisant, selon ma coutume, en bon anglais, des regards et des attitudes françaises, je me fusse bientôt aperçu que j'y tenais *le couvert* de quelque hôte bien plus divertissant que moi ; cette réflexion m'eût amené infailliblement à me démettre l'une après l'autre de toutes mes places et dignités, par la raison seule que je ne pou-

vais les remplir ; mais, grace à ma découverte, mes affaires allèrent très-bien.

J'eus l'honneur d'être présenté au vieux marquis de B*** connu jadis pour quelques petits exploits de chevalerie, dans lesquels il s'était signalé à la cour d'amour. Depuis ce moment, le marquis s'était coiffé l'esprit de cette manie, et ne rêvait plus que joûtes et tournois ; il n'eût pas été fâché de faire croire que les choses se passaient ailleurs que dans sa cervelle. Il eût beaucoup aimé à faire une *battue* en Angleterre, et s'informait avec complaisance du caractère des dames anglaises. Je me prêtai à ses idées. Restez, monsieur le marquis, restez, où vous êtes, je vous en supplie, lui dis-je. *Nos messieurs Anglais* y perdent leurs soins, et ont bien de la peine à obtenir d'elles un simple regard de faveur. Le marquis m'invita à souper.

M. P*** fermier-général, venait de prendre sur nos taxes des informations semblables ; il avait appris qu'elles étaient considérables. Oui, si nous avions le secret de les recueillir, lui dis-je en lui faisant une profonde inclination. Sans cette explication je n'eusse de ma vie été invité aux concerts de M. P***.

On s'était amusé à me peindre chez madame

de Q*** comme un bel esprit; elle brûlait disait-on, d'impatience de me voir, et de m'entendre parler. Dès que j'eus pris mon siège à côté d'elle, je vis combien peu lui importait que j'eusse ou non de l'esprit. On m'avait introduit uniquement pour que je ne pusse douter de celui qu'elle avait, et rien de plus. J'atteste le ciel que je n'ouvris pas la bouche une seule fois; et madame de Q*** protestait à tous ceux qu'elle rencontrait, que de sa vie, avec aucun homme, elle n'avait eu de conversation plus intéressante et plus instructive.

Il y a trois époques marquantes dans le règne d'une dame parisienne. Elle est d'abord coquette, ensuite elle devient déiste, elle finit par être dévote.

Son empire n'est aucunement altéré en passant par toutes ces phases, elle en est quitte pour changer de sujets.

Lorsque sa trente-cinquième année vient avec quelques autres dépeupler ses états des esclaves que lui donna l'amour, elle les remplace par les esclaves de l'incrédulité, et enfin par les esclaves de l'église.

Madame de V*** flottait entre la première et la seconde de ces époques; la fraîcheur de ses roses commençait à s'altérer, et, selon le

cours naturel des choses, elle fût devenue déiste cinq ans plutôt, si je ne lui eusse fait une visite.

Elle me plaça près d'elle, et sur le même sopha pour pouvoir discuter nos opinions religieuses avec plus d'ensemble; bref, madame de V*** m'avoua qu'elle ne croyait rien du tout.

Je dis à madame de V*** que son doute philosophique pouvait entrer dans ses principes, mais qu'il n'entrait nullement dans ses intérêts de saper ainsi dans leurs fondemens, ces ouvrages avancés, sans lesquels je ne concevais pas qu'on pût défendre le corps de la place ainsi que la citadelle; que le déisme me paraissait l'opinion la plus dangereuse pour les charmes d'une jolie femme; que je ne pouvais lui cacher, et ma franchise en cela était à-la-fois un des préceptes et un des bons offices dont j'étais redevable à ma doctrine, que depuis cinq minutes que j'étais près d'elle, sur le même sopha, je n'avais pu me défendre de quelques desseins et de quelques désirs dont elle était l'objet; et qui est-ce qui aurait pu m'aider à les réprimer dès leur naissance, ajoutai-je, si ce n'est le rempart des opinions religieuses, et la persuasion où j'étais que ces

barrières avaient existé, peut-être même existaient encore pour elle.

Nous ne sommes pas de diamant, madame, lui dis-je en m'emparant d'une de ses mains, et nous avons besoin de ces freins, de ces contraintes salutaires, jusqu'à ce que l'âge arrive à pas lents, et vienne enfin jeter furtivement sur nous ses froides entraves ; mais, ma chère dame, ajoutai-je en lui baisant la main, c'est encore, oui c'est encore trop tôt.

Je puis assurer que dès ce moment on me fit honneur dans tout Paris d'avoir perverti madame de V***; elle protesta à M. D***, et à l'abbé M***, qu'en moins d'une demi-heure je lui avais fourni, en faveur de la religion révélée, plus d'argumens que n'en avait jusqu'à présent produit contre elle toute leur encyclopédie.

Je fus inscrit sur-le-champ comme associé dans la *coterie* de madame de V***, et l'époque de son déisme se trouva reculée de deux grandes années au moins.

Ce fut dans cette *coterie*, je me le rappelle encore, qu'au milieu d'un discours où je démontrais la nécessité d'une *cause première*, le jeune comte de Fainéant me prit par la main et me conduisit au fond de l'appartement,

pour me dire que mon *solitaire* était attaché trop serré. J'en conviens, M. le comte, il devrait être plus badinant, lui dis-je en regardant le sien. Bien! il ne faut qu'un mot au sage, M. Yorick. Cela est vrai, M. le comte, lui dis-je, un seul mot du sage suffit toujours.

Le comte de Fainéant me sauta au cou et m'étreignit dans une embrassade plus chaleureuse que je n'en reçus jamais d'homme qui vive.

Pendant près de trois semaines entières je m'étudiai à être de l'avis de tout le monde. *Parbleu*, disait-on, *ce M. Yorick a autant d'esprit que nous autres. Il raisonne bien*, disait un second : *c'est un bon enfant*, disait un troisième. J'aurais pu à ce prix boire, manger et passer joyeusement à Paris le reste de mes jours ; mais cette manière de payer mon écot était malhonnête : elle finit par me faire rougir de moi-même. Tous les sentimens d'honneur se révoltaient à-la-fois contre ma méthode : plus mes connaissances étaient élevées, plus j'avais à renchérir sur les souplesses systématiques de mon mendiant ; à mesure que la coterie se trouvait de plus haute volée, j'y voyais affluer proportionnellement les enfans de l'artifice, tandis que je soupirais tout bas

pour ceux de la nature. Un soir j'avais prostitué mes louanges avec moins de pudeur encore que jamais, à une douzaine de personnes de tous étages. Le remords me rendit malade; j'allai me coucher, résolu de partir sur-le-champ pour l'Italie, et ordonnai à La Fleur de demander des chevaux de poste pour le lendemain.

MARIA.

MOULINS.

Jamais l'abondance d'objets à décrire, d'émotions à retracer, ne s'était présentée à moi sous un aspect embarrassant, jusqu'au moment où je traversai le Bourbonnais, cette portion si riche et si gracieuse de la France. C'était le temps de la vendange; moment délicieux où la nature verse l'abondance dans toutes les mains: pas une villageoise dont elle n'enrichisse le giron ou la corbeille, dont elle ne tienne les yeux éveillés. Quel voyage que celui dont chaque pas se rattache à la cadence musicale qui soutient les courages et anime les mains au travail, au milieu de tous ces enfans chéris de la terre, chargés de ces grappes vineuses, quel plaisir que celui de traverser ces groupes folâtres, d'y porter mes affections, de les rallumer à chaque scène nouvelle qui se

déploient sous mes pas en m'offrant à l'envi une foule d'aventures.

Juste ciel, quelle moisson féconde ! J'aurai de quoi remplir vingt volumes, et cependant hélas ! je puis à peine disposer encore de quelques pages pour cette affluence d'objets aimables ; encore en dois-je consacrer la moitié à cette infortunée Maria que mon ami, M. Shandy, rencontra près de Moulins.

L'histoire qu'il nous avait donnée de cette fille si malheureuse, le récit de l'aliénation touchante de son esprit, m'avaient vivement affecté, chaque fois que j'en avais fait la lecture ; mais lorsque j'arrivai vers les lieux qu'elle habitait, ces souvenirs se retracèrent si vivement à ma pensée, que je ne pus résister à l'impulsion qui me portait à m'écarter une demi-lieue du chemin, pour gagner son hameau et savoir de ses parens même quel était son sort.

C'était courir, je l'avoue, comme le chevalier de la Triste Figure, au-devant des aventures mélancoliques ; mais je ne sais comment cela se fait, jamais je ne suis mieux assuré de l'existence de mon ame, qu'en me livrant tout entier à ces émotions confuses qu'elles font naître dans mon sein.

La vieille mère se présenta à la porte, ses regards affaissés me dirent ses nouvelles infortunes, avant qu'elle eût ouvert la bouche. Elle avait perdu son mari, il était mort il y avait un mois à-peu-près; mort de douleur, ajouta-t-elle, de ce que sa pauvre Maria avait perdu la raison.

Elle avait craint d'abord que le nouveau malheur n'eût privé sa pauvre enfant de ces éclairs de raison qui lui restaient encore, mais au contraire, elle était un peu revenue à elle-même depuis ce temps; seulement elle ne pouvait plus rester en place. Sa pauvre fille, me dit-elle en gémissant, était sans doute errante le long du chemin.

Pourquoi mon pouls n'a-t-il que des battemens languissans au moment où je rappelle ces détails? pourquoi La Fleur dont le cœur ne semblait chercher que les émotions du plaisir, passa-t-il deux fois le revers de sa main sur ses yeux, pendant le récit de cette femme? Je fis signe au postillon de regagner le chemin.

En arrivant à une demi-lieue de Moulins, à l'entrée d'un petit sentier qui traverse la route, et conduit à un bouquet d'arbres groupés en buisson, nous découvrîmes la pau-

vre Maria assise sous un peuplier, son coude appuyé sur son giron, sa tête penchée d'un côté et reposée sur sa main : un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre. J'ordonnai au postillon de continuer sa route avec la chaise jusqu'à Moulins, et à La Fleur d'aller me faire apprêter à souper : je devais peu tarder à les suivre.

Maria était habillée de blanc à-peu-près comme mon ami nous l'avait dépeinte, ses cheveux seulement qu'il avait vus entrelacés et retenus dans un rézeau de soie, rendus alors à leur liberté, pendaient sur ses épaules en mèches onduleuses et flottantes : elle avait aussi ajouté vers le haut de son corset, un ruban vert pâle qui tombait le long de son épaule jusqu'au-dessous de son sein, et servait à suspendre son chalumeau : sa chèvre avait été volage comme son amant : elle avait pris à sa place un petit chien qu'elle retenait par un léger cordon attaché à sa ceinture. En me voyant regarder son chien, elle le rappela vers elle avec le cordon. — Tu ne me quitteras pas toi, Silvio, dit-elle.

Comme elle disait ces mots, je fixai ses yeux ; j'y vis qu'elle était moins occupée de son amant et de sa petite chèvre que de son père,

car ses pleurs, dès qu'elle eût cessé de parler, coulèrent aussitôt le long de ses joues.

Je m'assis à côté de Maria, elle me laissa essuyer ses larmes avec mon mouchoir, à mesure qu'elles tombaient : j'eus bientôt besoin de l'imbiber des miennes ; je le pressai de nouveau sur ses yeux ; je le portai ensuite sur les miens ; j'essuyai encore ses paupières, et à chaque fois, je sentis en moi-même des émotions si inexprimables, que je suis bien sûr qu'elles ne furent point le résultat fortuit d'une simple combinaison de la matière et du mouvement.

Oh ! oui, j'ai une ame, je le sens avec certitude, en dépit de ce déluge d'écrits matérialistes qui vient d'inonder le monde pour me convaincre du contraire.

MARIA.

Quand Maria fut un peu revenue à elle-même, je lui demandai si elle se rappelait un homme d'une figure grêle et pâle qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait à-peu-près deux ans. Elle me dit que son esprit avait été bien dérangé, vers ce temps-là ; mais qu'elle se ressouvenait de lui cependant, pour deux raisons : quoique malade et peu sûre de

sa raison, elle avait portant bien vu que ce voyageur avait eu pitié de ses peines; puis sa chèvre lui avait dérobé son mouchoir : elle avait été battue pour ce larcin. Maria avait elle-même lavé le mouchoir dans ce ruisseau, et le tenait, me dit-elle, toujours dans sa poche depuis ce moment, pour pouvoir le lui rendre, si par hasard, il revenait la voir; ce qu'il lui avait, ajouta-t-elle, à moitié promis. En disant cela, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le faire voir; il était plié proprement entre deux feuilles de pampre, assujéties par un tendron de vigne : en l'ouvrant, je le vis marqué d'un S dans un de ses coins.

Elle me dit que depuis ce temps elle avait porté jusqu'à Rome ses pas égarés; elle avait fait une fois le tour de Saint-Pierre. Elle avait trouvé son chemin toute seule à travers les Apennins. Elle avait traversé la Lombardie sans argent, les chemins glacés de la Savoie, sans souliers: comment avait-elle résisté à tant de fatigues, supporté tant de privations? c'est ce qu'elle ignorait elle-même; mais Dieu, ajouta Maria, adoucit l'haleine des vents pour l'agneau qu'on vient de tondre.

De tondre! Ah, c'est bien vrai! et jusqu'au vif, ajoutai-je, oh! que n'es-tu, créature in-

fortunée, au sein de ma terre natale, où je possède une humble chaumière; j'y prendrais soin de toi, tu y trouverais ton refuge; tu te nourrirais de mon pain; et tu t'abreuverais dans ma coupe. Je caresserais ton Silvio; tu suivrais en paix tes faibles et vacillantes volontés; je marcherais chaque soir sur la trace de tes erreurs pour te ramener moi-même dans ton asile: après le coucher du soleil tu assisterais à mes prières, et quand j'aurais fini de louer l'Éternel, tu commencerais toi-même ton hymne du soir, sur ton chalumeau plaintif. L'encens de mon sacrifice n'en serait pas moins bien accueilli des cieux pour y arriver avec celui d'un cœur brisé par l'infortune.

En disant ces mots, toutes les facultés de ma nature s'attendrirent à-la-fois dans mon sein, et Maria, apercevant que mon mouchoir tout baigné de larmes ne pouvait plus me servir, voulut le laver dans le ruisseau... où le sécheriez-vous, Maria? lui dis-je. Je le sécherais dans mon sein, dit-elle, cela me ferait du bien.

Et votre cœur, Maria, est-il encore assez brûlant pour cela? lui dis-je. Je venais de toucher, sans le vouloir, la corde sur laquelle résonnaient toutes ses douleurs. Elle me regarda fixement au visage, avec tous les traits de l'é-

garement; puis, sans dire une seule parole, elle se mit à jouer sur son chalumeau l'office de la Vierge. La fibre que j'avais heurtée cessa peu-à-peu de vibrer; Maria revint à elle-même dans un moment ou deux, laissa prendre son chalumeau, et se leva.

Où allons-nous, Maria? lui dis-je. Elle dit que nous allions à Moulins. Allons-y ensemble, lui dis-je. Maria mit son bras dans le mien, allongea le cordon de son petit chien pour qu'il pût nous suivre. C'est dans cet ordre que nous entrâmes dans Moulins.

MARIA.

MOULINS.

En général, je n'aime point à recevoir ou à rendre des salutations dans un lieu public; cependant quand nous nous trouvâmes sur la place du marché, je m'arrêtai pour fixer mon dernier regard sur Maria, et lui faire mes derniers adieux.

Maria, sans être d'une taille élevée, était pourtant dessinée dans ses formes sur les plus belles proportions. L'affliction avait laissé dans ses regards une empreinte qui n'avait rien de terrestre, et qui était pourtant féminine.

Elle était si pleine de ces charmes qui touchent le cœur, et que le cœur désire, que les yeux recherchent dans une femme, que si les traces de son infidèle venaient à s'effacer de sa pensée ou si les traits d'Éliza venaient à sortir de la mienne, non-seulement *elle mangerait mon pain et boirait dans ma coupe*, mais Maria serait accueillie dans mon sein, elle y serait reçue comme une fille chérie.

Adieu, pauvre malheureuse fille! imbibe l'huile et le vin que la pitié d'un étranger a voulu verser sur tes blessures avant de poursuivre sa route. Mais cet être qui t'a deux fois meurtrie peut seul les guérir pour toujours.

LE BOURBONNAIS.

Il n'y avait pas de spectacle au monde qui pût fournir des tableaux plus gracieux à ma pensée, un excès d'épanouissement et de joie plus favorable à toutes mes affections que ce voyage prolongé que j'allais continuer au milieu des vendanges de cette partie de la France. Malheureusement je venais d'y rentrer par la porte de la douleur, mon ame contristée par les émotions les plus déchirantes était devenue totalement incapable de jouir de cette vue.

Dans chaque scène d'allégresse rustique, je voyais sans cesse Maria derrière le théâtre, assise sous son peuplier, nonchalante et pensive; déjà je touchais à Lyon que je n'avais encore pu jeter une ombre sur ce triste prestige.

Chère sensibilité! source inépuisable de tout ce qui est précieux dans nos plaisirs, de tout ce qui est coûteux dans nos peines! tu peux river la chaîne de ce captif gisant sur son lit de paille! tu peux aussi l'élever jusqu'aux cieux. Source éternelle de toutes nos émotions affectueuses! c'est ici que je trace l'empreinte de ton passage et que je sens ta présence; c'est ta divinité qui remue, qui exalte en moi le sentiment de l'existence, non, parce que dans quelques momens de tristesse et de morosité mon ame se contracte sur elle-même et recule devant sa destruction, vaines et pompeuses paroles! mais parce que je sens que des plaisirs sublimes, des soucis généreux m'attendent au-delà de moi-même. Oui, tout vient de toi, puissant moteur! grand *sensorium* de l'Univers! un cheveu qui échappe de notre tête dans le désert le plus reculé de ta création, ne tombe point sans ton ordre, sans exciter une vibration dans ton *essence*. C'est

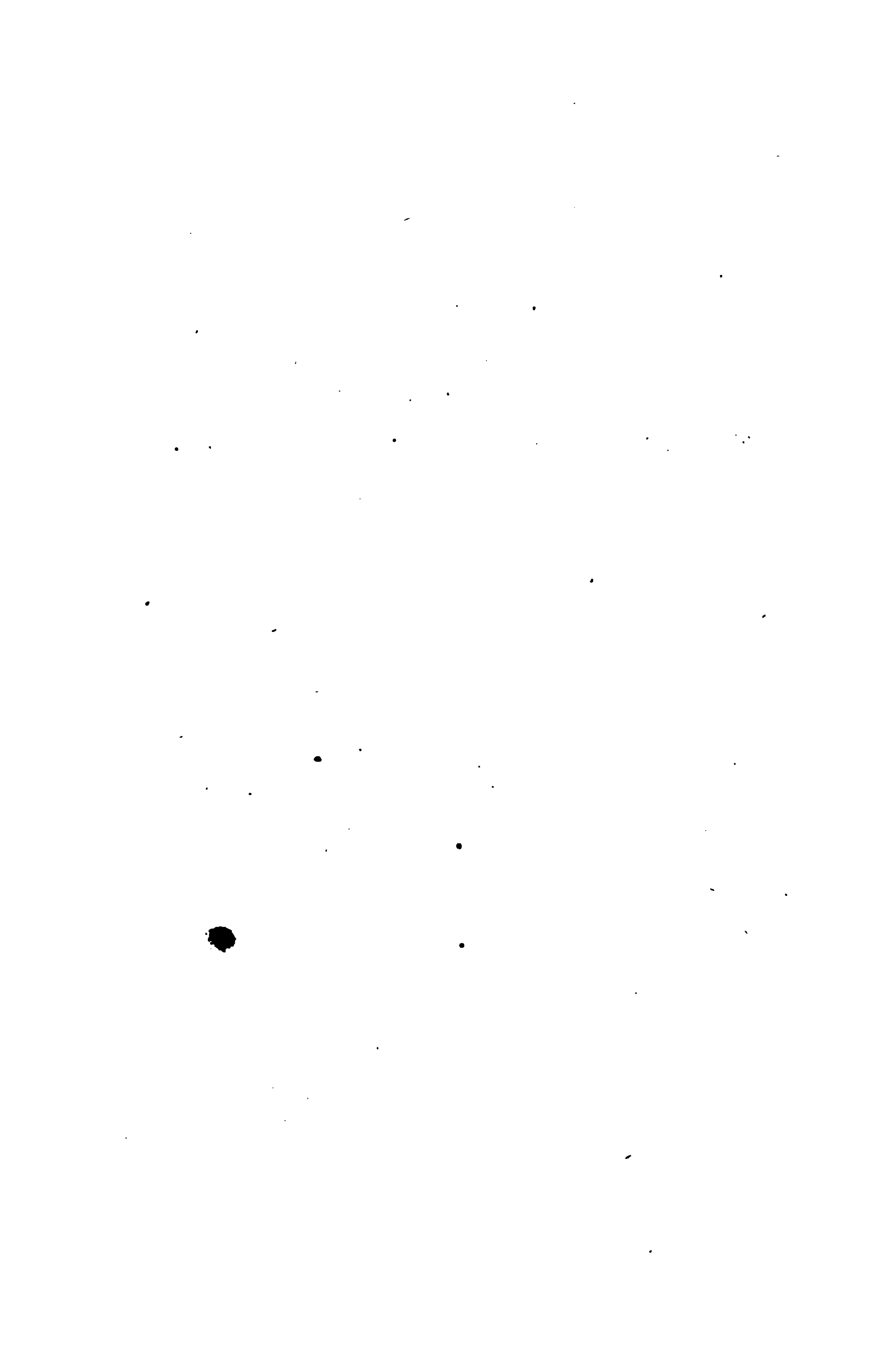
toi qui touches le cœur d'Eugène; qui le guides vers la couche où me retient la douleur. Je le vois soulever mes rideaux, écouter avec patience le récit de mes symptômes fièvreux et accuser l'inclémence du temps de ce désordre sympathique qu'il éprouve lui-même dans ses nerfs : ce pâtre rustique et à demi sauvage, qui traverse les flancs les plus glacés de la montagne, n'échappe point à tes faveurs; tu l'enrichis parfois d'une portion honorable de sensibilité, qu'est-ce que cet innocent animal à demi déchiré qu'il tient dans ses bras? c'est l'agneau d'un troupeau voisin. Je vois le berger à l'instant même, la tête penchée sur sa houlette et ses regards inclinés de compassion vers la douce victime; oh! s'il fût arrivé quelques momens plutôt! l'animal saigne, une dent féroce l'a frappé à mort, le cœur de cet homme semble saigner avec lui.

Oh! que la paix t'accompagne, pasteur généreux. Sans doute! je vois dans ta démarche le souci qui afflige ton cœur; mais des plaisirs purs viendront bientôt balancer tes peines : heureuse est la chaumière que tu habites; heureuse l'épouse qui la partage avec toi; heureux sont les agneaux qui peuvent bondir à tes côtés.

LE SOUPER.

Le cheval de brancard allait perdre le fer d'un de ses pieds de devant, au moment où nous allions franchir la montagne de Tarare. Le postillon descendit, et arracha le fer qu'il mit dans sa poche ; il nous restait cinq à six milles à monter, et le cheval étant notre principale ressource, j'insistais pour que son fer fût rattaché du mieux qu'on pourrait; mais le postillon avait jeté les clous et le marteau de précaution que j'avais dans la chaise de poste ; n'étant pas sans eux d'un grand secours je me résignai à laisser avancer.

A peine avions-nous fait un demi-mille, le chemin ne présentant plus qu'une surface pierreuse, le pauvre diable de cheval perdit le fer de son autre pied de devant; je descendis de ma chaise assez vivement, et voyant sur la gauche une maison située à un quart de mille du chemin, je désirai m'y rendre, et le postillon se fit beaucoup prier pour prendre ce détour ; cependant l'aspect de la maison et de ses alentours me réconcilièrent bientôt avec mon infortune : c'était une petite ferme placée au milieu d'une vingtaine d'acres de terre, plantés en vignoble, et d'une étendue semblable en-





Le vieillard se leva pour venir à ma rencontre.

Chasselat del.^t S. A*** sculp.^t

semencée en blé, près de la maison, et sur un des côtés se trouvait le potager d'une acre et demie environ, plein de tout ce qui peut enrichir le ménage et parer la table d'un paysan français; de l'autre un petit bois fournissait tous les besoins du chauffage. Il était environ huit heures du soir quand j'arrivai vers cette habitation.

Je laissai le postillon s'arranger de son mieux avec ses chevaux, et marchai droit à la maison.

Je trouvai une famille composée d'un vieillard en cheveux blancs, de sa femme, de cinq à six garçons, ses enfans ou ses gendres avec leurs nombreuses épouses, environnées elles-mêmes de la plus joyeuse généalogie.

Ils venaient tous de s'asseoir autour d'une soupe de lentilles; un immense pain de froment tenait le milieu de la table; deux flacons de vin étaient sur les côtés et promettaient de la gaîté pour tous les entr'actes du repas: c'était vraiment là une fête d'amour.

Le vieillard se leva pour venir à ma rencontre; puis, avec une cordialité mêlée de respect, il m'invita à m'asseoir à sa table. Mon cœur s'y était placé d'avance, et dès mon entrée je pris aussitôt un siége, comme si j'eusse été de la famille, et pour en prendre plutôt le

caractère, j'empruntai le couteau du vieillard, et m'emparant du pain, j'en coupai de bon cœur un morceau appétissant. Je lus dans tous les yeux que j'avais agi à leur gré; leur accueil fut non-seulement honnête et engageant; il me sembla y démêler quelque teinte de reconnaissance pour moi, de ce que je n'avais point douté du plaisir qu'ils avaient à m'accueillir.

Si ce ne fut pas cette pensée, dis-moi, ô nature! qui est-ce qui aurait pu assaisonner pour moi d'autant de charmes ce simple morceau de pain? Dis-moi aussi par quelle magie ces rasades, que je tirai de leurs flacons me parurent si délicieuses, que leur saveur parfume encore mon palais?

Si le souper fut de mon goût, les graces le furent bien davantage.

LES GRACES.

Quand le souper fut terminé, le vieillard frappa sur la table un léger coup avec le manche de son couteau, pour donner le signal de se préparer à la danse. Aussitôt les femmes et les jeunes filles se retirèrent dans la chambre du fond, pour nouer leur chevelure. Les jeunes gens sortirent à la porte pour laver

leurs visages et changer leurs sabots contre des chaussures plus légères. En moins de trois minutes, on vit tout le monde réuni sur une petite esplanade, en face de la maison, et préparé à commencer. Le vieillard et sa femme sortirent les derniers et me placèrent au milieu d'eux sur un sopha de gazon élevé près de la porte.

Le vieillard avait, pendant cinquante ans, été un fort bon joueur de vielle, et à son âge il la touchait encore passablement pour son objet.

Sa femme mêlait de temps à autre quelques chants au son de l'instrument; puis elle se reposait, puis se mettait de nouveau à l'unisson avec son vieil époux, tandis que les enfans sautaient joyeusement en cadence devant ce couple vénérable.

Vers le milieu de la seconde danse, il se fit quelque repos dans le mouvement. Les regards semblaient se lever vers le ciel. Je crus remarquer une élévation de l'esprit bien différente de celle qui résulte de la simple expansion de l'allégresse. En un mot il me sembla qu'un sentiment religieux se mêlait à cette danse; mais comme je n'avais jamais vu de culte célébré de cette manière, je repoussai

cette idée comme une de ces illusions fantastiques de mon imagination toujours si habituée à m'égarer.

Mais le vieillard, aussitôt la danse finie, me dit qu'elle était pour eux d'un usage journalier; que tous les jours de sa vie il s'était fait une règle constante d'appeler toute sa famille à danser, et à se réjouir chaque soir après souper, et cela dans la ferme confiance qu'un esprit joyeux et content était la meilleure espèce *d'action de* GRACES que pût rendre à l'auteur de tous les biens un simple villageois ignorant. Vous pourriez ajouter, et le plus savant des prélats, lui dis-je.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

Dès que vous avez atteint le sommet de la montagne de Tarare, plus d'obstacles jusqu'à Lyon; vous descendez presque d'un trait; mais une fois hors de cette ville, adieu tous les mouvemens rapides; vous commencez un voyage où la précaution et la prudence sont votre premier devoir. Le sentiment y trouve son compte; il se nourrit plus à son aise que dans une traversée pleine de secousses et d'agitation. Je fis marché avec un voiturier qui

me loua son temps avec une paire de mules, s'engageant à me rendre sans encombre, à Turin, avec ma chaise, par le chemin de la Savoie.

Race patiente et pauvre ! paisible et honnête peuple ! votre pauvreté, vos simples vertus sont un trésor que ne vous envieront point les hommes, et qui préservent vos vallées de leur invasion. Oh ! nature ! au milieu de cette contrée raboteuse et inféconde, tu te montres encore bonne mère, alors même que tu lui commandes les privations. Ces grands ouvrages, créés par tes convulsions laissent, il est vrai, peu d'espace à l'action de la faux, au domaine de la faucille ; mais le peu que tu accordes à l'homme, tu l'environnes du moins de sûreté et de protection ; et les refuges que tu lui ménages, deviennent, grâce à tes soins, de douces habitations.

Laissons, ô bons Savoyards ! laissons le voyageur harrassé, hors d'haleine, se répandre en plaintes amères sur les brusques détours et les dangers de vos routes, sur vos rochers menaçans, et vos précipices, la roideur de vos montées et l'horreur de vos descentes, sur vos montagnes impraticables, sur ces cataractes enfin qui déracinent des blocs entiers de leurs

sommets sourcilleux, et les roulent avec fracas au milieu de vos chemins pour en intercepter le passage.

Des paysans avaient travaillé tout un jour pour détourner une masse énorme de cette espèce, qui obstruait le chemin entre St.-Michel ; et lorsque nous arrivâmes à cet endroit, il fallait encore deux heures de travail pour rendre le passage libre ; il ne nous restait d'autre ressource que d'attendre. Cependant la nuit était humide et venteuse : cette circonstance, réunie à celle de notre délai forcé, obligea le voiturier de s'arrêter à cinq milles de son relais ordinaire, dans une petite auberge d'une tournure par trop modeste, qui se trouvait à côté de notre chemin.

Je pris sur-le-champ possession de ma chambre à coucher, fis allumer un bon feu, donnai des ordres pour mon souper : j'allais remercier le ciel de ce que les choses n'avaient pas encore plus mal tourné, lorsqu'il arriva dans l'auberge une voiture amenant une dame et sa domestique.

Comme il n'y avait pas dans l'hôtellerie d'autre chambre à coucher, l'hôtesse les conduisit dans la mienne sans beaucoup de cérémonie, et dit en leur ouvrant ma porte qu'il n'y avait

qu'un voyageur anglais dans la chambre, qu'elles y trouveraient deux bons lits, et un autre petit lit faisant le troisième dans le cabinet à côté. L'accent de l'hôtesse en parlant de ce troisième lit ne me prévint pas beaucoup en sa faveur. Au demeurant, ajouta-t-elle, il se trouvait trois lits, et nous n'étions que trois personnes à coucher; ainsi elle espérait que le voyageur anglais se prêterait à arranger les choses pour le mieux. Je ne voulus pas laisser à la dame le temps d'hésiter dans ses conjectures à ce sujet, et je lui déclarai sur-le-champ que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir.

Comme cette déclaration n'entraînait nullement l'intention absolue de céder ma chambre à coucher, je n'en restai pas moins le propriétaire incontestable; et usant aussitôt du droit que me donnait cette qualité pour en faire les honneurs, je priai la dame de s'asseoir; j'insistai pour qu'elle acceptât la place la plus commode, et la plus chaude auprès du foyer; je fis doubler la provision de bois; je priai l'hôtesse de calculer le souper sur une dimension plus étendue, et surtout de nous favoriser du meilleur vin de sa cave.

Après s'être réchauffée pendant quelques minutes, la dame tournant la tête vers l'inté-

rieur de la chambre, commença à jeter un coup-d'œil sur les lits; plus elle y portait ses regards, plus elle les ramenait sur elle avec une perplexité mêlée de sollicitude, qui, je le sentais bien, avaient pour objet ses propres convenances d'abord; et ensuite leur accord avec les miennes. Je fus moi-même, après avoir réfléchi quelques momens sur l'expression de ses regards et la complication des circonstances, dans un embarras plus grand peut-être que le sien.

Les lits où nous devions coucher se trouvant dans une seule et même chambre, cela seul suffisait pour produire cet effet; mais leur position absolument parallèle et tellement rapprochée, qu'à peine offraient-ils dans leur intervalle une place suffisante pour une méchante petite chaise, rendait l'affaire bien plus embarrassante encore pour nous; d'un côté la projection de la cheminée, et de l'autre la saillie d'une poutre qui traversait la chambre, formaient pour eux une espèce de réduit mystérieux, qui n'était rien moins que favorable à la délicatesse de nos sensations: ce qui achevait de déconcerter nos combinaisons, c'était le peu de largeur de ces lits; ils se trouvaient si étroits qu'il n'y avait pas moyen de songer à

faire coucher la dame avec sa domestique, ce qui autrement fût devenu très-proposable.

Cette ressource à la vérité n'était pas en soi chose très-désirable, puisque cela supposait toujours que je devais coucher assez près d'elles; mais enfin elle n'offrait pas du moins au premier abord, un texte assez terrible aux commentaires de l'imagination, pour qu'elle pût adopter cet expédient sans crainte, comme sans danger.

Quant au petit cabinet, l'inspection qui en fut faite n'offrit pas un résultat plus consolant pour nous, c'était un réduit misérable, humide, froid, défendu seulement par des contre-vents délabrés, avec des fenêtres sans carreaux de vitre ou même de papier huilé, pour le protéger contre les orages nocturnes. Je ne pus me défendre d'un accès de toux lorsque la dame essaya d'en faire la revue, en y jetant un coup d'œil. Ce qui la réduisait à l'alternative suivante : ou la dame ferait à la délicatesse de ses principes le sacrifice de sa santé, en s'emparant du cabinet, et abandonnant à sa chambrière le lit voisin du mien, ou bien la jeune fille serait reléguée elle-même dans le cabinet, etc., etc., etc.

Or, cette dame était une Piémontaise d'en-

viron trente ans, qui offrait dans ses traits et sur son visage, toutes les couleurs de la vie et de la santé. Sa domestique, jeune Lyonnaise de vingt ans, également pleine de succulence, était bien la plus vive, la plus pétulante Française, qui jamais eût remué sur cette terre. Les difficultés, comme on voit, loin de s'applanir, se présentaient de tous côtés.

Cette pierre, qui avait obstrué le chemin et formé l'obstacle qui causait notre détresse présente; ce bloc, dis-je, tout énorme qu'il nous eût paru lorsque les bons paysans s'efforçaient de l'éloigner pour nous donner passage, n'était plus qu'un léger gravier en le comparant aux embarras d'une autre-espèce, qui s'offraient en ce moment sur notre route. Je n'ajoute plus qu'un seul mot, et qui pourtant n'est pas de nature à pouvoir atténuer le poids qui accablait nos esprits; c'est que nous étions trop discrets l'un et l'autre pour nous communiquer la moindre chose de ce qui se passait en nous à cette occasion.

Nous nous mîmes à souper, et si nous n'eussions pas eu du vin plus généreux que celui qu'on pouvait nous offrir dans une mince hôtellerie de la Savoie, nous courrions grand risque de ne voir délier nos langues qu'au mo-

ment où la nécessité elle-même les contraindrait à s'expliquer; mais la dame ayant dans sa chaise une petite provision de Bourgogne, en fit monter deux bouteilles par sa fille de chambre. Ce renfort vint à propos. Lorsque le souper fut fini, et qu'on nous eut laissés seuls, nous nous sentîmes, grâce à nos rasades inspirantes, assez de force pour parler, du moins clairement, et aborder sans réserve tous les points chatouilleux de notre situation; nous l'examinâmes sous toutes les faces; nous en saisîmes tous les rapports : chaque nuance, chaque détail fut débattu avec scrupule pendant deux heures environ que dura la négociation.

Bref, il résulta entre nous un accord dont les articles furent définitivement conclus, arrêtés, stipulés en forme et manière de traité de paix; et j'ose dire avec autant de bonne foi et de religion de part et d'autre, qu'on en trouva jamais en aucun traité patent qui ait eu l'honneur d'être lancé à la postérité.

Ces articles furent conçus ainsi qu'il suit :

ARTICLE PREMIER.

Attendu que le droit primitif de la chambre à coucher appartient à monsieur, et monsieur

regardant le lit le plus proche du foyer comme étant aussi le plus chaud, il insiste pour que l'usage de ce lit soit mis en entier à la disposition de madame.

Accordé de la part de madame, à condition ce néanmoins que les rideaux du lit, vu la légèreté et transparence de leur tissu en coton, de plus leur étendue parcimonieuse qui ne leur permet pas de tenir fermés, seront par la fille de chambre, attachés à leur ouverture, soit avec des épingles, soit avec une aiguille et du fil, de façon à être réputés barrière valable et suffisante du côté de monsieur.

ARTICLE SECOND.

Il est requis de la part de madame que monsieur passera toute la nuit couché et enveloppé dans sa robe de chambre.

Refusé, attendu que monsieur n'a point avec lui de robe de chambre, et ne possède en son porte-manteau que six chemises, et une culotte de soie noire.

Cette particularité, relative à la culotte, apporta une différence notable dans la rédaction du second article, sans cependant en changer l'esprit, et comme elle présentait un équivalent raisonnable de la robe de chambre, il fut con-

venu et stipulé que je passerais toute la nuit revêtu de ma culotte de soie noire.

ARTICLE TROISIÈME.

A dater du moment où monsieur sera dans son lit, le feu couvert, la chandelle éteinte, il est expressément requis et stipulé de la part de madame, que monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé. Toutefois sous la réserve suivante : les prières et oraisons que pourra faire monsieur, ne seront en aucun cas réputées une infraction au traité.

Il n'y avait dans nos conventions mutuelles d'autre omission un peu marquante que celle concernant les moyens préalables d'exécution, et la manière dont monsieur et madame seraient tenus de se déshabiller pour se mettre au lit. Il n'y avait bien certainement qu'une façon de s'y prendre convenablement.

Je laisse à la discrétion du lecteur le soin de la déterminer, en protestant d'avance que si elle n'est pas la plus correcte de la nature, c'est la faute de sa propre imagination, contre laquelle ce ne serait pas la première plainte raisonnable que je pourrais porter.

Lorsque nous fûmes couchés, soit agitation

naturelle, soit insomnie résultante de la nouveauté de ma situation, soit enfin toute autre cause que je ne connaisse pas, il est constant que je ne pus fermer les yeux : j'essayai toutes les positions; tantôt celle-ci, tantôt celle-là. Je pris toutes les postures; je me tournai et me retournai en cent façons, jusqu'à une heure après minuit. Enfin la patience et la nature se trouvant en moi, également poussées à bout, OH! MON DIEU! m'écriai-je. Vous avez rompu nos conventions, monsieur, me dit la dame. Je lui demandai mille pardons, et soutins que ce n'était de ma part qu'une oraison jaculataire. Elle s'obstina à dire que c'était une véritable infraction au traité. Je persistai à démontrer que ce cas était littéralement prévu et réservé dans une clause spéciale du troisième article.

La dame ne voulait point en démordre, ni rien céder de ses prétentions, cela même fut cause que sa barrière se trouva notablement affaiblie; car dans la chaleur de la dispute, j'entendis clairement deux ou trois épingles tomber des rideaux sur le carreau.

Je vous donne ma parole d'honneur, madame, lui dis-je en allongeant le bras vers elle, avec le geste de l'assertion.

(J'allais ajouter que pour tout au monde je ne voudrais pas blesser la plus petite loi de la décence).

Mais la fille de chambre, qui avait entendu la contestation élevée entre nous, et qui craignait que les hostilités ne vinssent à s'en suivre, sortit silencieusement de son cabinet, et se glissant, à la faveur des ténèbres, s'avança si avant dans l'intervalle qui nous séparait, qu'elle se trouva en première ligne entre moi et sa maîtresse. Ainsi, lorsque j'allongeai le bras hors du lit, je ne saisis réellement de la fille de chambre, que....

SUITE ET CONCLUSION

DU

VOYAGE SENTIMENTAL.

PRÉFACE.

La suite du Voyage Sentimental n'est pas présentée comme une production de la plume de Sterne.

La manière brusque dont se termine ce Voyage semblait exiger une suite; et il est certain que si l'auteur eût vécu plus long-temps, il eût terminé cet ouvrage. Les matériaux étaient prêts. L'intimité qui subsistait entre Sterne et l'éditeur, l'a mis à portée d'entendre souvent son ami raconter les incidens les plus remarquables de la dernière partie de son dernier Voyage : et ses récits ont fait tant d'impression sur son esprit, qu'il croit avoir retenu ces particularités assez bien pour pouvoir les publier. Il s'est attaché à imiter le style et la manière de son ami. Mais y est-il parvenu? c'est au lecteur à en

juger. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage peut aujourd'hui passer pour complet; et ceux qui ont lu le Voyage Sentimental d'Yorick, et dont la curiosité était restée en suspens, n'ont plus rien à désirer pour ce qui concerne les faits, les événemens et les observations.

SUITE DU CAS DE DÉLICATESSE.

Je pris à la femme de chambre... quoi? la main. Non, non : subterfuge grossier, M. Yorick. Trop grossier, en vérité. Voilà ce que diront un critique, un casuiste et un prêtre. Eh bien, je parie ma culotte de soie noire (c'était la première fois que je la mettais) contre une douzaine de bouteilles de vin de Bourgogne, pareil à celui que nous bûmes hier au soir (car je voulais parier avec la dame), que ces messieurs ont tort. Cela n'est guère possible, répondent mes clairsvoyans censeurs; la conséquence est trop visible pour qu'on s'y méprenne.

La femme de chambre était, j'en conviens, aussi vive que peut l'être une Française, et une Française de vingt ans. Cependant, si l'on examine la circonstance, si l'on fait attention que cette fille avait le visage tourné du côté de sa maîtresse, afin de couvrir la brèche occasionnée par la chute des épingles, je crois que les géomètres les plus habiles auraient bien de la peine à démontrer la ligne que mon bras a dû décrire pour prendre à la femme de chambre....

— Vous le voulez pourtant, je vous l'accorde; mais était-ce ma faute? Savais-je dans quel état se trouvait cette fille? Où vais-je m'imaginer qu'elle viendrait sans être habillée? Hélas! une chemise pour tout vêtement, c'est une armure bien légère pour une affaire qui pouvait être aussi chaude.

Il est vrai que si elle eût été d'un caractère aussi taciturne que la femme de chambre parisienne que je rencontrai avec ses *égaremens du cœur*, tout allait pour le mieux. Mais cette Lyonnaise bavarde n'eut pas plutôt senti ma main, qu'elle se mit à crier, comme si l'on eût voulu la tuer. En effet, quand elle m'aurait vu armé d'un poignard; quand c'eût été à sa vie et non à sa vertu que j'en aurais voulu, elle n'aurait pas poussé des cris plus perçans. *Ah! milord! ah! madame! monsieur l'Anglais, il y est! il y est!*

L'hôtesse et les deux voituriers accoururent. Pouvaient-ils en conscience rester tranquilles dans leurs lits, pendant qu'on s'égorgeait? car ils le croyaient ainsi. La pauvre hôtesse était toute tremblante; elle invoquait Saint-Ignace, et les signes de croix se succédaient avec une rapidité incroyable. Les voiturins, dans cette bagarre, avaient oublié leurs culottes, et n'é-

taient pas dans un état plus décent que moi ; car j'avais sauté à bas de mon lit, et j'étais debout auprès de la dame, lorsqu'ils entrèrent dans notre chambre.

Quand on fut revenu de la première surprise, on demanda à la jeune fille ce qui l'avait fait crier ; si des voleurs avaient enfoncé sa porte. Point de réponse. Mais elle eut la présence d'esprit de s'enfuir précipitamment dans son cabinet.

Comme il n'y avait qu'elle qui pût donner des éclaircissemens, et qu'elle s'y refusait, j'allais échapper aux soupçons ; mais malheureusement en me tournant et retournant dans mon lit, sans pouvoir me rendormir, j'avais fait sauter un bouton très-essentiel de ma culotte de soie noire, et l'autre s'était échappé de la boutonnière. Ainsi, il était clair que j'avais violé l'article de notre capitulation relatif à la culotte.

Je vis les yeux de la dame piémontaise se porter sur l'objet ; et, comme les miens suivaient leur direction, je reconnus que, quoique j'eusse ma culotte, l'état dans lequel je me trouvais devait faire rougir la pudeur, plus que ne pouvait le faire la nudité des deux voiturins, ou la chemise déchirée de notre hô-

tesse, ou même les charmes en désordre de la dame. J'étais, Eugène, debout tout près d'elle, quand elle m'aperçut..... Cette découverte lui fit faire un retour sur elle-même. Elle se renfonça bien vite dans son lit, s'enveloppa dans ses couvertures, et ordonna qu'on apportât promptement le déjeûner.

A ce signal, tous les curieux se retirèrent, et nous pûmes dès-lors entrer en conférence réglée, et discuter librement les articles de notre traité.

LA NÉGOCIATION.

Comme les épingles, avec lesquelles on se croyait bien en sûreté, n'avaient pas produit l'effet qu'on s'en était promis, la dame piémontaise, en négociateur habile, se tint armée sur tous les points, avant de renouer les conférences. Elle comptait autant sur les artifices de sa coquetterie que sur la souplesse de son génie. Les femmes ont une rhétorique surnaturelle, à laquelle il est impossible de résister. Mais voici le café au lait; à peine ai-je le temps de faire mes dispositions.

La dame. « Je ne suis pas surprise, monsieur, que la mésintelligence règne si souvent

entre la France et l'Angleterre. Votre nation compte pour rien l'infraction des traités, même sans provocation. »

Yorick. « Pardon, madame : mais daignez réfléchir un instant. Il avait été stipulé par le troisième article que monsieur pourrait faire ses prières ; et, jusqu'à ce moment, je n'avais fait qu'une oraison jaculatoire ; cependant votre femme de chambre, par ses cris extraordinaires et même incompréhensibles, m'avait jeté dans des convulsions si violentes, que je puis vous assurer que je n'étais point du tout à mon aise.

La dame. « Pardon vous-même, monsieur ; mais vous avez enfreint tous les articles, excepté le premier ; et encore la barrière dont on était convenu a-t-elle été renversée. »

Yorick. « Madame voudra bien observer que c'est elle-même qui l'a renversée, dans le feu de la discussion, sur le troisième article. »

La dame. « Mais, monsieur, la culotte ? »

Yorick. « C'est me toucher au vif, je l'avoue, madame, j'ai dû vous paraître coupable ; mais soyez sûre que la volonté n'y était

pour rien. L'infraction que vous me reprochez a été le résultat d'un pur accident.»

La dame. «Mais est-ce aussi par accident que vous avez porté deux mains criminelles sur ma femme de chambre?»

Yorick. «Deux mains criminelles, madame! je ne l'ai touchée que d'une main : et un jury de vierges ne verrait pas autre chose dans cette affaire qu'une sensation fortuite.»

Cette conférence se termina par un nouveau traité dans lequel tous les cas furent prévus, hôtelleries, lits, épingles aux rideaux, femmes de chambre nues, culottes malheureuses, boutons, etc., etc., etc. Il se fût agi d'une nouvelle convention pour la démolition du port de Dunkerque, ou de celui de Mardik, qu'on aurait pas déployé une politique plus circonspecte. Rien ne fut laissé à la mauvaise foi ou au hasard.

VOEUX EN FAVEUR DES PAUVRES.

Nature! sous quelque forme que tu te montres; sur les montages de la nouvelle Zemble, ou sur le sol brûlant des tropiques; tu es toujours aimable! toujours tu guideras

mes pas! Avec ton secours, la vie confiée à cette faible et frêle machine sera toujours conforme à la raison et à la justice. Ces douces émotions que tu inspires par une sympathie organisée dans toutes les parties, m'apprennent à sentir, à prendre part au malheur des autres, à compatir à leur misère; elles sont pour moi la source d'une satisfaction, d'une félicité ineffable. Comment donc les infortunes passagères du moment peuvent-elles obscurcir ton front, ce front où la sérénité devait fixer son empire? Loin d'ici, méchant *spleen* aux yeux jaunes! empare-toi de l'hypocrite au cœur double, au regard louche; saisis ce misérable qui soupire, même en contemplant ses trésors, et tremblant en pensant à la fragilité des portes et des verroux; mais songe donc, insensé, que la vie elle-même est plus fragile encore; calcule les jours que tu as encore à vivre; dix années peut-être; et peut-être moins. Ne garde que ce qu'il te faut pour ce trajet si court, et donne le reste au véritable indigent.

Puisse ma prière être exaucée, et la misère disparaître de dessus la terre! chaque mois sera pour le pauvre un mois de vendange.

AMITIÉ.

Quelque prêtre rigide s'imaginera peut-être que c'était avant le déjeûner que je faisais cette prière, et pour que ma négociation avec la belle Piémontaise eût un heureux succès : cela peut-être.

Ma vie a été un tissu d'accidens ourdi par les mains de la fortune sur un patron bizarre, mais sans être rebutant. Le fond en est léger et riant; les fleurs en sont si variées, que le plus habile des ouvriers de l'imagination aurait bien de la peine à l'imiter.

Une lettre de Paris, de Londres, de vous, Eugène! ô mon ami! je serai avec toi, à l'hôtel de Saxe, avant deux fois vingt-quatre heures.

LE COMBAT.

Ainsi, bel ange, je te rencontrerai à Bruxelles; mais ce ne sera qu'à mon retour d'Italie. Je traverserai l'Allemagne pour me rendre en Hollande, par la route de Flandre. Quel combat entre l'amour et l'amitié! ah! madame de L....! la porte de la remise a été fatale à la paix de mon cœur. La boîte de corne du bon moine vous replace à chaque instant sous mes yeux.

Si j'ai jamais désiré avoir un cœur de roche, insensible au plaisir comme à la peine, c'est aujourd'hui. Insensé! qu'ai-je dit? j'ai blasphémé contre la religion du sentiment. J'expierai mon crime. Comment? en faisant à l'amitié le sacrifice de mes affections les plus douces; dussé-je en mourir!

LA FAUSSE DÉLICATESSE.

Ma résolution une fois prise, je me mis à préparer les excuses que la politesse voulait que je fisse à la belle Piémontaise, pour un départ aussi brusque; c'était une infraction au traité que nous avions fait ensemble, et qui me liait jusqu'à Turin. Il me fallait donc un manifeste apologétique. Si notre première convention avait essuyé quelques atteintes, les incidens et accidens qui avaient occasionné cette apparence de violation pouvaient tenir lieu de justification. Mais ici c'était violer ouvertement un second traité, après une ratification solennelle et religieuse. Comment donc ose-t-on faire aux potentats de la terre un crime d'une reprise d'hostilités après un traité définitif, quand on voit cette foule d'événemens inattendus et imprévus qui peuvent rouvrir le

temple de Janus ? Pendant que je faisais ce beau soliloque, la dame entra dans ma chambre, et me dit que les voituriers étaient prêts ainsi que leurs mulets. Eugène, si la rougeur peut être un signe de modestie naturelle ou de honte, et non la marque du crime, je t'avouerai que mon visage devint cramoisi, et que ma langue me refusa le service. « Madame... une lettre », je ne pus en dire davantage. Elle vit ma confusion, mais elle ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

« Nous resterons, monsieur, jusqu'à ce que vous ayez fini votre lettre. » Mon trouble redoubla ; et ce ne fut qu'après une pause de quelques minutes, qu'appelant à mon aide toutes les puissances de la résolution et de l'amitié, je pus lui dire : « Il faut que j'en sois moi-même le porteur. »

T'est-il jamais arrivé, dans un besoin pressant, de t'adresser à un ami équivoque pour lui demander de l'argent ? Que se passait-il alors dans ton ame pendant que tu examinais l'agitation de ses muscles, que tu voyais la terreur ou la compassion se peindre dans ses yeux, et que ton homme faisant taire les tendres émotions du cœur, et se tournant vers toi, avec un sourire malin, te demandait :

« Où sont mes sûretés? » As-tu jamais brûlé pour une beauté impérieuse, dans laquelle tu avais concentré tes vœux, tes espérances et ton bonheur? C'en est fait : la résolution en est prise. Tu lui découvres le secret de ton cœur: tu tiens, dans ce moment terrible, les yeux fixés sur les siens. Malheureux! que vas-tu devenir? Son indignation éclate, chacun de ses regards est un trait qui te tue. Voilà précisément, Eugène, ce qui m'arrive. Figure-toi la belle Piémontaise recueillant tout son orgueil et toute sa vanité dans un même foyer, le tout renforcé par le ressentiment dont est animée une femme qui se croit outragée.

« C'est sans doute là, monsieur, de la politesse anglaise; mais elle ne convient pas à d'honnêtes gens. »

« Eh! madame! au nom du destin, du hasard ou de la fatalité, ou de tout ce qu'il vous plaira, pourquoi les incidens, les bizarreries de ma vie attirent-ils à une nation entière un pareil reproche? »

Ce n'est pas bien, belle Piémontaise, mais, pars! que le bonheur te suive et t'accompagne partout.

OPINIATRETÉ.

Mais cette difficulté n'était pas la seule que j'eusse à surmonter en changeant le plan de mes opérations. Le voiturier avec lequel j'étais convenu qu'il me conduirait à Turin, ne voulait pas retourner à Saint-Michel avant d'avoir achevé son voyage, parce qu'il s'attendait à trouver un voyageur qui lui paierait son retour. Je lui représentai inutilement ce qu'il gagnerait pour une course aussi courte, et qu'il trouverait probablement à Saint-Michel quelque personne qui voudrait aller à Turin. Non ; il était obstiné comme ses mules : on eût dit qu'il y avait entre eux une sympathie de caractère, qu'il faut peut être attribuer à ce qu'ils vivaient et conversaient constamment ensemble. Toute ma rhétorique, tous mes raisonnemens ne firent pas plus d'impression sur cet homme, que les excommunications et les anathèmes lancés religieusement par le clergé de France contre les rats et les chenilles, n'en font sur ces animaux.

Voyant que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de payer le retour, comme si nous avions été jusqu'à Turin, je finis par y consentir ; et, avec ma philanthropie ordinaire,

je commençai à imputer cette soif du gain, si universellement dominante, à quelque cause cachée dans notre structure, ou à quelques particules invisibles d'air que nous humons avec notre première aspiration en poussant, quand nous faisons notre entrée dans ce monde, un cri de mécontentement pour le voyage qu'on nous force à faire.

LE HASARD DE L'EXISTENCE.

« Le cri de mécontentement pour le voyage qu'on nous force à faire » cette idée me plait; je la crois neuve et très-bien adaptée à ma situation présente : je remontai dans ma chaise, en adressant un sourire gracieux aux mules qui semblaient avoir communiqué toutes leurs mauvaises qualités à leur conducteur, et je roulai dans mon esprit quelques conclusions étranges et sans liaison, que je tirais de cette pensée que je trouvais si heureuse.

Si donc, me disais-je, nous sommes forcés à ce voyage de la vie; si nous sommes engagés dans cette route sans le savoir, et sans y avoir consenti; si, sans un certain concours fortuit d'atomes, nous eussions pu être une pipe à fumer, ou une oie, ou un singe; pourquoi som-

mes-nous responsables de nos passions, de nos folies, et de nos caprices? Si vous, ou moi, Eugène, nous étions forcés par quelque tyran à devenir des courtisans, avant d'avoir appris à danser, serions-nous punissables pour avoir fait gauchement la révérence? ou, si ayant appris à danser, mais ignorant tout-à-fait l'étiquette de la cour, on me faisait malgré moi maître des cérémonies, faudrait-il m'empaler à cause de mon ignorance? Que d'Alexandres ou de Césars ont été perdus pour le monde par une maladresse dans l'acte important de la conception! Fais attention à cela, Eugène, et ris de la prétendue importance des plus grands monarques de la terre.

MARIE.

A mon arrivée à Moulins, je demandai des nouvelles de cette infortunée, et j'appris qu'elle avait rendu le dernier soupir, dix jours après celui où je l'avais vue. Je m'informai de la place où elle avait été enterrée, et je m'y transportai: mais pas une pierre qui dise où elle repose! Néanmoins, voyant un espace de terre qui avait été fraîchement remuée, je n'eus pas de peine à trouver sa tombe. J'y payai le tribut dû à sa vertu, et je lui accordai une larme.

Hélas! ame si douce, tu es partie! mais c'est pour aller te ranger parmi ces anges dont tu étais une image sur la terre. Ta coupe d'infortunes était pleine, trop pleine, et elle s'est répandue dans l'éternité. La tourmente de la vie s'est convertie pour toi en un calme plein de douceurs.

LE POINT D'HONNEUR.

Après avoir rendu ces honneurs aux mânes de Marie, je remontai dans ma chaise, et me laissai aller au fil de mes pensées sur le bonheur et le malheur de l'espèce humaine : je fus tiré de ma rêverie par un cliquetis d'épées. J'ordonnai au postillon de s'arrêter, et mettant pied à terre, j'allai vers l'endroit d'où le bruit partait. C'était un petit bois qui touchait à la route. J'eus de la peine à y arriver, parce que le chemin qui y conduisait était tortueux et malaisé.

Le premier objet qui se présenta à ma vue fut un beau jeune homme, qui me parut expirant d'une blessure qu'il venait de recevoir d'un autre homme qui n'était guère plus âgé, et qui pleurait sur lui, tenant dans sa main une épée encore fumante. Je restai quelques instans immobile de frayeur. Revenu de ma

surprise, je demandai quelle avait été la cause de ce combat sanglant; on ne me répondit que par un nouveau torrent de larmes.

A la fin, essuyant les pleurs dont ses joues étaient baignées, le malheureux me dit en soupirant : « Mon honneur, monsieur, m'a forcé à une action que ma conscience condamnait : mais je n'ai pas écouté la voix de ma conscience : en déchirant le sein de mon ami, j'ai percé mon propre cœur; et la blessure est profonde : je n'en guérirai jamais! » ses transports de douleur recommencèrent.

Quel est donc ce fantôme, honneur! qui plonge un fer homicide dans ce sein où l'on voudrait verser du baume? Traître! perfide! tu marches tête levée sous l'habit de la coutume, ou plutôt de la mode ridicule qui, formée par le caprice, est devenue une loi, un code de lois, inconnu à nos ancêtres, inconnu aux peuples barbares. Ce code sanguinaire était donc réservé pour ce siècle de luxe, de lumières et de raffinement; pour le séjour des muses; pour la résidence des grâces.

LA RECONNAISSANCE.

FRAGMENT.

La reconnaissance est un fruit qui ne peut

venir que sur l'arbre de la bienfaisance : avec une origine aussi noble, une origine céleste, la reconnaissance est nécessairement une vertu parfaite.

Pour moi, dit *Multifarius Secundus*, je n'hésiterai pas à la placer à la tête de toutes les autres vertus ; d'autant plus que le Tout-Puissant lui-même n'en exige pas d'autre de nous : elle est la source de toutes celles qui sont nécessaires pour le salut.

Les payens eux-mêmes faisaient un si grand cas de cette vertu, qu'ils avaient imaginé en son honneur trois divinités, sous le nom de *Graces*, qu'ils nommaient *Thalie*, *Aglaé* et *Euphrosine*. Ces trois déesses présidaient à la reconnaissance ; on avait jugé qu'une seule ne suffisait pas pour honorer une vertu si rare. Il faut observer que les poëtes les ont représentées nues, pour faire comprendre que, lorsqu'il s'agit de bienfaisance et de reconnaissance, nous devons agir avec la plus grande sincérité, et sans le moindre déguisement. Elles étaient peintes en vestales, et dans la fleur de la jeunesse, pour faire sentir que les bons offices doivent toujours être récens dans notre mémoire, et que notre reconnaissance ne doit jamais s'affaiblir, ou plier sous le poids

du temps, et que nous devons chercher toutes les occasions de témoigner combien nous sommes sensibles aux bienfaits que nous avons reçus. On leur donnait une figure douce et riante pour signifier la joie que nous éprouvons quand nous exprimons les obligations que nous avons. Leur nombre était fixé à trois, pour montrer que la reconnaissance doit être trois fois plus grande que le bienfait : elles se tenaient toutes trois par la main, pour faire voir que les services et la gratitude doivent être inséparables.

Voilà ce que nous ont appris ces païens que nous damnons. Chrétiens ! souvenez-vous que vous leur êtes supérieurs ; mais prouvez votre supériorité par vos vertus.

LE COMPAGNON DE VOYAGE.

Le malheureux inconnu, tout en déplorant la mort de son ami, oubliait sa propre sûreté : comme j'aperçus quelques hommes à cheval, à une certaine distance, je conjecturai qu'ayant eu peut-être connaissance du duel qui devait avoir lieu, ils venaient à la recherche des combattans : je le conjurai de monter dans ma chaise, afin de gagner Paris, avec toute la promptitude possible. Il pouvait s'y tenir ca-

ché jusqu'à ce que son affaire eût été arrangée, ou, si elle prenait une mauvaise tournure, il s'échapperait et passerait en pays étrangers.

Mes remontrances eurent leur effet ; et, avec quelques instances de plus, j'obtins de lui que nous ferions route ensemble.

Quand nous eûmes fait environ une lieue, je remarquai que ses pleurs étaient moins abondans, sa poitrine moins agitée, tout son extérieur plus tranquille. Nous n'avions pas encore ouvert la bouche, depuis que nous étions entrés dans la voiture : voyant qu'il n'était pas éloigné de me raconter la cause de son malheur, je l'en priai poliment, et sans importunité : il y consentit.

L'HISTOIRE.

Je suis, dit-il, fils d'un membre du parlement de Languedoc. Ayant fini mes études, je vins passer quelques mois à Paris, où je me liai avec un gentilhomme un peu plus jeune que moi. Il était d'une famille distinguée, et devait hériter d'une fortune considérable. Ses parens l'avaient envoyé à Paris, autant pour perfectionner son éducation, que pour l'éloigner d'une jeune demoiselle d'un rang inférieur au sien, dont il paraissait très-épris.

Il me révéla sa passion pour cette jeune personne qui avait, disait-il, fait tant d'impression sur son cœur, que le temps ni l'absence ne pourraient en effacer son image chérie. Il entretenait avec elle une correspondance très-suivie. Les lettres de la demoiselle semblaient respirer le retour le plus tendre. Il me consulta sur ce qu'il devait faire, et je lui donnai les conseils que je jugeai les meilleurs : je ne prétendis pas le guérir de son amour : sa maîtresse, à l'entendre, était belle comme Vénus ; et si l'on peut se prendre de passion d'après un portrait peint par un admirateur aussi brûlant, celui qu'il m'en faisait était bien propre à exciter toutes les émotions de la tendresse. J'applaudis donc à son choix ; et comme nous pensions, absolument l'un comme l'autre, que la fortune et la grandeur ne pouvaient rien, quand elles se trouvent en opposition avec le bonheur, nous regardions comme le plus grand de tous les maux la tyrannie des parens qui forcent leurs enfans à se marier contre leur inclination.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de mon père qui me rappelait dans mon pays. Comme son ordre était très-positif, et n'était accompagné d'aucune raison, je craignais que

quelques unes de mes petites galanteries (car c'est un mal auquel il est impossible d'échapper dans un pays comme Paris) ne fussent parvenues à sa connaissance, je me disposai donc à partir, et fis tristement mes préparatifs. Mon chagrin n'était que trop bien fondé. Les derniers fonds qu'on m'avait fait passer devaient me durer trois mois : le premier à peine fini, je n'avais plus rien. Il m'était impossible de voyager sans argent ; mais mon généreux ami me prévint dans cette occasion. Il m'offrit une petite boîte qu'il me pria de garder pour l'amour de lui. L'ayant ouverte, j'y trouvai une lettre de change à vue sur un banquier, la somme était plus que suffisante pour mes frais de route.

Comme il ne laissait jamais échapper l'occasion d'écrire à sa chère Angélique, je lui demandai une lettre pour elle : car elle demeurait dans le voisinage de mon père. Je me chargeai aussi de lui porter le portrait de son amant, peint par un artiste des plus célèbres de Paris, et garni d'un riche entourage de brillans : elle devait le porter en bracelet.

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.

Je quittai Paris et tous ses plaisirs avec la plus grande répugnance. Mais ce qui m'affligeait le plus c'était la perte de mon camarade, de mon ami : nous vivions ensemble comme deux frères. On nous nommait quelquefois Pylade et Oreste. A mesure que j'approchais, je pensais davantage aux reproches que j'allais essuyer de mon père, pour mes folies et mes extravagances ; je me disposais à recevoir la correction paternelle avec humilité, avec le respect qu'un fils, et un fils prodigue doit à son père.

Mais quelle fut ma surprise quand j'entendis ce bon père, qui s'était précipité vers moi au moment où j'entrais, avec un visage tout rayonnant de joie, s'écrier : mon fils, l'empressement que vous avez témoigné à m'obéir vous rend encore plus cher à mon cœur, et plus digne de la fortune qui vous attend. Je le remerciai de ses bontés pour moi ; mais je lui montrai ma surprise relativement à cette bonne fortune dont il me parlait. « Entrez, me dit-il, et ce mystère vous sera révélé. » En parlant ainsi, il me présenta à un vieux gentilhomme

et à une jeune dame, et me dit : « Monsieur, voici votre femme. » Il y avait dans cette saillie brusque, mais amicale de mon père, quelque chose de franc et d'honnête qui me parut infiniment préférable au ton mielleux des sycophantes de cour, espèce d'êtres que je n'ai jamais goûtés.

La jeune demoiselle rougit, et moi je restai immobile. Ma langue ne pouvait plus articuler, ni mes bras agir. Mes jambes fléchissaient : surpris à la vue de tant de beauté et d'innocence, je n'eus pas le temps de réfléchir ; un millier de cupidons s'emparèrent de mon cœur au même instant, et le subjuguèrent.

Revenu du trouble où cet événement inattendu m'avait jeté, je présentai du mieux que je le pus, mes respects à la compagnie, et l'on me complimenta sur mon heureuse alliance, comme si mon mariage était déjà fait : il est vrai qu'il était impossible de voir un objet aussi divin, sans en devenir éperdûment amoureux. C'était pour moi le comble du bonheur, que l'approbation de mon père eût précédé la mienne.

L'ENTREVUE.

Le dîner était servi, et la joie éclatait sur tous les visages, excepté sur celui de ma pré-

tendue : je l'attribuai à sa modestie et au trouble qu'avait dû lui causer mon apparition soudaine. Je saisis la première occasion favorable où je me trouvai seul avec elle, pour lui déclarer mes sentimens, et l'instruire de l'impression profonde qu'elle avait faite sur mon cœur.

Cette occasion se présenta bientôt après le dîner. En nous promenant dans le jardin, nous nous trouvâmes séparés du reste de la compagnie, dans un petit bois que la nature, dans un de ses momens de gaîté, semblait avoir réservé pour servir de retraite aux amans. « Madame, lui dis-je, après la déclaration que nous avons entendue, et la démarche concertée entre votre père et le mien, je me flatte que ce n'est pas vous offenser que de vous dire que rien ne manquerait à ma félicité, que je serais le plus heureux des hommes si j'apprenais de votre bouche que l'alliance qui se prépare a votre agrément, comme il paraît avoir celui de toutes les personnes qui nous entourent. Oh! dites-le moi, mon ange! dites-moi que ce n'est pas malgré vous que vous deviendrez mon épouse. Faites-moi du moins espérer que j'aurai une petite part à votre affection. Vous servir avec empressement,

m'étudier constamment à vous plaire, fera l'occupation de toute ma vie. »

« Monsieur, me répondit-elle, votre extérieur annonce une noble franchise : vous « détestez, j'en suis sûre, le mensonge et la « tromperie. Si je vous disais que je pourrai « vous aimer un jour, je vous tromperais ; « c'est impossible. »

« Ciel! qu'ai-je entendu! impossible de « m'aimer! Ai-je donc une forme si hideuse? « Suis-je donc un monstre? La nature m'a-t-« elle jeté dans un moule si grossier, que je « sois un objet de dégoût, d'horreur pour la « plus belle, la plus aimable des créatures? « s'il en est ainsi..... »

« Non, monsieur; vous êtes injuste envers « la nature, injuste envers vous-même. Vous « avez une figure aimable, une taille élégante, « un extérieur agréable, embelli encore de « tous les charmes de l'art, mais telle est ma « cruelle destinée. » Ici un torrent de larmes lui coupa la parole.

« Oh! madame, lui dis-je, en tombant à ses « genoux, je vous en conjure, écoutez la « prière du plus ardent de vos adorateurs. Ce « n'est pas parce que les ordres d'un père sem-« blent me donner un titre à votre main. Je

« ne veux la devoir qu'à vous-même. Mais, je
« vous en conjure, permettez-moi de m'ef-
« forcer à la mériter; permettez-moi de vous
« convaincre de la réalité de ma passion, aussi
« ardente qu'elle est insurmontable. »

Dieu! Quel fut mon étonnement lorsqu'en proférant ces dernières paroles, j'aperçus mon ami, l'ami que j'honorais, se précipiter de derrière le bosquet, en tirant son épée. « Lâche, s'écria-t-il, tu paieras ta trahison. »

La dame s'étant évanouie, il remit son épée dans le fourreau pour voler à son secours : on la remporta dans la maison, et il m'ordonna de le suivre. Je le suivis, ne sachant pas comment j'avais pu l'offenser, ni par quel enchantement il se trouvait dans la maison de mon père, tandis que je le croyais à Paris : pendant que nous nous rendions à la forêt, il s'expliqua en ces termes :

« Monsieur, j'ai été instruit de votre perfi-
« die, peu d'heures après que vous fûtes parti
« de Paris, et, quoique vous eussiez pris soin
« de me cacher le sujet de votre voyage, le
« soir même il n'était question que de votre
« mariage dans toute la ville. J'envoyai aussi-
« tôt chercher des chevaux de poste; et, comme
« vous voyez, je suis arrivé encore à temps

« pour rompre votre union avec Angélique. »

« Angélique! m'écriai-je; Dieu sait si votre « accusation, vos reproches sont injustes : « j'ignorais que cette demoiselle fût Angéli- « que. »

« Subterfuge puéril, répondit-il, et bon, « tout au plus, pour en imposer à un fou, ou « à un sot. Il me faut une autre satisfaction. « Avez-vous remis ma lettre et mon por- « trait? »

« Non; cela m'a été impossible. »

« Lâche, lâche! Non : tu trouvais qu'il était « plus sage de travailler pour toi-même. J'ai « entendu tout ce que tu as dit; il est donc « inutile que tu ajoutes le mensonge à la per- « fidie. »

Ce fut en vain que je demandai à lui prouver mon innocence; que je promis de renoncer à toutes mes prétentions sur Angélique, et de voyager dans les contrées les plus éloignées, afin de l'oublier : il fut inexorable. Je ne pus jamais parvenir à lui persuader que je ne l'avais pas trompé à Paris; que j'avais ignoré qu'Angélique fût la personne à laquelle j'adressais mes vœux; en un mot, nous arrivâmes à l'endroit où vous nous avez trouvés; et là, malgré toute ma répugnance, je fus obligé de

me défendre, après m'être vu traité à plusieurs reprises de lâche, d'infâme, de poltron : vous savez le reste. Ainsi parla mon compagnon de voyage, et ses larmes recommencèrent à couler.

L'AUBERGE.

Cette histoire touchante avait fait sur moi une impression si pénible, que je fus très-aise d'apercevoir une petite auberge sur le bord de la route : j'avais grand besoin d'un peu de repos. Nous y entrâmes.

L'hôtesse nous souhaita le bon jour : c'était une femme de bonne mine, assez en embonpoint, ni jeune, ni vieille, ou comme on dit en France, d'un certain âge ; ce qui ne dit pas grand'chose. Je lui donnai donc environ trente-huit ans. Un cordelier la quittait au moment où nous entrions : elle regardait ce bon père d'un œil si tendre et si pieux, qu'il était aisé de voir qu'elle sortait de confesse. Son mouchoir était un peu chiffonné : il y manquait quelques épingles ; son bonnet n'était pas tout-à-fait droit sur sa tête ; mais on pouvait attribuer ce léger désordre à la ferveur de sa dévotion et à l'empressement avec lequel elle était accourue au devant de ses nouveaux hôtes.

Nous demandâmes une bouteille de Champagne. Messieurs, j'en ai d'excellent. Il n'a pas son pareil en France. Je vois bien que monsieur est Anglais. Mais, quoique nos deux nations soient en guerre, je rendrai toujours justice aux individus : il faut avouer que les milords anglais sont les seigneurs les plus généreux de l'Europe : je commettrais donc une grande injustice, si je présentais à un Anglais un verre de vin qui ne fût pas bon pour la bouche du *grand monarque*.

Il n'y avait pas à se quereller avec une femme sur un point aussi délicat ; et quoique nous vissions bien, mon compagnon et moi, que c'était la plus mauvaise bouteille de Champagne dont nous eussions jamais tâté, je le louai généreusement, le payai de même, et je fis de grands complimens à la maîtresse, sur sa *politesse*.

A notre arrivée à Paris je remis mon compagnon de voyage à son ancien logis, rue Guénégaud : il se proposait de se déguiser en abbé, espèce de gens qui font très-peu de sensation dans cette ville. Il faut pourtant en excepter ceux qui font profession de bel esprit, ou qui sont de déterminés critiques. Il me promit de venir me trouver au café Anglais,

vis-à-vis le Pont-Neuf, à neuf heures du soir, afin que nous pussions souper ensemble, et délibérer sur ce qu'il aurait à faire pour se mettre en sûreté. Il était alors cinq heures; ainsi j'en avais quatre devant moi pour muser et chercher un gîte. Pouvais-je faire un meilleur emploi de mon temps, que d'aller causer quelques instans avec mon aimable marchande de gants.

D'abord il n'y avait pas dans toute la ville une femme mieux au fait des logemens à louer. Sa boutique était une espèce de bureau d'adressc pour les hôtels vides. Il est vrai que je ne le savais pas quand j'y entrai. Mais cette circonstance serait-elle moins en ma faveur parce que je ne l'avais pas prévue? En second lieu, jamais femelle ne fut plus habile à savoir la nouvelle du jour; et il fallait que je découvrisse si l'affaire de mon ami était déjà connue à Paris; mais cette recherche demandait de la précaution et de l'adresse: il fallut donc passer dans l'arrière-boutique.

LES ARMOIRIES.

PARIS ET LONDRES.

Paris, ton emblême est un vaisseau: la

Seine cependant n'est pas navigable. Que ne prends-tu pour armes la croix de Londres avec une Notre-Dame ? car ton vaisseau remonte la Tamise avec le flux, et jette l'ancre dans le port marchand.

Dans laquelle des neuf cent rues (je ne parle que des petites) de cette *capitale* du monde (car le moyen de contester aux Parisiens une dénomination qui, à la vérité n'a jamais dépassé de leur ville), dans laquelle, dis-je, de ses neuf cents rues prendrai-je un logement ? mais doucement : c'est ici que demeure ma belle marchande de gants. Elle est sur sa porte. Les filets de l'amour, fiction des poëtes, sont une réalité chez elle. « Madame, ma bonne fortune m'a jeté encore une fois dans votre quartier, sans que j'y pensasse. Comment se porte madame ? A merveille, monsieur, enchantée de vous voir. »

Quelle urbanité ! quelle politesse de langage ! et c'est la femme d'un gantier qui parle ainsi.

L'ARRIÈRE-BOUTIQUE.

Il n'y avait pas dix minutes que nous étions dans l'arrière-boutique, et ma belle marchande avait déjà coulé à fond toutes les nouvelles du

jour. Je fus bientôt au fait des nouvelles liaisons entre les danseurs de l'Opéra, les filles d'honneur, les filles de joie, et les milords anglais, les barons allemands et les marquis italiens. La rapidité avec laquelle elle défilait son chapelet ne peut se comparer qu'à celle du Rhône, ou à la chute du Niagara. Dans l'espace de dix minutes, j'avais recueilli assez d'anecdotes scandaleuses pour en composer deux gros volumes. « Mais à propos, dit-elle, avez-vous quelques échantillons de nos nouvelles manufactures de gants? » « Où en trouve-t-on? » Elle descend un carton, et me fait voir une charmante collection. « Voilà des gants d'amour: M. le duc D*** en est l'inventeur. C'est une histoire singulière; il faut que je vous la raconte. Madame la duchesse a pour sigisbé un officier écossais, qui a des éruptions d'un genre particulier. Vous savez, monsieur, que cette nation est sujette à une maladie qui lui est propre, c'est tout comme chez nous : tous les pays ont leurs maux. Le valet de chambre de madame dit en confidence à monsieur qu'il craignait que le capitaine n'eût communiqué à sa seigneurie quelque chose qu'il n'osait pas nommer. « Qu'est-ce que c'est, dit le duc? ce n'est pas la gale? » Le valet de chambre leva

les épaules, et la duchesse entra. La politesse ne permettait pas au duc de demander un éclaircissement à son épouse : il travailla donc à imaginer un moyen d'éviter la contagion. Il avait entendu parler d'un colonel anglais qui avait eu une très-bonne idée dans une circonstance à-peu-près semblable. Mais son nom, qu'il avait donné à sa découverte, était si barbare, qu'il était impossible de le prononcer, sans blesser la décence. Le duc appela donc la sienne, les *gants d'amour*; et maintenant ces gants sont en grande faveur à Paris. Mais il est bon que vous sachiez que la duchesse n'avait pas été inoculée, et qu'elle mourut de la petite vérole quelques mois après. On dit que ses médecins s'étaient trompés sur la nature de sa maladie : ils n'avaient jamais été dans votre pays, et avaient oublié que la gale, ou toute autre maladie cutanée ou non, peut se transplanter ici; mais j'espère, ajouta-t-elle, en me lançant à travers ses longs cils un regard amoureux qui pénétra dans mon cœur plus avant que je n'aurais cru un coup-d'œil capable de le faire; vous êtes amateur de la mode, j'espère que vous porterez de ces gants : j'en suis même bien sûre; tout le monde en porte.

A ces mots elle en tira plusieurs paires de

différentes grandeurs. Je les rejetai presque tous comme étant trop grands pour ma main. A la fin elle m'en montra une paire que je crus me convenir à peu près. Je vais vous les essayer, monsieur; mais il faut que votre main soit bien petite pour qu'ils vous aillent : au contraire, madame, comme elle est très-chaude dans ce moment, je crois que vous pouvez m'en essayer qui soient plus grands. « Elle se mit à côté de moi, et, y mettant les deux mains, elle avait presque achevé la besogne, lorsque son mari vint à passer par la salle. Il secoua la tête en disant : Faites, faites, ne bougez-pas.

L'EFFET.

Je ne sais comment vous expliquer cela, mais j'ai toujours éprouvé dans mon corps une espèce de tremblement quand un mari m'a trouvé en tête-à-tête avec sa femme, quoique dans une attitude très-honnête. Certes, on ne niera pas que celle dans laquelle nous étions, la jolie marchande et moi, ne fût extrêmement décente : d'ailleurs, c'était pour affaire. Peut-on blâmer une marchande de gants de ce qu'elle les fait essayer dans son arrière-boutique?

Quoi qu'il en soit, l'apparition subite du bon homme avait rendu les gants presque inutiles; ma main, je ne sais par quelle espèce de sympathie, tremblait tellement qu'elle ne put plus faire son office. Elle glissa à travers le gant, et s'échappa de celle de ma belle. « Mon Dieu! dit elle, qu'avez-vous? » « Je répondis très-à-propos, ma foi, madame, je n'ai rien..» Vous vous trouvez mal, monsieur : prenez une goutte de liqueur. Elle en avait dans un cabinet à côté, et elle m'en présenta. Ce cordial produisit quelque effet, mais pas assez pour dissiper le trouble de mes esprits, occasionné par l'apparition seule du mari : ensorte que je n'eus pas le courage d'essayer de sa jolie main une seconde paire de gants; mais je la priai de m'en mettre de côté une couple de paires des plus petits. « De quelle couleur monsieur les veut-il? Noirs. Comment, avec des rubans noirs, sans être en deuil?» Je la tirai d'inquiétude, en lui disant que j'étais ecclésiastique, et que, quoique je ne fusse pas en deuil, je ne pouvais pas décemment porter des gants, même des *gants d'amour*, qui seraient d'une couleur plus éclatante.

Les gants que j'avais essayés, et la frayeur

que m'avait causée le mari, m'avaient fait oublier le sujet qui m'avait amené dans cette boutique. — Mais la vérité est qu'avant de passer dans l'arrière-boutique, j'avais déjà pris mes mesures, c'est-à-dire, que je m'étais assuré d'un logement. Quant à ce qui regardait mon malheureux compagnon de voyage, cela ne devait pas aller jusqu'à elle. Je me devais à moi-même, aussi-bien qu'à mon nouvel ami, d'être très-discret sur cet article.

LA MÉDISANCE.

Comme je connais le bon naturel et la loyauté de mes bons amis les critiques, je ne doute pas que ce dernier chapitre ne soit condamné, sans jury, aux *assises du mois* des auteurs, et que ce tribunal, car c'en est un, ne me déclare coupable de haute trahison contre le souverain, la décence, pour l'avoir écrit, quoiqu'il n'y ait pas un trait, une étoile ou un astérisque dans mon ouvrage qui ait pu alarmer leur vertu; mais, comme je me trouve ici parmi mes pairs, je proteste ainsi qu'il suit :

« Je n'adhère pas à ladite résolution, parce » que je suis entièrement convaincu qu'ils ne » comprennent pas ledit chapitre, et parce

« que, sans entrer dans une explication com-
« plète sur ce sujet, je suis d'avis qu'il est au-
« dessus de leur intelligence. »

YORICK.

LA FILLE D'OPÉRA.

J'ai toujours eu pour maxime que les biens de ce monde n'ont de valeur que par l'usage qu'on en fait. J'avais dans ma poche deux paires de gants d'amour que j'avais à peine essayés. Voyant que vous n'étiez pas encore arrivé, mon cher Eugène, je me rendis à l'Opéra, et j'y vis mademoiselle Lacour danser à ravir. J'étais au parterre, et de ma place je découvris les plus jolies jambes du monde : je doute qu'il en soit sorti d'aussi parfaites de dessous le ciseau de Protogènes ou de Praxitèle. Ce fut un sujet de conversation entre l'abbé de M... et moi. L'abbé me promit de me présenter à cette aimable danseuse, et me tint parole. Au sortir du spectacle, je conduisis mademoiselle Lacour à son carrosse, et j'eus l'honneur de lui donner la main pour y monter. Sachant que j'étais Anglais, elle serra la mienne d'une manière si affectueuse, que je sentis l'émanation passer du bout de mes

doigts à mon cœur, avec une rapidité qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire.

Elle nous donna un petit souper très-élégant, et l'abbé se retira promptement, après avoir bu un verre de vin seulement. La conversation avait déjà pris une tournure galante et tendre, je m'étendais sur la félicité sentimentale, et sur les charmes de l'amour platonique; la belle m'interrompit par un éclat de rire, en me disant: « Je vous avoue que je ne suis pas du tout pour votre systême, et que je préfère la pratique à toute cette belle théorie. »

Dans toute autre circonstance une doctrine aussi grossière dans la bouche d'une femme m'aurait dégoûté: mais je me sentais disposé dans ce moment à la gaîté, et je lui versai une rasade, en disant: vive la bagatelle! Je lui fis voir ma nouvelle emplette, et lui demandai si elle me trouvait bien à la mode. Elle me répondit que la forme en était mesquine, quoique les gants fussent à la grecque: et elle me recommanda d'en avoir toujours à la mousquetaire.

Comme nous finissions cet intéressant sujet, on annonça Sir Thomas G....; le domestique essaya d'ouvrir la porte, mais, éprouvant quel-

que résistance, car le verrou, je ne sais par quel hasard, se trouvait en dedans, le pauvre garçon en fut plus confus que nous-mêmes. Comme il s'imaginait que le chevalier était sur ses talons, il n'osa pas se retourner pour l'instruire de ce qui se passait; il glissa par le trou de la serrure cet avis : « Madame, le chevalier est là. » Les gants d'amour cependant étaient en jeu, et ils coulaient avec plus d'aisance sous ses doigts que sous ceux de la marchande elle-même. C'était dans l'instant même où je l'avais amenée à convenir que mes gants allaient bien, que ce maudit avis vint déconcerter l'expérience que nous allions faire de la noble invention du duc. « *Cachez-vous sous le lit* », me dit mademoiselle Lacour.

Jamais homme d'église se trouva-t-il dans une situation plus pitoyable. Sir Thomas G.... n'aurait pas été très-satisfait peut-être d'y trouver ce pauvre Yorick; mais le chevalier était sans inquiétude; mademoiselle Lacour lui avait persuadé qu'elle ne voyait pas d'autre homme que lui; et, pour prouver à la belle qu'il la croyait, tous les dimanches matin il lui glissait dans la main cent louis d'or.

J'aurais moins souffert cependant, si ma retraite précipitée dans la chambre à coucher

n'avait pas rendu ma position presque insupportable. Mon rival, sans s'en douter, triomphait au-dessus de ma tête, et j'étais réduit forcément à jouer le rôle de Mercure, avec tous ses désagrémens, en dépit de mes dents.

LA RETRAITE.

On disait, avec raison, du duc de Marlborough, que de tout ce que doit savoir un général, la seule partie qui lui manquât était la science des retraites. L'amour se compare souvent à la guerre, et la comparaison est très-juste. A l'instant où, armé de gants d'amour, je croyais avoir emporté Lacour par un coup de main, le commandant en chef fait une attaque, et me force à la capitulation la plus déshonorante. « Combien je ressemble peu au duc de Marlborough! me dis-je, oserai-je jamais faire entrer une pareille aventure dans mon voyage sentimental? Mais je n'ai pas encore abandonné la place. » Comme je me livrais à ces réflexions, Lacour me tendit sa main dessous le lit, et j'eus la consolation de la baiser sans être vu.

Sir Thomas G.... évacua enfin le poste; et, pour ne plus parler avec métaphore, il me fut

permis, vers les quatre heures du matin, de faire ma retraite avec décence et sans danger.

RIEN.

Vers les quatre heures du matin !... dit le lecteur malin. Qu'avez-vous donc fait jusqu'à ce moment là avec une danseuse de l'Opéra, avec une fille de joie ? — Rien, absolument rien. — Non ! M. Yorick, l'imposture est trop grossière pour qu'on vous la passe, fussiez-vous même en chaire. Et vos *gants d'amour*, qu'en avez-vous fait ? Mademoiselle Lacour ne s'est-elle pas remise à l'ouvrage pour les bien coller ? Si cela est, que s'en est-il suivi ? — Encore une fois, rien.

Qu'il est pénible, mon cher Eugène, de se voir pressé pour révéler une vérité imaginaire, ou plutôt une fausseté! On m'interrogerait dans dix ans, que je répondrais encore : Mais, rien! rien ! rien !

« Pauvre mademoiselle Lacour ! vous aviez raison de vouloir que M. Yorick eût des gants à la mousquetaire. » Mais, monsieur le critique, cela ne fait rien, rien du tout à l'affaire.

Il en est de même de ce chapitre, dit un

bourru de mauvaise humeur. Il faut donc le finir.

LA RENCONTRE INATTENDUE.

Comme je tournais le coin de la rue de la Harpe, en me retirant de chez mademoiselle Lacour, le jour commençait à poindre, j'entendis partir d'un fiacre un *hist*, *hist*, *hist*. Ce sifflement eût fait du mal aux oreilles d'un acteur ou d'un écrivain dramatique; car pour peu qu'on fût enclin à la superstition, on pouvait le prendre pour le présage d'une chute prochaine. Mais, comme je n'ai jamais monté sur les planches, ni composé de comédie, tragédie, ou farce, ce bruit ne me choqua pas, comme il aurait pu le faire si je m'étais trouvé dans un des cas dont je viens de parler.

Je me retournai, et j'aperçus mon abbé d'un jour qui tendait sa tête hors de la portière du fiacre, et me faisait des signes. « Ciel! qu'est-ce que cela veut dire? il aura été pris par la maréchaussée, ou par les gens du guet, et on le mène au Châtelet ou à Bicètre. » Heureusement il n'en était rien. Mais ayant appris de l'homme honnête chez lequel il logeait, que ces messieurs étaient à sa poursuite, et que, pour prévenir des conséquences qui pourraient être

fâcheuses, il n'avait pas d'autre parti à prendre que de battre en retraite aussitôt qu'il ferait jour, monsieur l'abbé partait pour la Flandre.

J'éprouvai dans cette occasion un sentiment confus de peine et de satisfaction. Je souffrais en pensant que ce malheureux jeune homme était ainsi persécuté pour un événement qu'il s'était efforcé de prévenir. Mais, d'un autre côté, j'étais bien aise de savoir qu'au bout de quelques heures il aurait dépassé les frontières de France, et serait à l'abri des poursuites de la justice.

En prenant congé de lui, après une scène des plus attendrissantes, je ne pus m'empêcher de lui faire entendre qu'un départ aussi précipité et une route aussi longue pourraient épuiser ses finances plus tôt qu'il ne l'aurait prévu.

Il me répondit qu'il avait autant d'argent qu'il lui en fallait pour gagner Nieuport, et que de là il écrirait à ses amis.

O Eugène! tu connais ma façon de penser sur ce sujet. Je n'osai pas insister, de crainte d'offenser une délicatesse dont je me sentais moi-même très-susceptible. Je me retirai en versant un torrent de larmes aussi involontaires qu'elles étaient sincères!

CONCLUSION.

Mes idées étaient trop agitées et trop excentriques pour que je pusse dormir ; je pris un fiacre, et fis tout le tour de Paris. C'est une chose étrange que les passions, qui sont les bourrasques de la vie, et, à quelques restrictions près, le seul mobile de nos actions, causent en même temps notre misère et toutes nos infortunes. Je réfléchissais encore sur les misères de la vie humaine, lorsque mon cocher me ramena chez moi.....

DEUX CHAPITRES

Dans le genre du Voyage Sentimental de Sterne.

PAR MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

CHAPITRE PREMIER

Qui ne surprendra pas.

Je vous suis, dis-je à mon hôte..... Mais, comme il ouvrait la porte, je vis arriver deux ouvriers qui m'apportaient les vases de marbre que j'avais commandés au faubourg St.-Antoine..... « Entrez, mes amis; et, quoique j'aie une affaire, je veux faire la vôtre avant que de sortir..... » Ils posèrent à terre mes deux vases. Je les regardais, je les trouvais beaux; et je cherchais sur le visage de ces deux hommes à voir s'ils partageaient mon approbation. En les regardant, je levai un couvercle; pour le remettre je me baissai, et je le vis cassé. Je relevai la tête pour parler; l'un de ces hommes me regarde avec douleur : Hélas ! oui, monsieur, il est cassé; mon camarade en mourra de chagrin; il n'a pas osé venir, il a craint votre colère. Si notre maître le sait, oh! oui, Jacques en mourra. » Le son de voix de cet homme, l'émotion de son ame avait déjà remué la mienne. Hélas! disais-je en moi-même, j'ai eu une fantaisie, et, aux yeux d'un Anglais, une fantaisie est une sottise. Je voulais avoir du plaisir, et j'ai fait descendre la douleur dans

l'ame de ces bonnes gens. Je les regardais, et je crus m'apercevoir que mon silence avait augmenté leur trouble: les yeux de celui qui venait de parler étaient pleins de larmes... «Eh non, non; dis-je, en élevant la voix, Jacques ne mourra pas... Vous êtes donc son ami? — Ah! monsieur, Jacques est un si bon garçon, il travaille si bien, il a tant de malheur, une femme, quatre petits enfans! c'est lui qui fait vivre tout cela. Oh! mon bon milord, ayez pitié de lui, de sa pauvre famille et de moi: si notre maître vient à savoir le malheur qui lui est arrivé, il renverra Jacques, il sera perdu; et ses enfans et sa femme. — Votre maître ne le saura jamais, mes amis; allez-vous-en, calmez le chagrin de Jacques, et dites-lui bien que je ne suis point en colère. Adieu; soyez tranquilles, je suis content.....» Je rendis la joie à l'ami de Jacques, et à celui qui était venu avec lui. Leurs yeux et leurs gestes m'exprimaient leur reconnaissance avec plus d'éloquence qu'un orateur de la chambre des communes n'en met à attaquer un ministre en place. Je sortis avec eux; je ne trouvai plus mon hôte; mais La Fleur venait m'avertir qu'il était temps d'aller dîner chez madame G....., où j'avais promis d'aller il y avait deux jours..... «Monsieur veut-il un

carrosse, me dit La Fleur? vous en irez plus vite. — Oui, dis-je, mais ce ne sera pas pour y être plutôt; mais pour jouir de l'émotion que je viens d'avoir.... » J'ai déjà dit que mon ame aimait le repos, lorsqu'elle était animée par sa propre sensibilité ou par celle des autres. La Fleur revint dans l'instant. « Voilà, dit-il, le carrosse. » J'y montai sans voir La Fleur, je ne voyais plus que Jacques. Il a souffert, me disais-je : il sera rentré chez lui hier au soir sans plaisir; ses enfans l'auront embrassé, il leur aura ouvert les bras; mais son ame aura été fermée à la joie; sa femme aura pressé ses joues, mais son cœur n'en aura rien senti. Ah! ma Lisette, conçois-tu bien tout le mal qu'on me ferait, si on m'enlevait à la tendresse et au charme qui me pénétrera, lorsque mon cœur sera près du tien, lorsque ta main sera dans la mienne. Je t'ai fait mal, Jacques, je t'ai privé de la plus douce consolation que la nature ait donnée à ses enfans... J'en étais là, lorsque le carrosse s'arrêta. La Fleur vint ouvrir la portière : « Mon ami, lui dis-je, il faut que tu soulages mon cœur, il est opprimé par ce qu'a souffert Jacques. — Et où est Jacques? quel est-il? quel mal a-t-il? — Ecoutez-moi, La Fleur : vous êtes un bon garçon, vous avez pi-

tié des malheureux.... » Le visage de La Fleur, qui était toujours épanoui, commençait à prendre une teinte de sensibilité; sa tête se baissait, et il semblait me remercier de le connaître si bien et de le lui dire. « Oui, mon ami, il nous faut secourir un malheureux : je suis cause qu'il a souffert; ce Jacques est un ouvrier qui a cassé le couvercle d'un de mes vases de marbre.... — Et cela a mis en colère monsieur contre lui? Je vais, je cours lui dire que vous n'êtes plus fâché », et La Fleur courait déjà. Je le saisis par le bras : « Ecoutez-moi, mon ami : je n'ai point vu Jacques; il craignait trop, il était trop affligé pour paraître... — Le pauvre malheureux! disait tout bas La Fleur. — Il m'a envoyé son ami. Oh! la bonne ame que cet ami! il souffrait autant que Jacques. Il m'a dit que si je me plaignais à leur maître, Jacques en mourrait, qu'il serait renvoyé, et que, s'il n'avait plus d'ouvrage, il serait perdu et toute sa famille. — Il a une femme, me dit La Fleur avec attendrissement!.. — Oui, La Fleur, et quatre petits enfans que son travail fait vivre. — Oh! monsieur, monsieur, reprit La Fleur, il faut que nous délivrions Jacques de son malheur. — C'est bien mon intention. Mon ami, il faut que tu ailles

le trouver ; tu lui diras que je ne suis point fâché contre lui, mais que j'ai du chagrin de ce qu'il a souffert ; » et, en disant cela, je tirai ma bourse : « Tiens, La Fleur, voilà douze francs que tu donneras à ce pauvre Jacques ; cela fera du bien à sa femme.... — La bonne femme, disait La Fleur, elle aime sûrement son mari, c'est un si brave homme ! — Oui, dis-je, il est pauvre, il est sensible, il a des enfans.... », et je soupirais en prononçant ce dernier mot.... « Ce n'est pas tout, La Fleur, il faut que vous alliez chercher l'ami de Jacques, que vous le tiriez à part. — Oui vraiment, dit La Fleur ; il faut que le maître ne sache rien de tout cela. — Vous lui direz que ce monsieur chez qui il a été ce matin, a été si content de la manière dont il a demandé grace pour son ami, qu'il lui envoie six francs pour boire et pour l'engager, non seulement à défendre son ami, mais à ne jamais accuser ses camarades. — Oui, oui, monsieur, votre commission va être faite. Jacques ne sera plus malheureux : son ami, sa femme, vous, moi, nous serons tous contens. J'embrasserai sa bonne femme, je verrai ses petits enfans ; je cours et je reviens.... » Que je me sentis soulagé par le peu de bien que je venais de faire !

je me sentais encore doucement ému par la bonté active de La Fleur... L'honnête créature! disais-je. Pourquoi la Providence ne l'a-t-elle pas placée dans la classe des hommes qui peuvent secourir et soulager leurs semblables, et dont la plupart ont le cœur inaccessible aux malheureux? En disant cela, je me trouvai dans l'antichambre de madame G...... Bon! disais-je, je dînerai mieux, je serai de meilleure compagnie, mon pauvre Jacques va être content; et j'entrai dans la chambre où il y avait dix ou douze personnes qui dînaient tous les mercredis chez madame G.....

CHAPITRE II.

Que ce fut une bonne journée que celle des pots cassés.

Le dîner fut excellent. La maîtresse de la maison n'en faisait pas les honneurs; mais elle s'occupait de ses amis. Depuis que j'étais en France, je n'avais point rencontré tant de bonté, de simplicité et d'aisance réunies. Toutes les personnes qui étaient à ce dîner me parurent aimables: elles étaient bien aises d'être ensemble. L'air de franchise et de contentement de madame G.... se répandait autour d'elle.....

Oui, ma Lisette, toi seule y manquais. Partout où je suis bien, je te regrette. Ton plaisir est le premier besoin de mon cœur...... Un Français dirait que la conversation animée, gaie et variée qu'il y eut pendant ce dîner, l'avait fort amusé. Pour moi, je suis un peu comme mon oncle *Tobie :* je n'entends guère mieux le mot *amusement* que la chose. Un jour il venait de secourir le capitaine Lefèvre qui se mourait de chagrin et de misère dans une hôtellerie ; il demandait au caporal *Trim :* « *Dis-moi, mon ami, où nous sommes-nous amusés aujourd'hui? Mon frère Shandy dit quelquefois qu'il vient de s'amuser, et je ne l'entends pas.* Monsieur, répondit le caporal, en se courbant, votre ame n'a pas besoin de comprendre M. Shandy : elle est bonne, vous avez du plaisir à soulager les malheureux. Je ne sais pas ce que c'est que l'amusement, mais ni vous ni moi n'en avons besoin. — Tu as raison, mon cher *Trim*; je laisserai parler d'amusement mon frère *Shandy*, et je me contenterai d'avoir du plaisir à sentir mon ame émue des maux de nos amis. — Oui, reprit Trim; ce sont tous les malheureux, et nous n'en manquerons jamais..... ». O mon cher oncle Tobie! je n'ai pas l'ame aussi bonne,

aussi douce que toi; cependant je l'avouerai, je n'écoute avec intérêt que ce qui parle à mon ame. Je ne louai jamais un trait d'esprit; mais j'ai toujours une larme à donner au récit d'une bonne action ou à un mouvement de sensibilité : ce sont là les seules touches qui répondent à mon cœur... Oh! qu'il fut doucement et délicieusement ému par ce qui se passa après dîner!.... Nous rentrâmes dans le cabinet où il y avait une table à l'anglaise pour servir le café : c'était la maîtresse de la maison qui en prenait le soin. Tout le monde se mit autour de la table, chacun prit sa tasse, et madame G... la cafetière. Il y avait un pot de crême. Elle en offrait, et plusieurs en prirent. Un abbé qui était à côté de moi, remuait cette crême, la mêlait dans son café, la goûtait avec un peu de lenteur, ce qui fut remarqué par madame G..... « Madame, dit-il avec un ton où il y avait plus d'affection que de critique, tout ce qu'on mange ici, tout ce qu'on y prend est à un tel point de perfection, que j'ose vous faire une représentation : il n'y a que la crême qui ne soit pas bonne. — Je le sais bien, reprit doucement madame G...; elle est mauvaise, j'en suis bien fâchée (et ce dernier mot fut dit en regardant ses amis); mais cela ne peut pas

être autrement. — Comment donc, reprit plus gaîment l'abbé, comment! il est nécessaire que vous ayez de la mauvaise crême? Cela me paraît plaisant. — Oui, oui, mes amis, cela est nécessaire; et, si voulez m'écouter, vous serez forcés d'en convenir.... » Tout le monde se tut, mais avec l'expression du désir de l'entendre. « J'avais une laitière de campagne qui venait apporter le lait et la crême tous les matins. Un jour, je vis entrer mon portier avec l'air triste... Que venez-vous m'apprendre, Follet, lui dis-je? — Madame, votre laitière est en bas, elle est tout en larmes, elle vient vous faire dire qu'à l'avenir elle ne pourra plus servir madame : sa vache est morte, et elle s'en désole. — Faites-moi mon tercette pauvre femme.....; et il y fut bien vite, car la laitière semblait l'avoir suivi : on ouvrit ma porte, elle s'y tenait, essuyait ses yeux, elle paraissait vouloir étouffer les sanglots qui la suffoquaient, et elle ne pouvait avancer... J'ai remarqué souvent que les malheureux croient que c'est manquer de respect que de se livrer à l'expression de leur douleur : je voyais ce mouvement dans l'effort qu'elle faisait pour se calmer... Approchez, ma bonne, approchez, lui dis-je... Elle voulait marcher, et elle n'avançait point; elle levait les pieds, et

ils se trouvaient à la même place..... Venez, venez, ma chère amie; vous avez donc eu bien du malheur! Ce mot la soulagea, elle fondit en larmes..... — Bien du malheur! Oh! oui, madame.... et elle leva les yeux pour me regarder : jusque là elle les avait tenus baissés. Alors il me sembla qu'elle cherchait dans mon visage si elle aurait la force de parler..... Eh bien! dites-moi, ma bonne femme, vous avez perdu votre vache; elle vous faisait vivre, n'est-ce pas? — Hélas, dit-elle, en joignant et en élevant les mains, que deviendront mon pauvre père et ma mère! ils sont si vieux! ils ne peuvent plus travailler, notre vache et moi étions tout leur bien; elle est morte, mon mari est dans son lit depuis deux mois...... Alors les sanglots l'étouffèrent; elle mit son visage dans son tablier, elle s'abandonna à toute sa douleur; elle me faisait mal à l'ame..... — Ma chère amie, calmez-vous, votre douleur me fait une plaie. Je vous donnerai une vache, vous l'acheterez aussi belle que vous pourrez, et j'espère qu'elle remplacera celle que vous avez perdue... Elle leva sa tête, laissa tomber ses bras; je ne vis plus de larmes sur son visage, elle était sans mouvement, elle ouvrait la bouche, elle essayait de prononcer..... J'a-

joutai : « Et ce sera tout à l'heure que vous irez chercher la meilleure vache. — Oh ! madame, oh ! ma bonne dame, vous sauvez la vie à mon père.... » Alors je vis couler des larmes ; mais elles étaient douces et lentes ; son visage était calme... c'est alors que je remarquai sa figure. Elle était jeune et fraîche, de belles dents, de la douceur dans les yeux... Quel âge avez-vous, ma chère ? — Je vais avoir trente ans vienne la Saint-Martin, dit-elle, en faisant la révérence. — Eh bien, ma bonne, actuellement que vous voilà un peu consolée, dites-moi tous vos malheurs ; je les soulagerai peut-être. — Madame est trop charitable, reprit-elle avec un souris qui ressemblait au bonheur. — Allons, dites-moi, aimez-vous votre mari ? — Charles et moi, nous nous aimons depuis que nous allions ensemble au catéchisme de notre curé. Charles est un brave homme, bon travailleur. Avant le malheur qu'il a eu de se blesser à la jambe, nous ne manquions de rien. Il aime mon père comme s'il était le sien, et il pleurait hier en me disant : Va, Madelaine, va dire demain à tes pratiques que tu n'as plus de lait, que notre vache est morte.... Et, en prononçant ce mot, ma bonne femme s'essuyait les yeux qui se remplissaient encore de larmes. — Votre mari

sera donc bien content ce soir, quand il verra que vous ramenez une vache? — Content! oh! il ne le croira pas. Je lui dirai la bonté de madame; qu'il vous bénira! que mon pauvre père va prier le bon Dieu pour la conservation de madame!.... — Mais vous ne dites rien de votre mère!.... (car j'avais remarqué que son père était toujours l'objet de son attendrissement et de sa douleur) est-ce que vous ne l'aimez pas? — Pardonnez-moi, je l'aime bien; mais la pauvre femme, elle gronde tant! Si ce n'était que moi..... c'est ma mère; ainsi.... Mais elle tourmente Charles, elle le querelle, et elle l'a souvent fait sortir de la maison, et c'est cela qui me chagrine: car le chagrin de Charles me fait plus de mal que le mien; mais il n'a point de rancune, il a soin de ma mère. La pauvre femme! il le faut bien; à peine peut-elle se remuer. Je dis quelquefois à Charles: Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grogneurs que ma mère: il faut bien prendre patience; et Charles rit, il m'embrasse et nous sommes contens.... — Eh bien! ma bonne, je veux encore ajouter à votre bien-être: je veux vous donner une seconde vache, pour vous consoler de ce que vous avez souffert depuis deux jours. — Oh!

c'est trop, madame, c'est trop, dit-elle avec l'expression de la joie et du désir : nous serions tous trop heureux ! — Mais dites-moi, pourrez-vous soigner deux vaches ? — Oui, moi et mon cousin Claude nous en aurons bien soin. Claude a un bon cœur : il a pleuré trois jours, et n'a rien voulu manger pendant tout le temps que notre vache refusait le foin : il la gardait tout le jour, et moi je couchais à côté d'elle la nuit. Nous parlions ensemble..... Comment te va, *Blanche*, lui disais-je ? Elle me regardait, elle se plaignait, et quelquefois je croyais qu'elle pleurait. Veux-tu du pain, ma'mie ?.... Elle le prenait, mais elle ne pouvait pas l'avaler. Elle me regardait, je la flattais, et il semblait que cela lui faisait du bien..... Hélas ! le bon Dieu est le maître ; il a compté nos jours, il a voulu que Blanche soit morte hier matin : mais il nous aime bien ; c'est mon pauvre père qui est la bénédiction de notre famille ; c'est pour le récompenser que le bon Dieu a voulu que j'aie trouvé une si charitable dame qui a fait tant de bien à mon cœur ; il était mort quand je suis arrivée à la porte de M. Follet. Qu'il va me trouver joyeuse en sortant ! Mon dieu ! que le bon Dieu est bon !... »

Et elle joignait les mains avec action. Ses yeux, son visage ne me peignaient plus que le plaisir, mon ame s'en laissait doucement pénétrer... Mes amis, je n'ai guère passé de matinée qui m'ait laissé une impression plus agréable : je devais bien plus à ma laitière qu'elle n'avait reçu de bien de moi.... Adieu, ma bonne, lui dis-je : car je m'aperçus qu'il était onze heures. J'avais été plus d'une heure avec cette bonne femme; je l'avais consolée, je ne regrettai pas mon temps, je crus l'avoir bien employé...... Vous voyez donc, d'après tout ce que je viens de vous conter, que je ne peux pas avoir de bonne crême. Me donneriez-vous le conseil, et aurais-je le courage de quitter ma laitière? Je l'ai consolée de la mort de sa vache; qui est-ce qui la consolerait du mal qu'elle sentirait, si je venais à la quitter? « Ne vaut-il donc pas mieux, mon cher abbé, en se tournant de son côté, que nous prenions de mauvaise crême? Mes amis, en la prenant, penseront à la bonne laitière, et ils me pardonneront, n'est-il pas vrai?... » Il y eut une acclamation générale : chacun louait la bienfaisance, la bonté de madame G...... Pour moi, j'avais les yeux attachés sur tous ses mouve-

mens, et je ne disais mot : mon ame était trop occupée pour me laisser des expressions. Pendant ce récit, il m'était échappé des larmes que je sentais venir de mon cœur..... Bon, m'étais-je dit souvent, il y a donc encore une aussi bonne ame que celle de mon oncle Tobie! les malheureux ont donc encore une amie qui veille pour eux, qui est près de leurs cœurs.... Pendant que je réfléchissais, ou plutôt que je sentais et jouissais de la vertu de cette excellente dame, elle s'approcha de moi... Vous ne dites rien, monsieur Sterne, dit-elle en me regardant avec bienveillance; cependant mon histoire ne vous a pas ennuyé : j'en ai vu des preuves certaines sur votre visage, j'ai vu couler une larme pour ma laitière, et cela m'a fait plaisir! — Hélas! madame, dis-je en la regardant avec la tendresse et le respect dont elle avait pénétré mon ame, je ne sais point louer tant de bonté et de simplicité à faire le bien : mais je chérirai la Providence qui a accordé aux malheureux une aussi excellente protectrice; je la bénirai de me l'avoir fait connaître, et je dirai à tous mes compatriotes : « Allez en France, allez voir « madame G..... vous verrez la bienfaisance, la

« bonté ; vous verrez ces vertus dans leurs per-
« fections, parce que vous les trouverez ac-
« compagnées d'une délicatesse qui ne peut
« venir que d'une ame dont la sensibilité a été
« perfectionnée par l'habitude de la vertu. Oh!
« l'excellente femme que vous connaîtrez!
« Allez, mes amis, faites le voyage de Paris;
« et, à votre retour, si vous m'apprenez que
« vous avez vu ou connu cette respectable da-
« me, je ne m'informerai plus si vous avez eu
« du plaisir à Paris, si vous êtes bien aises
« d'avoir été en France. Pour moi, je n'y ai
« connu le bonheur que d'aujourd'hui.....» Il
s'était fait un profond silence pendant que je
parlais; madame G..... n'avait pu m'interrom-
pre. J'avais parlé avec véhémence : c'était mon
cœur qui donnait de la chaleur à ce que je disais,
et je vis que j'avais été entendu de celui de
madame G.... ses yeux s'étaient mouillés de
larmes....... « Ah! que je suis heureuse, dit-
elle avec simplicité! je suis donc bonne!
M. Sterne, vous venez de m'en récompenser, je
veux vous embrasser pour le bien que vous
m'avez fait..... » Elle se baissa, je me levai
avec transport, je la serrai dans mes bras.....
Oui, ma Lisette, je sentis pour la première

fois de ma vie, que les mouvemens qu'inspire la vertu, ont leurs délices comme ceux de l'amour; mon ame eut un moment d'ivresse.... Son retour fut pour toi..... J'en serai plus digne de ma Lisette, me dis-je. Elle pleurera avec moi, lorsque je lui conterai l'histoire de la laitière de madame G.....



CORRESPONDANCE

D'YORICK AVEC ÉLIZA,

ET

LETTRES DIVERSES.



PRÉFACE.

Le *Voyage Sentimental* qui précède ces lettres, est une production immortelle d'un homme qui réunissait à beaucoup de sensibilité une égale et vaste portion de génie : cet homme est M. Sterne. Sa réputation est si grande en Angleterre, qu'on a vû un de ses admirateurs promettre, il y a quelques mois, une somme considérable à quiconque lui apporterait une ligne de Sterne qui lui serait inconnue. Il n'y a point d'Anglaise qui ne fasse sa lecture la plus chère du *Sentimental Journey* : on n'en parle jamais sans admiration, et même sans une espèce d'attendrissement.

Sterne avait une manière d'observer et de voir qui lui était particulière : le fait le

plus simple prenait sous sa plume une forme intéressante et pathétique : c'est surtout par les détails qu'il se distingue : il est le premier chez les Anglais et peut-être le premier des écrivains, qui a senti, combien les plus légères circonstances, une attitude, un geste, un trait de physionomie pouvaient animer un sujet. Tout en lui était original, jusqu'à ses Sermons qu'il a fait imprimer sous le nom d'Yorick, et qui renferment la morale la plus pure, présentée bien naïvement, bien simplement : il prêchait aux hommes la philantropie, la charité, la sensibilité.

Son style lui est aussi propre que sa manière de voir : on le croirait décousu, parce qu'il est sans apprêt; mais il est sublime quelquefois. D'un seul mot il pénètre; mais ce mot part de l'ame; c'est presque toujours son cœur qui conduit sa plume : mais si l'esprit consiste à découvrir

dans les objets de nouveaux rapports, des faces nouvelles, je ne connais pas d'homme qui ait plus d'esprit que Sterne.

Son extérieur était mélancolique et sombre, sa santé faible et délicate; cependant son humeur avait des saillies de gaîté : on retrouve en lui, et tour à tour, Cervantes, Montaigne, Rabelais : mais de plus, il possède cette fleur de sentiment, cette souplesse de pensée que je ne saurais définir. Qu'on lise dans son Tristram Shandy l'histoire de Lefèvre, et ma définition est inutile.

Sterne avait beaucoup d'érudition; il passa les deux tiers de sa vie à étudier, et il avait près de quarante ans, lorsqu'il écrivit son premier ouvrage.

Il s'agit maintenant de quelques lettres échappées à cet homme de génie : qu'on ne soit pas surpris du ton passionné qui règne dans quelques-unes. Tous les senti-

mens d'affection se confondaient dans son ame, et n'y conservaient aucune nuance distincte : l'amitié y prenait aisément la forme de l'amour, c'est-à-dire, qu'il éprouvait pour une amie ce qu'il aurait senti pour son amante : c'étaient les mêmes épanchemens, les mêmes transports et les mêmes peines. On le verra dans ses lettres écrites à mistriss Elisabeth Draper, épouse de M. Daniel Draper, à présent chef de la factorerie anglaise à Surate, homme estimable et très-considéré dans cette partie du globe. Éliza, trop délicate pour résister au brûlant climat de l'Inde, vint en Angleterre respirer l'air natal ; le hasard lui procura la connaissance de Sterne : il découvrit en elle un esprit si bien fait pour le sien, si doux et si tendre, qu'une espèce de sympathie les rapprocha et les unit de l'amitié la plus vive et la plus pure qui ait jamais existé. Il l'aimait comme son amie,

il mettait son orgueil à la nommer sa pupille, et à la diriger par ses avis: santé, besoins, réputation, tous les intérêts d'Éliza lui devinrent personnels; ses enfans furent les siens, et il lui eût fait volontiers le sacrifice de son pays, de ses biens et de sa vie, si ce sacrifice eût pu contribuer à son bonheur. Aussi leurs lettres sont pleines des plus tendres expressions d'amour, mais de cet amour qu'on a nommé platonique, et traité de chimère: j'aime à le voir exister, et que Sterne en soit le modèle.

On remarquera peut-être que ces lettres ont différentes signatures: ici Sterne, là Yorick, et plusieurs fois ton Bramine. Tout le monde sait que les Bramines forment la principale caste ou tribu des Indiens idolâtres, et que c'est dans cette caste que sont ces prêtres si fameux par leur vie austère et leur enthousiasme: ainsi, il

convient d'observer que, comme M. Sterne était prébendaire d'Yorck, et qu'Eliza habitait dans les Indes, elle avait pris l'habitude de l'appeller son Bramine, et celui-ci prenait quelquefois ce titre dans la signature de ses lettres à cette dame.

ÉLOGE

D'ÉLIZA DRAPER,

PAR L'ABBÉ RAYNAL.

TERRITOIRE d'Anjinga, tu n'es rien; mais tu as donné naissance à Éliza. Un jour ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais, si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : C'est là que naquit Eliza Draper; et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, et qu'elle y naquit de parens anglais.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur et mes larmes! Eliza fut mon amie. O lec-

teur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire ! laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connaître ; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Eliza finit sa carrière dans la patrie de ses pères, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre : *Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure; Dieu retira son souffle à lui, et Eliza mourut.* . . . .

Auteur original, son admirateur et son ami, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Sterne, tu n'es plus, et moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza ; tu la pleurerais avec moi ; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurais pleuré avec elle. . . . .

Les hommes disaient qu'aucune femme n'avait autant de grace qu'Eliza. Les femmes le disaient aussi. Tous louaient sa candeur ; tous louaient sa sensibilité ; tous ambitionnaient



Dieu retira son souffle à lui, et Eliza mourut.

Chasselat del. S. A*** sculp.

l'honneur de la connaître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignorait.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devait, sans doute, cet accord presque incompatible de volupté et de décence qui accompagnait toute sa personne, et qui se mêlait à tous ses mouvemens. Le statuaire, qui aurait eu à représenter la volupté, l'aurait prise pour modèle. Elle en aurait également servi à celui qui aurait eu à peindre la pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre et nébuleux de l'Angleterre n'avait pu l'éteindre. Quelque chose que fît Eliza, un charme invincible se répandait autour d'elle. Le désir, mais le désir timide la suivait en silence. Le seul homme honnête aurait osé l'aimer, mais n'aurait osé le lui dire.

Je cherche partout Élisa. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissait? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour être un moment admirée, et pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste

à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avait accordée, ne me diront-ils point : *Elle n'est plus, et tu vis?*

Eliza devait quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, et vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étais promise! quelle joie je me faisais de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile! Je me disais Eliza est jeune, et tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! ô renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre et à mourir seul.

Eliza avait l'esprit cultivé; mais cet art, on ne le sentait jamais. Il n'avait fait qu'embellir la nature; il ne servait en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisait plus; à chaque moment elle intéressait davantage. C'est l'impression qu'elle avait faite aux Indes; c'est l'impression qu'elle faisait en Europe. Eliza était donc très-belle? Non, elle n'était que belle; mais il n'y avait point

de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle était la seule comme elle.

Elle a écrit, et les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance et de goût dans leurs ouvrages, n'auraient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Eliza, j'éprouvai un sentiment qui m'était inconnu. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié; il était trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Eliza m'aurait plaint; elle aurait essayé de me ramener à la raison, et j'aurais achevé de la perdre.

Eliza disait souvent qu'elle n'estimait personne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Eliza s'occupait de son ami; et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grace et de sa vertu? il me semble du moins l'entendre: « Cette Muse sévère qui te « regarde, me dit-elle, c'est l'histoire dont « la fonction auguste est de déterminer l'opi- « nion de la postérité. Cette divinité volage qui « plane sur le globe; c'est la renommée qui « ne dédaigna pas de nous entretenir un mo-

« ment de toi: elle m'apporta tes ouvrages,
« et prépara notre liaison par l'estime. Vois ce
« phénix immortel parmi les flammes, c'est le
« symbole du génie qui ne meurt point. Que
« ces emblèmes t'exhortent sans cesse à te
« montrer le défenseur DE L'HUMANITÉ, DE LA
« VÉRITÉ, DE LA LIBERTÉ. »

Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Eliza, reçois mon serment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNAÎTRE TON AMI.

CORRESPONDANCE

D'YORICK AVEC ÉLIZA.

LETTRE PREMIÈRE.

YORICK A ÉLIZA.

Éliza recevra mes livres avec ce billet.... Les sermons sont sortis tout brûlans de mon cœur: je voudrais que ce fût là un titre pour pouvoir les offrir au sien..... Les autres sont sortis de ma tête, et je suis plus indifférent sur leur réception.

Je ne sais comment cela se fait; mais je suis à moitié pris d'amour pour vous.... Je devrais l'être tout-à-fait; car je n'ai jamais vu dans personne plus de qualités estimables, ni estimé ni connu de femme dont on pût mieux penser que de vous. Ainsi, adieu,

Votre fidèle et affectionné
serviteur,

L. Sterne.

LETTRE II.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'ai reçu votre *Voyage sentimental*... J'admire le pouvoir de votre imagination : elle a réveillé des sensations en moi, dont je ne me croyais pas capable..... Vous me rendez fière, et vous me faites aimer ma propre sensibilité.

J'ai mouillé de mes larmes vos pathétiques pages...; mais c'étaient des larmes de plaisir; mon cœur découlait pour ainsi dire de mes yeux... Oh! vous avez excité tous les nobles sentimens de mon ame.

La route que vous suivez est la plus simple pour reculer les bornes de l'entendement humain; vous persuadez la raison en touchant le cœur.... Les plus grands éloges qu'un auteur puisse recevoir, sont les soupirs et les larmes de ses lecteurs... Combien d'éloges de ce genre ne vous ai-je pas donnés!

Je vous prie, si vous m'estimez, de ne point me flatter..... Je suis déjà si vaine! et la

louange d'un homme de sens est trop dangereuse.

Je suis, dans la plus grande étendue du mot, votre amie,

ELIZA.

LETTRE III.

YORICK A ÉLIZA.

Je ne saurais être en repos, Eliza, quoique j'irai vous voir à midi, jusqu'à ce que je sache des nouvelles de votre santé.... Puisse ton visage chéri, à ton lever, sourire comme le soleil de ce matin sur l'horizon!.... Je fus hier bien alarmé, bien triste d'apprendre votre indisposition, et bien trompé dans mon attente de ne pouvoir être introduit auprès de vous... Rappelez-vous, chère Éliza, qu'un ami a le même droit qu'un médecin. L'étiquette de la ville, me direz-vous, en ordonne autrement... Et qu'importe? La délicatesse et la décence ne consistent pas toujours à observer ses froides maximes.

Je sors pour aller déjeûner; à onze heures je serai de retour, et j'espère trouver une seule ligne de ta main, qui m'apprendra que tu es mieux, et que tu seras bien aise de voir

ton BRAMINE.

A neuf heures.

LETTRE IV.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Je vous apprends avec plaisir que je suis mieux, parce que je crois que vous aurez du plaisir à le savoir.

Un ami, dites-vous, a le même droit qu'un médecin.

Vous avez donc un double droit, et comme ami, et comme médecin : le plus estimable des médecins, le médecin de l'ame, venez donc voir Eliza, apportez avec vous le meilleur des cordiaux.... celui du sentiment.... Si votre conversation ne fait pas disparaître mon mal, elle pourra me faire oublier que je suis malade.... Je suis sûre, du moins, de ne sentir aucune douleur, tant que vous serez avec moi.

Ainsi, vous voir est le desir et l'intérêt d'Éliza.

A dix heures.

LETTRE V.

YORICK A ÉLIZA.

Éliza, j'ai reçu ta dernière hier au soir, en revenant de chez le lord Bathurst, où j'ai dîné, où j'ai parlé de toi pendant une heure sans interruption : le bon vieux lord m'écoutait avec tant de plaisir, qu'il a, trois différentes fois, *toasté* votre santé. Quoiqu'il soit dans sa quatre-vingt-cinquième année, il dit qu'il espère de vivre encore assez de temps pour devenir l'ami de ma belle disciple indienne, et la voir éclipser en richesses toutes les autres femmes du Nabad, autant qu'elle les surpasse déjà en beauté, et, ce qui vaut mieux, en vrai mérite... Je l'espère aussi....

Ce seigneur est mon vieux ami....... Vous savez qu'il fut toujours le protecteur des gens d'esprit et de génie; il avait tous les jours à sa table ceux du dernier siècle, Adisson, Steele, Pope, Swift, Prior, etc...... La manière dont il s'y prit pour faire ma connaissance est aussi singulière que polie. Il vint à moi un jour que j'étais à faire ma cour à la princesse de Galles... « J'ai envie de vous connaître, M. Sterne; « mais il est bon que vous sachiez un peu qui

« je suis... Vous avez entendu parler, conti-
« nua-t-il, de ce vieux lord Bathurst, que vos
« Pope et vos Swift ont tant chanté; j'ai passé
« ma vie avec des génies de cette trempe;
« mais je leur ai survécu; et, désespérant de
« trouver leurs égaux, il y a quelques années
« que j'ai fermé mes livres avec la résolution
« de ne plus les ouvrir; mais vous m'avez
« fait naître le désir de les ouvrir encore une
« fois avant que je meure : ce que je fais....
« Ainsi venez au logis, et dînez avec moi. »

Ce seigneur, je l'avoue, est un prodige; car à son âge il a tout l'esprit et la vivacité d'un homme de trente ans; il possède, au suprême degré, l'heureuse faculté de plaire aux hommes et celle de se plaire avec eux : ajoutez à cela qu'il est instruit, courtois et sensible. Il m'a entendu parler de toi, Eliza avec une satisfaction peu commune : il n'y avait qu'un tiers avec nous, qui était susceptible de sensibilité aussi....... et nous avons passé jusqu'à neuf heures, l'après-dînée la plus *sentimentale*; mais Eliza; tu étais l'étoile qui nous dirigeait, tu étais l'ame de nos discours!. . . . . . Et, lorsque je cessais de parler de toi, tu remplissais mon cœur, tu échauffais chaque pensée qui sortait de mon sein; car je n'ai pas

honte de reconnaître tout ce que je te dois..... O la meilleure des femmes! les peines que j'ai souffertes à ton sujet pendant toute la nuit dernière, sont au-delà du pouvoir de l'expression.... Le ciel nous donne, sans doute, des forces proportionnées au poids dont il nous charge. O mon enfant! toutes les peines qui peuvent naître de la double affliction de l'ame et du corps, sont tombées sur toi; et tu me dis cependant que tu commences à te trouver mieux. Ta fièvre a disparu; ton mal et ta douleur de côté ont cessé; puissent ainsi s'évanouir tous les maux qui traversent le bonheur d'Éliza.... ou qui peuvent lui donner un seul moment d'alarme! ne crains rien... espère tout, Éliza... mon affection jettera une influence balsamique sur ta santé; elle te fera jouir d'un principe éternel de jeunesse et d'agrément, au-delà même de tes espérances.

Tu as donc placé sur ton bureau le portrait de ton Bramine; et tu veux le consulter dans tes doutes, dans tes craintes?.... O reconnaissante et bonne fille! Yorick sourit avec satisfaction sur tout ce que tu fais... son portrait ne peut remplir toute l'étendue du contentement qu'il éprouve.

Qu'il est digne de toi ce petit plan de vie si

doux que tu t'es formé pour la distribution de la journée!... En vérité, Éliza, tu ne me laisses rien à faire pour toi, rien à reprendre, rien à demander.... qu'une continuation de cette admirable conduite qui t'a gagné mon estime, et m'a rendu pour toujours ton ami.

Puissent les roses promptement revenir sur tes joues, et la couleur des rubis sur tes lèvres! Mais, crois moi, Éliza, ton mari, s'il est l'homme bon et sensible que je désire qu'il soit, te pressera contre son sein avec une affection plus honnête et vive ; il baisera ton pauvre visage pâle et défait, avec plus de transports que lorsque tu étais dans toute la fleur de ta beauté...... Il le doit, ou j'ai pitié de lui.... Ses sensations sont bien étranges, s'il ne sent pas tout le prix d'une aimable créature comme toi!

Je suis bien aise que miss Light vous soit une compagne dans le voyage : elle peut adoucir vos momens de peine.... J'apprends avec plaisir, que vos matelots sont de bonnes gens. Vous pourriez vivre, Éliza, avec ce qui est contraire à ton naturel, qui est aimable et doux... Il civiliserait des sauvages... ; mais il serait dommage qu'on te donnât un tel devoir à remplir....

Comment pouvez-vous chercher des excuses à votre dernière lettre? elle me devient plus chère, par les raisons mêmes que vous employez pour la justifier.... Ecrivez-m'en toujours de pareilles, mon enfant : laissez-les s'exprimer avec la négligence facile d'un cœur qui s'ouvre de lui-même.... Dites tout, le comment, le pourquoi; ne cachez rien à l'homme qui mérite votre confiance et votre estime... Telles sont les lettres que j'écris à Eliza.... Ainsi, je pourrai toujours vivre avec toi sans art, et plein d'une vive affection, si la Providence nous permet d'habiter la même section du globe; car je suis, autant que l'honneur et l'affection me permettent de l'être,

ton Bramine.

LETTRE VI.

ÉLIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

J'ai lu votre lettre, comme je lis toutes celles qui me viennent de vous, avec un vrai plaisir... Je suis bien contente du détail que vous me faites sur ce bon et digne seigneur, le lord Bathurst.... Une demi-douzaine d'hommes tels que

lui feraient perdre à la vieillesse ce caractere de bourru qu'on lui donne, et la rendraient la plus désirable période de la vie.

La société que ce lord avait su se faire, et les amis qu'il a eus, prouvent assez son bon jugement.... La manière dont il a fait votre connaissance suffirait pour rendre son nom respectable.

Je rends graces au lord Bathurst pour la bonne opinion qu'il a de moi;... mais je ne brille ici que d'une lumière empruntée..... ses éloges ne sont dus qu'à l'image flatteuse que votre imagination lui a formée de moi;.... et j'ai reçu de vous l'éclat dont ce lord a bien voulu être ébloui.

Vous dites une bien juste vérité, lorsque vous m'écrivez que le ciel nous donne des forces proportionnées au fardeau qu'il nous impose... Je l'ai bien éprouvé... J'ai vu mon courage s'accroître avec mon mal, et, tandis que ma santé déclinait, ma confiance envers la Providence devenait plus ardente.

Mais je suis mieux,.... Dieu merci... Vous m'exhortez à l'espérance.... J'espère :... elle est un baume salutaire pour mon ame.... doucement elle adoucit mes angoisses.

Le temps arrive où je dois quitter l'Angle-

terre... Je voudrais bien que vous fussiez du voyage... Votre conversation raccourcirait les heures d'ennui; elle adoucirait la rudesse des vagues :... alors plus de terreur pour moi sur l'élément terrible que je vais affronter, je ne craindrais plus les dangers qui vont environner ma prison flottante.

Cependant pourquoi désirer que vous abandonniez votre paisible retraite et votre bonheur domestique,..... pour vous livrer à un élément incertain, et chercher un ciel orageux? Cruelle pensée!.... Eliza doit être satisfaite de porter dans son cœur l'image d'Yorick, de thésauriser dans son âme les douces instructions de son ami..... Cette image vivante la protégera contre l'inconstance des climats, contre les vagues menaçantes : alors elle sera dans le vrai sens de l'expression.

L'ELIZA D'YORICK.

LETTRE VII.

ÉLIZA A YORICK.

Tendre Yorick,

Mes nerf sont si faibles, ma main est si tremblante, que je crains bien que vous ne

puissiez lire ni entendre ce griffonage... Je suis bien mal,.... en vérité, je suis bien mal.

Présentez mon tendre souvenir à monsieur et mistriss James ;.... ils sont dans mon cœur,.... ils ont avec mon Bramine, une égale portion de ma sincère amitié :.... que le ciel vous préserve tous des épreuves cruelles dont il accable mon être souffrant et débile.

Mais ne croyez pas, Yorick, que je me plaigne... Non.

Dieu bienfaisant, je te remercie de mes peines.... Tu me châties pour mon bien.... Mon ame vaine s'était égarée dans les flatteuses pensées de l'avenir.... Tu la ramènes pour fixer son attention sur le point qu'elle habite... O garde-moi du péché de murmure! Je te demande des forces pour supporter mes maux avec patience.

La famille des *** est venue me voir ;... ce sont de bien aimables gens, et je les aime autant que je les considère... Qu'ils étaient affectés de ma situation! je crois qu'ils la sentaient plus vivement que moi.

Je suis prise d'un étrange vertige, et je finis ma lettre. Adieu.

ELIZA.

LETTRE VIII.

YORICK A ÉLIZA.

Je vous écris, Éliza, de chez M. James, tandis qu'il s'habille : son aimable femme est à mes côtés, qui vous écrit aussi.... J'ai reçu, avant le dîner, votre billet mélancolique;..... il est mélancolique, en effet, mon Eliza, de lire un si triste récit de ta maladie..... Tu éprouvais assez de maux sans ce surcroît de douleur. Je crains que ta pauvre ame n'en soit abattue, et ton corps aussi, sans espoir de recouvrement..... Que le ciel te donne du courage! Nous n'avons parlé que de toi, Éliza, de tes douces vertus, de ton aimable caractère : nous en avons parlé pendant toute l'après-dînée.

Mistriss James et ton Bramine ont mêlé leurs larmes plus de cent fois en parlant de tes peines, de ta douceur et de tes graces : c'est un sujet qui ne peut tarir entre nous. Oh! c'est une bien bonne amie!

Les ***, je te le dis de bonne foi, sont de méchantes gens; j'en ai appris assez pour frémir à la seule articulation du nom..... Comment avez-vous pu, Éliza, les quitter, ou plutôt

souffrir qu'ils vous quittassent avec les impressions défavorables qu'ils ont ?... Je croyais t'en avoir dit assez pour te donner le plus profond mépris pour eux jusqu'au dernier terme de ta vie. Cependant tu m'écris, et tu le disais encore, il y a peu de jours à mistriss James, que tu croyais qu'ils t'aimaient tendrement..... Son amour pour Éliza, sa délicatesse et la crainte de troubler ton repos, lui ont fait taire les plus éclatantes preuves de leur bassesse... Pour l'amour du ciel, ne leur écris point, ne souille pas ta belle ame par la fréquentation de ces cœurs corrompus.... Ils t'aiment! quelles preuves en as-tu? sont-ce leurs actions qui le montrent, ou leur zèle pour ces attachemens qui t'honorent et font tout ton bonheur? Se sont-ils montrés délicats pour ta réputation? Non;... mais ils pleurent, ils disent des choses tendres... Mille fois adieu à toutes ces simagrées.... Le cœur honnête de mistriss James se révolte contre l'idée que tu as de leur rendre une visite... Je t'estime, je t'honore pour chaque acte de ta vie, excepté cette aveugle partialité pour des êtres indignes d'un seul de tes regards.

Pardonne à mon zèle, tendre fille : accorde-moi la liberté que je prends; elle naît de ce

fonds d'amour que j'ai, que je conserverai pour toi jusqu'à l'heure de ma mort.... Réfléchis, mon Éliza, sur les motifs qui me portent à te donner sans cesse des avis.... Puis-je en avoir aucun qui ne soit produit par la cause que j'ai dite? Je crois que vous êtes une excellente femme, et qu'il ne vous manque qu'un peu plus de fermeté, et une plus juste opinion de vous-même, pour être le meilleur caractère de femme que je connaisse. Je voudrais pouvoir vous inspirer une portion de cette vanité dont vos ennemis vous accusent, parce que je crois que, dans un bon esprit, l'orgueil produit de bons effets.

Je ne vous verrai peut-être plus, Eliza;... mais je me flatte que vous songerez quelquefois à moi avec plaisir, parce que vous devez être persuadée que je vous aime : et je m'intéresse si fort à votre droiture, que j'apprendrais avec moins de peine la nouvelle d'un malheur qui vous serait arrivé, que le plus léger écart de ce respect que vous devez à vous-même.... Je n'ai pu garder cette remontrance dans mon sein;.... elle s'en est échappée. Ainsi, adieu : que le ciel veille sur mon Eliza!

Ton YORICK.

LETTRE IX.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Je me trouve beaucoup mieux aujourd'hui, ma tête est plus tranquille.

Acceptez mes remercîmens ;...... faites-les agréer à monsieur et mistriss James, pour le tendre intérêt que vous prenez tous à ma maladie...... Quoique mes expressions soient bien faibles, mon cœur n'en est pas moins plein de reconnaissance.

Vous avez été trompé, cher Yorick... Je ne saurais me persuader que la famille des *** mérite la sévérité avec laquelle vous la traitez... Je ne puis penser mal de personne, sans en avoir le sujet..... Ce serait être misérable, en effet, que de vivre l'esclave du soupçon.... Je suis certaine que mon Bramine ne voudrait pas concevoir une mauvaise opinion de qui que ce soit, sans un juste fondement ;.... mais on peut le tromper.... Son cœur est si bon, si ouvert, si franc, que les *** lui auront été présentées sous un faux jour.

Je vais être singulièrement importune... J'ai

besoin de vous pour me faire quelques commissions ;.... excusez votre Éliza ; elle n'ose vous donner cette peine, cependant elle ne peut se confier à personne qu'à vous.

Je voudrais que vous eussiez de M. Zumps les adresses nécessaires pour me faire parvenir sûrement mon piano-forte..... Son harmonie adoucira mes peines dans le voyage.

Je désirerais une douzaine de crochets à vis en cuivre, pour les mettre dans mon cabinet, et y suspendre plusieurs choses qui me sont utiles.

Il me faudrait aussi un livre blanc pour faire mon journal, et y tracer les réflexions que m'inspirera la mélancolie pendant le voyage.

Une chaise à bras ne me serait pas inutile.

J'espère que vous aurez assez de bonté pour m'envoyer tout cela à l'adresse de M. Abraham Walker, pilote à Deal.

Quoique ma santé aille tous les jours de mieux en mieux, mon esprit n'a pas encore repris toute sa tranquillité ; mais je ne veux pas donner trop de peine à un ami qui sent si vivement tout ce qui me regarde.

Mes plus tendres amitiés à mistriss James ;... c'est une bien douce et bien aimable femme... Mes complimens à M. James... Le ciel les com-

prie d'acheter le plus propre et le mieux fait qui soit dans Deal... Vous recevrez tout cela par le premier bateau qu'il fera partir. Je voudrais pouvoir ainsi, Éliza, prévenir tous tes besoins, satisfaire tous tes désirs; ce serait pour moi une heureuse occupation....

Le journal est comme vous le désirez ; il n'y manque plus que les charmantes idées qui doivent le remplir..... Pauvre chère femme....! modèle de douceur et de patience, je fais bien plus que vous plaindre ;.... car je perds et ma philosophie et ma fermeté, lorsque je considère vos peines!... Ne croyez pas que j'aie parlé hier au soir trop durement des *** ; j'en avais le sujet ; d'ailleurs, un bon cœur ne peut en aimer un mauvais.... Non, il ne le peut ; mais adieu à ce texte désagréable.

Ce matin j'ai fait une visite à mistriss James ; elle vous aime bien tendrement : elle est alarmée sur ton compte, Éliza ;... elle dit que tu lui parais plus mélancolique et plus sombre, à mesure que ton départ approche ;... elle te plaint ;... je ne manquerai pas de la voir tous les dimanches, tant que je serai en ville...

Comme cette lettre est peut-être la dernière que je t'écrirai, de bon cœur je te dis adieu... Puisse le Dieu de bonté veiller sur tes jours,

et être ton protecteur, maintenant que tu es sans défense ! et, pour ta consolation journalière, grave bien dans ton cœur cette vérité : « Que quelle que soit la portion de douleur et « de peine qui t'est destinée, elle sera pleine-« ment compensée dans une égale mesure de « bonheur, par l'être que tu as si sagement « choisi pour ton éternel ami. »

Adieu, adieu, Eliza ! tant que je vivrai, compte sur moi, comme sur le plus ardent et le plus désintéressé de tes amis terrestres.

YORICK.

LETTRE XI.

ÉLIZA A YORICK.

Cher Bramine,

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance,... et j'ai vingt-cinq ans ; mais les années, lorsqu'elles sont passées, ne paraissent que quelques heures, les momens de peine sont les seuls que nous comptons ; leur pesanteur nous accable, lentement ils s'écoulent, trop lentement à notre gré, quoique leur marche constante nous dérobe une portion de notre existence ; mais que les heures de joie sont rapi-

des !.... Tous nos plaisirs ne sont que des songes d'un instant.

Que la rapidité du temps est terrible pour l'esprit qui se nourrit dans l'incertitude et le vice ;... lorsque chaque minute les dépouille de leur existence bien-aimée, et les entraîne.

Ils ne savent où..... C'est dans le néant, disent-ils ; mais ce néant même les épouvante : telle est la situation du sceptique.

Mais l'aile rapide du temps n'alarme point cette ame, qui fait de la vertu ses plus chères délices... L'homme de bien marche sans crainte vers l'heure qui doit le délivrer de sa prison d'argile et des douleurs de la mortalité.... Le temps lui paraît un ennemi qui s'oppose à son passage vers les régions célestes du bonheur.

Le temps que j'ai vécu n'est rien ;.... il ne m'appartient plus ;... ce n'est qu'un point gravé sur la mémoire.

Ainsi, je dois m'occuper de ce qui me reste à vivre ; je dois faire jaillir la vertu de chacun de mes égaremens passés... Puisse chaque nouveau soleil levant me voir croître en sagesse, et briller d'une vertu plus mûre, jusqu'à ce que je sois jugée digne de cet état qui est la pureté même !

Je courbe ma tête sous le poids de la dou-

leur avec patience et résignation... Je remercie l'auteur suprême de la nature de ce qu'il m'envoie des avis si utiles.

La vertu vit satisfaite, quoique le ciel soit en courroux : ce courroux annonce un sourire de bonté..... Un jour passé dans les larmes présage une année de joie ; les malheurs nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous détruire.... Qui sent les pointes d'une heure d'adversité, ne les trouve que des moyens de force pour mieux en surmonter la peine.

Que le ciel bénisse mes amis et mes ennemis, et me donne la paix de l'ame!

ÉLIZA.

Cette lettre n'a jamais eu de réponse, ou la réponse ne s'est point trouvée.

LETTRE XII.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Éliza,

Je commence ce matin un nouveau journal, vous pourrez le voir ; car si je n'ai pas le bonheur de vivre jusqu'à votre retour en Angleterre, je vous le laisserai comme un legs....

Mes pages sont mélancoliques.... Mais j'en écrirai d'agréables ; et si je pouvais t'écrire des lettres, elles seraient agréables aussi ; mais bien peu, je doute, pourraient te parvenir ; cependant tu recevras de moi quelques lignes à chaque courrier, jusqu'à ce que de ta main tu me fasses un signe pour m'ordonner de ne plus écrire.

Apprends-moi quelle est ta situation, et de quelle sorte de courage le ciel t'a douée ?.... Comment vous êtes-vous arrangée pour le passage ? Tout va-t-il bien ?..... Écrivez, écrivez-moi tout. Comptez de me voir à Deal avec mistriss James, si vous y êtes retenue par vent contraire.... En effet, Éliza, je volerais vers vous s'il se présentait la moindre occasion de vous rendre service, et même pour votre seul contentement.

Dieu de grace et de miséricorde, considère les angoisses d'une pauvre enfant... donne-lui des forces, protège-la dans tous les dangers auxquels sa tendre forme peut être exposée : elle n'a d'autre protecteur que toi sur un élément dangereux ; que ton bras la soutienne, que ton esprit la console jusqu'au terme de son voyage !

J'espère, Eliza que ma prière est entendue ;

car le firmament paraît me sourire, tandis que mes yeux s'élèvent pour toi vers le ciel..... Je quitte à l'instant mistriss James, et j'ai parlé de toi pendant trois heures.... elle a votre portrait, elle le chérit; mais Mariot et quelques autres bons juges conviennent que le mien vaut mieux, et qu'il porte l'expression d'un plus doux caractère.... Mais qu'il est loin encore de l'original!... Cependant j'avoue que celui de mistriss James est un portrait fait pour le monde; et le mien, tout juste ce qu'il doit être pour plaire à un ami ou à un philosophe sensible.... Dans le premier, vous paraissez brillante et parée avec tout l'avantage de la soie, des perles et de l'hermine.... Dans le mien, simple comme une vestale, ne vous montrant que la bonne fille que la nature vous a faite; ce qui me paraît moins affecté et m'est bien plus agréable que de voir mistriss Draper, le visage animé, et toutes ses graces en jeu, allant à une conquête avec un habit de jour de naissance.

Si je m'en souviens bien, Eliza, vous fîtes des efforts peu communs pour rassembler sur votre visage tous les charmes de votre personne, le jour que vous vous fîtes peindre pour mistriss James; vos couleurs étaient brillantes,

vos yeux avaient plus d'éclat qu'ils n'en ont ordinairement..., je vous priai d'être simple et sans parure, lorsque vous vous feriez peindre pour moi.... sachant bien, comme je vous voyais sans prévention, que vous ne pouviez tirer aucun avantage de l'aide du ver à soie, ni du secours du bijoutier....

Laissez-moi vous répéter une vérité que vous m'avez déjà, je crois, entendu dire... La première fois que je vous vis, je vous regardai comme un objet de compassion, et comme une femme bien ordinaire. L'arrangement de votre parure, quoique de mode, vous allait mal et vous défigurait.... mais rien ne peut vous défigurer davantage, que de vouloir vous faire admirer et paraître jolie... Non, vous n'êtes pas jolie, Éliza, et votre visage n'est pas fait de manière à plaire à la dixième partie de ceux qui le regardent... mais vous avez quelque chose de plus que la beauté; et je ne crains pas de vous dire que je n'ai jamais vu une figure si intelligente, si bonne, si sensible; et il n'y eut et n'y aura jamais dans votre compagnie, pendant trois heures, un homme tendre et *sentimental*, qui ne soit ou ne devienne votre admirateur ou votre ami; bien entendu que vous ne preniez aucun caractère étranger au

vôtre, et que vous paraissiez la créature simple et sans art, que la nature veut que vous soyez. Vous avez dans vos yeux et dans votre voix quelque chose de plus touchant, de plus persuasif qu'aucune femme que j'aie vue, ou dont j'aie entendu parler... mais ce degré de perfection inexprimable et ravissant ne peut toucher que les hommes de la plus délicate sensibilité.

Si votre mari était en Angleterre, et si l'argent pouvait m'acheter cette grace, je lui donnerais de bon cœur cinq cents livres, pour vous laisser assise auprès de moi deux heures par jour, tandis que j'écrirais mon voyage sentimental, je suis sûr que l'ouvrage en serait meilleur, et que je serais remboursé plus de sept fois de ma somme....

Je ne donnerais pas neuf sous de votre portrait, tel que les Newhams l'ont fait exécuter..... c'est la ressemblance d'une franche coquette; vos yeux, et votre visage du plus parfait ovale que j'aie jamais vu, qui par leur perfection doivent frapper l'homme le plus indifférent, parce qu'ils sont vraiment plus beaux que tous ceux que j'ai vus dans mes voyages, sont entièrement défigurés, les premiers par leurs regards affectés, et le visage par son

étrange physionomie et l'attitude de la tête; ce qui est une preuve du peu de goût de l'artiste ou de votre ami.

Les ***, qui justifient le caractère que je leur ai donné une fois, d'être aussi tenaces que la poix ou la glu, ont envoyé une carte à Mistriss ***, pour lui apprendre qu'ils iraient chez elle vendredi.... Elle leur a fait dire qu'elle était engagée.... Second message pour l'inviter à se trouver le soir à Ranelagh. Elle a fait répondre qu'elle ne pouvait pas s'y rendre.... elle pense que si elle leur laisse prendre le moindre pied chez elle, elle ne pourra jamais se défaire de leur connaissance, et elle a résolu de rompre avec eux tout à la fois. Elle les connaît; elle sait bien qu'ils ne sont ni ses amis ni les vôtres, et que le premier usage qu'ils feraient de leur entrée chez elle serait de vous sacrifier, s'ils le pouvaient, une seconde fois.

Ne permets pas, chère Eliza, qu'elle soit plus ardente pour tes propres intérêts que tu ne l'es pour toi même. Elle me charge de vous réitérer la prière que je vous ai faite de ne pas leur écrire. Vous lui causerez, et à votre Bramine, une peine inexprimable : sois assurée qu'elle a un juste sujet de l'exiger; j'ai mes

raisons aussi; la première est que je serais on ne peut pas plus fâché si Eliza manquait de cette force d'ame que Yorick a tâché de lui inspirer.

J'avais promis de ne plus prononcer leur nom désagréable; et si je n'en avais reçu l'ordre exprès de la part d'une tendre femme qui vous est attachée, et qui vous aime, je n'aurais pas manqué à ma parole. Je t'écrirai demain encore, à toi, la meilleure et la plus aimable des femmes. Je te souhaite une nuit paisible; mon esprit ne te quittera point pendant ton sommeil. Adieu.

LETTRE XIII.

ÉLIZA A YORICK.

Laissez-moi voir votre journal.... envoyez-le moi avant que je quitte l'Angleterre.... et loin, bien loin soit le temps où vous pourriez me le laisser comme un legs!.... Je serai heureuse en lisant vos douloureuses pages : elles humanisent le cœur.

Je sens comme vous avez senti, lorsque je lis ce que vous écrivez.... et c'est sentir avec la sensibilité la plus délicate.

La sympathie de sentiment nous donne les

plus grands plaisirs.... De telles douleurs sont des douleurs désirables.... Lorsque votre plume fera monter les larmes dans mes yeux, et les forcera de couler, lorsqu'elle fera mon cœur sangloter.... je dirai, ici mon Bramine a pleuré.... Lorsqu'il écrivit ce passage, son cœur était ému.... Que je puisse saisir la douce contagion de chaque mot émané du cœur, et mouiller de nouveau la feuille déjà humide!

Ensuite j'aurai pour moi les épanchemens agréables de ton imagination.... je me réjouirai dans les brillantes saillies de ton esprit; ton humeur inimitable calmera le trouble pathétique de mon cœur.... l'épaisse larme ne tremblera plus long-temps dans mon œil.... la tendre angoisse ne pesera plus sur mon ame.... Yorick dissipera les douleurs que le Bramine aura causées.

Cette lecture délicieuse répandra la plus douce influence sur les heures ennuyeuses de mon passage..... et, par le secours de mon Yorick, j'imaginerai que l'Inde est la moitié moins éloignée de l'Angleterre qu'elle ne l'est réellement.

Vous me promettez quelque chose d'obligeant et de tendre à chaque poste.... Eh bien!

soyez sûr que jamais ma main ne fera un signe pour rendre le messager muet.

Je suis beaucoup, beaucoup mieux; et Dieu merci, je sens en moi un courage qui me rend digne d'être votre disciple et votre amie.

Mon logement est supportable.... je ne saurais m'en plaindre

Vous pourrez donc venir à Deal avec les James, si je suis retenue par les vents contraires.

Chaque jour, depuis votre lettre, j'ai prié le ciel d'intéresser en ma faveur les élémens, afin que je puisse jouir encore une fois de la vue de mes amis.

Ainsi, tandis que le capitaine, les matelots et les autres passagers sollicitent un vent favorable, je m'oppose secrètement à leur prière, et j'importune le ciel pour qu'il retienne notre vaisseau dans le port.

Je ne donnerai point mon opinion sur mes différens portraits, dans les diverses attitudes demandées par mes amis.... Je me fis peindre pour les obliger.... et je respecte leurs divers jugemens.

Mais ils peuvent être assurés que tel que soit le portrait, l'original leur est dévoué.

Lorsque je songe à l'amitié distinguée que vous avez pour moi, et que je réfléchis sur cette

pureté d'ame avec laquelle vous embrassez mes intérêts les plus simples, je ne puis que me glorifier dans le compliment que je reçois de vous.... « Vous n'êtes point jolie, Eliza.....» Que je suis heureuse de devoir votre affection au pur sentiment, et non à la beauté qui passe et se flétrit!

Ce compliment est le plus flatteur que j'aie jamais reçu, et que je désire de recevoir.... il n'est pas composé de ces lieux communs dont on se sert dans le monde, ni adressé à quelques traits plus ou moins jolis d'un visage.... C'est un éloge général, fait pour la personne entière... fait pour le cœur.

Cependant je ne dois pas avoir la vanité de le croire vrai dans toute son étendue.... Vous me peignez avec la prévention d'un ami, et quelque partialité pour mes défauts.

Je veux néanmoins relire souvent un portrait, quelque flatté qu'il soit, que votre main a tracé.... Persuadée que c'est ainsi que vous voulez que je sois.... je ferai mes efforts pour atteindre à cette beauté de coloris, et à cette perfection, autant que mes facultés pourront me le permettre.

Vous me parlez de mon mari; ce nom m'est cher, et j'ai senti tout mon sang refluer vers

mon cœur. Toutes mes pensées ont été tournées vers l'Inde..... J'ai soupiré sur la distance.... et je voudrais effacer tout ce que j'ai dit dans la première partie de ma lettre.

Mais pourquoi l'effacerais-je ?..... Oserais-je toucher à un seul mot, à l'expression du moindre sentiment? L'amour et l'amitié ne sont-ils pas également sacrés ?..... Apprends, Eliza, à les conserver dans toute leur pureté.... Rends-toi digne d'un tel mari.... d'un tel ami.

Oui, mon Yorick, mon mari t'accorderait ma compagnie, si elle pouvait servir au progrès de ton ouvrage.... Il ne voudrait pas priver les hommes de l'avancement et du plaisir que tu peux leur procurer.

Ne me parlez plus des *** ; je cède à votre zèle.... Que ne voudrais-je pas accorder à votre amitié ?.... Mais quittons ce sujet ingrat ; je ne veux plus m'en occuper ni leur écrire.

J'attends avec impatience la lettre qui m'est promise pour demain

Adieu, le meilleur des hommes, l'ami le plus sincère..... Que le ciel veille sur tes loisirs, tes heures de retraite et de travail ! Adieu.

A huit heures du matin.

LETTRE XIV.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'ai reçu le paquet...... Vous avez pris beaucoup de peine..... et mon cœur est pénétré de reconnaissance.

Le vaisseau dans lequel je dois faire mon trajet est fort propre; ma cabine est petite, mais commode..... On doit la peindre en blanc..... ainsi il me faut débarquer et chercher à terre un logement.

A chaque courrier, j'attends de mon Bramine quelques lignes de tendresse et d'amitié.

Puisse le ciel veiller sur votre santé, pour le bien de l'espèce humaine, et le bonheur d'Éliza! Adieu.

LETTRE XV.

ÉLIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

C'est un grand bonheur pour moi que miss Light s'embarque dans notre navire.... Je n'ai

rien vu de plus aimable et de plus doux que cette jeune dame.... et sa compagnie me devient tous les jours plus chère.

Nous avons aussi un militaire au service de la compagnie.... Il vint hier, sans cérémonie et sans être invité, prendre le thé avec nous.... Je crus ne devoir montrer aucun ressentiment.... mais je le raillai un peu sur sa hardiesse, en lui disant que c'était sans doute une des qualités les plus utiles à un soldat.

Il s'est excusé sur son impolitesse, sans cependant en faire l'aveu de bonne grace.

Il me paraît épris de miss Light, et je ne doute point qu'avant quinze jours de trajet, il ne soit très-amoureux d'elle.

Les autres passagers sont tous gens aimables, et les officiers se conduisent avec beaucoup de décence et de politesse.

Mon Yorick.... mon cher ami, partagez mes pensées avec celui à qui je suis liée par le devoir.... Ne m'oubliez pas dans vos prières.... Occupez-vous d'Eliza pendant la veille, et laissez-moi, comme une ombre chère, chanter votre imagination pendant votre sommeil.... Je suis toute à vous. Adieu, adieu.

ÉLIZA.

P. S. Comme mon séjour ici ne sera pas

long, saisissez toutes les occasions de m'écrire.. Adieu.

LETTRE XVI.

YORICK A ÉLIZA.

Vous ne pouviez pas, Éliza, vous conduire autrement à l'égard du jeune officier. Il était contre toute politesse, je dis même contre l'humanité, de lui fermer votre porte. Il est donc susceptible, Éliza, d'une tendre impression, et, avant qu'il soit quinze jours, tu crois qu'il sera éperdument amoureux de miss Light!..... Oh! je crois, moi, et il est mille fois plus probable, que c'est de toi qu'il est amoureux, parce que tu es mille fois plus aimable.... Cinq mois avec Éliza, et dans le même lieu, et un jeune officier!... tout sert mon opinion....

Le soleil, s'il pouvait s'en défendre, ne voudrait point éclairer les murs d'une prison; mais ses rayons sont si purs, Éliza, si célestes, que je n'ai jamais entendu dire qu'ils fussent souillés pour cela. Il en sera de même des tiens, mon enfant chéri, dans cette situation et dans toutes celles où tu seras exposée, jusqu'à ce que tu sois fixée pour ta vie..... mais ta discrétion,

ta prudence, la voix de l'honneur, l'ame d'Yorick et ton ame te donneront les plus sages conseils.

On arrange donc tout pour le départ!.... mais ne peut-on pas nettoyer et laver votre cabine sans la peindre? La peinture est trop dangereuse pour vos nerfs; elle vous tiendra trop long-temps hors de votre appartement, où j'espère que vous passerez plusieurs momens heureux.

Je crains que les meilleurs de vos contre-maîtres ne le soient que par comparaison avec le reste des matelots.... Il en fut ainsi des.... vous savez de qui je veux parler, parce que votre prudence fut en défaut lorsque..... mais je ne veux pas vous mortifier. S'ils se conduisent décemment, et s'ils sont réservés, c'est assez, et autant que vous pouvez en attendre. Tu manqueras de secours et de bons avis, et il est nécessaire que tu les aies..... Garde-toi seulement des intimités; les bons cœurs sont ouverts, ils sont faciles à surprendre.... Que le ciel te donne du courage dans toutes les terribles épreuves auxquelles il te soumet!...

Tu es le meilleur de ses ouvrages.... Adieu, aime-moi, je t'en prie, et ne m'oublie jamais.

Je suis, mon Éliza, et je serai pour la vie, dans le sens le plus étendu de ce mot,

ton ami, YORICK.

P. S. Vous aurez peut-être l'occasion de m'écrire du Cap-Vert, par quelque vaisseau hollandais ou français.... De manière ou d'autre votre lettre me parviendra sans doute.

LETTRE XVII.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Éliza,

Oh! je suis bien inquiet sur votre cabine..... La couleur fraîche ne peut que faire du mal à vos nerfs; rien n'est si nuisible en général que le blanc de plomb..... Prenez soin de votre santé, mon enfant, et de long temps ne dormez pas dans cette chambre; il y en aurait assez pour que vous fussiez attaquée d'épilepsie.

J'espère que vous avez quitté le vaisseau, et que mes lettres vous rencontreront sur la route de Deal, courant la poste.... Lorsque vous les aurez toutes reçues, ma chère Eliza, mettez-les en ordre.... Les huit ou neuf premières ont leur numéro; mais les autres n'en ont point. Tu pourras les arranger en suivant l'heure ou le

jour. Je n'ai presque jamais manqué de les dater. Lorsqu'elles seront rassemblées dans une suite chronologique, il faut les coudre et les mettre sous une enveloppe. Je me flatte qu'elles seront ton refuge, et que tu daigneras les lire et les consulter, lorsque tu seras fatiguée des vains propos de vos passagers... Alors tu te retireras dans ta cabine, pour converser une heure avec elles et avec moi.

Je n'ai pas eu le cœur ni la force de les animer d'un simple trait d'esprit ou d'enjouement; mais elles renferment quelque chose de mieux; et, ce que vous sentirez aussi-bien que moi, de plus convenable à votre situation;... beaucoup d'avis et quelques vérités utiles.....Je me flatte que vous y apercevrez aussi les touches simples et naturelles d'un cœur honnête, bien plus expressives que des phrases artistement arrangées... Ces lettres, telles qu'elles sont, te donneront une plus grande confiance en Yorick, que n'aurait pu le faire l'éloquence la plus recherchée..... Repose-toi donc entièrement, Éliza, sur elles et sur moi.

Que la pauvreté, la douleur et la honte, soient mon partage, si je te donne jamais lieu, Éliza, de te repentir d'avoir fait ma connaissance!

D'après cette protestation, que je fais en présence d'un Dieu juste, je le prie de m'être aussi bon dans ses grâces, que j'ai été pour toi honnête et délicat.... Je ne voudrais pas te tromper, Éliza; je ne voudrais pas te ternir dans l'opinion du dernier des hommes, pour la plus riche couronne du plus fier des monarques.

Souvenez-vous que tant que j'aurai la plus chétive existence, que tant que je respirerai, tout ce qui est à moi, vous pouvez le regarder comme à vous.... Je serais cependant fâché, pour ne point blesser votre délicatesse, que mon amitié eût besoin d'un pareil témoignage.. L'argent et ceux qui le comptent ont le même but dans mon opinion, celui de dominer.

J'espère que tu répondras à cette lettre; mais si tu en es empêchée par les élémens qui t'entraînent loin de moi, j'en écrirai une pour toi; je la ferai telle que tu l'aurais écrite, et je la regarderai comme venue de mon Éliza.

Que l'honneur, le bonheur, la santé et les consolations de toute espèce fassent voile avec toi!... O la plus digne des femmes! je vivrai pour toi et ma Lydia.... Deviens riche pour les chers enfans de mon adoption. Acquiers de la prudence, de la réputation et du bonheur,

s'il peut s'acquérir, pour le partager avec eux, et eux avec toi,... pour le partager avec ma Lydia, pour la consolation de mon vieil âge...

Une fois pour toujours, adieu.... Conserve ta santé, poursuis constamment le but que nous nous sommes proposé, la vertu et l'amour,... et ne te laisse point dépouiller de ces facultés que le ciel t'a données pour ton bien-être.

Que puis-je ajouter de plus dans l'agitation d'esprit où je me trouve ?.... et déjà cinq minutes se sont écoulées depuis le dernier coup de cloche de l'homme de la poste... Que puis-je ajouter de plus,... que de te recommander au ciel, et de me recommander au ciel avec toi dans la même prière,... dans la plus fervente des prières,.... afin que nous puissions être heureux, et nous rencontrer encore, sinon dans cette vie, au moins dans l'autre..?

Adieu,... je suis à toi, Éliza, à toi pour jamais : compte sur l'amitié tendre et durable

D'YORICK.

LETTRE XVIII.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Yorick,

J'espère que vos craintes sur ma santé et la couleur fraîche de ma cabine sont maintenant dissipées.... Mais, puisque telle est la volonté d'Yorick,... je promets de prendre soin de ma santé, un soin particulier, et pour l'amour de lui.

J'ai reçu vos lettres avec une satisfaction de cœur peu commune.... Je les ai reçues, et arrangées dans l'ordre que vous m'avez prescrit... cet ordre n'était pas difficile à trouver, les dates m'ont servi dès que les numéros ont manqué.

Je les ai mises sous un couvert... Je les porterai sur mon cœur;... elles seront, en effet, pour moi, un tendre asile.... Mes tendres et silencieux amis,... je les lirai avec attendrissement,... je les consulterai, je leur obéirai.... Je les ai déjà amoncelées comme un trésor dans ma mémoire, et j'en éprouve les effets bienfaisans.

Ont-elles besoin d'autre ame que celle du

sentiment et de la vérité ? Ton cœur honnête et sensible s'y montre à chaque ligne, et les rend vivantes de sensibilité... La mienne renaît à chaque phrase, et sympathise avec ton ame.... Je me joins avec une égale sincérité à ta protestation, et j'implore du ciel la même colère si ma candeur n'a pas été égale à la tienne.

Si je suis entraînée par les élémens qui me dérobent à mes amis, vous écrirez une lettre pour moi, et vous la regarderez comme venue de moi.

Écris, mon Yorick ;... écris lorsque j'aurai quitté ce rivage !... lorsque je lutterai contre les vagues incertaines de ce fier élément ;.... lorsque j'aurai perdu de vue les côtes blanchâtres de la terre qui te porte, terre heureuse par ta naissance ;... écris une lettre pour ton Eliza.... Que ton imagination s'exerce dans sa plus grande étendue.... Imagine tout ce qui est tendre et obligeant, honnête et délicat,... l'affection la plus vive et la plus tendre, et ne crois pas que les pouvoirs de ton ame puissent surpasser dans leur expression les sentimens qui sont dans mon cœur.

Vous priez le ciel qu'il nous rende heureux, et nous fasse rencontrer encore dans ce monde ou dans l'autre.

Je donne plus d'étendue à votre prière..... Puissions-nous nous revoir encore sur cette terre, et après dans le séjour céleste!

ELIZA.

LETTRE XIX.

YORICK A ÉLIZA.

AH! plût à Dieu qu'il vous fut possible, mon Eliza, de différer d'une année votre voyage dans les Indes!... car je suis assuré dans mon cœur que ton mari n'a jamais pu fixer un temps si précis pour ton départ.

Je crains que M. B*** n'ait un peu exagéré.. je n'aime plus cet homme; son aspect me tue... Si quelque mal allait t'arriver, de quoi n'aurait-il pas à répondre? J'ignore quel est au monde l'être qui méritât plus de pitié, ou que je pourrais haïr davantage... Il serait un monstre à mes yeux!... Oh! plus qu'un monstre..... Mais, Éliza, compte sur moi; que l'idée de tes enfans ne soit pas un souci de plus pour toi... Je serai le père de tes enfans.

Mais, Éliza, si tu es si malade encore...... songe à ne retourner dans l'Inde que dans un an.... Écrivez à votre mari;.... exposez-lui la vérité de votre situation.... S'il est l'homme

généreux et tendre que vous m'avez annoncé en lui,... je crois qu'il sera le premier à louer votre conduite. On m'a dit que toute sa répugnance pour vous laisser vivre en Angleterre, ne provient que de l'idée qu'il a malheureusement conçue que vous pourriez faire des dettes à son insu, qu'il serait obligé de payer... Quelle crainte!... Est-il possible qu'une créature aussi céleste que vous l'êtes, soit sacrifiée à quelques cents livres de plus ou de moins?... Misérables considérations!... O mon Éliza, si je le pouvais décemment, je voudrais le dédommager jusqu'au moindre sou de toute la dépense que tu as pu lui causer!... Avec joie, je lui céderais les moyens que j'ai de subsister... J'engagerais mes bénéfices, et ne me réserverais que les trésors dont le ciel a fourni ma tête pour ma subsistance future.

Vous devez beaucoup, je l'avoue, à votre mari.... Vous devez quelque chose aux apparences et à l'opinion des hommes; mais, Éliza, croyez-moi, vous devez bien autant à vous-même.... Quittez Deal et la mer, si vous continuez d'être malade; je serai gratuitement votre médecin... Vous ne seriez pas la première de votre sexe que j'aurais traitée avec succès....

Je ferai venir ma femme et ma fille; elles

pourront vous conduire, et chercher avec vous la santé à Montpellier, aux eaux de Barrège, à Spa, partout où vous voudrez... Elles suivront tes directions, Éliza, et tu pourras faire des parties de plaisir dans tel coin du monde où ta fantaisie voudra te mener.... Nous irons pêcher ensemble sur les bords de l'Arno; nous nous égarerons dans les rians et fleuris labyrinthes de ses vallées; et alors tu pourras, comme je l'ai déjà entendu une ou deux fois, de ta voix douce et flexible, nous chanter, *je suis perdue, je suis perdue*,.... mais nous te retrouverons, mon Éliza.

Vous rappelez-vous l'ordonnance de votre médecin?... Je m'en souviens bien, elle était telle que la mienne.... « Faites un exercice « modéré; allez respirer l'air pur du midi de « la France, ou celui encore plus doux du pays « de Naples... Associez-vous pour la route « quelques amis honnêtes et tendres.. » Homme sensible! il pénétrait dans vos pensées;... il savait combien la médecine serait trompeuse et vaine pour une femme dont le mal n'a pris sa source que dans les afflictions de l'ame. Je crains bien, chère Éliza, que vous ne deviez avoir confiance qu'au temps seul : puisse-t-il vous donner la santé, à vous qui méritez les

faveurs de la charmante déesse, par vos vœux enthousiastes envers elle!

Je vous révère, Éliza, pour avoir gardé dans le secret certaines choses qui, dévoilées, auraient fait votre éloge.... Il y a une certaine dignité dans la vénérable affliction, qui refuse d'appeler à elle la consolation et la pitié...... Vous avez très-bien soutenu ce caractère, et je commence à croire, amie aimable et philosophe, que vous avez autant de vertus que la veuve de mon oncle Tobie. Mon intention n'est pas d'insinuer par-là que mon opinion n'est pas mieux fondée que la sienne le fut sur celles de madame Wadman; et je ne crois pas possible à un *Trim* de me convaincre qu'elle est également en défaut; je suis sûr que tant qu'il me restera une ombre de raison, cela ne sera pas.

En parlant de veuves,.... je vous en prie, Eliza, si vous l'êtes jamais, ne songez pas à vous donner à quelque riche nabab,.... parce que j'ai dessein de vous épouser. Ma femme ne peut vivre long-temps; elle a déjà parcouru en vain toutes les provinces de France, et je ne connais pas de femme que j'aimasse mieux que vous pour la remplacer..... Il est vrai que ma constitution me rend vieux de plus de quatre-

vingt-quinze ans, et vous n'en avez que vingt-cinq... La différence est grande; mais je tâcherai de compenser le défaut de jeunesse par l'esprit et la bonne humeur... Swift n'aima jamais sa Stella, Scarron sa Maintenon, ou Waller sa Sacharissa, comme je voudrais t'aimer et te chanter, ô femme de mon choix! tous ces noms, quelque fameux qu'ils soient, disparaîtraient devant le tien, Eliza... Mandez-moi que vous approuvez ma proposition, et que semblable à cette maîtresse dont parle le *Spectateur*, vous aimeriez mieux chausser la pantoufle d'un vieux homme, que de vous unir au gai et jeune voluptueux.... Adieu ma Simplicia.

Je suis tout à vous,

TRISTRAM.

LETTRE XX.

ÉLIZA A YORICK.

Mon tendre Tristram,

Je voudrais faire pour vous tout ce qui dépendrait de moi, tout ce qui serait renfermé dans les bornes de mon devoir... mais il m'est impossible de différer mon voyage... Les ordres

que j'ai reçus sont irrévocables, et je dois me soumettre.

M. B..... n'exagère rien; je me trouve beaucoup mieux; et mes enfans, je l'espère, ne seront pas orphelins; mais je vous remercie de votre générosité.... Je suis sensible autant qu'on peut l'être à l'élan de votre ame en leur faveur.

L'on vous a trompé sur le caractère de mon mari... il n'est pas si parcimonieux que vous l'imaginez; et, s'il ne s'agissait que de la dépense, je pourrais respirer long-temps encore l'air de l'Europe..... Des considérations plus tendres le forcent de presser mon retour dans l'Inde.... Soyez sûr que je ne suis pas sacrifiée à des vues d'intérêt.

Vous avouez que je dois beaucoup à mon mari... je ne suis que les suggestions de mon devoir, pour acquitter cette dette.... la dette la plus sacrée que je connaisse, et contractée de la manière la plus solennelle.

J'avoue que quelque égard que l'on doive à l'opinion publique.... les apparences et cette opinion respectable me retiendraient bien peu, si les circonstances me permettaient de quitter Deal pour aller rendre ce que je dois à l'amitié.

Vous serez toujours mon médecin, mais non pour la santé du corps. Abandonnez ce soin à ceux qui en font leur occupation...... Laissez-leur faire leurs observations et leurs prétendues recherches pour s'engraisser des angoisses et des tourmens d'un pauvre malade.... Que mon Yorick prenne pour lui la noble tâche de prescrire des ordonnances pour mon esprit, et de guérir les maux de l'ame.... C'est un emploi dans lequel on ne peut l'égaler, et auquel le ciel semble l'avoir particulièrement destiné, en lui donnant la faculté d'amollir et de fondre la dureté et l'insensibilité du monde corrompu.

Que ta fille et ta femme soient mieux occupées qu'à promener les douleurs de ton Indienne !..... Puissent-elles partager long-temps ton bonheur domestique ! Si elles sentent comme je sens, elles regardent sans doute comme chose facile et agréable, tout ce qui peut te consoler et te plaire.

Je ne puis plus être de l'avis des médecins, quant au changement d'air et de lieu.... Je l'ai essayé sans succès d'un bout du globe à l'autre bout..... Si leur remède était bon, l'air de l'Angleterre et ta conversation auraient eu plus d'effet que l'air de France ou de Naples ; mais

il m'est impossible d'habiter ces lieux-ci plus long-temps.

Les peines de l'ame, produites par une trop grande sensibilité, et une bien faible constitution.... voilà, je crois un ensemble auquel les observations des plus habiles médecins tenteraient envain de remédier.

Si je dois exciter la compassion de quelqu'un, que ce soit la tienne... cependant je ne voudrais pas que tu puisses jamais sentir de la pitié pour rien.

Ton cœur est si bon, si tendre, que si tu avais sujet de plaindre quelqu'un, je suis sûre que ton ame serait bien plus affectée que celle de l'objet de ta sensibilité.... Je voudrais qu'il n'y eût que les cœurs de pierre qui pussent avoir de la pitié, et ils en sont incapables.

Votre gaîté ne vous abandonne point.... Vous me demandez si jamais je deviens veuve, le ciel éloigne cet instant! si je donnerai ma main à quelque riche nabab.

Je crois que je ne donnerai jamais plus ma main..... parce que je crains que mon cœur ne puisse aller avec elle... mais quant aux nababs, je les méprise tous.

Ces ames, qui se sont baignées dans le sang, pour acquérir d'immenses richesses ou du pouvoir, ont-elles quelque rapport avec l'ame d'Eliza?.... La sensible Indienne d'Yorick peut-elle supporter l'idée d'aucune espèce d'union avec les meurtriers de ses frères?..... Non..... que plutôt la honte et la misère soient mon partage.

Je méprise les richesses, comme la source commune et funeste du luxe et de l'orgueil.... L'or n'est utile et bon que dans les mains de la vertu, lorsqu'elle les étend pour soulager les malheureux.... ou lorsque l'humanité, d'un œil tendre et inquiet, cherche la cabane du pauvre, pour y verser son superflu, pour ordonner à la larme qui tremble dans l'œil de la douleur, de se changer en expression de joie et de couler le long d'une joue, qui commence à sourire de reconnaissance.

Oui, mon Bramine, si j'étais veuve.... et si tu étais libre, je crois que je te donnerais ma main de préférence à aucun homme vivant.... Je m'unirais à ton ame.... Je m'unirais à mon ami, à mon bon génie.

Eh! qu'importe la différence des années? l'ame qui marche vers l'immortalité est toujours

jeune; et ton ame, j'en suis sûre, a plus de vigueur que celle du commun des hommes.

Un grand poëte a dit : (*)

« On ne peut assigner de cause certaine à « l'amour : ce rapport n'existe pas sur le visa- « ge, mais dans l'ame des amans. »

Rapsodie à part..... J'espère que mistriss Sterne survivra à ce beau projet d'union... Vous dites qu'elle n'a plus rien à espérer des provinces de France... Tant mieux... Elle obtiendra la santé de son air natal à bien meilleur marché.

Cependant ton âge ne serait point un obstacle à notre union, et le soin de délier ta pantoufle me serait plus agréable que les attentions que pourrait avoir pour moi un jeune homme ardent et volage; mais je ne veux point que mistriss Sterne puisse voir tout ceci.... pour l'amour de ta paix domestique.

Je quitte la plaisanterie.... et je suis bien sincèrement, bien sérieusement, avec la plus grande pureté d'affection, ton immuable.

ELIZA.

P. S. Mon cœur battra d'impatience pour une réponse.... Soyez prompt à calmer ses battemens.

(*) Dryden.

LETTRE XXI.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Eliza,

J'ai été sur le seuil des portes de la mort.... Je n'étais pas bien la dernière fois que je vous écrivis, et je craignais ce qui m'est arrivé en effet; car dix minutes après que j'eus envoyé ma lettre, cette pauvre et maigre figure d'Yorick fut prête à quitter le monde. Il se rompit un vaisseau dans ma poitrine, et le sang n'a pu être arrêté que ce matin vers les quatre heures; tes beaux mouchoirs des Indes en sont tout remplis... Il venait, je crois, de mon cœur.... Je me suis endormi de faiblesse.... A six heures je me suis éveillé, ma chemise était trempée de larmes. Je songeais que j'étais indolemment assis sur un sofa, que tu étais entrée dans ma chambre avec un suaire dans ta main, et que tu m'as dit :.... « Ton esprit a « volé vers moi dans les dunes, pour me don- « ner des nouvelles de ton sort; je viens te « rendre le dernier devoir que tu pouvais at- « tendre de mon affection filiale, recevoir ta « bénédiction et le dernier souffle de ta vie... »

Après cela tu m'as enveloppé du suaire ; tu étais à mes pieds prosternée : tu me suppliais de te bénir. Je me réveille, dans quelle situation, bon Dieu! mais tu compteras mes larmes; tu les mettras toutes dans un vase.... Chère Eliza, je te vois, tu es pour toujours présente à mon imagination, embrassant mes faibles genoux, élevant sur moi tes beaux yeux, pour m'exhorter à la patience et me consoler; toutes les fois que je parle à Lydia, les mots d'Esaü, tels que tu les a prononcés, résonnent sans cesse à mon oreille...... « Bénissez-moi donc aussi, mon père.... » Que la bénédiction céleste soit ton éternel partage, ô précieuse fille de mon cœur!

Mon sang est parfaitement arrêté, et je sens renaître en moi la vigueur, principe de la vie. Ainsi, mon Éliza, ne sois point alarmée.... Je suis bien, fort bien.... J'ai déjeuné avec appétit, et je t'écris avec un plaisir qui naît du prophétique pressentiment que tout finira à la satisfaction de nos cœurs.

Jouis d'une consolation durable dans cette pensée que tu as si délicatement exprimée, que le meilleur des êtres ne peut combiner une telle suite d'événemens, purement dans l'intention de rendre misérable pour la vie sa

créature affligée ! L'observation est juste, bonne et bien appliquée.... Je souhaite que ma mémoire en justifie l'expresssion....

Éliza, qui vous apprit à écrire d'une manière si touchante ?.... Vous en avez fait un art dans sa perfection.... Lorsque je manquerai d'argent, et que la mauvaise santé ne permettra plus à mon génie de s'exercer... je pourrai faire imprimer vos lettres, comme *les essais d'une infortunée Indienne*.... Le style en est neuf, et seul il serait une forte recommandation pour leur débit; mais leur tournure agréable et facile, les pensées délicates qu'elles renferment, la douce mélancolie qu'elles produisent, ne peuvent être égalées, je crois, dans cette section du globe, ni même, j'ose dire, par aucune femme de vos compatriotes..

J'ai montré votre lettre à mistriss B.... et à plus de la moitié de nos littérateurs.... Vous ne devez point m'en vouloir pour cela, parce que je n'ai voulu que vous faire honneur en cela... Vous ne sauriez imaginer combien vos productions épistolaires vous ont fait d'admirateurs qui n'avaient pas encore fait attention à votre mérite extérieur. Je suis toujours surpris, quand je songe comment tu as pu acquérir tant de graces, tant de bonté et de perfection.....

Si attachée, si tendre, si bien élevée !... Oh! la nature s'est occupée de toi avec un soin particulier ; car tu es, et ce n'est pas seulement à mes yeux, et le meilleur et le plus beau de ses ouvrages.

Voici donc la dernière lettre que tu dois recevoir de moi ; j'apprends par les papiers publics que le comte de Chatham est entré dans les dunes, et je crois que le vent est favorable... Si cela est, femme céleste, reçois mon dernier adieu... Chéris ma mémoire... Tu sais combien je t'estime, et avec quelle affection je t'aime, de quel prix tu m'es. Adieu...... et, avec mon adieu, laisse-moi te donner encore une règle de conduite, que tu as entendu sortir de mes lèvres sous plus de mille formes ; mais je la renferme dans ce seul mot :

RESPECTE-TOI!

Adieu encore une fois, Éliza! qu'aucune peine de cœur ne vienne placer une ride sur ton visage, jusqu'à ce que je puisse te revoir ; que l'incertitude ne trouble jamais la sérénité de ton ame, ou ne réveille une pénible pensée au sujet de tes enfans.... car ils sont ceux

d'Yorick...... et Yorick est ton ami pour toujours. Adieu, adieu, adieu.

P. S. Rappelle-toi que l'espérance abrége et adoucit toutes les peines... Ainsi, tous les matins, à ton lever, chante, je t'en prie, chante avec la ferveur dont tu chanterais un hymne, mon Ode à l'Espérance, et tu t'assiéras à la table de ton déjeuner avec moins de tristesse.

Que le bonheur, le repos et *Hygée* te suivent dans ton voyage! puisses-tu revenir bientôt avec la paix et l'abondance, pour éclairer les ténèbres dans lesquelles je vais passer mes jours! je suis le dernier à déplorer ta perte : que je sois le premier à te féliciter sur ton retour!

Porte-toi bien!

LETTRE XXII ET DERNIÈRE.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Cette lettre est la dernière que tu recevras de moi, tandis que je vois encore la côte d'Angleterre..... Ile de bienfaisance et de li-

berté, île (je le dis pour sa gloire) qui donna le jour à mon Yorick.

Comme je fus alarmée au premier mot de votre lettre !.... Votre mal m'a inspiré le plus vif attendrissement.

Un vaisseau rompu dans son sein..... O terreur ! mon sang a bouillonné dans mes veines, et s'est fixé près de mon cœur, lorsque j'en ai su la nouvelle.

O les mouchoirs que tu tiens de moi, que n'avaient-ils la vertu souveraine de dissiper ton mal!..... J'ai été heureuse, lorsque j'ai su que vous aviez dormi.... mais ce songe! Ciel, ne permets pas qu'il soit *prophétique* ; préserve-moi du devoir pénible d'assister à la dissolution.

Tes larmes, je les conserverai dans un cristal.... Je pleurerai pour toi, et ces larmes seront les tiennes, parce qu'elles seront versées pour toi.

Votre imagination a pénétré dans mes pensées, dans mes sensations.... elle m'a vue telle que je serais, si j'étais près de vous.... J'embrasserais vos genoux, je les presserais, et mes regards chercheraient à vous consoler.... car je ne pourrais que vous regarder : il me serait impossible de parler.

Je me joins à toi, pour bénir l'enfant de ton adoption..... notre Lydia.

Qu'il soit loué à jamais, l'être bienfaisant qui a guéri ta maladie et arrêté ton sang..... celui qui ranima dans ton sein les sources de la vie.

Oui, je l'espère, tout se terminera à la satisfaction de nos deux ames.... Je ne veux point, non je ne puis douter de la bonté, de la sagesse de celui qui te donna l'être.

Et vous me demandez qui m'apprit l'art d'écrire..... Ce fut mon Yorick. Si Éliza a quelque mérite.... si son style a quelque charme... si ses lignes coulent avec une liberté facile.... l'éloge vous en est dû, il vous appartient tout entier.

J'ai pris toute la peine possible pour vous dérober vos pensées... votre manière...le choix et la délicatesse de vos expressions... je prenais une plume, et je voulais toujours être Yorick.

Je dois cependant vous gronder..... Je le dois, mon Yorick, pour avoir montré mes lettres..... Vous êtes blâmable d'exposer ainsi au grand jour les faiblesses d'Éliza.

Elle développe son cœur pour toi; elle le laisse ouvert à tes yeux; mais elle ne voudrait point qu'il fût ainsi montré sans voile, dans la

plénitude de sa franchise.... Sans apprêt, elle laisse aller sa plume, et tout le monde, mon Yorick, n'est pas si bien intentionné.

Vous me dites qu'ils m'admirent..... fausse flatterie.... Leurs éloges sont trompeurs..... C'est à vous qu'ils s'adressent.... Ils vous trouvent aveugle sur mes défauts.... Ils ont découvert votre prévention extrême pour tout ce qui vient de moi; ils ne veulent pas vous troubler dans vos songes : ils vous admirent, ils vous considèrent.... Voudraient-ils contrarier votre opinion.... c'est le respect qu'on a pour Yorick, qui produit les louanges données au faible mérite de son Éliza.

Nous sommes dans les dunes.... le vent est favorable.... Il annonce que nous mettrons à la voile cette nuit.... le capitaine lui-même vient de me l'apprendre... Je passe les momens qui me restent à épancher mon ame dans ton sein.

Adieu, le plus estimable des hommes..... Bonne et sensible créature.... Adieu. Je respecterai, je chérirai ta mémoire. Toujours tu me seras présent. Mon estime répond à la tienne. Je t'aime d'une égale affection.... Qu'Éliza soit toujours chère à ton cœur!

Je me respecterai pour l'amour d'Yorick, de mon Yorick qui est mon ami pour la vie.

Tous les matins je veux chanter ton hymne à l'espérance.... et cependant je pleurerai sur notre séparation..... Adieu, mon Bramine, mon fidèle mentor, adieu.

Que la prospérité soit ta compagne, que la paix couronne tes journées, c'est le souhait de ton éternelle amie Éliza. Adieu, adieu.

P. S. J'écrirai par le premier vaisseau qui sera voile pour l'Angleterre...... Je ferai mon possible pour écrire. Adieu.

Fin de la correspondance de Sterne avec Éliza.

LETTRES
DE
STERNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A. W. C. *Ecuyer.*

Coxwould, le 1 juillet 1764.

Je suis arrivé sain et sauf à mon petit hermitage; et j'ai la certitude que vous ne tarderez pas à venir m'y joindre : puisque, pendant six mois, nous avons ensemble parcouru le cercle des plaisirs, il faut également que vous soyez de moitié dans ma solitude. Vous y trouverez le repos dont, tout jeune que vous êtes, vous devez avoir besoin; nous aurons, à votre choix, de l'esprit, de l'érudition ou du sentiment; mes jeunes laitières vous feront des bouquets, et tous les jours, après le café, je vous menerai visiter mes nones; cependant, n'allez pas tout de suite donner carrière à votre

imagination ; laissez plutôt agir la mienne, ou du moins souffrez qu'elle vous raconte comment un charmant cloître s'est élevé tout à coup dans une de ces régions fantastiques. Qu'est-ce que cela signifie, direz-vous? un moment. Je vais vous l'apprendre.

Il faut donc que vous sachiez qu'en prenant par la porte de derrière de ma maison, je me trouve bientôt engagé dans un sentier qui conduit à travers des prairies et des bosquets touffus ; je le suis, et, environ vingt minutes après, j'arrive aux ruines d'un monastère où jadis un certain nombre de vierges consacrèrent leur... vie.... je sais à peine ce que j'allais écrire..... à la solitude religieuse. Toutes les fois que je me rends dans cet endroit, j'appelle cela *visiter mes nones*.

Ce site a quelque chose d'imposant et d'auguste ; un ruisseau coule au travers ; une haute colline, couverte de bois, s'élève brusquement du côté opposé, verse une ombre majestueuse sur tous les environs, et ne permet point à la pensée de s'égarer au-delà ; jamais de pieuses solitaires ne trouvèrent une retraite plus propre à les sanctifier. Aujourd'hui ce serait une véritable découverte pour un antiquaire : il n'aurait pas trop d'un mois pour déchiffrer ces

ruines; mais, je ne suis point antiquaire, vous le savez; par conséquent je viens ici dans des vues bien différentes, et que je crois meilleures, c'est-à-dire, pour me déchiffrer moi-même.

Appuyé sur le portail, dans l'attente de la rêverie, je considère le ruisseau qui s'éloigne en murmurant; j'oublie le spleen, la goutte et le monde envieux; ensuite, après avoir fait un tour sous ces portiques délabrés, j'évoque toute la communauté, je prends la plus jolie des sœurs, je m'assieds à côté d'elle sur une pierre que des aunes couvrent de leurs rameaux, et là je fais. Quoi? j'interroge son joli petit cœur que je sens palpiter sous ma main; je devine ses désirs; je joue avec la croix qui pend à son cou. En un mot, je lui *fais l'amour*.

Fi! Tristram, vous extravaguez. Point du tout, je vous déclare que je n'extravague point; car, quoique les philosophes, parmi nombre d'autres absurdités, aient dit qu'un homme amoureux n'était pas dans son bon sens, je soutiens, envers et contre tous, qu'il n'est jamais plus raisonnable, ou pour mieux dire plus conséquent à sa manière de sentir, que lorsqu'il poursuit quelque *Armide*, ou quel-

que *Angélique* de son invention. Si vous êtes actuellement dans ce cas, je vous pardonne le temps que vous passez loin de moi : mais si ma lettre vous trouve au moment où votre flamme viendra de s'éteindre, et avant que vous ayez pu en allumer une nouvelle ; et si vous ne prenez tout de suite la poste pour venir me joindre avec mes nones, je ne cesserai de vous gronder en leur nom et au mien ; quoique, après vous avoir bien chapitré, je pense que je me sentirai toujours,

Votre très-affectionné : etc.

LETTRE II.

Coxwould, 17 juillet 1764.

Eh bien ! vous avez donc été visiter le siége de l'érudition ? Si j'avais pu le prévoir, j'aurais fait ensorte que vous y eussiez trouvé quelque chose en manière d'épître, avec une demi-douzaine de lignes de recommandation au principal du collége de Jésus. Ce digne homme était mon surveillant dans mes études : tant que j'ai vécu sous sa direction, il m'a toujours lâché la bride, ce qui prouve son discernement, car je n'étais pas né pour suivre la route

commune ; je ne pouvais aller qu'à côté du grand chemin : il avait assez de bon sens pour s'en apercevoir et pour ne pas serrer le licou. En effet, je ne suis nullement propre à l'attelage ; l'amble est ma véritable allure ; et, pourvu que je ne lâche de ruade ni d'éclaboussure sur personne, quelqu'un a-t-il le droit de venir m'arrêter au nom du sens commun ? que les bonnes gens rient, si tel est leur plaisir, et que grand bien leur fasse ; et réellement si, au lieu d'une lettre, j'écrivais un livre, je démontrerais la vérité de ce que je disais une fois à un grand homme d'état, orateur, politique, etc. Je disais donc que *toutes les fois que nous sourions, et mieux encore lorsque nous rions complètement, nous ajoutons quelque chose à notre portion de vie.*

Mais, peut-on rester cinq jours à Cambridge ? en vérité cela passe les bornes de ma faible intelligence : n'auriez-vous pas mieux employé votre temps, si vous aviez poussé vos courageux bidets vers Coxwould ?

Vous vous êtes amusé sans doute à critiquer un trou sur quelques-uns des pans de la maussade architecture de Gibb ; à mesurer la façade de la bibliothèque du collége de la Trinité ; à examiner les perfections gothiques de la cha-

pelle du collége royal; ou, ce qui vaut mieux, à boire du thé et à parler sentiment avec miss Cookes, ou à déranger M. Oray par une de vos visites enthousiastes.

Mais dites-moi, je vous prie, pendant tout ce temps, que faites-vous de S....? il n'est pas homme à examiner curieusement les pesans murs des colléges ou les portraits moisis de leurs fondateurs, ni à s'égarer, comme moi, sous les saules qui couvrent les bords verdoyans de Cam, pour y évoquer les Muses : il appellerait plutôt un sommelier. Poltron comme vous êtes, comment pouvez-vous faire deux lieues ensemble dans la même chaise? C'est sans doute par cette admirable souplesse d'esprit, que vous possédez quand il vous plaît, quoique cela ne vous plaise pas toujours. En effet, je ne sais pas pourquoi l'on prendrait ses habits de cour pour aller voir des marionnettes; mais d'un autre côté, l'on ne doit pas se parer exclusivement pour ceux qu'on aime, quoiqu'il y ait quelque chose de noble dans cette façon d'agir. Le monde, mon cher ami, demande un autre systême : car, tant que les hommes seront ingrats et faux, cette confiance illimitée, cet héroïsme de l'amitié que je vous ai entendu pousser jusqu'au

délire, est d'une conséquence vraiment dangereuse.

Je serais en état de prêcher un sermon là-dessus; et, en vérité, dans ma chaire, je ne serais pas plus sérieux que je le suis actuellement. Ainsi s'évanouissent les projets de cette vie : quand j'ai pris la plume, j'avais l'humeur gaie et sémillante; maintenant me voilà devenu grave et solennel comme un concile; mais, pour reprendre ma contenance ordinaire, je n'ai qu'à voir un âne braire sur ma palissade.

Quittez, quittez votre Lincolnshire, et venez dans mon vallon; ne voyez-vous pas que vous obsédez S....? toutefois rappelez-moi tendrement à lui et cordialement à vous-même, car

je suis bien véritablement votre, etc.

LETTRE III.

A. W. C. *Ecuyer.*

Coxwould, le 5 août, 1764.

Vous voilà donc au temple de S..... où le thé, les conversations érudites vous captivent entièrement. Je commence presque à me faire

une idée de cette confusion que vous appelez classique : n'est-ce pas une rage de traiter d'anciens sujets à la moderne, et de modernes sujets à l'antique ? ne déraisonnez-vous pas l'un et l'autre, et votre imagination ne vous fait-elle pas accroire que vous êtes à Sinuesse, à côté de Virgile et d'Horace, ou à Tusculum, entre Cicéron et Atticus ? oh ! quel plaisir pour moi, si, à travers une touffe de lauriers, je vous voyais entouré de colonnes, sous un superbe dôme, parler, en vous enivrant de thé, des hommes qui chantaient les douces inspirations du Falerne !

Que vous devez être un couple bien maussade ! en vérité, pour ne pas vous croire un homme perdu, il faut toute la confiance que j'ai dans le pouvoir régénératif de ma société ; mais hâtez-vous, mon bon ami ; recourez-y promptement : si vous vous proposez de revivre, n'attendez pas que vous soyiez à l'agonie pour faire appeler le médecin.

Vous ne savez pas tout l'intérêt que je prends à votre santé. N'ai-je pas ordonné qu'on reblanchît tout le linge, même avant qu'il fût sale, afin que vous puissiez tous les jours en avoir de blanc à table, et une serviette par-dessus le marché ? n'ai-je pas fait une espèce de moulin

à vent qui m'assourdit de son cliquetis, et cela pour le placer sur mon beau cerisier, afin que les oiseaux écornifleurs ne touchent point à votre dessert? est-il besoin de vous dire qu'à souper, vous aurez de la crême et du caillé? faites bien vos réflexions, et laisser S.... aller tout seul aux sessions de Lincoln, où il pourra disserter sur ses auteurs avec les juges du pays; pendant ce temps-là nous philosopherons et nous sentimentaliserons. Ce dernier mot est né sous ma plume; il est bien à votre service, ou à celui du docteur Johnson. Vous vous assiérez dans mon cabinet, où, comme dans une boîte d'optique, vous pourrez vous amuser à considérer le spectacle du monde, à mesure que j'en offrirai les différens tableaux à votre imagination. C'est ainsi que je vous apprendrai à rire de ses folies, à plaindre ses erreurs, et à mépriser ses injustices. Parmi ces différentes scénes, je vous offrirai une jeune et sensible demoiselle : une douleur amère aura fixé une larme sur sa belle joue. Après avoir entendu le récit de son infortune, vous tirerez un mouchoir blanc de votre poche pour essuyer ses yeux et les vôtres. Ensuite vous irez vous coucher, non avec la demoiselle, mais avec la conscience d'un cœur susceptible de s'atten-

drir ; vous en trouverez l'oreiller plus doux, le sommeil plus suave, et le réveil plus gracieux.

Vous rirez de mes vestibules attiques, car j'aime les anciens autant qu'on doit les aimer; mais, parmi leurs beaux écrits et leurs vers sublimes, je défie l'admirateur le plus outré de me citer une demi-douzaine d'histoires vraiment intéressantes, et c'est encore beaucoup.

Si vous n'arrivez bientôt, j'aurai fait sans vous un autre volume de Tristram. Que Dieu vous bénisse !

Je suis bien véritablement, votre, etc.

LETTRE IV.

A.....

Coxwould, le 8 août, 1764.

Je suis affligé de votre chute : puisse-t-elle être la dernière que vous ferez dans ce monde ! à mesure que je forme ce vœu, mon cœur pousse un profond soupir; et je crois, mon ami, que vous ne le lirez pas sans qu'il vous en échappe un autre.

Hélas! hélas! mon pauvre garçon, vous êtes né avec des talens qui pourraient vous mener loin; mais, si j'en crois mes pressentimens, vous avez un cœur qui vous empêchera toujours de percer : ce n'est pas, vous le savez, que je le soupçonne d'aucune chose basse ou rampaute; mais je tremble qu'au lieu de vous élever au-dessus de l'orage, vous ne vous soumettiez tranquillement à ses fureurs; je crains qu'ensuite vous ne preniez le parti de vous confiner dans quelque humble réduit, content d'y passer votre vie, et perdu pour la société.

De quel côté souffle le vent ? Je n'en sais rien : je ne me sens pas même disposé à aller jusqu'à ma fenêtre, d'où peut-être je verrais passer un nuage qui m'en avertirait. Je suis ici sur mes genoux, ou pour mieux dire, sur mon cœur, traitant une matière toujours accompagnée d'idées affligeantes. Je sais que vous ne ferez tort à personne, mais je crains que vous ne vous en fassiez à vous-même. J'ai une connaissance secrette de quelques circonstances que vous ne m'avez jamais communiquées, et qui ont alarmé ma tendresse pour vous; non par elles-mêmes, mais par l'idée qu'elles me forcent de prendre de votre inclination et des

légères nuances de votre caractère. Si vous ne venez bientôt me voir, je prendrai des ailes un beau matin et je volerai chez vous; mais je préférerais que vous vinssiez ici; car je désire que nous soyons seuls. En un mot, je voudrais être votre *Mentor* ne fût-ce que pour un pauvre petit mois. Soyez le mien le reste de l'année, et même jusqu'à la fin de mes jours, si cela vous plaît.

Mon cher ami, je ne prétends pas amortir, par un narcotique, cette sensibilité naturelle pour laquelle je vous aime, ni cette bouillante imagination qui prête une grace si intéressante à la jeunesse polie, mais je désire bien sincèrement vous apprendre à ne pas trop rechercher le monde, et à ne pas vouloir lui plaire plus qu'il ne le mérite. Cependant, ne pensez pas, je vous prie, que je veuille plonger mon jeune *Télémaque* dans une méfiance aveugle et absolue. Loin de vous une passion aussi lâche et aussi vile! je vous jetterais plutôt dans les bras de *Calypso*, afin, du moins, que quelques instans de plaisir fussent mêlés à vos peines; mais entre se fier à tout le monde et ne se fier à personne, on trouve sur la route un point difficile à saisir; et je connais si bien la carte, que je puis mettre le doigt dessus, et

vous y conduire sans tâtonner. Je pourrai, je crois, vous donner tant de bonnes raisons, que vous n'hésiterez point à marcher dans cette voie. Je vous y accompagnerai, et, si vous le permettez, je vous servirai de *Cicerone*. Je désire donc beaucoup de vous voir, et de jaser avec vous sur cet objet, ainsi que sur bien d'autres.

Quant à votre incommodité actuelle, qu'elle ne vous inquiète point ; vous pouvez, sans nul inconvénient, arriver à petites journées : je me charge d'être votre garde-malade, votre chirurgien, de faire chauffer tous les soirs votre verjus, d'en étuver votre foulure, et de disserter comme un docteur. Dites-moi donc, je vous prie, le jour où je pourrai vous trouver à Yorck? en attendant, et toujours, puisse la bonne Providence veiller sur vous! tel est le vœu sincère de

votre affectionné, etc.

LETTRE V.

A. W. C.... *Ecuyer*.

Mercredi matin.

Vous trouverez, au lieu de moi, cette lettre à Hewit; car j'ai attrappé, je ne sais comment,

un très-violent rhume, et je ne puis aller, comme je voudrais, s'il était possible, vous recevoir avec mes meilleurs yeux, et vous faire le meilleur accueil; je me ménage une sorte de rétablissement pour votre arrivée : cependant la toux ne me laisse aucun relâche, et, dans ce moment, j'ai la voix si enrouée, qu'à peine puis-je me faire entendre de l'autre côté de ma table.

Cette espèce de phthisie me conduira tôt ou tard dans mon dernier gîte, loin de ce triste monde; et peut-être, mon cher ami, plutôt que nous ne pouvons le penser, vous ni moi. Vous direz, sans doute, qu'il faut que je sois bien mélancolique moi-même, pour écrire d'une manière aussi grave! mais, sachant très-bien que la mort se sert de cette maudite toux pour miner ma pauvre machine, ce n'est pas là le cas de plaisanter. A la vérité, j'aime le rire et le divertissement autant qu'ame qui vive, mais je ne m'accoutume pas à l'idée d'être un des figurans de la *danse des morts d'Holbein.* D'ailleurs, ma route est bien avancée; autant vaut dire qu'elle est finie, puisque plus de la moitié de mon temps se passe à tousser. Il est bien incivil; que dis-je? il est, ma foi, bien lâche à ce coquin de temps,

de m'enlever les esprits avec lesquels je l'ai tué tant de fois !

Ce n'est pas tout. J'ai encore quarante volumes à écrire ; je les ai annoncés de la manière la plus positive ; j'en ai pris l'engagement avec vous et avec moi. Cependant, si je ne puis me ravoir de ma maigreur anatomique, comment tiendrai-je ma parole d'auteur, d'honnête homme, et, ce qui est d'une bien plus grande importance, ma parole d'ami ? ce n'est pas une besogne susceptible d'être faite par procureur : quand je nommerais cinquante exécuteurs testamentaires, en y joignant encore un régiment d'administrateurs et de substituts, ils auraient beau prendre la plume et se mettre à l'ouvrage, ils n'opèreraient jamais comme moi.

Mais, comme mon imagination galope ! comme je me laisse entraîner au courant de ma plume ! je suis à cent lieues de l'idée qui voltigeait devant moi lorsque j'ai commencé ma lettre. Je me surprends encore ici dans mon tort : en effet, quel chemin n'y a-t-il pas de la tombe de mon grand-père à la mienne ! et c'est pourtant à la sienne que j'aurais désiré vous conduire !

Je sais très-bien que, quoique vous ayez une foulure au pied, vous ne sauriez passer par Yorck sans fourrer la tête dans sa cathédrale, et vous donner le temps de faire le peu de réflexions qu'un tel bâtiment est propre à inspirer : lors donc que vous y serez, dites au bedeau de vous conduire à la tombe de l'archevêque Sterne : c'est le même dont vous avez vu le portrait à Cambridge, et dont vous vous plaisiez à dire que la ressemblance était frappante avec moi : vous trouverez cette même ressemblance dans la statue de marbre qui relève ce monument. Si je mourais dans ce coin du monde, je ne serais pas fâché d'être déposé dans cette partie de l'église, pour y dormir de mon dernier sommeil, à côté de mon pieux ancêtre.

C'était un bon prélat et un honnête homme. Si ce qu'on dit de nous deux est vrai, ce que je désire par rapport à lui, mais non pas relativement à moi, je n'ai pas la moitié de ses vertus. Pour me servir d'une expression échappée à table à l'un de ses successeurs, « mes idées sont quelquefois trop *désordonnées* pour un homme qui est dans les *ordres*. » Cependant, quoique je ne tienne pas le haut bout

à l'assemblée du clergé de monseigneur, dans le particulier, il me traite on ne peut pas plus cordialement.

Après demain, je compte vous embrasser à ma porte : en attendant, mon cher ami, que Dieu vous bénisse! Et toujours

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE VI.

A. . . . . .

Coxwould, lundi matin.

Je vous pardonnerai vos délais, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'avec votre jambe malade, vous reposez actuellement sur un sofa, dans le salon de mistriss. On ajoute que votre thé, votre café sont préparés par ses deux aimables filles dont l'une a des charmes suffisans pour les trois Graces ; qu'elles vous chantent des duo et accompagnent leur voix céleste des sons mélodieux de la harpe ; tandis que, couché sur le damas, vous avez l'air de régner sur ce petit monde de raison et de beauté qui vous entoure.

C'est tout au plus, mon bon ami, s'il y a quarante-huit heures que vous connaissez les

aimables personnes dont la société vous ravit et vous enchante. Je ne fais cette observation que pour avoir le plaisir de vous en faire une autre, c'est-à-dire que vous avez appris l'art vraiment consolant de vous mettre à votre aise avec les dignes gèns, lorsque vous avez le bonheur de les rencontrer. Vanité à part, je puis réclamer l'honneur de vous avoir donné pour maxime que, la vie étant si courte, il faut se dépêcher de former les liens tendres et heureux qui l'embellissent. C'est une misérable perte de temps, un soin vil et méprisable, que de prendre, l'un à l'égard de l'autre, les mêmes précautions qu'un usurier qui, pour prêter moins dessus, cherche une paille dans un diamant qu'on lui donne en gage. Non; si vous rencontrez un cœur digne d'habiter avec le vôtre, et si vous vous sentez réellement vous-même susceptible d'une pareille union, la chose peut être arrangée en cinq heures tout aussi bien qu'en cinq années.

Salut, ô aimable sympathie! toi qui peux rapprocher deux cœurs, les confondre l'un dans l'autre, et cimenter à jamais cette union que la nature avait préparée par une heureuse conformité de goûts et d'inclinations! Garrick m'a écrit un pot-pourri de lettre. J'ai beau la

soumettre à tous mes procédés chimiques, je ne puis en extraire un seul atome sympathique. Je suis cependant joyeux de trouver l'occasion de lui faire une courte réponse, afin de pouvoir adresser un long *post-scriptum* à sa *Cara Sposa*.

J'aime Garrick sur le théâtre plus que rien au monde, excepté madame Garrick hors du théâtre; et s'il était un cœur où je voulusse obtenir une place, ce serait certainement celui de cette femme incomparable; mais je suis un trop grand pécheur pour approcher de tant de perfection; c'est assez pour moi de baiser humblement le seuil de la porte : qu'il me soit du moins permis d'y faire une génuflexion, et d'adresser de loin mon oraison jaculatoire.

Depuis une vingtaine d'années, je me demande souvent à quoi peut aboutir cet esprit d'idolâtrie qui me ramène toujours aux pieds des belles; et si après avoir eu dans mon jeune temps une jeune fille pour aplatir mon oreiller, je ne pourrais pas en trouver une dans mes vieux jours pour me donner mes pantoufles; mais je n'ai pas besoin de m'inquiéter, ni de vous inquiéter vous-même de ces sortes de conjonctures, car je sens bien qu'il ne me reste pas assez de vie pour en faire l'essai.

Je reçois à l'instant une lettre de votre aimable hôtesse, qui est déterminée à ne vous laisser partir que lorsque j'irai vous chercher. Demain donc, vers midi, je vous embrasserai, vous, elle, et les demoiselles.

Je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE VII.

A....... *Ecuyer.*

Du château de Crazy.

Quoique je sois persuadé que vous ne me croyez pas seulement prêt à rire avec ceux qui rient, mais encore à pleurer avec ceux qui pleurent, il est pourtant vrai, mon cher ami, que je n'ai pu m'empêcher de sourire au récit de votre mésaventure; et *Hall*, à qui j'ai communiqué votre lettre, car vous voyez que je suis au château de *Crazy*, en a ri jusqu'aux larmes.

Vous ne devez pas supposer, que dis-je? vous ne pouvez imaginer qu'aucun de nous ait voulu se moquer de votre chagrin; car vous savez que je vous aime, et *Hall* dit que vous êtes un garçon qui promet; mais nous rions de cette aimable simplicité de votre caractère, qui

ne se figure pas qu'on puisse être éclaboussé dans un monde rempli de boue. Qu'il a fallu bien peu de temps pour vous enlever cette heureuse confiance! car, à quelques piéges, à quelques duperies qu'elle nous expose, je la regarde comme un sentiment délicieux. Vous ouvrez à peine le volume de la vie, et vous êtes tout étonné de trouver une tache à la première page; mais, hélas! mon cher, si vous continuez, vous trouverez des pages entières si pleines de taches et de ratures, qu'à peine pourrez-vous en déchiffrer les caractères. Il est triste, je l'avoue, de semer les germes du soupçon dans un cœur qui ne le connaissait point encore, de ternir la fleur de l'espérance, qui anime l'instant du départ, par l'image des ornières et des dangers qu'on trouvera nécessairement sur la route: mais, d'après notre propre constitution et d'après l'organisation du monde, tel est le devoir de l'amitié. Après tout, s'il ne vous en a coûté que quelques guinées pour vous apprendre à vous tenir sur vos gardes, vous avez fait un bon marché. Consolez-vous donc, et plus de doléances.

Vous me direz peut-être que ce n'est pas la perte, mais uniquement le procédé qui vous indigne, et que vous ne pouvez digérer d'avoir

été traité avec autant d'ingratitude. *Hall*, qui rit toujours, m'ordonne de vous dire, pour votre consolation, que celui qui *dupe* est toujours un *coquin*, tandis que celui qui est dupé, peut être un *honnête homme* ; mais c'est un *cynique* qui administre ses remèdes à sa manière. Quant à moi, si j'avais à vous consoler à la mienne, je vous dirais que la reconnaissance n'est pas une vertu aussi commune qu'elle devrait l'être à tous égards. Cependant, mon cher ami, ne croyez pas que l'ingratitude soit une production des temps modernes ; il paraît qu'elle existait au commencement du monde, et qu'elle continuera de l'avilir jusqu'à ce que nous nous rendions à la vallée de Josaphat. Vous devez avoir lu, je crois même avoir écrit un sermon là-dessus, que de tous les lépreux qui furent guéris, il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'aller rendre grace. Je ne dis pas cela pour vous consoler par le spectacle des misérables coutumes du monde ; mais afin que vous ne soyez pas tenté de vous croire plus maltraité que les autres ; car c'est l'opinion commune des jeunes gens qui, comme vous, sensibles jusque dans la moindre fibre, n'ont jamais éprouvé ce choc, cette collision qui, dans les circonstances fâcheuses, éveille la précau-

tion, ou du moins nous habitue à la patience. Mais je suis presque certain que, lorsque vous recevrez ma lettre, le sourire enchanteur de quelque beauté vous aura fait oublier vos infortunes. Faites-moi part de vos projets pour l'hiver prochain, si toutefois vous en avez formé. Je pense, sauf meilleur avis, que vous pourriez quitter les plaisirs et les brouillards de ce maudit climat, pour aller hiverner avec moi sous le beau ciel du Languedoc. Votre société me ferait du bien; la mienne ne vous ferait pas de mal; je le pense du moins; et nous arriverions à Londres assez tôt pour voir Renelagh, à l'entrée des beaux jours. Répondez-moi là-dessus, et adressez-moi votre lettre ici, car j'acheverai d'y passer le mois de septembre; et sur ce, Dieu vous bénisse et vous donne de la patience, si vous en avez besoin.

Je suis,

à vous très-cordialement, etc.

LETTRE VIII.

A. W. . . . . C . . . *Ecuyer.*

Coxwould, le 11 juin 1765.

Burton vous a donc dit sérieusement et avec un air fâché, que je m'étais permis à Bath, de

jeter du ridicule sur mes amis les Irlandais; et qu'à la table de lady *Lepel* j'avais fait rire à leurs dépens une nombreuse compagnie? Rien n'est plus faux, je vous jure : il faudrait me supposer un autre caractère pour me croire capable de cet excès d'ingratitude. Il n'est pas dans mon chapitre des possibilités de donner à *Burton* une contenance grave, lui dont la physionomie toujours ouverte ne semble faite que pour exprimer le sourire d'un cœur honnête. Mon intention n'a jamais été de dire quelque chose d'impoli sur son compte. Je n'ai jamais connu personne dont les qualités fussent plus liantes, ni les inclinations plus généreuses. Il m'invita chez lui de la manière la plus gracieuse, car c'était de tout son cœur; et je lui souhaiterais les trésors de Crésus, afin que sa libéralité pût se mettre entièrement à son aise. Les heures les plus délicieuses de ma vie, je les ai passées avec lui et avec les belles femmes de son pays. Il faudrait être fou pour trouver quelque chose à redire en lui ou en elles. Là, j'ai vu la charmante veuve *Moor*, avec laquelle je voudrais passer le reste de mes jours, si les lois ne m'assignaient un autre terrain. La jolie *Gore*, avec sa belle taille et sa figure grecque : elle est née, j'en suis sûr, pour

faire le bonheur d'un homme qui saura connaître le prix d'un cœur tendre. Je ne dois pas oublier une autre veuve, l'intéressante madame *Vesey*, avec sa belle voix et ses cinquante autres perfections. Moi, les railler! c'est une chose qu'on ne peut ni dire, ni croire, parce qu'elle est fausse et invraisemblable. A la vérité, j'ai parlé d'elles pendant une heure; mais sans mêler à mes discours rien qui sentît l'épigramme ou le sarcasme. J'ai parlé d'elles comme elles auraient pu désirer que j'en parlasse, le sourire sur les lèvres, l'éloge dans la bouche, la joie dans le cœur et le verre à la main. D'ailleurs, je suis moi-même leur compatriote: mon père a été long-temps en garnison en Irlande, avec son régiment; et ma mère y était avec lui lorsqu'elle me mit au monde. Veuillez donc bien persuader à toutes ces bonnes gens qu'on m'a du moins mal entendu, car il est impossible que lady *Barrymore* ait voulu me faire parler.

Si vous en trouvez l'occasion, lisez cette lettre à *Burton*: assurez-le de mon estime et de mon respect le plus sincère, ainsi que toute son aimable société; et dites, en ma faveur, quelque chose de tendre et d'agréable à l'oreille de mes jolies provinciales. Ne souffrez pas

qu'elles nourrissent davantage un injuste ressentiment contre moi. Si jamais il vous arrive un malheur de cette nature, je saurai vous rendre la pareille.

Je vis ici dans tout le désœuvrement d'un cœur parfaitement libre. Je vous attendrai jusqu'au commencement du mois prochain : si vous n'arrivez point, j'achèverai de passer l'été au château de *Crasy*, ou à *Scarbourough*. Mais, dès le commencement d'octobre, tout-à-fait au commencement, je me propose d'arriver dans la rue de Bond avec mes sermons, et après avoir tout arrangé pour leur publication : alors... Oh ! je deviens fou de l'Italie, où vous feriez bien de m'accompagner. J'espère, toutefois, que dans cet intervalle j'aurai le plaisir de vous voir ici. Cela vaut mieux, après tout, que d'être aux eaux de Bristol à jouer le *Strephon* avec quelques nymphes étiques ; mais faites comme il vous....

Je suis,

bien sincèrement, votre, etc.

LETTRE IX.

A....,

Je n'ai pu répondre à votre lettre comme vous le désiriez; car au moment où je l'ai reçue, j'ai cru que tous mes projets étaient pour long-temps réduits en cendre, où, pour mieux dire, évaporés en fumée. Il n'y avait pas une demi-heure qu'un messager, monté sur un cheval essoufflé, venait de m'apprendre que la maison presbytérale de... était en feu, et qu'elle brûlait comme un tas de fagots. Tandis que je me préparais à revoir ma maison déjà brûlée, votre lettre est arrivée fort à propos : elle m'a bien consolé sur la route, car j'y vois, à n'en pouvoir douter, que s'il ne me restait plus de gîte, ni de guenille pour couvrir mon corps, je serais sûr de trouver chez vous un asile et une chemise blanche par-dessus le marché.

Enfin, par la négligence de mon vicaire, de sa femme, ou de quelqu'un des leurs, il faut que je tire une maison de mon gousset. Ce que je dis est à la lettre, car il faut que je rebâtisse le presbytère à mes frais : autrement l'église d'Yorck, de qui je le tiens originaire-

ment, serait obligée de le faire; et, en bonne raison, cela ne doit pas être. C'est une perte pour moi d'environ deux cents livres, outre ma bibliothèque, etc., etc. Maintenant vous voilà tranquille sur l'emploi que je pourrai faire du produit de mes sermons. Quand vous me témoignâtes vos inquiétudes à cet égard, je vous dis que quelque diable d'accident y mettrait bon ordre : en effet, il m'en pendait un à l'oreille dont je ne parlai point. Il n'est pas survenu, ni rien qui lui ressemble; mais il peut encore arriver, car j'en sais quelque chose; et alors c'en est fait de mon fief sermonaire.

Je crains bien à présent qu'il ne faille écrire la plus grande partie de ces sermons dans la maison brûlée, et les débiter plus d'une fois dans l'église à qui elle appartient. Leur produit servira pour un objet qui ne m'était jamais venu dans l'idée : mais tel est le train de ce monde. C'est ainsi que les choses y sont cousues ou plutôt décousues, car je commence à douter que, l'hiver prochain, nous puissions voir le gladiateur mourant. Ce qui m'affecte le plus dans tout ceci, c'est l'étrange conduite de mon pauvre vicaire : ce n'est pas que je prétende qu'il ait mis le feu à la maison;

Dieu sait que je n'en accuse ni lui ni personne! mais la chose était à peine arrivée, qu'il a fui comme *Paul* à *Tarse*, dans la crainte de quelque poursuite de ma part.

Je suis grièvement blessé de voir que ce malheureux homme ait pu me supposer capable d'ajouter à ses infortunes; car, à travers toutes mes erreurs et mes folies, je ne crois pas, dans aucune période de ma vie, avoir rien fait qui puisse autoriser l'ombre d'une pareille supposition. D'ailleurs, il m'enlève toute la consolation que je pouvais tirer de cet accident; c'est-à-dire que, puisqu'il avait plu au ciel de le priver d'une habitation, j'aurais eu le plaisir de recueillir dans une autre, lui, sa femme et son enfant. Je pense que c'eût été dans celle où j'aurais vécu moi-même. Enfin, celui qui lit dans mon cœur et qui me jugera sur mes pensées les plus secrètes, celui-là, dis-je, sait que le frisson ne m'a saisi qu'au moment où l'on m'a dit que la crainte de ma colère avait fait prendre la fuite à ce pauvre imbécile.

La famille de C.... a pour moi des bontés outre mesure: elle en a toujours usé de cette manière à mon égard. Ce sont de ces sortes de gens que vous aimeriez à la folie, et je compte

bien vous présenter chez eux avant la fin de l'été; mais, si j'ai bonne mémoire, il me semble que vous connaissez déjà la charmante fille de la maison : eh bien! le reste, quoiqu'avec moins de jeunesse, ou moins de beauté, est tout aussi aimable qu'elle. Ne pouvant vous laisser sur un meilleur sujet de méditation, etc., je vais prendre congé de vous. Puisse le ciel vous bénir! sous peu de jours vous entendrez parler encore de

votre fidèle et affectionné.

Je vous écris ceci d'York où vous pourrez m'adresser votre réponse.

LETTRE X.

A.... *Ecuyer.*

J'ai reçu, mon cher ami, votre réponse affectueuse. Vous devez savoir qu'elle est telle que je la désirais, et telle que je l'attendais de votre part. J'aurais été bien embarrassé, si vous m'aviez écrit d'un autre style; mais entendons-nous, s'il vous plaît; mon embarras n'eût été que relativement à vous, car, quoique je sois bien aise que vous me fassiez, de la manière la plus gracieuse, toutes les offres

d'une amitié qui ne connaît point de bornes, je suis presque aussi flatté de voir que l'état de mes finances me permette de ne pas les accepter.

J'ai fait marché pour la reconstruction de mon presbytère ; j'ai pris des arrangemens avec toutes les parties intéressées, et cela d'une manière beaucoup plus satisfaisante que je ne devais l'attendre. J'étais impatient de terminer cette affaire, afin qu'elle ne pût devenir une source de dilapidation pour la fortune de ma femme et de Lydie, car je n'ai pas lieu de croire qu'après ma mort, les.... de.... eussent pour elles plus de bienveillance qu'ils n'en ont eu pour moi ; pour moi qui, n'étant qu'un pauvre vicaire, avais assez d'orgueil pour mépriser leurs révérences, et assez d'esprit pour amuser les autres à leurs dépens : mais que Dieu leur pardonne comme je le fais moi-même ! Ainsi soit-il.

J'ai écrit à *Hall* le récit de mon désastre : il veut, dans sa réponse, que je m'en console avec une *hypothèse*. Tullius, l'orateur, le philosophe, le politique, le moraliste, le consul, etc., etc., etc., adopta certain genre de consolation lorsqu'il perdit sa fille, comme il le dit ingénument à chacun de ses lecteurs

et, si nous devons l'en croire, ce fut avec succès. Maintenant il faut que vous sachiez que ce *Tullius* était comme mon père; je veux dire *M. Shandy* ou *Shandy Hall:* les revers qui fournissaient à ce dernier l'occasion de déployer son éloquence, n'étaient pas moins agréables pour lui, que les faveurs qui l'obligeaient à se taire. Ces deux grands hommes étaient fous des hypothèses, et je vais vous en rapporter une qui n'est ni de Cicéron, ni de mon père, mais du seigneur de *Crazy*.

Vous saurez donc que ce seigneur, mon ami, je puis même ajouter le vôtre, eut un moment de paresse orgueilleuse; que, dans ce moment, il forma le projet d'avoir un carrosse à la ville pour ménager ses jambes le jour, et le voiturer le soir à Renelagh. Après avoir consulté le sellier, il mit de côté cent quarante livres pour cet objet, et m'en écrivit un mot. Trois mois après, lors de mon arrivée à la ville, je trouve un billet de *lord Spencer* qui m'invite à dîner avec lui le dimanche suivant. A peine avais-je lu ce billet, que le char pompeux me revint dans l'idée. Je sortis donc pour aller m'informer de la santé de *Hall*, et en même temps lui emprunter sa voiture afin de me rendre pontificalement à l'invitation que

j'avais reçue. Je le trouvai chez lui : je lui fis une ou deux questions amicales, après quoi je lui présentai ma requête. Il me répondit en souriant qu'il était bien mortifié, mais que sa voiture était partie en poste pour l'Ecosse. Je le regardais fixement, et il riait, non de moi, mais de son *hypothèse*; et je vais vous en donner l'explication.

Il faut vous dire qu'il reçut une lettre au moment où il donnait les dernières instructions au sellier : dans cette lettre on lui apprenait que son fils, qui était de quartier à *Edimbourg*, s'était trouvé dans une terrible dispute, et que, pour en prévenir les suites, il fallait une somme à peu près pareille à celle qu'il destinait à sa voiture. Ainsi les cent quarante livres qui devaient servir à la construc-d'un carrosse à Londres, furent employées à réparer les vitres, les lanternes et les têtes brisées à *Edimbourg*; et *Hall* se consolait en supposant que sa voiture était partie en poste pour l'Ecosse. En voilà beaucoup sur les consolations et les *hypothèses*. Il est fort heureux pour nous de trouver quelque ressource dans notre imagination. Je pourrais m'étendre bien davantage, mais il ne me reste presque plus de papier, et je n'ai que ce qu'il faut de place

pour vous témoigner combien je désire que vous n'ayez jamais besoin de recourir à ces petits moyens pour rendre votre vie aussi heureuse qu'elle doit être honorable. Procurez-moi bientôt le plaisir de vous voir : en attendant, et dans tous les temps, que Dieu soit avec vous!

Votre très-affectionné.

LETTRE XI.

A..... *Ecuyer.*

Coxwould,

Vous n'êtes pas le seul à me supposer un prodigieux talent pour la poésie. *Beauclak*, Lock, et je crois aussi *Langton*, se sont exprimés comme vous à ce sujet, et comme vous, ont fondé leur opinion sur le début de l'ode à Julie, dans Tristram Shandy. Si j'y avais ajouté seulement une ligne de plus, j'aurais altéré l'unité de l'épisode, et si j'avais poussé jusqu'à la douzaine, le talent de poète que je n'ai jamais eu, m'eût été refusé pour toujours, ou, pour mieux dire, on ne l'eût jamais soupçonné.

Hall n'avait pas moins de confiance en mon génie poétique : c'était au point qu'il hasarda

de me confier un poëme de sa façon, pour y mettre la dernière main. En effet, je m'escrimai de mon mieux à cette rude tâche; bref, j'ajoutai quelques soixante ou quatre-vingts lignes que *Hall* appelait de la rimaille, et qu'il avait, je crois, bien baptisées: cependant, pour me servir de son expression, il les laissa subsister comme une curiosité; c'est ainsi qu'elles furent envoyées à l'imprimeur, et qu'elles contribuèrent à former la pire de toutes les fusées qu'eût jamais enfantées le cerveau malade de notre ami. Je ne dis pas cela pour diminuer le mérite de votre opinion, en vous faisant voir qu'elle ne vous est point particulière, vous n'avez point à rougir de la conformité de vos idées avec celles de ces grands hommes, dussent-ils se tromper, ainsi que je crois que vous le faites tous dans cette occasion. C'est quelque chose que de s'égarer avec eux, et tout cela.... .

A la vérité, je fis jadis une épitaphe qui me plaisait assez; mais la personne qui me l'avait demandée en préféra une de sa composition, qui lui plaisait davantage, et qui me parut bien inférieure à la mienne. Il mit donc celle-ci de côté, pour faire graver la sienne sur un

marbre digne d'une meilleure inscription ; car il couvrait la cendre d'un individu dont les aimables qualités étaient au-dessus d'un éloge vulgaire. Je versai cependant une larme sur sa tombe ; et, s'il avait pu la sentir, il l'aurait sans doute préférée à la plus belle épitaphe.

J'ai fait encore une espèce de *Shandinade* lyrique : c'était un drame en vers pour monsieur *Beard*. Il le fit jouer à Renelagh et sur son théâtre, au profit de je ne sais qui. Il m'avait demandé je ne sais quoi de ce genre, et je n'avais su comment le lui refuser ; car, une année auparavant, sans autre liaison, il m'avait offert très-respectueusement mes entrées au théâtre de Covent-Garden. Ce procédé me flatta d'autant plus, que j'étais depuis longtemps en connaissance avec le souverain de Drury-Lane, avant qu'il m'offrît, non pas l'entrée de sa salle, mais de son parterre. Je lui dis à cette occasion, qu'il *représentait* de grandes actions et qu'il en *faisait* de petites : autant il bredouillait et jouait de mauvaise grâce, autant son rival montrait de supériorité. Mais n'en parlons plus : il est si parfait au théâtre, que je n'ai pas besoin de rappeler sa dernière pièce.

Revenons à mon sujet, si je le puis; car la digression fait partie de mon caractère; et, quand je suis une fois sorti de mon chemin, il n'est pas en mon pouvoir d'y rentrer comme les autres. Si je n'ai pas le bonheur d'être poëte, le clerc de ma paroisse passe pour tel, non pas absolument dans mon esprit, mais dans celui de ses voisins; et, ce qui vaut mieux encore, dans le sien. Sa muse est une muse de profession, car elle ne lui inspire que des hymnes, ce qui s'accorde très-bien avec l'office spirituel qu'il remplit. Ses vers, comme ceux de ses confrères *Sternhold* et *Hopkins*, peuvent être récités ou chantés dans les églises. Une cruelle épidémie a ravagé les troupeaux : notre paroisse, surtout, en a beaucoup souffert. C'était un trop beau sujet de cantique pour que notre poëte habitué pût le négliger. Il se met à l'œuvre; et, le dimanche suivant, il donne son hymne à la gloire de Dieu. Non-seulement il y chantait la mortalité, mais encore ceux qui en avaient souffert, avec toute la pompe et la dévotion d'une psalmodie rustique. La dernière strophe, la seule que je me rappelle, faillit à mettre ma dévotion hors des gonds; mais, comme elle semblait river celle de toute l'assemblée, je n'avais pas le plus pe-

tit mot à dire. Je vous l'ai gardée pour la bonne bouche ; la voici :

Ici James perd une vache,
John Bland en fait autant ;
Nous mettrons donc notre confiance en Dieu,
Et non dans aucun autre homme.

Votre, etc.

LETTRE XII.

A..... *Ecuyer.*

Coxwould, le mercredi.

Puisque vous le voulez, mon cher ami, je vous envoie l'épitaphe dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je l'écris de mémoire; et, si je ne me remets pas entièrement l'expression, vous y trouverez du moins ce qu'il y a de plus essentiel, le sentiment qui l'a dictée. Je me souviens bien qu'elle partait du cœur ; car j'aimais sincèrement la personne dont les vertus méritaient une meilleure inscription, et qui, conformément au cours ordinaire des choses, n'obtint que la pire : mais voici la mienne :

« Des colonnes et des urnes sculptées n'offrent aux yeux que les vaines images d'une

douleur étudiée : le véritable ami pleure sans le secours des arts : il ne songe point à briller dans ses tristes accens : ils seront toujours le cortége d'une pompe funèbre telle que la tienne : ils l'accompagneront tant que la bienveillance aura sur la terre un ami ; tant que les cœurs sensibles auront une larme à donner. »

Hall aimait ces vers : je m'en souviens ; et il s'y connaît. Il est de bonne foi sur les matières de sentiment, et ne sait point dissimuler ses sensations. En un mot, c'est un excellent critique ; on peut néanmoins lui reprocher d'avoir trop de sévérité dans le jugement, et pas assez de délicatesse dans le goût : il a beaucoup d'humanité ; mais, d'une manière ou de l'autre, il s'y trouve un tel mélange de sarcasme, qu'on ne se figure pas qu'il puisse la respecter lorsqu'il écrit. Je connais même plusieurs personnes qui lui supposent un cœur insensible ; mais moi qui le connais depuis long-temps et qui le connais bien, je puis vous assurer le contraire. Peut-être n'a-t-il pas toujours la grace de la charité ; mais il en a toujours le sentiment. Enfin, il fait continuellement de bonnes actions, quoique la manière de les faire ne soit pas toujours bonne ; voilà le mal : il accompagne le bien qu'il fait d'un ricanement, d'une

plaisanterie ou d'un sourire, lorsqu'il faudrait peut-être une larme, ou du moins un air pénétré : c'est sa manière. Son caractère ne sait point parler d'autre langue; et, quoiqu'on pût lui en désirer un autre, je ne vois pas qu'aucun de nous ait le droit de lui faire son procès à ce sujet; car notre manière de sentir fait seule la différence de nos complexions : mais en voilà beaucoup sur cet article.

Je me prépare à rester huit à dix jours à *Scarbourough*. Si vous passez l'automne à *Mulgrave-Hall*, n'oubliez point que Scarbourough est sur votre route. Je vous accompagnerai dans votre visite, de même qu'au château de *Crazy*, puis chez vous, en suite à Londres, enfin Dieu sait où ; mais ce sera toujours où il lui plaira. C'est parler *cléricalement* : néanmoins, tant mieux pour nous, si nous y pensions toutes les fois que nous le disons; mais dans le fait, le cœur et les lèvres qui devraient toujours aller de concert, errent quelquefois dans différens coins de l'univers ; cependant chez moi leur union est complète lorsque je vous assure de mon affection : ainsi bonne nuit, et puisse une vision angélique charmer votre sommeil.

Je suis bien véritablement, votre, etc.

LETTRE XIII.

A...... *Ecuyer.*

Scarbourough.

Je ne saurais répondre, mon cher ami, à toutes les choses tendres et obligeantes que vous pensez et dites de moi. Je crois en effet que j'en mérite quelques-unes, et je suis bien aise que vous croyez que je les mérite toutes. Quoi qu'il en soit, je désire que vous nourrissiez les sentimens que vous avez si chaudement exprimés sur le papier, et cela, par rapport à vous et à la personne qui en est l'objet.

Vos ordres, en général, seront toujours exécutés sans aucune réflexion; mais, dans cette circonstance particulière, un rayon de prudence s'est avisé, contre son ordinaire, de venir m'éclairer. Je vous demande la permission de réfléchir quelques momens sur le sujet; et, quand j'aurai consulté la sagesse, le résultat sera, j'en suis sûr, de ne point me prêter à vos sollicitations.

Donner des avis, mon bon ami, c'est la générosité la moins obligeante qu'il y ait au monde, parce qu'en premier lieu, cela ne

coûte rien, et qu'ensuite c'est la chose dont la personne à qui on l'offre, croit avoir le moins de besoin. Telle est ma façon de penser; et je crois d'après moi-même, qu'elle ne convient que trop au sujet dont il s'agit entre nous.

Il y a dans le monde de mauvaises têtes et de bon cœurs, de mauvais cœurs et de bonnes têtes. Maintenant, pour ma part, et ne parlant que d'après l'influence de mes propres sensations, je préférerais la famille des bons cœurs avec toutes leurs bévues, leurs erreurs et leurs extravagances; mais, si j'avais des affaires à traiter, ou des plans à mettre à exécution, donnez-moi la bonne tête: si le bon cœur se trouve dans le marché, tant mieux! mais c'est principalement de la première que je dois m'étayer : que le dernier soit bon ou mauvais, ce n'est pas une chose à considérer absolument. D'après votre système, cela, mon cher ami, n'est pas tout-à-fait orthodoxe; mais plus vous irez, plus cette opinion se rapprochera de la vôtre.

Sans m'appuyer du côté de la proposition qui pourrait blesser la charité, je pense que le pauvre..... est de la famille des mauvaises têtes. Je connais son cœur, et je suis sûr que son embarras actuel provient de ses bonnes

qualités; mais, quoique je pense moi-même qu'un bon conseil pourrait être utile en pareil cas, je ne puis me résoudre à conseiller dans cette occasion. Il est impossible de le faire sans avertir le particulier de sa maladie, qui n'est ni plus ni moins qu'une absolument mauvaise tête : alors le malade en offrirait un nouveau symptôme, en jetant mon ordonnance par la fenêtre, et peut-être voudrait-il faire éprouver le même sort à son médecin.

Si vous avez assez d'empire sur son esprit pour l'engager à se mettre sous ma direction, je ferai de mon mieux pour lui. J'emploierai les amers, et je donnerai de bonne grace la médecine la plus dégoûtante. Nous ne parlerons donc plus de cela maintenant, si vous le voulez bien.

J'écris à la hâte, et sur mon oreiller, afin que vous sachiez le plutôt possible mes sentimens sur une matière dans laquelle vous avez en moi la plus grande confiance; mais je crains que l'événement ne la justifie pas. Adieu donc, et que Dieu vous bénisse!

Je reçus avant hier une lettre de ma pauvre petite Lydie. C'est une aimable écervelée; que Dieu la bénisse également! Encore une fois adieu.

Votre, etc.

LETTRE XIV.

Scarbourough, le 29 août 1765.

Vous subtilisez beaucoup trop, mon cher ami, beaucoup trop en vérité : votre manière de raisonner est ingénieuse ; elle produit une suite agréable de sophismes qui figureraient à merveille dans un cercle de philosophes femelles ; mais par écrit, on ne les passerait que sur l'éventail de quelque pédante romanesque. Vous fredonnez, lorsqu'une simple modulation ferait un bien meilleur effet sur vous et sur l'esprit sentimental auquel vous pouvez désirer de plaire.

De façon ou d'autre, mon cher camarade, l'empire de l'opinion s'étend sur toute l'espèce humaine ; elle ne la gouverne point en bon maître, ou, pour parler d'une manière plus conforme à son sexe, en maîtresse tendre, mais en tyran qui n'ambitionne que le pouvoir, et qui n'aime que la servitude. Elle nous mène par les oreilles, par les yeux, j'ai presque dit par le nez. Elle embrouille l'entendement humain, confond nos jugemens, détruit l'expérience et dirige à son gré nos passions; en un mot, elle dispose de nos vies, et usurpe la

place de la raison qu'elle chasse de son poste. C'est une de ces étranges vérités dont le temps seul vous donnera la connaissance mortifiante: vons ajouterez dix fois plus de confiance à ses leçons, qu'à tout ce que je pourrais vous dire actuellement à ce sujet.

Si vous voulez en savoir d'avantage, et si vous osez courir le risque de braver l'opinion, ce que, par parenthèse, je ne vous conseille point, demandez à . . . . . d'où vient qu'il se soumet avec tant de complaisance à la petite morveuse qui vit avec lui. Vous savez, et tous tes amis savent également, qu'il se prive de plus de la moitié des plaisirs de la vie, par la crainte que cette femme ne l'en punisse, n'importe de quelle manière. Il a de la fortune, de l'intelligence et du courage; il aime la société, dont il fait un des principaux ornemens; cependant, combien de fois ne la quitte-t-il pas au milieu de ses plaisirs! et, pour parler d'une manière plus positive, combien de fois ne quitte-t-il pas nos douces entrevues classiques avant qu'elles soient parvenues à leur degré de vivacité ordinaire; le tout par complaisance pour ce petit objet de honte, qu'il n'a pas le courage de renvoyer sur les bords de l'Wye, où cinquante guinées par an en

feraient la reine du village! Nous plaignons le pauvre A. . . . , nous disputons avec lui, nous l'admirons; que ne faisons-nous pas? mais en cela nous nous abusons nous-mêmes; car le plus sage et le meilleur d'entre nous se laisse gouverner par quelque petite vilaine espèce d'opinion dont la domination est aussi déshonorante, et peut-être plus nuisible, puisqu'elle peut souiller tout le cours de notre vie. Malgré toutes les séductions et les ruses d'une maîtresse, on peut prendre son parti définitif, et la congédier; mais l'opinion, une fois enracinée, devient partie de nous-mêmes; elle vit et meurt avec nous.

Vous direz, sans doute, que je prêche ce matin; mais vous savez quand et comment appliquer ce que j'écris: je m'en rapporte à vous pour la pratique : si vous ne le faites pas. Mais qu'ai-je à faire de tous ces *si?* c'est un monosyllabe exceptif, et je le rejette loin de moi.

Nous avons ici B... qui me dit vous avoir laissé faisant continuellement la navette de Londres à Richmond. Quelle est sur la colline de Hill la beauté qui vous enchante? c'est très-mal à vous de ne jamais me faire la moindre confidence sur vos *Dorothées* ou vos *Délies:*

je vous proteste bien sérieusement que je ne vous écrirai qu'après que vous m'aurez envoyé l'histoire de *Servage* : il faut que je connaisse l'objet qui vous enchaîne actuellement sur ces rives ; nommez-moi donc cette naïade.

M. F...., l'apostolique F...., ainsi que l'appelle lady...., dans son voyage de...., me fit entendre que c'était quelque chose de sérieux. Il parla de mariage ; à quoi je répondis : Dieu l'en préserve! Mais ne vous fâchez pas, je vous prie, de cette exclamation ; elle n'était ni folle, ni chagrine ; elle partait de l'intérêt sincère que je prends à vous, et que vous méritez à tant de titres. Avec vos inclinations, dans la position où vous êtes, je ne crois pas qu'il y ait une seule femme dans les trois royaumes qui puisse faire votre bonheur ; et si vous jugez à propos de m'en demander la raison, une autre fois je vous la donnerai. Maintenant je me borne à vous dire que,

je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE XV.

9 septembre 1765.

Je pense, mon cher ami, que cette lettre pourra vous parvenir et vous agréer, un ou

deux jours avant votre départ de la ville : je le désire par cet esprit du misérable amour-propre qui, comme vous le savez, me gouverne et me dirige dans toutes mes actions. Mais, de peur que vous ne goûtiez pas cette raison, je vais vous en donner une autre qui sera peut-être plus près de la vérité, du moins je l'espère.

J'ai grand besoin de savoir si B.... a pris des arrangemens avec *Foley* le banquier, à Paris, comme je le lui avais ordonné, relativement à la remise d'argent qu'il devait faire à madame Sterne. Il faut vous dire que je le soupçonne d'avoir été négligent, non faute de probité, car je le crois aussi honnête créature qu'aucune qui jamais ait porté d'habit, mais peut-être sa caisse n'est-elle pas dans un état propre à répondre à mes intentions : si cela est, je ne demande qu'à savoir la vérité; mais son silence me fait présumer qu'il craint de me la dire.

J'ai reçu de Toulouse une lettre qui n'est guère propre à me tranquilliser : d'après ce qu'elle contient, j'ai tout lieu de craindre que la source de ma trésorerie ne soit négligée. Je vous prie d'en rechercher la cause, et de la corriger, si vous en trouvez l'occasion, afin que les petits ruisseaux de mes moyens ne

soient point obstrués entre Londres et le Languedoc, c'est-à-dire, entre moi, madame Sterne et ma pauvre Lydie.

Elles m'écrivent que, conformément à mes désirs, elles ont tiré sur *Foley*, qui leur a répondu qu'il n'était pas nanti pour faire honneur à leur mandat; mais que, par rapport à moi, si elles avaient besoin d'argent, il leur en fournirait: c'est un beau procédé; j'en suis presque fier; cela me jette pourtant dans une incertitude vraiment inquiétante. Je songe à toute la peine que va donner à ces pauvres femmes le fâcheux retard qu'elles souffriront jusqu'à ce que la méprise puisse être rectifiée.

D'ailleurs, c'est une source de propos, de questions, de soupçons; et cependant, ma chère Lydie ne mettra que de la douceur dans ses plaintes; mais sa mère est femme à lâcher un volume de reproches. Dans le vrai, je ne mérite ni les uns, ni les autres. J'ai calculé les choses du mieux que je l'ai pu pour subvenir à leurs besoins, et pour me mettre moi-même hors d'inquiétude. Cependant ceci ne laisse pas que de jeter dans mon esprit une ou deux pensées malades; et, dans le moment actuel, je sens diminuer mon goût pour la chevalerie errante.

Je prodigue les paroles, mon cher ami, sur une matière dans laquelle il suffit du moindre avis pour vous mettre en activité. Faites-moi donc l'honneur de m'apprendre, sans aucun délai, que la chose est absolument terminée ; et si B.... retarde la dîme d'un seul instant, faites pour moi, mon cher ami, ce que je ferais pour vous en pareille occasion. Sur ce, que Dieu vous bénisse! mon cœur ne me permet pas de vous faire un seul mot d'apologie, parce que je sens qu'elle ne vous serait point agréable. Encore une fois, adieu!

Très-cordialement votre, etc.

LETTRE XVI.

A..... *Ecuyer.*

Coxwould, le mercredi au soir.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez annoncée de la part du docteur L....; je vous en fais à tous deux mes remercîmens. C'est certainement un homme très-érudit, et un excellent critique. Il devrait bien employer ses heures de loisir sur *Virgile*, ou plutôt, si je m'y connais, sur *Horace*. Il nous donnerait, pour ces deux auteurs, un commentaire tel que nous n'en

avons pas, et peut-être tel que nous n'en aurons jamais, s'il ne prend la peine de le faire.

Mais *Tristram Shandy*, mon ami, est fait et construit de manière à braver toute critique: je donnerai le reste de l'ouvrage sur ce plan; il est au-dessus du pouvoir, ou au-dessous de l'attention d'aucun critique ou hypercritique quelconque. Je ne l'ai façonné sur aucune règle. J'ai laissé mon imagination, mon génie, ou ma sensibilité, nommez-les comme il vous plaira, je leur ai, dis-je, laissé carte blanche, sans m'informer le moins du monde s'il avait jamais existé d'homme qu'on appelât *Aristote*.

Quand j'ai monté sur mon *dada*, il ne m'est jamais venu dans l'idée de savoir où j'allais, ni si je reviendrais dîner ou souper à la maison le lendemain, ou la semaine d'après. Je l'ai laissé prendre sa course, aller l'amble, caracoler, trotter, ou marcher d'un pas triste et languissant, selon ce qui lui plaisait le mieux. C'était pour moi la même chose; car mon caractère était toujours à l'unisson de son allure, quelle qu'elle fût, jamais je ne l'ai touché du fouet ni de l'éperon, mais je lui mettais la bride sur le cou, et il était dans l'usage de faire son chemin sans blesser personne.

Quelques-uns riaient en nous voyant passer,

d'autres nous regardaient d'un œil de pitié; de temps en temps quelque passant sensible et mélancolique jetait les yeux sur nous, et poussait un soupir. C'est ainsi que nous avons voyagé; mais mon pauvre *rossinante* ne faisait point comme l'*âne de Balaam*; il ne s'arrêtait pas toutes les fois qu'il voyait une forme angélique sur sa route; au contraire, il poussait droit à elle, et ne fût-ce qu'une jeune fille assise à côté d'une fontaine, qui me laissât désaltérer dans sa cruche, elle était sûrement un ange pour moi.

La grande erreur de la vie, c'est que nous portons nos regards trop loin : nous escaladons le ciel, nous creusons jusqu'au centre de la terre pour y chercher des systèmes, et nous nous oublions nous-mêmes. La vérité repose devant nous; elle est sur le grand chemin; le laboureur marche dessus avec ses souliers ferrés.

La nature brave la règle et le cordeau; l'art en a besoin pour élever ses édifices, et terminer ses ouvrages : mais la nature a ses propres lois qui sont au-dessus de l'art et de la critique.

Le docteur L.... reconnaît toutefois que mon *sermon sur la conscience* est une composition admirable; mais il prétend que c'est

le dégrader que d'en faire un épisode du *Tristram Shandy*. Maintenant s'il vous plaît, soyez assez bon pour écouter ma réponse : si cet ouvrage est si parfait, et je le crois tel, par ce que le *juge Burnet*, homme de goût et d'érudition, aussi bien qu'homme de loi, désira que je le fisse imprimer ; si ce sermon, dis-je, est si bon, il doit être lu ; les lecteurs lui viennent par milliers depuis qu'il est dans le *Tristram Shandy*, mais le fait est qu'auparavant il n'en trouvait pas un seul.

J'ai répondu au docteur L.... avec tout le respect que méritent son aimable caractère et ses talens admirables, mais je lui ai dit, en même temps, que mon livre n'était pas écrit pour être chicané par aucune des lois connues de la critique ; que si je croyais jamais faire quelque chose qui fût de leur ressort, je jeterais au feu mon manuscrit, et ne remettrais la plume dans le cornet que pour assurer de l'intérêt le plus cordial et le plus sincère quelque non-critique et non-critiquant ami, tel que vous. C'est ce que je fais dans ce moment : ainsi Dieu vous garde.

Je commence à mettre le nez hors de mon ermitage ; car lord et lady Fauconberg sont arrivés, et portent avec eux, suivant l'usage,

un ample magasin de vertus douces, aisées et hospitalières. Je vous désirerais ici pour les partager et pour en augmenter le nombre.

LETTRE XVII.

A.... *Ecuyer.*

Lundi au soir.

Vous avez singulièrement frappé mon imagination par le portrait que vous m'avez fait de Lady....; la fierté de *Junon* domine chez elle. Viennent ensuite les dons de *Minerve*: quant aux faiblesses de *Cypris*, je ne lui en connais aucune.

Elle a certainement un très-bon esprit; elle a même des connaissances; mais ce sont ses manières qui leur donnent tout leur prix. On voit en elle quelque chose d'impérieux, que les uns se contenteraient de mépriser en secret, et que d'autres pourraient contrarier vivement; mais elle y met tant de grace, qu'il n'en peut naître aucune impression défavorable dans ceux qui ne font que passer, et, ce qui vaut encore mieux, dans ceux même qui s'arrêtent. Ce n'est pas tout: elle attire cette espèce de soumission respectueuse qui, même après un long

commerce, ne permet pas de faiblir dans l'opinion qu'on a conçue de son mérite.

C'est dans mes conversations et mes différentes entrevues avec cette Lady que j'ai senti tout l'avantage des ornemens extérieurs; et, réellement, en ce qui regarde le ton de la bonne compagnie, je ne crois pas qu'un jeune homme puisse trouver de meilleure école que son salon, ou, raillerie à part, son cabinet de toilette. C'est vraiment une grande satisfaction pour moi, de me figurer mon jeune ami faisant son cours sous une pareille institutrice.

Il est une époque et une circonstance de la vie, et c'est précisément celle où vous êtes, où, pour achever de former un jeune homme, il ne faut que la société, l'aisance et une légère dose de la tendre amitié d'une femme accomplie. Il me reste encore un mot à vous dire à ce sujet; mais vous êtes en bonnes mains, et je ne puis que vous en marquer ma satisfaction : il en résultera probablement tous les effets que doivent en attendre les vœux d'un aussi sincère ami que moi.

Depuis que je me connais un peu dans les affaires de ce monde, ma maxime a toujours été que le commencement et la fin de notre éducation avaient également besoin d'une

bonne; et, puisque vous êtes assez heureux que d'avoir Lady pour vous apprendre l'*alphabet* de votre âge, je vous exhorte à l'épeler et à le lire de manière à devenir le charme de toutes les sociétés : vous perdrez, ainsi que je le désire, l'habitude de ne pas généraliser assez votre attention, de la circonscrire à un seul, et de négliger les autres; car, quoique dans le principe il puisse y avoir quelque chose d'aimable dans cette conduite, elle n'est point adaptée au commerce général de la vie.

Lady M. F. peut avancer l'ouvrage, et Lady C., j'en suis sûr, est prête à s'en occuper. Que ne doit donc pas attendre l'amitié, d'un semblable sol, d'une aussi belle saison et d'une pareille culture! Que puis-je faire de mieux que de vous laisser actuellement en si bonne compagnie, et vous prier d'offrir, en reconnaissance, mes complimens respectueux à toutes ces dames? Agréez vous-même l'intérêt le plus cordial de

votre sincère et affectionné, etc.

LETTRE XVIII.

A....

Coxwould, mercredi à midi.

J'apprends de M. *Phipps* que vous avez pris l'engagement absolu de passer l'été, ou plutôt l'automne, à *Mulgrave-Hall*. J'ai donc tout lieu d'espérer que vous me ferez une visite préalable, et vous ne devez pas douter que je ne l'attende avec une vraie satisfaction.

Toutefois, en disant, ou plutôt en écrivant ceci, je m'adresse à l'excellence de votre cœur, que je ne puis assez admirer, et à cet esprit cultivé dont je conçois les plus grandes espérances. Je connais les plaisirs et les sociétés dont vous serez obligé de faire le sacrifice pour venir passer avec moi quelques jours de l'été; cependant je ne doute nullement de votre visite, et je crois que ce tête-à-tête *shandien* ne sera pas sans attrait pour vous.

Je me rappelle une circonstance à laquelle je ne puis jamais songer sans m'en estimer plus et vous en aimer mieux ; car, outre qu'elle m'est on ne peut pas plus flatteuse, elle annonce que vous possédez une source de sensi-

bilité qui doit rendre votre vie heureuse et honorable, quelque accident qui puisse la traverser : avec cette précieuse qualité, l'infortune ne pourra jamais vous abattre; et, quoique la folie, les passions, le vice même puissent obscurcir ou affaiblir, pour un temps, l'excellence de votre caractère, il ne sera jamais en leur pouvoir de la détruire. Ceci se rapporte à ce léger trait d'une sensibilité délicate qui vous échappa l'hiver dernier; quoique je l'aie raconté plusieurs fois à d'autres avec le plus grand éloge, je ne m'étais pas encore avisé de vous en parler à vous-même; mais le moment est venu de le faire, et mon esprit m'y pousse d'une manière irrésistible. Je me trouve, pour cela, dans des dispositions convenables, et qui, je crois, me sont naturelles.

Vous devez vous rappeler que le mois de janvier dernier vous vîntes me trouver un soir, lorsque j'étais malade dans mon lit, rue de Bond; vous ne devez pas avoir oublié non plus que vous passâtes la nuit entière au chevet de mon lit, remplissant tous les devoirs d'une amitié tendre et pieuse. Je croyais avoir le squelette de la mort à mes talons; je pensais même qu'il allait me prendre à la gorge, et je vous en parlai beaucoup. Enfin, il plut au

ciel que ce moment ne fût pas le dernier de ma vie, quoique ce fût bien en conscience que je prophétisasse ma fin lorsque je disais que je ne comptais pas passer l'hiver. Je crois, mon cher ami, vous dis-je, que bientôt je ne serai plus. Je ne le crois pas, répondîtes-vous en me serrant la main, et poussant un soupir qui, partant de votre cœur, vint droit au mien; cependant craignant que la chose ne fût que trop vraie, vous eûtes la bonté d'ajouter : j'espère que vous me permettrez d'être toujours avec vous, afin que je ne perde pas une minute de l'avantage consolant de votre société, tant que le ciel me permet d'en jouir.

Je ne fis aucune réponse; je ne le pouvais pas : mais mon cœur en fit une alors, et il continuera de la faire jusqu'à ce qu'il soit *une motte de terre de la vallée.*

Voilà d'où je tire la certitude que vous quitterez sans regret le tourbillon du plaisir, pour venir vous asseoir sous mon chèvre-feuille qui se pavane actuellement comme une nymphe du Renelagh, et pour m'accompagner chez mes nones à qui je fais la pension d'une visite tous les soirs. Nous pouvons aller à vêpres avec elles : nous revenons ensuite à la maison, où la crême et le caillé nous attendent; et nous y

rapportons des sentimens mille fois préférables à ceux que peuvent réellement procurer tous les plaisirs et toutes les beautés du monde.

Je travaille à faire deux autres volumes pour amuser, et, comme je l'espère aussi, pour instruire le monde mélancolique et podagre; j'y déclare solennellement que mon attachement pour des amis tels que vous est le seul motif qui me fasse désirer de me survivre; mais peut-être est-ce par cette vanité que mon amour-propre ne me permet pas de nommer stérile; cette vanité, dis-je, qui veut qu'après avoir tressé une couronne pour ma petite gloriole, je finisse encore par y ajouter quelques feuilles.

Venez donc : que je puisse vous lire les pages à mesure qu'elles tomberont de ma plume; et soyez le *Mentor* de *Tristram* comme vous l'avez été d'*Yorick*. A tout événement, je suis sûr que vous n'irez point à Yorck sans passer chez moi : mon triomphe sera complet sur *lady Lepel*, etc., si je puis vous arracher un mois entier au brillant centre d'attraction qui vous entraîne si naturellement. Sur ce, Dieu vous bénisse, et croyez que je suis avec toute la sincérité possible,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XIX.

A......

Bischopthort, vendredi soir.

Je n'ai vu qu'un moment la charmante madame *Vesey*; elle n'en a pas moins essayé de me tourner la tête avec sa belle voix et ses mille autres graces : quoique casuiste, je ne déciderai point sur quelles raisons elle pourrait justifier une pareille tentative; je ne le demanderai pas non plus à mon bon ami l'Archevêque; car c'est de sa maison où me retient sa bonté hospitalière, que je vous adresse cette lettre.

Je regrette cependant les tours que nous faisions ensemble dans Renelagh lorsqu'il était désert : c'est précisément dans cet état qu'il me plaisait le mieux, parce qu'à chaque sensation délicieuse, il nous était libre d'oublier qu'il y eût dans la salle d'autres personnes que nous.

Vous m'entendez assez, j'en suis sûr, quand je parle de ce sentiment exquis de la perfection du beau sexe; mais je pense que c'est surtout lorsqu'une femme est assise ou marche à votre côté, et qu'elle est tellement maîtresse de toutes vos facultés, qu'il semble qu'il n'y ait que vous

deux dans l'univers; lorsque vos deux cœurs étant parfaitement à l'unisson, ou pour mieux dire dans une harmonie complète, rendent les mêmes accords, poussent les fleurs de l'esprit et du sentiment sur une même tige.

Ces heures délicieuses que les cœurs tendres et vertueux savent extraire des saisons mélancoliques de la vie, forment un ample correctif aux peines et aux troubles que les plus heureux d'entre nous sont condamnés à souffrir. Elles versent le jour le plus brillant sur un triste paysage, et forment une espèce de refuge contre le vent et la tempête.

Avec une compagne chérie, la chaumière que l'humble vertu a construite à côté d'un bosquet de chèvre-feuille, l'emporte infiniment sur toute la magnificence des palais des monarques. Dans cette heureuse position, la bruyère odorante a pour nous le parfum de l'Arabie ; et Philomèle dût-elle refuser de venir s'établir sur les branches de l'arbre solitaire qui nous ombrage, pourvu que j'entende la voix de ma bien-aimée, elle suffit à mon extase; le son harmonieux des sphères célestes n'y pourrait rien ajouter.

Il y a quelque chose de singulièrement satisfaisant, mon cher ami, dans l'idée de se

dérober au monde ; et, quoiqu'elle ait toujours été d'une grande consolation pour moi, je n'en ai jamais été plus fier que lorsque j'ai pu l'effectuer au milieu même de la foule. Cependant, lorsque cette foule nous presse et nous entoure, je ne connais que le pouvoir magique de l'amour qui puisse produire cette espèce d'*aberration* : l'amitié, quelle que soit l'étendue de son empire, la pure amitié n'a pas ce privilège. Il faut un sentiment plus énergique pour plonger l'ame dans cet oubli délicieux. Hélas ! il est aussi doux qu'il est de peu de durée ; car, comme une sentinelle vigilante, le souci, toujours alerte et toujours envieux, nous arrache bientôt à ce délire enchanteur.

Quant à vous, mon ami, la réalité se mêle quelquefois à vos songes ; et moi, tout en jouissant de votre bonheur, j'exerce mon imagination à m'en créer le simulacre. Je m'assieds donc sur le gazon ; je m'y place en idée à côté d'une femme charmante, aussi aimable, s'il est possible, que madame V.... ; je cueille des fleurs et j'en forme un bouquet que j'arrange sur son sein ; je lui raconte ensuite quelque histoire tendre et intéressante : si ses yeux se mouillent à mon récit, je prends le mouchoir blanc qu'elle tient dans sa main, j'en essuie les

larmes qui coulent sur ses belles joues, je m'en sers également pour essuyer les miennes : c'est ainsi que la douce rêverie donne des ailes à l'heure paresseuse; elle verse un baume consolant dans mes esprits, et me dispose à rejoindre mon oreiller.

Désirer que le souci ne plaçât jamais ses épines sur le vôtre, ce serait sans doute former des vœux inutiles; mais vous souhaiter la vertu qui en émousse les pointes, et la continuité des sensations qui quelquefois les arrachent, n'est pas, je crois, un souhait indigne de l'amitié avec laquelle,

Je suis, votre affectionné, etc.

P. S. Lydie m'écrit qu'elle a fait un amant. Pauvre chère fille !

LETTRE XX.

A...... *Ecuyer.*

Dimanche au soir.

N'IMAGINEZ pas, mon cher, et ne souffrez pas, je vous prie, qu'aucun esprit froid et méthodique vous persuade que *la sensibilité est un mal.* Vous n'avez pas eu à vous plaindre

de vous en être rapporté à moi sur d'autres objets. Vous pouvez donc m'en croire lorsque je dis que la sensibilité est un des premiers biens de la vie et le plus bel ornement de l'homme.

Vous ne vous expliquez pas entièrement avec moi, ce qui, par parenthèse, n'est pas très-joli de votre part ; mais, d'après le contenu de votre lettre, que j'ai maintenant sous les yeux, je suppose que vous avez été dupe de quelque personnage artificieux : je suis même tenté de croire qu'il s'agit de quelque *adroite C.....* ; et que, plein du tour qu'on vous a joué, l'esprit piqué, l'amour-propre en alarmes, vous voulez, permettez-moi de vous le dire, que votre sensibilité soit la victime de votre humeur. Et ce qu'il y a de pire encore, c'est que vous m'écrivez comme si vous vous croyiez réellement de sang-froid, dans toutes les prétendues observations que vous m'adressez à ce sujet.

Soyez bien sûr, mon cher ami, que si je ne regardais les sentimens que renferme votre dernière lettre comme l'effet d'un moment de délire ; si je pouvais me persuader que vous les eussiez écrits dans un temps de calme et de réflexion, je vous croirais perdu sans retour, et je bannirais toute espérance de vous voir ja-

mais parvenir à quelque chose de grand et de sublime.

J'allais presque vous dire et pourquoi ne le ferais-je pas? qu'il y a une sorte de duperie aimable, qui l'emporte autant sur la lourde précaution de la sagesse du monde, que le son de la basse sur celui d'un âne qui brait de l'autre côté de ma palissade.

Si j'entendais quelqu'un se glorifier de n'avoir jamais été dupe, je craindrais fort que, dans un temps ou un autre, il ne fournît l'occasion de le regarder comme une ame basse et un plat coquin.

Cette doctrine vous paraîtra fort étrange; mais, quoi qu'il en soit, je ne rougis pas de l'adopter. Que diriez-vous d'un homme qui ne serait ni humain, ni généreux, ni confiant? Ce que vous en diriez, je le conçois; vous penseriez qu'un tel homme est propre aux trahisons, aux pièges, aux rapines. Cependant la duperie, la fraude, nommez-les comme il vous plaira, sont continuellement aux trousses des vertus dont nous venons de parler; elles les suivent comme leur ombre. Semblable à tous les autres biens de ce monde, la vertu, quoique le plus précieux de tous, est cependant d'une nature mixte; ses inconvéniens; si tou-

tefois ils méritent ce nom, forment la base sur laquelle repose l'importance de ses fonctions et la supériorité de son essence.

La sensibilité se montre souvent sous une apparence de folie; mais sa folie est aimable; ce n'est pas que j'approuve ses excès, ou l'obéissance aveugle à l'impulsion qui les produit: cependant j'embrasserais de bon cœur celui qui ôterait son manteau de dessus ses épaules pour en envelopper un malheureux qui grelotte et qui n'a rien pour se couvrir.

La *discrétion* est une qualité bien froide; je ne serais pourtant pas fâché que vous en eussiez assez pour diriger votre sensibilité sur des objets convenables, mais ne l'étendez pas plus loin; un pas de plus pourrait vous être funeste; il serait possible qu'il arrêtât la source vivifiante de toute vertu; cette source qui, j'en suis sûr, ne cessera pas de couler dans votre ame, et ne souffrira pas qu'une mortelle aridité vous dessèche le cœur.

En effet, la sensibilité est la mère de toutes ces impressions délicieuses qui donnent une couleur plus brillante à nos joues, et nous font verser des larmes de ravissement. Des hommes plus sages que moi pourront vous instruire sur

cette matière, et vous dire combien elle mérite d'occuper notre pensée.

Je vous laisse donc à vos propres méditations. Je leur souhaite une heureuse issue, ainsi qu'à tout ce que vous entreprendrez, et suis bien véritablement

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXI.

A. . . .

Rue de Bond, jeudi matin.

Vous voulez donc bien, mon cher ami, vous fâcher contre les journalistes? Je n'ai pas à beaucoup près cette complaisance; mais, comme ce n'est que pour moi que vous prenez de l'humeur, je vous en fais, ainsi que je dois, mille et mille remercîmens.

Je ne sais en vérité pas à qui je suis redevable d'un aussi généreux service. Je serais fort embarrassé de dire si je le dois à toute la société, ou au morosisme de quelque individu. Je n'ai jamais fait pour cela la moindre perquisition. Après tout, qu'en résulterait-il? Voudrais-je leur donner dans mes écrits l'immortalité qu'ils ne trouveront jamais dans les leurs?

Laissons les ânes braire comme il leur plaît : je traiterai leurs seigneuries à ma manière comme elles le méritent, et cette manière leur plaira moins qu'aucune autre.

Il existe une malheureuse classe de gens qui cherchent continuellement à faire de la peine à ceux qui valent mieux qu'eux ; mais ma coutume a toujours été de ne pas me formaliser des éclaboussures qu'on jette sur mon habit ; car elles n'en ont jamais passé la doublure, surtout celles qu'ont lancées cette envie, cette ignorance et ces caractères pervers qui se trouvent à une aussi grande distance de mes écrits.

Je me réjouis pour vingt bonnes raisons que je vous déduirai dans la suite, de ce que Londres se trouve sur votre chemin, entre le comté d'Oxford et Suffolk ; et l'une de ces raisons, je vais vous la dire maintenant : c'est que vous pouvez m'être d'un très-grand secours ; je désirerais donc que vous vous disposassiéz à me rendre un bon office, si je ne savais fort bien que vous êtes toujours prêt à le faire.

La ville est si déserte, que, quoique j'y sois depuis vingt-quatre heures, je n'ai vu que trois personnes de connaissance ; Foote, au spectacle ; sir Charles Davers, au café de Saint-

James, et Williams qui, comme un oiseau de passage, prenait son vol pour Brigthelmstone, où l'on m'a dit qu'il fait sa cour à une femme charmante, avec tout le succès que ses amis peuvent lui souhaiter.

L'unique chose qu'on pouvait désirer à nos courses d'Yorck, était de se trouver dans la salle du bal, et non en rase campagne. La pluie ne voulut jamais se prêter aux divertissemens de la course; elle déchaîna contre eux tous les réservoirs du ciel. Ce contre-temps n'influa point sur les autres amusemens; leur gaieté n'en fut pas du tout altérée. J'avais promis à certaine personne que vous y seriez, et vous m'êtes redevable de quelques reproches que j'ai essuyés pour vous.

Quoique je ne vous aie pas encore parlé de ma santé, je ne me porte pas bien du tout; et, si l'hiver me surprend dans ce pays-ci, je ne verrai jamais d'autre printemps : c'est donc pour m'en aller vers le Midi que je vous prie d'arriver promptement de l'Ouest.

Hélas ! hélas ! mon ami, je commence à sentir que toute ma force s'épuise dans ces luttes annuelles avec cette parque maudite qui sait tout aussi-bien que moi que, malgré mes efforts, elle finira par nous battre tous :

en effet, elle a déjà brisé la visière de mon casque ; et la pointe de ma lance n'est plus ce qu'elle était autrefois ; mais, tant que le ciel voudra bien me laisser la vie, j'attends aussi de sa bonté la force nécessaire pour en tolérer les peines; et j'espère qu'il me conservera jusqu'au dernier soupir cette sensibilité pour tout ce qui est bon et honnête; car, lorsqu'elle possède entièrement notre ame, je pense qu'elle forme un ample correctif à la grande somme de nos erreurs.

Croyez donc que je serai sensible à votre amitié tant que je pourrai l'être à quelque chose ; et j'ai tout lieu de me flatter que vous m'aimerez, non-seulement jusqu'à mon dernier jour, mais qu'encore, après ma mort, vous garderez la mémoire de

votre toujours fidèle et affectionné, etc.

LETTRE XXII.

A..........

Dimanche matin.

Si vous désirez avoir le portrait de ma figure diaphane, qui, par parenthèse, ne mérite pas les frais de la toile, je m'y prêterai volontiers;

car il m'est doux de songer que, lorsque je reposerai dans la tombe, mon image pourra du moins me rappeler quelquefois à votre amitié sympathique.

Mais il faut que vous fassiez vous-même la proposition à *Reynolds* : je vais vous dire pourquoi je ne puis m'en charger. *Reynolds* a déjà fait mon portrait ; et, lorsque j'ai voulu m'acquitter avec lui, il a refusé mon argent, disant, pour me servir de sa flatteuse expression, que c'était un tribut que son cœur voulait payer à mon génie. Vous voyez que la façon de penser de cet artiste égale au moins la supériorité de son talent.

Vous voyez en même temps mon embarras, et la nécessité de vous charger de la proposition, si toutefois il s'agit de recourir au génie de *Reynolds*. Si l'impatience de votre amitié, que vous exprimez d'une manière si touchante, veut bien attendre que nous allions à Bath, nous pourrions employer le pinceau de votre favori *Gainsborough*.

Et pourquoi pas celui de votre petit ami *Cosway*, qui va d'un pas rapide à la fortune et à la célébrité ? Enfin, il en sera ce que vous voudrez, et vous arrangerez la chose comme il vous plaira.

Dans tous les cas, je me régalerai de mon buste lorsque j'irai à Rome, pourvu toutefois que *Nollikens* ne me fasse pas une demande incompatible avec l'état de mes finances. La statue que vous admirez tant, et qui décore le monument de mon aïeul l'archevêque, à la cathédrale d'Yorck; cette statue, dis-je, m'a, je crois, fait naître la fantaisie d'avoir la mienne. Ce morceau de marbre, que ma vanité, car souffrez, s'il vous plaît, que je mette cela sur son compte, que ma vanité me destine, la main de l'amitié pourra le placer sur ma tombe, et peut-être sera-ce la vôtre. En voilà bien long sur ce chapitre.

Mais je suis né pour les digressions : je vous dirai donc, sans autre préambule, et après avoir bien réfléchi, que lord......... est d'un caractère bas et rampant. S'il n'était que fou, je dirais : Ayez pitié de lui; mais il a justement assez d'esprit pour être responsable de ses actions, et pas assez pour reconnaître la supériorité de ce qui est véritablement grand sur ce qui est petit. Si jamais il s'élève à quelque chose de bon et d'honnête, je consens que, de mon vivant et même après ma mort, on m'accuse de trafiquer du scandale, et d'être un méchant homme; mais n'en parlons plus, je vous

prie. Il est temps que je vous quitte pour me rendre dans un endroit où je devrais être depuis une heure. Dieu vous bénisse donc, et croyez moi pour la vie

très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXIII.

A........

Lundi matin.

L'histoire, mon cher ami, qu'on vous a débitée comme très authentique, est absolument fausse, ainsi que bien d'autres. Je n'ai jamais eu de démêlé avec M. *Hume*, c'est-à-dire, de dispute sérieuse qui sentît l'emportement ou la colère; en effet, on m'étonnerait fort, si l'on me disait que *David* (Hume) se fût jamais pris de querelle avec quelqu'un, et, si j'étais forcé d'en convenir, rien ne pourrait me déterminer à croire que le tort ne fût pas du côté de son adversaire; car, de ma vie, je n'ai rencontré d'homme plus poli ni plus doux. S'il a fait des prosélytes par son scepticisme, il l'a dû plutôt à l'aimable tournure de son caractère, qu'à la subtilité de sa logique. Comptez là-dessus : c'est un fait.

Je me souviens bien que nous plaisantâmes un peu à la table de lord *Hertford* à Paris ; mais, de part et d'autre, il n'y eut rien qui ne portât l'empreinte de la bienveillance et de l'urbanité. J'avais prêché le même jour à la chapelle de l'ambassadeur : *David* voulut faire un peu la guerre au *prédicateur ;* le prédicateur, de son côté, n'était pas fâché de rire avec l'*infidèle ;* nous rîmes effectivement un peu l'un et l'autre, toute la société rit avec nous ; et, quoi qu'en dise votre conteur, il n'était sûrement pas présent à cette scène.

Il n'y a pas plus de vérité dans le récit qui me fait prêcher un sermon injurieux pour l'ambassadeur dans la chapelle même de son Excellence ; car lord Hertford me fit l'honneur de m'en remercier à plusieurs reprises. Il y avait, je l'avoue, un peu d'inconvenance dans le *texte ;* et c'est tout ce que votre narrateur peut avoir entendu de propre à justifier son récit. S'il s'endormit immédiatement après que je l'eus prononcé, je lui pardonne. Voici le fait :

Lord *Hertford* venait de prendre et de meubler un hôtel magnifique ; et, comme à Paris la moindre chose produit un engouement passager, il était de mode dans ce moment-là

de visiter le nouvel hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre : personne n'y manquait. Ce fut, pendant quinze jours au moins, l'objet de la curiosité, de l'amusement et de la conversation de tous les cercles polis de la capitale.

Il m'échut en partage, c'est-à-dire, je fus prié de prêcher le jour de l'inauguration de la chapelle de ce nouvel hôtel. On vint m'en prier au moment où je finissais ma partie de wisch avec *Thornhills*, et, soit que la nécessité de me préparer, car je devais prêcher le lendemain, m'enlevât trop brusquement à mon amusement de l'après-dînée, soit toute autre cause que je ne prétends pas déterminer, je me trouvai saisi de cette espèce d'humeur à laquelle vous savez que je ne puis jamais résister, et il ne me vint dans l'esprit que des textes malheureux : vous en conviendrez vous-même en lisant celui que je pris.

« Et Hezekia dit au prophète : Je leur ai « montré mes vases d'or et mes vases d'argent, « et mes femmes et mes concubines, et mes « boîtes de parfums ; en un mot, tout ce qui « était dans ma maison, je leur ai montré. Et « le prophète dit à Hezekia : vous avez agi « très-follement. »

Ce texte étant puisé dans la sainte Écriture,

ne pouvait nullement offenser, quelque mauvaise interprétation que voulussent y donner les malins esprits. Le discours en lui-même n'avait rien que de très-innocent, et il obtint l'approbation de *David Hume*.

Mais je ne sais comment je remplis des pages entières à ne parler que de moi seul : la seule chose qui puisse justifier en moi cet égoïsme épistolaire, c'est lorsque j'assure un aimable caractère, ou un fidèle ami, comme je le fais maintenant à votre égard, que je suis d'elle, de lui, ou de vous

très-affectueusement, l'humble serviteur.

LETTRE XXIV.

A..... *Ecuyer*.

Mercredi matin.

Croyez-moi, mon cher ami, je n'ai que très-peu de foi aux docteurs. Il y a plusieurs années que quelques-uns des plus célèbres de la faculté m'assurèrent que je ne vivrais pas trois mois, si je continuais mon genre de vie. Le fait est que, depuis treize ans je brave leur décision, en faisant précisément ce qu'ils m'ont défendu. Oui, j'ai l'effronterie d'exister encore,

quoique avec toute ma maigreur, et ce ne sera pas ma faute, si je ne continue à les faire mentir aussi long-temps que je l'ai déjà fait.

Je crois que c'est le lord *Bacon* qui observe, du moins quelque soit l'auteur de cette observation, elle n'est pas indigne du grand homme que je viens de citer : il observe, dis-je, que les médecins sont de vieilles femmes qui viennent à côté de notre lit, se mettre aux prises avec la nature, et qui ne nous quittent que lorsqu'ils nous ont tués ou que la nature nous a guéris. Il y a dans l'art de guérir une incertitude qui se moque de l'expérience et même du génie. Ce n'est pas que je prétende proscrire absolument une science qui produit quelquefois de bons effets. Je pense même que cette science, considérée abstractivement, doit l'emporter sur toutes les autres : mais je ne suis pas toujours le maître de me contenir quand je songe au sot orgueil de ceux qui la professent, et qui sortent des gonds lorsque vous ne lisez pas les étiquettes des fioles qui contiennent la matière de leurs ordonnances, avec le même respect que si elles étaient écrites de la propre main de *Saint Luc*.

Déesse de la santé, fais que je boive ton breuvage salutaire à la source pure qui jaillit

sous tes lois! Accorde-moi de respirer un air balsamique, de sentir les douces influences du soleil vivifiant. Ami, je le ferai; car, si je ne vous vois dans quinze jours, le seizième je prendrai lè coche de Douvres, et j'irai, sans vous, chercher les bords du Rhône, où vous me suivrez ensuite, si cela vous plaît; si vous ne le faites point, voyez quelle différence: tandis que le jour de Noël vous vous couvrirez d'habits bien chauds, et ferez préparer un grand feu pour vous prémunir contre les brouillards, je m'assiérai sur le gazon à la douce chaleur du grand foyer de la nature, qui éclaire, vivifie et réjouit tous les êtres.

Faites bien vos réflexions, je vous prie, et que j'en apprenne bientôt le résultat, car je ne veux pas perdre un autre mois à Londres; fût-ce même par complaisance pour vous, ou dans la vue de vous avoir pour compagnon de voyage, ce qui, je dois en convenir, me serait absolument personnel.

En attendant, et toujours, Dieu vous bénisse!

Je suis, très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXV.

A..... *Ecuyer.*

Mercredi à midi.

Je me trouve toujours quelque fâcheuse affaire sur les bras; ce n'est pas, comme le soupçonnent quelques personnes de bonne humeur, faute de prendre assez de soin de ne pas blesser les gens; je n'en eus jamais le désir, mais uniquement faute d'être entendu. Pope a très-bien peint l'embarras d'être réduit,

à s'escrimer
sans second et sans juge.

Je pense que la citation est exacte. En effet, un homme peut assez bien se tirer d'affaire sans second. Le génie, loin d'en avoir besoin, pourrait quelquefois en être embarrassé, mais n'avoir pas de juge; c'est une mortification qui pénètre jusqu'au vif ceux qui sentent ou imaginent, ce qui revient à peu près au même, qu'un jugement impartial et équitable serait leur récompense.

N'être jamais compris, et, ce qui en résulte naturellement, voir tous ses discours défigurés

par l'ignorance, est cent fois pire que d'être calomnié malicieusement. Le plus souvent, et presque toujours, la calomnie est un hommage que le vice paie à la vertu, et la folie à la sagesse. L'homme sage voit d'un œil de pitié les efforts du calomniateur : ils tournent à son avantage ; semblable au philosophe qu'on dit avoir élevé un monument à sa propre gloire, avec les pierres que lui lançait la malignité de ses compétiteurs.

La vertu sans la bonne réputation est une chose trop ordinaire pour qu'on doive en être surpris, quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'en déplorer l'injustice : mais, comme elle tient en quelque sorte à l'ordre général de la Providence, l'espérance et la résignation peuvent nous la faire supporter. Quant à ce qui n'intéresse que médiocrement la réputation, on peut pardonner à celui qui se moque des tournures qu'on donne le plus souvent aux intentions les plus honnêtes.

Je puis vous assurer bien positivement que je n'eus jamais moins d'amour-propre, ni moins d'envie de déployer mes talens, quels qu'ils soient, que dans la circonstance qui a produit tant de fâcheries. Loin de montrer de la sévérité, j'étais tout complaisance et bonne hu-

meur ; mes esprits étaient à l'unisson de chaque pensée généreuse et riante ; en un mot, j'avais si peu l'idée d'offenser *surtout les Dames*, qu'il n'y eut peut-être jamais de moment dans ma vie où je fus plus disposé à m'armer de toutes pièces, et à monter sur mon palefroi pour aller soutenir la cause de la beauté molestée ou captive. Cependant me voilà précisément regardé comme le monstre que j'étais prêt à combattre et à détruire.

Veuillez donc bien, de la manière que vous croirez la meilleure, faire part de toutes ces observations à madame H.... ; dites-lui qu'elle a fait seulement ce que bien d'autres ont fait avant elle, c'est-à-dire, qu'elle a *mal conçu*, ou, comme il pourrait y avoir de l'équivoque dans ce mot, qu'elle m'a *mal entendu*.

Je suis prêt à faire mon apologie dans toutes les règles ; et si la dame qui en sera l'objet est disposée à m'accorder un sourire, je recevrai le retour de sa faveur avec toute la reconnaissance qu'elle mérite ; mais si elle présume qu'il soit plus à propos de se tenir toujours pour offensée, je ne manquerai pas de la citer au supplément de mon chapitre des droits et des injustices des femmes ; et quoique, d'après une certaines combinaison de circonstances, je ne

puisse jamais faire comprendre ce chapitre à mon oncle Tobie, je l'expliquerai si bien à tout le monde, qu'on pourra le lire en courant.

D'ailleurs, je ne suis pas intelligible pour tous. Il y a quelques esprits qui n'ont nullement besoin d'avoir la clef de mes discours ou de mes ouvrages, et ceux-là, je parle des esprits, sont du premier ordre. Ceci me donne quelque consolation, et cette consolation augmente de poids et de mesure lorsque je pense que vous êtes de ce nombre.

Mais le papier et la claquette du facteur m'avertissent de faire ce que j'aurais dû faire à l'autre page : c'est de prendre congé de vous ; adieu donc, et que Dieu vous bénisse!

Je suis très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXVI.

A......

Jeudi 1 novembre.

Si j'étais ministre d'état au lieu d'être curé de campagne, ou plutôt, quoique je ne sache lequel est le meilleur des deux, si j'étais souverain d'un pays, non comme *Sancho-Pança*, sans avoir aucune volonté à moi, mais avec

tous les priviléges et toutes les immunités qui appartiennent à cette place, je ne souffrirais pas que l'homme de génie fût déchiré, humilié, ou même sifflé par celui qui ne pourrait pas rivaliser avec lui. Cela signifie que je ne permettrais point que les sots d'aucune espèce osassent se montrer dans mes états.

Quoi! direz-vous, n'y aurait-il pas quelque exception pour l'ignorant et le non-lettré? aucun quartier à part pour ceux que la science n'aurait point illuminés, ou dont l'indigence aurait étouffé le génie? Mon cher ami, vous ne m'entendez pas parfaitement : ne supposez pas; je vous prie, qu'on soit *sot* pour n'être pas *instruit*, ni que, pour être *instruit*, on ne puisse pas être *sot*.

Je ne tire pas me sdéfinitions des lieux communs du collége, ni du *péricrane* épais et moisi des compilateurs de dictionnaires, mais du grand livre de la nature, qui est le volume du monde et le code de l'expérience. J'y trouve qu'un *sot* est un homme (car maintenant je ne suis pas d'humeur à confondre les femmes dans cette définition), est un homme, dis-je, qui se croit autre chose que ce qu'il est dans la réalité et qui ne sait comment faire un bon usage de ce qu'il est.

C'est la manière d'adapter les *moyens* à la *fin* qu'on se propose, qui caractérise une intelligence supérieure. La chétive haridelle dont *Yorick* a depuis si long-temps fait son unique monture, si une fois on la met dans le droit chemin, arrivera plus tôt au terme de son voyage que le meilleur coureur de *Newmarket*, qui aura pris à gauche.

Souvent la *sagesse* ne sait ni lire ni écrire, tandis que la *folie* vous cite des passages de toutes les langues mortes et de la moitié des vivantes. Veuillez donc bien, je vous prie, ne pas vous former une mauvaise, c'est-à-dire, une fausse idée, de ce royaume de mon invention ; car si jamais je le possède, vous pouvez être sûr que vous y aurez un bon traitement, et que vous y vivrez à votre aise, comme le feront tous ceux qui y vivront avec honneur. Mais au point.

Au point, ai-je dit? Hélas! il y a tant de *zig-zags* dans ma destinée, qu'il m'est impossible de filer droit en écrivant une pauvre lettre, encore une lettre d'ami; et je ne la recommencerai pourtant pas, car il m'arrive une visite que je ne puis renvoyer, qui m'oblige à finir une page ou deux, peut-être même trois, plus tôt que je ne l'aurais fait. Je vais donc plier

ma lettre telle qu'elle est, en ajoutant seulement un Dieu vous bénisse! ce qui, toutefois, est le désir le plus constant et le plus sincère de

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXVII.

A......

Dijon, 9 novembre 1769.

Mon cher ami,

Je vous recommande, non pas peut-être par-dessus tout, mais très-certainement par-dessus beaucoup de choses, de vous servir de votre propre intelligence, un peu plus que vous ne le faites; car, croyez-moi, une once de celle-ci vous sera plus avantageuse qu'une livre de celle des autres. Il y a une sorte de timidité qui, comme objet de spéculation, rend la jeunesse aimable; mais, vu l'humeur actuelle du monde, c'est, dans la pratique, une chose vraiment incommode, pour ne pas dire dangereuse.

Il existe, au contraire, une mâle confiance qu'on ne saurait avoir trop tôt, parce qu'elle provient du sentiment des bonnes qualités que l'on possède et des heureuses acquisitions que l'on a faites : il n'est pas moins à propos de

s'en parer aux yeux du monde, que de prendre un casque au jour du combat. Nous en avons besoin comme d'une protection, contre les insultes et les outrages des autres; car, dans les circonstances qui vous sont particulières, je ne la considère que comme une qualité purement défensive, propre à empêcher que vous ne soyez culbuté par le premier ignorant, le premier sot, ou l'insolent faquin qui verra que votre modestie étouffe votre mérite.

Mais je ne vous dis ceci qu'en passant. J'en laisse l'application à votre propre discernement et à votre bon sens, dont je n'écrirai pas tout ce que je pense, ni ce qu'en pensent quelques autres personnes qui le jugent favorablement.

Depuis que j'ai mis le pied sur le continent, je me trouve tellement mieux, que ma vue seule vous ferait du bien, et vous en auriez encore davantage à m'entendre; car j'ai recouvré ma voix dans ce climat régénérateur. Loin d'avoir de la peine à me faire entendre de l'autre côté de la table, je serais maintenant en état de prêcher dans une cathédrale.

Tout le monde est ici dans l'ivresse du contentement. La vendange a été très-abondante, et elle est maintenant sous le pressoir. Tous rayonnent de plaisir, et toutes les voix sont

au ton de la joie. Quoique j'aille aussi vite qu'il m'est possible d'aller, et que, malgré cela, la mort me talonne au point qu'il ne me paraît pas prudent de prendre le temps de jeter un regard en arrière, je ne puis cependant résister à la tentation de sauter hors de ma chaise, et de passer tout le soir sur un banc à considérer les danses que forment ces fortunés habitans, après les travaux de la journée. C'est ainsi que, par un bienfait de la Providence, sur les vingt-quatre heures, ils trouvent le secret d'en passer au moins deux ou trois à oublier qu'il existe dans ce monde quelque chose qui ressemble au travail et aux soucis.

Cet inocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie; et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes, n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie modérée et réglée sur de bons principes, est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés; qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le ciel.

Je ne pourrai jamais, non, je le dis bien positivement, il ne sera jamais en mon pouvoir de croire qu'on nous ait envoyés dans ce

monde pour le traverser mélancoliquement. Tout ce qui m'entoure m'assure le contraire. Les danses et les concerts rustiques que je vois et que j'entends de ma fenêtre, me disent que l'homme est fait pour la joie. Aucun cerveau fêlé de moine Chartreux, tous les moines Chartreux du monde, ne me feraient jamais revenir de cette opinion.

Swift dit, *vive la bagatelle!* Moi je dis, *vive la joie*, qui, j'en suis sûr, n'est point *bagatelle*. C'est, à mon avis, une *chose sérieuse*, et le premier des biens pour l'homme.

Puissiez-vous, mon cher ami, continuer d'en avoir toujours une ample provision dans votre magasin! Qu'il ressemble à la *cruche de la veuve*, c'est-à-dire, qu'il ne soit jamais à sec!

J'attends de recevoir quelque nouvelle de vous de *Lyon*, et c'est de là que je vous en enverrai d'ultérieures sur mon compte : en attendant, et dans tous les temps, Dieu vous bénisse! croyez que

je serai toujours bien véritablement et affectueusement votre, etc.

LETTRE XXVIII.

A......

Lyon, 15 novembre.

J'ai fait la route la plus délicieuse, quoique dans une *désobligeante*, et par conséquent seul. Mais, quand le cœur et l'esprit sont dans une parfaite harmonie, et lorsque chaque sensation subordonnée se met bien à l'unisson, il ne se présente aucun objet qui ne produise le plaisir. D'ailleurs, tel est le caractère de ce peuple fortuné; vous voyez le sourire sur tous les visages, et de tout côté vous entendez les accens de la joie. Au moment où je vous écris, j'ai sous ma fenêtre une bonne femme qui joue de la vielle à un groupe de jeunes gens qui dansent avec une gaîté bien plus apparente, et je crois aussi plus *réelle*, que ne peut l'être celle de vos brillantes assemblées d'*Almack*.

J'aime ma patrie autant que peut l'aimer aucun de ses enfans, je connais toute la solidité des vertus caractéristiques du peuple qui l'habite; mais, dans le jeu du bonheur, il ne fait pas sa partie avec la même attention, on n'y réussit pas aussi-bien qu'on le fait dans ce

pays-ci. Je n'entrerai point dans l'examen de la différence physique ou morale qu'on remarque entre les deux nations; cependant, je ne puis m'enpêcher d'observer que, tandis que le Français possède une gaîté de cœur, qui toujours affaiblit et quelquefois dissipe le chagrin, l'Anglais en est encore à l'ancien temps des Français, et continue à se divertir *moult tristement.*

Combien de fois, dans nos *assemblées d'Yorck*, n'ai-je pas vu un couple au-dessous de trente ans danser avec autant de gravité que s'il eût fait un travail mercenaire dont il eût craint de ne pas être payé : tandis qu'ici je vois des jeunes gens brûlés du soleil et des filles de travail quitter un assez maigre dîner, le cœur palpitant de joie, pour s'agiter au son du hautbois, et frapper la terre en cadence avec leurs sabots.

On ne me persuadera jamais qu'il n'y ait point une Providence, et une Providence gaie qui gouverne ce pays-ci. Avec tous les biens imaginables, nous sommes toujours graves, et, dans le chagrin, nous ne savons que raisonner avec nous-mêmes, tandis qu'ici, sans presque d'autre bien *que le soleil*, on est content de son état.

Mais l'Etre bon qui nous a tous créés donne à chacun une portion du bonheur, conformément à sa sagesse et à son plaisir; car rien n'est au-dessous de sa vigilante Providence : *elle modère même l'haleine des vents pour l'agneau privé de toison.*

Ces réflexions m'ont fait perdre de vue mon objet, car ce n'est que pour me plaindre que j'ai rapproché la chaise de la table et mis la plume dans l'encrier : c'était mon unique dessein, parce que j'ai envoyé plusieurs fois à *poste restante* sans qu'on ait pu me rapporter une lettre de vous. Quoique je sois dans la plus grande impatience de continuer mon voyage vers les *Alpes*, et qu'il me soit impossible de tranquilliser mon esprit jusqu'à ce que j'aie reçu de vos nouvelles; cependant, par un effet de mon caractère sympathique, le contentement et la bonne humeur des gens qui m'environnent a tellement pris sur moi, que je reste ici, dans mon habit noir, avec mes pantoufles jaunes, aussi tranquille que si j'y étais à demeure, et que je n'eusse plus de chemin à faire. Dieu sait pourtant le joli tour qui me reste à décrire avant que je puisse vous embrasser.

Vous savez que je ne suis pas dans l'usage

d'effacer quelque chose; sans quoi je raturerais les douze dernières lignes que je viens d'écrire; car, au moment où je les terminais, votre lettre et deux autres viennent de m'arriver et de me satisfaire sur tous les points. Réellement si je pensais que vous vinssiez me surprendre, je traînerais encore. A tout événement nous nous rencontrerons à *Rome :* à *Rome*, et demain matin je prends des ailes pour y accélérer mon arrivée.

Je désire sincèrement que ma lettre puisse vous dépasser, c'est-à-dire, que vous soyez en chemin avant qu'elle soit arrivée en Angleterre. Dans tous les cas, mon cher garçon, nous nous verrons à Rome. Jusqu'alors portez-vous bien : là, et partout ailleurs, je serai toujours

Votre très-fidèle et très-affectionné, etc.

LETTRE XXIX.

A......

Rue de Bond.

Je crains bien d'avoir fini, pour le reste de mes jours, de plaisanter, de rire et d'amuser les autres, soit hommes, femmes ou enfans,

et de devenir grave et solennel, dispensant la stupide sagesse comme on a prétendu jusqu'ici que je départais la folie à mes paroissiens et à mes paroissiennes.

A vous dire le vrai, je commençai cette lettre hier matin, et je fus interrompu par une demi-douzaine d'oisifs qui vinrent me chercher pour m'associer à leur paresse et pour rire avec eux. L'un d'eux me força de dîner chez lui avec sa sœur qui me parut un être du premier ordre, et qui fait quelque chose d'absolument semblable à la résolution avec laquelle j'ai commencé cette lettre, indigne de la plume qui l'écrit.

En bonne foi, cette femme est charmante au delà de toute expression; c'était elle qui avait préparé le thé : elle m'en présenta une tasse plus délicieuse que le nectar.

Pour le dire en passant, elle désire extraordinairement de faire votre connaissance; ce n'est pas, vous pouvez m'en croire, d'après le compte que je lui ai rendu de vous, mais d'après les éloges que lui en ont faits des personnes qu'elle dit être de la première classe. Vous pouvez être bien sûr cependant que je ne les ai pas désavoués, et que mon témoignage ne vous a pas été contraire. Lors donc que

vous le désirerez, je vous présenterai pour que vous ayez l'honneur de lui baiser la main, et d'augmenter la liste des fidèles qui vont en adoration dans le temple d'un si rare mérite.

Je pense réellement que s'il y a sur la terre une femme propre à faire votre bonheur et à vous inspirer de l'amour, par-dessus le marché, ce qui, je crois, serait l'unique moyen de vous rendre heureux; je pense, dis-je, que cette tâche est réservée à ce caractère enchanteur. En effet, si vous commandiez à mon faible pinceau de vous décrire la beauté dont la tendresse pourra vous guérir des maux de cœur et des inquiétudes sans nombre qui vous assailliront infailliblement sur le passage de la vie, je choisirais cette excellente et divine créature. Mon esprit de *chevalerie errante* lui a déjà dit qu'elle était ma *Dulcinée*; mais je déposerai bien volontiers mon armure, et je briserai ma lance pour faire votre *ange* conservateur de la *dame de mes pensées*.

Je crois n'avoir pas besoin de vous rappeler mon affection pour vous; il m'est justement venu quelques idées à votre sujet, qui m'ont tenu éveillé la nuit dernière, lorsque j'aurais

dû être enseveli dans un profond sommeil; mais je me réserve de vous les communiquer au coin de mon feu, ou du vôtre, et je voudrais bien ce soir vous avoir auprès du mien. Je ne crois pas de ma vie avoir rien désiré aussi ardemment.

Au nom de la fortune, dites-moi donc, je vous prie, ce qui peut vous retenir à cinquante lieues de la capitale, dans un temps où, pour votre propre intérêt, j'aurais un si grand besoin de vous?

Je vous entends vous écrier, qu'est-ce que tout cela signifie ? je vous vois presque déterminé à jeter ma lettre au feu, parce que vous n'aurez pu y trouver le nom de la belle. Mon bon ami, je suis parfaitement en règle sur cet article; car vous pouvez être sûr que mon intention n'a jamais été de confier son nom à cette feuille de papier. Je vous ai parlé de la divinité; le reste vous le trouverez inscrit sur l'autel.

Je ne fus jamais plus sérieux que je le suis dans ce moment-ci; prenez donc bien vite la poste pour vous rendre dans cette ville : j'en serai parti si vous n'arrivez bientôt, et alors je ne sais ce que deviendront toutes les bonnes intentions que j'ai *maintenant* pour vous; à

la vérité, je ne crains pas d'en manquer dans le temps futur; car, dans tous les événemens, dans toutes les circonstances, et partout,

Je suis très-cordialement et très-affectueusement votre, etc.

LETTRE XXX.

A.....

Vendredi.

Peut-être, mon cher ami, c'est pour vous le temps de chanter, et je m'en réjouis; mais ce n'est pas pour moi celui de danser.

Vous reconnaîtrez à la manière dont cette lettre est écrite, que si je figure dans ce genre, ce doit être à la danse d'*Holbein*.

Depuis ma dernière lettre, un autre vaisseau s'est brisé dans ma poitrine, et j'ai perdu assez de sang pour abattre l'homme le plus robuste : il est donc plus facile d'imaginer que de décrire ce que cette révolution a produit sur mon individu décharné et flanqué de toutes sortes d'infirmités. En effet, ce n'est qu'avec peine et seulement dans quelques intervalles de repos, qu'il m'est possible de traîner ma

plume. Sans le grand empressement de *mes esprits* qui m'aident pour quelques minutes de leur précieux mécanisme, il n'eût pas été en mon pouvoir de vous remercier du tout; je ne puis cependant le faire comme je le devrais, pour vos quatre lettres restées si long-temps sans réponse, et notamment pour la dernière.

J'ai réellement cru, mon bon ami, que je n'aurais plus le plaisir de vous voir. Le hideux squelette de la mort semblait avoir pris son poste au pied de mon lit, et je n'avais pas le courage de m'en moquer comme je l'ai fait jusqu'ici : je baissais donc patiemment la tête, sans la moindre espérance de la relever jamais de dessus mon oreiller.

Mais, de manière ou d'autre, la mort a, je crois, pour le moment, changé de visée, et j'espère que nous pourrons encore nous embrasser une fois. La seule chose que je puisse ajouter, c'est que tant que je vivrai, je serai toujours

votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXI.

A.....

Rue de Bond, le 8 mai.

En lisant votre dernière lettre, j'ai senti le degré d'énergie auquel peut s'élever une passion tendre et honnête. L'histoire que vous me racontez doit être placée parmi les relations les plus touchantes des misères, et en même temps des efforts heureux de la bienveillance humaine. Il se trouva que je l'avais hier dans ma poche, en déjeûnant avec mistriss M....... et, faute de pouvoir lui donner quelque chose d'aussi bon de mon propre fonds, je lui lus en entier votre lettre, mais ce n'est pas tout; car, ce qu'il y eut de plus flatteur (c'est-à-dire, de plus flatteur pour vous) c'est qu'elle voulut la lire elle-même; ensuite elle me pria de ne pas différer l'occasion de vous présenter vous à sa table, et à vous celle qui en est la maîtresse. Je lui parlai de l'incivile distance de quelques centaines de milles, au moins, qui se trouvent entre nous; mais je promis et je jurai, car je fus obligé de faire l'un et l'autre, que, dès que je pourrais me saisir de votre main,

je vous conduirais à son *vestibule*. Je commence réellement à croire que, par vous, j'obtiendrai quelque crédit.

Je n'ai pas de peine à me persuader que l'amour soit sujet à des paroxismes violens, comme la fièvre ; mais tant de plaisir accompagne cette passion : en général, elle produit des sympathies si douces ; quelquefois elle est si promptement, et souvent si facilement guérie, qu'en vérité je ne puis plaindre ses disgraces du même ton de pitié dont j'accompagne mes visites consolatrices à des infortunes moins ostensibles. Dans la triste et dernière séparation des amis, l'*espérance* nous console par la perspective d'une éternelle réunion, et la *religion* nous porte à y croire : mais, dans l'histoire mélancolique que vous rapportez, je vois ce qui m'a toujours paru le spectacle le plus désespérant que puisse offrir la sombre région des misères humaines. Je me figure la pâle contenance de quelqu'un qui a vu les plus beaux jours, et qui succombe au désespoir de les voir renaître. L'homme abattu par une infortune non méritée, et privé de toute espèce de consolation, est dans un état sur lequel l'ange de la pitié verse le trésor de ses larmes.

Je ne vous envie point, mon cher enfant,

non je ne vous envie pas vos sentimens, car je suis sûr que je les partage; mais si je pouvais vous envier une chose qui vous fait tant d'honneur, et qui m'engage à vous aimer, s'il est possible, plus que je ne le faisais auparavant, ce serait le petit édifice de consolation et de bonheur que vous avez construit dans les profondeurs de la misère. Peut-être n'occupera-t-il que peu de place dans ce monde, mais, semblable au grain de senevé, il croîtra et portera sa tête dans les cieux, où l'esprit qui l'a érigé vous élevera vous-même un jour.

Robinson vint me prendre hier pour me mener dîner, place Berkeley; et tandis que je m'habillais, je lui donnai votre lettre à lire. Il la sentit comme il le devait: non-seulement il me pria de vous dire quelque chose de flatteur de sa part, mais lui-même il dit mille choses agréables sur votre compte pendant et après le dîner, et but à votre santé. Se trouvant même échauffé par le vin, il parlait haut, et menaçait de boire de l'eau comme vous le reste de ses jours.

Mais, tandis que je vous raconte tant de belles choses pour flatter *votre vanité*, souffrez, je vous prie, que j'en dise quelqu'une qui puisse flatter la mienne. Ce n'est ni plus ni moins

qu'une élégante écritoire de table, en argent, avec une devise gravée dessus, qui m'a été envoyée par *lord Spencer*. La manière dont ce présent m'a été fait, ajoute infiniment à sa valeur, et exalte en moi le sentiment de la reconnaissance. Je n'ai pu remercier comme je l'aurais dû; mais j'ai fait de mon mieux en écrivant les témoignages de ma gratitude, et j'ai promis à sa grandeur que de toute la vaisselle de la famille *Shandy*, cette pièce étant celle qu'elle estime le plus, ce serait aussi, bien certainement, la dernière dont elle se déferait.

J'avais une autre petite affaire à vous communiquer; mais la claquette du facteur m'avertit de vous dire adieu. Dieu vous bénisse donc, et vous conserve tel que vous êtes! ce qui, par parenthèse, n'est pas vous souhaiter peu de chose; mais c'est un souhait que j'adresse à vous, et pour vous, avec la même vérité qui guide ma plume lorsque je vous assure que je suis le plus sincèrement, et le plus cordialement,

Votre fidèle ami, etc.

LETTRE XXXII.

A.....

Rue de Bond.

Nos affections ont quelque chose de liant, mon cher ami, qui, malgré tous ses inconvéniens, car je lui en connais mille, répand un charme inexprimable sur le caractère de l'homme. Être dupe des autres qui presque toujours sont pires, et très-souvent plus ignorans que nous, non-seulement c'est une chose humiliante pour notre amour-propre, mais il arrive aussi très-fréquemment qu'elle est ruineuse pour notre fortune. Néanmoins le soupçon porte sur la figure et, qui pis est, dans l'esprit l'empreinte d'un caractère si détestable, qu'il me serait toujours impossible de m'en accommoder; et toutes les fois que j'observe de la méfiance dans un cœur, je ne vais plus frapper à sa porte; loin de chercher à m'y établir, je ne lui fais pas même une visite du matin, lorsqu'il m'est possible de m'en dispenser.

Niger est, hunc tu, Romane, caveto (*).

(*) Il est noir : Romain, crains d'en approcher.

Cette espèce de facilité doit certainement nous laisser découverts contre les astuces des fripons et des coquins ; et ces sortes de gens, on les rencontre, hélas ! dans les haies, à côté des grands chemins ; ils viennent même chez nous sans que nous ayons la peine de les faire appeler. Il est difficile de saisir l'heureux milieu qui se trouve entre l'excès de la bonhomie et le misérable égoïsme : cependant Pope dit que *lord Bathurst* le possédait à un degré supérieur, et je le crois. Je dois même le croire pour mon honneur, car j'ai été l'objet des bontés et des attentions généreuses de ce vénérable lord : comme je n'ai jamais eu cette heureuse qualité, je ne puis que vous la recommander, sans ajouter aucune instruction sur un devoir dans lequel moi-même je ne puis me citer en exemple. Ceci n'est pas tout-à-fait à la manière des prêtres, mais il n'est pas question d'eux.

B... est exactement une de ces innocentes et inoffensives créatures qui ne pestent ni ne se fâchent jamais : les différens tours qu'on lui joue, il les supporte avec la patience la plus évangélique, et il s'est arrangé de manière à perdre tout, plutôt que cette disposition bienveillante qui fait le bonheur de sa vie. Mais

comment se le proposer entièrement pour modèle ? car vous savez, comme moi, que, lorsqu'une fois on a gagné sa confiance, on peut le tromper dix fois le jour, si ce n'est pas assez de neuf. Les vrais amis de la vertu, de l'honneur, et de tout ce qu'il y a de mieux dans la nature humaine, devraient bien former une phalange autour d'un semblable individu, pour le sauver du manége des fripons, et des entreprises des scélérats.

Il y a une autre espèce de duperie, pour laquelle il me serait impossible d'avoir la moindre commisération, et qui provient de ce qu'on vise continuellement à faire que les autres soient dupes de nous. Ce n'est point cet esprit aimable et confiant que je vous ai déjà recommandé, mais une disposition présomptueuse, méchante et perfide qui, pour avoir été continuellement engagée dans de misérables tricheries, finit par être dupe d'elle-même ou de ceux qu'elle se proposait de duper.

N'en doutez pas, le meilleur moyen d'être dupe soi-même, c'est de vouloir toujours *duper les autres*.

La ruse n'est point une qualité honorable ; c'est une espèce de sagesse bâtarde que les fous mêmes peuvent quelquefois mettre en pra-

tique, et qui sert de base aux projets des fripons. Mais, hélas ! combien de fois ne trahit-elle pas ses sectateurs à leur propre honte, si ce n'est à leur ruine.

Quoique, dans certaines occasions, on puisse quelquefois se servir innocemment du stratagème, je suis toujours tenté de soupçonner la cause pour laquelle on l'emploie ; car, après tout, je suis sûr que vous conviendrez avec moi que, lorsque l'artifice ne peut pas être regardé *comme un crime*, la nécessité qui l'exige doit du moins être considérée *comme un malheur*.

C'est le contenu de votre lettre qui m'a fait prendre ce ton *socratique* ; et, s'il me restait assez de papier, je sauterais à quelque autre objet pour varier la scène ; mais je n'ai d'espace que pour vous dire que dimanche dernier j'allai dîner rue de *Brook*, où, non-seulement de vieilles gens, mais, ce qui vaut mieux, des *beautés virginales* dirent une infinité de choses agréables sur votre compte. On me conduisit ensuite aux *bâtimens* d'*Argyl* ; mais les beautés virginales n'étaient pas de la partie. Dieu me pardonne donc, et vous bénisse, maintenant, et dans tous les temps. *Amen*.

Je suis bien véritablement et cordialement,
votre, etc.

LETTRE XXXIII.

A.......

Coxwould, 19 août, 1765.

Parmi vos caprices, mon cher ami, car vous en avez aussi-bien que *Tristram*, celui dont l'attrait est le plus doux, c'est sans doute ce nouveau genre d'esprit romanesque qui, si vous eussiez vécu dans les temps reculés, eût fait de vous le plus parfait chevalier errant qui jamais ait brandi lance ou porté visière.

Le même esprit qui vous entraîne maintenant aux eaux de Bristol pour y donner le bras à quelque femme étique, et lui éviter la peine de puiser elle-même l'eau thermale; cet esprit, dis-je, vous eût, dans les premiers temps, fait traverser les forêts et combattre les monstres pour les intérêts de quelque *Dulcinée* que vous auriez à peine vue; ou peut-être arborer la croix, et parcourir en brave et pieux chevalier, les terres et les mers de la *Palestine*.

A vous dire le vrai, vous êtes trop enthousiaste : si vous étiez né pour vivre dans quelque autre planète, je pourrais me prêter à toutes ces brillantes et magnifiques puérilités;

mais je ne le ferai point dans le monde chétif et misérable que nous habitons, dans ce monde où règne la médisance et la perfidie; non, en vérité, je ne le ferai pas. Je prévois très-bien, et je ne fais pas cette prédiction sans qu'il m'échappe un soupir; je prévois que cette manie vous conduira dans mille piéges, et quelques-uns d'entre eux seront tels qu'il ne vous sera pas facile d'en sortir; ils vous enleveront votre fortune, et vos agréables divertissemens; qu'importe, pourrez-vous dire? il me semble même vous entendre parler ainsi; c'est qu'alors vous serez perdu pour vos amis.

Car si l'inconstante fortune vous enlève votre superbe palefroi avec son harnois doré, tandis que vous seriez dessus; ou si, tandis que vous dormirez sous un arbre au clair de la lune, il s'échappe lui-même, et trouve un autre maître; en un mot, si vous êtes dépouillé par quelques misérables voleurs de grands chemins de la société, je suis persuadé que nous ne vous verrons plus; vous irez dans quelque endroit écarté prendre l'habit d'ermite, et faire tous vos efforts pour oublier des amis qui ne cesseront jamais de vous regretter.

Cet esprit enthousiaste est bon en lui-même; mais il n'en est point, quel qu'il soit, qu'il

faille contenir davantage, ou régler avec plus de discernement.

Le printemps prochain, nous irons, s'il vous plaît, à la fontaine de Vaucluse : nous penserons à *Pétrarque*, et, ce qui vaut mieux, nous évoquerons sa belle *Laure*. J'ai tout lieu de penser que ma femme qui, par parenthèse, n'est point *Laure*, voudra être de la partie; mais elle amènera ma pauvre petite *Lydie* que son tendre père aime bien autrement qu'une *Laure*.

Répondez-moi sur ces différens objets, et Dieu vous bénisse!

Je suis, avec la sincérité la plus cordiale,
votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIV.

A..... *Ecuyer*.

Dimanche au soir.

Il est une espèce d'offense qu'un homme peut, qu'il doit même pardonner: mais tel est l'honneur jaloux du monde, qu'il faut venger ce qu'on appelle communément un affront, lorsqu'il provient de quelqu'un qui marque. Laissez-moi cependant vous rappeler que la

dureté du cœur n'est pas digne de votre colère, et avilirait votre vengeance. La porter sur un être semblable, ce ne serait pas, comme *saint Paul*, regimber contre l'aiguillon, mais ce qui est bien pire, contre un caillou. Vous avez donc eu raison, mon cher ami, de laisser tomber la chose comme vous l'avez fait.

Aussi loin que mes observations ont pu s'étendre, j'ai toujours remarqué qu'un cœur dur était un cœur lâche. Le courage et la générosité sont des vertus amies; et lorsqu'on est doué de la dernière, par une suite de l'organisation du cœur, la première vient naturellement s'y établir.

Si je découvre un homme capable d'une bassesse, si je le vois impérieux et tyrannique, s'il tire avantage de la faiblesse pour l'opprimer, de la pauvreté pour l'écraser, de l'infortune pour lui faire outrage, ou s'il court toujours après des excuses sans jamais remplir ses devoirs, un tel homme se fût-il d'ailleurs tiré de cinquante duels avec honneur, je conclus hardiment que c'est un lâche. Ne point refuser le combat, n'est nullement une preuve de bravoure; car nous connaissons tous des lâches qui se sont battus, qui même ont triomphé; mais un lâche ne fit jamais une action noble ou gé-

néreuse : vous pouvez donc, d'après mon autorité, qui peut-être n'est pas la plus mauvaise, vous pouvez, dis-je, soutenir qu'un homme dur ne fut jamais brave, c'est-à-dire qu'un tel homme, vous pouvez à bon droit l'appeler un lâche, et s'il prend mal votre décision, ne vous en inquiétez pas. *Tristram* endossera son armure, dérouillera son épée, et viendra vous servir de second dans le combat.

Maintenant, mon bon ami, souffrez que je vous demande comment il peut se faire que votre imagination se soit depuis peu mise dans le dortoir. Je pensais que les noms de *Pétrarque* et de *Laure*, et le site enchanteur de la fontaine de Vaucluse que toutes les ames tendres regardent comme leur séjour classique; je pensais, dis-je, que ces différens objets devaient vous inspirer une effusion de sentiment dont chaque page de votre dernière lettre m'aurait offert des ramifications : point du tout, vous me saluez d'une enfilade de raisonnemens sur l'honneur, que vous ne pouvez avoir puisés que dans les conversations de quelques jeunes lords à grandes perruques, et de quelques vieilles ladys à vertugadins, qui, depuis si long-temps, si long-temps, habitent la longue galerie de....

Toutefois, quand cette belle compagnie vous ennuiera, lorsque vous serez las de vous promener sur un planché natté, vous pouvez venir ici contempler les feuilles de l'automne, et vous amuser à me voir faire un ou deux autres volumes, pour tâcher, s'il est possible, d'alléger le spleen du monde mélancolique; car, malgré toutes ses erreurs, je veux encore qu'il m'ait cette obligation : s'il ne le veut pas je l'abandonnerai à votre commisération. Ainsi, portez vous bien, et Dieu vous bénisse.

Je suis votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXV.

A lady C.... H....

Samedi à midi.

Me voilà maintenant devant mon bureau, prêt à écrire : faudra-t-il qu'entre la quarante et la quarante-cinquième année de ma vie, je me permette encore une indiscrétion? Je m'en rapporte à vous, madame, et vous laisse, s'il vous plaît le soin d'imaginer le reste. Voyez s'il me convient, dans cet âge avancé, de m'adresser aux charmes qui résultent de l'heureuse combinaison de la jeunesse et de la beauté.

Si vous regardez ceci comme très-présomptueux, je renoncerai à ces beautés du printemps de la vie, pour ne m'attacher qu'aux qualités de tous les temps, dont le charme durable a le pouvoir d'effacer les rides et de métamorphoser les cheveux blancs en boucles de jais. Vous réunissez ce double mérite, madame; et, partout où j'ai entendu prononcer votre nom, j'ai vu qu'on vous l'accordait généralement : je ne me souviens pas même qu'on ait jamais accompagné votre éloge d'aucune de ces espèces de *mais* que l'envie sait placer à propos pour jeter du louche sur ce qu'il y a de plus parfait.

Mais, tandis que, par une sorte de miracle, vous subjuguez l'envie, et la forcez à vous respecter, il est possible que quelquefois vous encouragiez involontairement ses attaques sur d'autres. Pour ma part, rien n'est plus certain; on est jaloux de moi jusqu'à la vengeance, quand on sait la manière gracieuse dont vous avez accueilli ma demande : mais, en pareille occasion, l'envie, loin de flétrir mes lauriers, ne fait qu'y ajouter un nouveau lustre : c'est une cicatrice glorieuse dont je suis aussi fier qu'un héros patriote peut l'être de la sienne.

Mais, pour me renfermer dans mon sujet,

souffrez, madame, que je vous remercie le plus cordialement de m'avoir permis de solliciter l'honneur de votre protection; car je n'entreprendrai point de vous remercier de me l'avoir accordée; c'est une chose qui n'est pas en mon pouvoir : mes lèvres et ma plume regardent comme impossible de rendre tout ce que mon cœur sent en pareille occasion. Peut-être un jour quelqu'un de la famille de *Shandy* sera-t-il assez éloquent pour vous offrir un hommage qui ne peut dans ce moment trouver d'expression équivalente à son énergie : telle est la position

Du plus fidèle, du plus obéissant et du plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVI.

A. . . . . .

Mercredi, après neuf heures du soir,
et n'étant pas trop bien.

Je conviens, mon cher ami, que la femme est un animal timide; mais dans certaines positions, les animaux de ce caractère sont plus dangereux que ceux que la nature a doués d'un courage supérieur. Je vous conseille donc, sans parler de mille autres raisons, de faire

ensorte de n'avoir jamais de femme pour ennemie : ce n'est pas que je vous suppose capable d'offenser le sexe le plus aimable ; au contraire, je vous crois plus propre et plus disposé que tout autre à lui plaire et à lui être utile ; et c'est peut-être à cause de cela même que je vous avertis de ne pas vous attirer sa colère ; car j'ai plus d'une fois observé chez vous de la disposition à concentrer toutes vos affections dans un cercle particulier, vous inquiétant fort peu des autres ; et relativement aux femmes, c'est manquer à toutes celles qui ne se trouvent point comprises dans la classe privilégiée.

Il y a quelque chose d'aimable, peut-être même quelque chose de noble dans le motif d'une pareille conduite ; mais elle est trop délicate pour un monde tel que le nôtre ; car, quoique la vie y soit si courte, on peut cependant vivre assez pour s'apercevoir des inconvéniens et des disgraces de cette méthode. Celui qui s'attache uniquement à un objet, ou même à un petit nombre, peut se trouver bientôt délaissé par l'effet de l'ingratitude, du caprice, ou de la mort ; et il se présente de mauvaise grace, quand la nécessité le force de chercher ailleurs une tendresse et une société qu'il a d'abord paru dédaigner.

Si une petite société d'amis choisis pouvait avoir la certitude de ne pas se dissoudre et de descendre à la fois dans la même tombe, votre théorie actuelle ne formerait pas seulement un système galant, il serait encore doux et praticable; cependant, mon cher ami, cela ne peut pas être; et vivre seul quand nos amis ne sont plus, ce n'est qu'une vie de mort, qui me paraît bien plus triste qu'une mort réelle.

Mais, pour revenir à mon sujet, la femme est un animal timide; et, laissant de côté toute autre considération, je suis sûr, d'après la générosité de votre caractère, que vous ne chercherez jamais à faire de la peine à aucune. En effet, je ne découvre aucune situation possible qui puisse justifier un mauvais procédé envers les femmes. Car, soyez sûr, et je puis là-dessus vous citer ma propre expérience, dont je ne suis pas médiocrement fier; soyez sûr qu'une passion exclusive pour un individu du sexe, quelles que puissent en être les perfections, si elle vous rend indifférent envers les autres; soyez sûr, dis-je, que cette passion ne fera jamais complétement votre bonheur; elle pourra vous donner quelques momens très-courts d'un ravissement tumultueux, après quoi, sorti de ce délire, vous vous trouverez en

butte à toutes les peines d'un esprit inquiet et chagrin.

Les femmes exigent au moins des attentions; elles les regardent comme un droit de naissance dont les sociétés polies ont gratifié leur sexe; et, quand on les en prive, elles ont certainement lieu de s'en plaindre, et elles le font: il n'en est aucune qui ne soit disposée à se venger; ce qui prouve qu'elles ne veulent nullement être méprisées. Il serait très-fâcheux pour moi d'entendre dire dans un cercle de femmes, que mon ami est d'un caractère singulier, bizarre, insocial, désagréable, etc., et je crois que, s'il l'entendait lui-même, ce portrait ne l'amuserait pas. Je ne prétends pas toutefois, et je vois bien que vous ne me supposez point une erreur aussi grossière, je ne prétends pas qu'il faille avoir pour toutes les mêmes égards, ceci est bien loin de mon système: *mais, d'un autre côté, je soutiens qu'il ne faut pas les négliger toutes pour une seule*, car il est rare que l'affection d'une seule puisse dédommager de l'inimitié des autres. N'en aimez qu'une, si cela vous plaît, et autant qu'il vous plaira, mais soyez agréable à toutes.

A travers une haie de femmes, l'amour peut

vous conduire sûrement à celle qui possède votre cœur, sans que vous déchiriez le falbala d'aucune. Le temps de saluer toutes celles que vous rencontrez sur la route, fait que vous arrivez un peu moins vite aux genoux de la plus chérie ; mais, si je ne me trompe, pendant cet intervalle, votre sensibilité s'élève par degrés à ce haut ton de ravissement que vous devez éprouver en vous y précipitant.

Nous avons tous assez d'ennemis, mon cher, par le cours inévitable des événemens humains, sans en accroître le nombre en négligeant les plus simples devoirs de la vie civile.

En outre, pour pénétrer plus avant dans votre cœur, permettez-moi de vous faire observer que la charité et l'humanité qui, par parenthèse, ne font qu'une même chose, sont regardées comme la base des qualités qui constituent ce qu'on appelle un homme bien né. Si vous contractiez donc l'habitude de négliger la dernière, vous courriez le risque de vous voir refuser l'autre que vous considérez comme l'ornement le plus précieux du caractère de l'homme, et je suis persuadé que cette imputation vous blesserait au vif.

Vous pouvez appeler tout cela des bagatelles, mais, mon cher enfant, ne les négligez pas :

car, croyez-moi, les bagatelles sont souvent d'une grande importance dans les différentes positions de la vie.

Vous vous êtes plu fréquemment à me dire, en manière d'éloge, que, dans mes narrations, j'étais naturel jusqu'à la minutie. En effet, lorsque je parle de tirer un mouchoir blanc pour essuyer une larme sur la joue d'une belle affligée, ou d'attacher une épingle à une pelotte, etc, je suis bien supérieur à tout autre écrivain! Appliquez-vous donc, je vous prie, cette observation à vous-même, et procurez-moi l'occasion de vous rendre éloge pour éloge. Tel est le vœu sincère de votre ami.

Et sur ce, Dieu vous bénisse, et dirige vos meilleurs sentimens aux meilleures fins.

Je suis votre très-affectionné, etc.

La claquette du facteur me dit que je n'ai pas le temps de relire ma lettre; mais je garantis à nos deux cœurs qu'il n'y a rien dont l'un ou l'autre ait à rougir.

LETTRE XXXVII.

A Madame V....

Lundi matin.

Quand tout le monde, ma belle dame, se porte en foule dans les jardins pour entendre la musique des fusées et des pétards, et voir l'air éclairé par des feux d'artifice, je suis bien flatté, délicieusement flatté, que vous vouliez bien vous contenter d'errer nonchalamment avec moi dans le Renelagh vide, et que vous joigniez à cette complaisance celle de me faire entendre les sons enchanteurs de votre voix qui fut sans doute formée pour les chérubins. Comment avez-vous pu l'acquérir? Je n'en sais rien; il n'entre pas même dans mon plan d'en faire la recherche; je suis toujours charmé de trouver une émanation de l'autre monde dans quelque coin de celui-ci: n'importe d'où elle vienne, mais principalement lorsqu'elle se manifeste par l'entremise d'un organe féminin, l'effet en doit être plus puissant, parce qu'il est toujours plus délicieux.

Maintenant, après cette légère effusion de mon esprit qui peut-être est un peu plus ter-

restre qu'il ne devrait l'être, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de m'excuser si, conformément à l'engagement que j'en avais pris, je ne me rends pas ce soir à votre salon de compagnie; le fait est que mon rhume m'a saisi si violemment à la gorge, que, quoique je pusse entendre votre voix, il me serait impossible de vous dire l'effet qu'elle produirait sur mon cœur. A peine puis-je me faire entendre quand je demande mon gruau.

Par la longue connaissance que j'ai de ma machine valétudinaire, je me trouve maintenant au fait de toutes ses allures : je prévois qu'il faudra que je la ménage pendant une semaine au moins, pour pouvoir en faire usage une journée. Toutefois, dimanche prochain, je compte que je pourrai m'envelopper dans mon manteau, et me faire voiturer dans votre appartement, où j'espère que j'aurai assez de voix pour vous assurer de l'estime sincère et de l'admiration que je sens pour vous, soit que je puisse vous le dire, soit que je ne le puisse pas. Les rhumes et les catharres peuvent nouer la langue; mais le cœur est au-dessus des petits inconvéniens de sa prison, et quelque jour il leur échappera tout-à-fait. Jusqu'à cette épo-

que, je vous demande la permission d'être toujours

Le plus fidèle, le plus obéissant et le plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVIII.

A......

Dimanche au soir.

Le monde met si peu de différence entre le pauvre en esprit et le pauvre en fortune ; sur dix il y en a neuf, même sur cent, quatre-vingt-dix-neuf qui se ressemblent si bien, qu'en pratiquant les vertus du premier, on est généralement sûr d'acquérir tout le crédit, ou plutôt le discrédit du second.

Peu de personnes, mon cher, ont le tact assez fin pour discerner dans les caractères les différentes nuances qui les distinguent ; et je suis fâché de le dire, mais il y en aura toujours très-peu qui soient assez humains pour se faire un devoir d'employer leur discernement à connaître le cœur.

Cette modération de caractère, qui toujours est la compagne du mérite réel, se concilie l'amitié du petit nombre ; mais, en même

temps, elle est propre à être non-seulement la dupe, mais le mépris de la multitude. On suppose que celui qui n'étend pas au loin ses prétentions, n'en a aucune, ou du moins que des circonstances honteuses l'empêchent de les annoncer. L'ignorant, le présomptueux, le suffisant ne croiront jamais que l'homme modeste puisse avoir le moindre mérite. Comme ils ne portent que des habits de clinquant, ils n'examinent pas si les autres en ont de meilleure qualité; ce qui, par parenthèse, est assez naturel.

Les méchans n'imaginent point qu'on ait assez de conscience ou de vertu pour ne pas se servir de ses talens quand leur exercice ne s'accorde point avec l'honnêteté; si on les emploie sans éclat, ils soupçonnent toujours quelque motif artificieux ou bas; de manière que l'homme modeste et pieux n'a que très-peu de chances pour ce qu'on appelle dans le monde bonne fortune : en effet, chrétiennement parlant, on ne lui promet que bien peu de chose dans cette courte vie; de pareilles vertus se proposent des récompenses plus durables à la fin des siècles : c'est dans cette espérance qu'ils placent leur consolation et leurs plaisirs. Hélas! sans cette espérance, comment pourraient-ils supporter

une foule de circonstances fâcheuses qui pèsent continuellement sur eux, et qui chassent le sourire pour y substituer les larmes?

On vient m'interrompre; sans quoi je présume qu'au lieu d'une lettre, vous alliez avoir un sermon; mais c'est un soir de dimanche, et par conséquent, avec un Dieu vous bénisse! je finirai par me dire.

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIX.

A.....

Samedi au soir.

Je viens, mon ami, d'avoir une autre attaque; et, quoique j'en sois remis en grande partie, elle m'a du moins averti d'une chose, qui est, que si je suis assez téméraire pour hasarder de passer l'hiver à Londres, je ne verrai jamais d'autre printemps (1).

Mais il en sera ce qu'il pourra, ma famille étant maintenant en Angleterre, et moi me proposant de publier mon voyage sentimental qui, je le pense avec vous, sera le plus répandu

(1) Il mourut en effet le printemps suivant, dans son appartement, rue de Bond.

de mes ouvrages : je ne vois pas trop comment il me serait possible de contrarier mes intérêts mes affections et ma vanité, au point de tourner ma figure vers le sud avant le mois de mars. Si j'arrive à cette époque, je pense que j'en imposerai à la mort pour sept à huit mois de plus ; alors je pourrai la laisser dans les brouillards, et me sauver dans les lieux où je l'ai bravée si souvent qu'il est à présumer qu'elle ne voudra pas m'y relancer encore. Cette idée réjouit mes esprits : ce n'est pas, croyez-moi, que la mort en elle-même me fasse de la peine ; mais il me semble que, pendant une douzaine d'années, je pourrais encore faire un usage tolérable de la vie.

Toutefois, la volonté de Dieu soit faite ! D'ailleurs je vous ai promis, et je puis ajouter à ma charmante amie, madame V...., de lui faire une visite en Irlande, et je pense aussi que vous voudrez bien m'accompagner.

Ce n'est pas parce que je vous dois sa connaissance, ce qui cependant doit être compté pour quelque chose ; ce n'est pas non plus sa voix enchanteresse, ni parce qu'elle est venue elle-même, sous la forme d'un ange consolateur, me donner de la tisane pendant ma maladie, et jouer au piquet avec moi, dans la

crainte, comme elle le disait, que la conversation ne m'échauffât trop, et que je ne pusse résister à la tentation de causer. Ces motifs sont très-puissans sans doute; cependant ils ne sont pas la cause première de la grande affection que j'ai pour elle. Je l'aime, parce que c'est un esprit à l'unisson de toutes les vertus, et un caractère du premier ordre; de ma vie je n'ai rien vu qui lui soit comparable pour les graces; et jusqu'au moment où je l'ai aperçue, je n'aurais pu me figurer que la grace pût être aussi parfaite dans toutes ses parties, ni si bien appropriée aux dons les plus heureux de la jeunesse, sous le régime immédiat d'un esprit supérieur; car je réponds bien que l'éducation quoique appelée à terminer l'ouvrage, n'a joué qu'un rôle très-secondaire dans la composition de son caractère: ses plus grands efforts ont été de soigner quelque bout de draperie, ou plutôt, ils se sont perdus dans cet ensemble de belles qualités qui domine toutes les perfections accessoires.

En un mot, quelque envie que j'eusse de m'embarquer, si, au moment du départ, une femme pareille me faisait un signe de la main, il est sûr que je ne partirais pas.

Cependant le monde me tue absolument;

si vous en étiez instruit, vous en seriez affligé, je le sais; et je désire ne pas vous occasionner une larme inutile. Il suffit à votre pauvre Yorick de savoir que vous en verserez plus d'une quand il ne sera plus; mais j'espère que, quoique ma mort, en quelque temps qu'elle arrive, ait quelque chose d'affligeant pour vous, vous pourrez aussi trouver quelque chose de consolant dans mon souvenir, quand je reposerai sous le marbre.

Mais pourquoi parler de marbre? c'est sous la terre que je dois dire :

Car, qu'on me couvre de terre, *ou* de pierre,
Cela m'est égal,
Cela m'est égal.

Jusqu'alors, du moins, je serai toujours, dans la plus grande sincérité,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XL.

A MISS L**

Oui ma chère L.... je vais me dérober au fracas du monde, et le babil le plus curieux ne pourra dire où je vais me cacher; l'écho même ne le murmurera jamais. Que ton imagination se représente une chaumière dorée

par le soleil levant, sur le penchant d'un côteau *romantique*. Mais penses-tu que j'aille laisser l'amour et l'amitié derrière moi? Non, ils seront mes compagnons dans ma solitude; ils se promèneront et se reposeront avec moi, sous la forme de mon aimable L.... Notre gaîté sera aussi pure et aussi innocente que celle de nos premiers parens, avant que l'arche fatale eût fait son entrée dans ce siècle de bonheur et de paix.

Les plus douces affections auront assez de place dans notre retraite pour s'y épanouir, et y produire autant de fruits que la folie, l'envie et l'ambition en ont jamais étouffés dans le bourgeon qui allait les jeter. En vain les orages de la société bruiront à quelque distance de nous; ils se formeront toujours au-dessus de l'horizon de notre tranquillité.

Ma chère L.... n'a-t-elle jamais vu une rose s'épanouir au mois de décembre? Quelque vallon ami l'avait préservée du souffle impétueux du vent.

A l'abri des malignes influences, nous ne serons atteints que par celles qui président aux plus jolies fleurs. Oh! combien ce projet plaît à mon esprit! Dieu veuille le réaliser!

Nous bâtirons, nous planterons : la simpli-

cité de la nature ne sera pas tourmentée par l'art; elle nous apprendra comment il faut vivre. Habile chimiste, elle mêlera ensemble tous les biens de la vie, pour nous en composer un baume précieux.

La nombreuse famille des soucis et des chagrins sera bannie de notre porte, dont ton Dieu tutélaire sera le gardien. Nous chanterons en chœur des hymnes d'actions de graces; et le bonheur nous accompagnera ainsi jusqu'au terme de notre pélerinage.

Adieu, ma chère L...; viens rejoindre quelqu'un qui languit dans l'attente de ton retour.

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

Vous voulez que je vous dise, ma chère L..., comment j'ai supporté le chagrin de votre départ pour Stafford : c'est comme si vous me demandiez si la vallée où j'habite conserve encore ses charmes, ou si les roses et les jasmins y répandent une odeur aussi agréable qu'au jour où vous les laissâtes. Hélas! tout a perdu ici ses charmes et sa magie..

A l'heure de votre départ je me mis au lit,

accablé de fièvres de tous les genres, et plus encore de cette fièvre du cœur, qui, vous le savez, me tourmente depuis deux ans, et ne cessera de me tourmenter que lorsque vous quitterez Stafford. La bonne demoiselle S..., écoutant le mouvement de son cœur sensible, et me croyant malade, insista pour que je me rendisse auprès d'elle.

Pourquoi, ma chère L..., n'ai-je jamais pu jeter les yeux sur ceux de notre amie commune, sans sentir mon cœur déchiré? Elle me fit rester une heure avec elle; et, dans ce court espace, je fondis douze fois en pleurs. Ils étaient ces pleurs si passionnés et si affectueux qu'elle fut obligée de laisser la place, et de m'imiter sympathiquement dans son cabinet de toilette.

Je vous ai tous les deux pleurés, me dit-elle du ton de la plus douce pitié; car depuis long-temps je connais le cœur de la pauvre L...; sa douleur est aussi aiguë que la vôtre...; son cœur est aussi tendre, sa constance aussi grande, ses vertus aussi héroïques. Le ciel ne vous avait pas créés pour les tourmens. Je ne pus lui répondre que par un regard pénible et un soupir profond, et je revins chez moi pour m'y résigner à la douleur.

Fanny m'avait préparé à souper : elle est

pleine d'attentions pour moi; mais je m'en approchai tout en larmes. Brouet amer, ma chère L..., lorsqu'on ne le partage avec personne! Au moment où elle mit mon petit couvert, mon cœur défaillit.... une assiette solitaire! un seul couteau! une seule fourchette! un seul verre! Je jetai mille regards pensifs vers la chaise que tu as si souvent ornée à ce repas tranquille et sentimental : alors mon couteau et ma fourchette tombèrent de mes mains; je pris mon mouchoir, je le pressai sur mes yeux, et je me mis à pleurer comme un enfant.

Je le fais encore en ce moment-ci, ma chère L...; car à mesure que je prends ma plume, mon pouls s'agite, ma figure blême s'embrâse, et des larmes tombent sur le papier lorsque j'y trace le mot L...

O toi, dont je bénis les vertus! ô toi, que bénissent tous ceux qui te connaissent! c'est par ce philtre que tu m'as charmé; c'est par lui que tu conserveras ta conquête tant que la foi sera dans le monde la compagne de la vertu. C'est par cette magie bien simple que je suis si content de la place que je crois occuper dans ton cœur, que le temps, les distances ou le changement des circonstances qui alarment les ames ordinaires, ne créeront jamais un mou-

vement inquiet dans la mienne. Dusses-tu rester à Stafford sept ans entiers, ton ami, quoique bien affligé, ne serait ni soupçonneux, ni soupçonné. C'est la seule exception où la sécurité n'est pas la mère du danger.

Je vous ai dit que la pauvre Fanny était pleine d'attentions pour moi : depuis votre départ, elle imagine chaque jour quelque nouveau moyen de prononcer votre nom. Elle me disait hier, en me donnant un peu de gelée de corne de cerf, qu'elle avait observé que ma maladie commença le jour que vous partîtes; que depuis lors j'avais eu de la peine à soutenir ma tête; que je n'avais jamais, ou presque jamais souri; que je m'étais dérobé à toute société; qu'elle avait compris que j'avais le cœur affligé, parce qu'elle n'avait jamais passé auprès de ma porte sans m'entendre soupirer; que je n'avais ni mangé, ni dormi, ni pris plaisir à rien.... Juge à présent, ma L..., si la vallée d'*Estella* a conservé à mes yeux ses charmes, ou si les roses et les jasmins y répandent une aussi agréable odeur. Hélas!.... mais adieu. La cloche du soir me rappelle de toi à mon Dieu.

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

Ma L.... me traduit devant le tribunal de l'amitié. Je m'y présente en me mettant à la merci de ce juge compatissant. Qu'il mitige ma peine, s'il ne prononce pas mon absolution. Ne dites point que je commettrai la même offense, parce qu'un pardon trop facile occasionne la répétition d'une faute. Un avare dit : si je ne répands pas aujourd'hui mon argent, le lendemain sera marqué par un acte de bienfaisance. Le libertin dit : que je passe encore cette semaine dans les délices, et je dédierai celle qui la suit aux plus sérieuses réflexions. Le joueur : que les dés me servent bien encore une fois, et je ne les toucherai plus de ma vie. Le scélérat desire d'obtenir sa liberté, pour devenir honnête homme, et la coquette triomphe et se plaît dans les tourmens de son amant, pour que, après le mariage, il ait pitié d'elle à son tour.

La lecture de votre première lettre me rassura plus que je ne devais m'y attendre. Oh! ma chère L..., tu es assez bonne pour faire mon apologie! mais tu ne te repentiras jamais

de cet acte de bonté : je suis ton débiteur, et tu seras payée avec intérêts. Pourquoi te plains-tu de l'abandon de tes amis? C'est une observation commune et peut-être trop vraie, que les gens mariés promènent rarement leurs regards au-delà de leur horizon : il est une parcimonie de sentimens, comme il en est une d'argent; cependant, comme ils ne coûtent rien, il semble qu'ils devraient se répandre avec plus de libéralité. On ne cueillera jamais de raisins sur un buisson, et nous ne devons point attendre un attachement sincère des personnes sans cesse entourées des plans qu'elles font pour elles-mêmes. Je ne sais pas s'il faut plutôt plaindre que mépriser de tels caractères : la nature n'a jamais fait une créature inhumaine; de vieux préjugés et de mauvaises habitudes ont gâté la bonté de la création.

Ma L...! te voilà donc entourée des ténèbres mélancoliques de l'hiver. Si tu étais seule, ta retraite serait peut-être agréable : l'ambition trompée te l'envierait; l'amour trompé la chercherait avec inquiétude. Les futiles sociétés de nos villes aiment l'insouciance et la gaieté : la solitude est la nourrice de la sagesse.

Il me semble voir mon amie épiant contemplativement dans son jardin les approches gra-

duelles du printemps. Avec quel plaisir tu guetteras ses premiers bourgeons! La violette et la prime-vère, ses agréables messagers, vont l'annoncer à tes regards avides. Flore et Pomone te mettent déjà au nombre des Nymphes de leur suite; elles te chargeront bientôt de leurs doux présens. Tous les oiseaux sont à toi, et leur harmonie naturelle va bientôt te rendre plus chères tes promenades philosophiques. Quelque douces qu'elles soient, reviens...... reviens...... les oiseaux d'Yorkshire enfleront aussi leur gosier, et leur chant sera aussi mélodieux qu'à Stafford......

Adieu, ma chère L...; je suis tout à toi, et trop à toi pour ma tranquillité.

LETTRE XLIII.

A LA MÊME.

J'AI offensé celle que j'aime tant! quel mauvais génie a pu m'y porter? Mais si un malheureux frappait à ta porte, ne l'ouvrirais-tu pas? Ne te sentirais-tu pas attendrie? Oui, tu le serais; car la pitié a élevé un temple dans ton cœur. O la plus tendre et la plus douce des affections, que ton voile s'étende à la fois sur l'offense et sur ma douleur! Je viens de relire l'apologie que tu as faite en ma faveur;

mais, hélas! quelque bien tissus que soient des argumens, ils ne changent point la nature des faits.... trêve donc, ma chère L....

Un cruel accident vient de m'enlever un ami bien estimable; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une jeune veuve et cinq petits enfans pleurent sur le malheur de leur père. Si l'intégrité de son cœur avait pu l'en préserver, celui de ses amis ne porterait point aujourd'hui le deuil. Les voies profondes et affligeantes de la Providence excitent souvent des plaintes chez les hommes les plus résignés. Qui pourrait peindre la douleur d'une mère tendre devenue veuve dans un instant, et pleurant au milieu d'une famille nombreuse, sans secours et sans père? Grand Dieu! ce sont là des châtimens! et tu exiges encore de nous une pieuse résignation!

Pardonne-moi cette digression, et permets-moi de verser une larme sur la mort d'un ami, et mieux encore d'un honnête homme. Tu fus pénétrée des mêmes sentimens, ma L..., quand tu perdis M...; et cependant tu n'en avais pas un aussi grand sujet. M..... était parvenu à un âge fort avancé; le temps de faire du bien et d'être utile était presque passé pour lui. A soixante ans le logement vaut à peine les répa-

rations, et le locataire pense à résilier son bail...

Ma L.... parle de laisser Stafford! puisse un ange propice guider ses pas ici! la solitude devient à la fin ennuyeuse. Tu me dis que tu partiras avec regret : je le crois; il se mêle toujours quelque chose de pénible à l'idée de quitter un endroit que l'on a long-temps habité : c'est se détacher d'un vieil ami, à la compagnie duquel on s'est plu malgré ses défauts. Il me semble de te voir jeter cent fois par jour les yeux sur ta maison, en compter toutes les briques, tous les carreaux de vitres, et leur dire avec un soupir : je vais vous quitter. Oh! combien la matière est heureusement modifiée! ils demeureront insensibles à ta perte. Mais comment feras-tu avec ton jardin? Le souvenir de tant de jolies promenades va le rendre cher à ton cœur. Les arbres, les arbrisseaux, les fleurs que tes mains ont cultivées, vont se courber et se flétrir à ton départ. Qui va succéder à ces soins pendant ton absence? Tu laisseras ton nom sur les myrtes : ah! si les arbres, les arbrisseaux et les fleurs pouvaient composer une élégie, comme elle serait plaintive!

Adieu, adieu : crois-moi tout à toi pour toujours.

LETTRE XLIV.

A M. DAVID GARRICK.

Paris, 10 avril 1762.

Je profite, mon cher Garrick, de l'occasion de M. Wilcox, qui part pour l'Angleterre, pour vous écrire, et vous faire passer cette lettre. Je n'ai aucune nouvelle de vous, ni de notre *empire* : j'aurais bien dit *notre royaume*, mais ici tout *s'hyperbolise*. Si une femme y a simplement du plaisir, elle y est *charmée*; si elle y est *charmée*, il ne lui en coûte rien pour être *ravie*; et quand elle est *ravie* (ce qui arrive quelquefois), il ne lui reste autre chose à faire que de s'envoler dans un autre monde pour y trouver un métaphore : elle jure alors qu'elle est *extasiée*. Cette manière de parler est tellement à la mode, qu'il est à peine une femme du bon ton qui ne tombe sept fois par jour en *extase*; c'est-à-dire, que le diable la possède alors, et cela parce qu'elle prend un mot pour l'autre. Mais où vais-je ?

J'ai été pendant deux jours occupé à lire une tragédie qu'une femme d'esprit m'a donnée, et je réfléchis si elle peut nous convenir. C'est d'après le plan de Diderot, et c'en est même une demi-copie. *Le Fils naturel, ou le Triom-*

phe de la vertu, en cinq actes. Il y a trop de sentimens (pour mon goût du moins); les harangues en sont trop longues : c'est un sermon; et cette raison-là me l'a fait réprouver. Toujours de l'amour, et puis de l'amour, sans aucune distinction de caractères! La même raison qui la recommande au Théâtre Français, me fait croire qu'elle ne plairait pas sur le nôtre.

Après une suspension de trois semaines, les théâtres se sont ouverts; mais jamais les acteurs comiques n'ont été si bas, et jamais les tragiques n'ont plus levé la tête. J'ai vu un petit homme soutenir lui seul le monde théâtral, comme David Atlas. Mais Mlle. Clairon n'en peut pas faire autant, quoiqu'elle soit appuyée par P.... Elle est cependant grande, et elle a fait des progrès depuis que vous ne l'avez vue; elle soutient fort bien sa dignité à table, et elle a son jeudi pour donner à manger (c'est le mot) à ceux qui ont faim et à ceux qui ont soif.

On parle beaucoup de vous ici, et vous y êtes attendu après la paix. Vous avez occupé tout seul la conversation, ces jours-ci, à deux dîners où j'étais... C'est un très-grand problême sous ce méridien, qu'un homme, et le même

homme possède à un tel degré, et dans un tel équilibre, les talens tragiques et comiques, qu'il partage ses admirateurs incertains de leurs jugemens.

Crébillon vient de faire un marché avec moi, qui peut devenir un excellent persiflage. Aussitôt que je serai arrivé à Toulouse, il m'a promis d'écrire une lettre sur les licences qu'il trouvera dans Tristram Shandy, et par récrimination je lui répondrai sur les libertés que je remarquerai dans ses ouvrages. Ces écrits polémiques seront imprimés ensemble... Crébillon à Sterne..., Sterne à Crébillon, et nous en partagerons le profit. N'est-ce pas une convention bien suissesse?

Je me porte mieux; et si je puis passer un hiver à Toulouse, je m'y fortifierai de manière à ne plus craindre de rechutes. Un asthme fâcheux qui martyrise ma fille lui rendra nécessaire le même changement d'air, et je vais à Versailles cette semaine pour solliciter de M. le duc de Choiseuil un passe-port pour elle. Elle me joindra ici, et nous décamperons aussitôt pour le midi de la France. Je ris en attendant de pleurer, et dans de certains momens douloureux je pleure en attendant de rire. *Je shandéise* mes peines, et je crois que par le *Shan-*

déisme sublimé avec l'amour du genre humain, je me défends des infirmités autant que par le bienfait de l'air et du climat.

Adieu, mon cher Garrick. Présentez mes respects à Madame : si elle avait été hier au soir à l'Opéra, elle y aurait, d'un coup-d'œil, *désapothéosé* cent divinités françaises.

Je suis, etc.

LETTRE XLV.

A M. W......

Me voici dans mon ermitage, le cœur et la tête pleins, non pas des amours de mon oncle avec la veuve Wadman, mais de mes sermons, et votre lettre vient m'y distraire de ces pensers religieux.

L'esprit qui l'a dictée me plaît. Mais, dans cette solitude, de quoi puis-je vous amuser que de moi-même?

Je suis charmé que vous soyez amoureux : cela vous guérira du spleen, également dangereux pour les hommes et pour les femmes. Il faut que j'aie toujours aussi quelque dulcinée en tête : l'amour organise mon ame, et dans ce cas je m'efforce de croire que la belle s'imagine que je l'aime, quand je me le suis déjà persuadé moi-même. Mais tout se passe à la fran-

de vous dire ; mais pour éviter toute mauvaise application, vous saurez que par la négligence de mon vicaire, de sa femme, de sa servante, de... je ne sais qui, mon presbytère se brûla, il y a quelques jours, jusqu'au sol, et que mes meubles et une assez jolie collection de livres furent enveloppés dans cet incendie. La perte est considérable : ce pauvre homme décampa avec sa femme, et je ne les ai pas revus. Cela me fâche véritablement. Je l'estimais, je le plaignais tant que, dès l'instant que j'eus la nouvelle de son désastre, je lui dépêchai vîte quelqu'un pour lui proposer ma maison jusqu'à ce que le presbytère fût reconstruit; mais il était bien loin, et malheureusement il craignait mes poursuites. Ciel! qu'il me connaissait mal, de me mettre au nombre de ces hommes durs qui entassent calamité sur calamité, et qui ajoutent un poids nouveau à un fardeau déjà insupportable! Dieu qui lit dans mon cœur, sait bien que je voudrais plutôt soulager qu'écraser l'infortune, et que j'aimerais mieux tarir le torrent du malheur que d'y ajouter une seule goutte. Je ne regarde point ce qui m'est arrivé : cette perte ne me coûtera pas un soupir, car après tout je puis dire, avec le capitaine espagnol, que je suis aussi bon

gentilhomme que le roi, quoique je ne sois pas aussi riche.

Vous attendrai-je cet été? Je souhaite bien que vous me fassiez une visite de quelques semaines. Je vous donnerai un rôti à dîner, une nappe blanche tous les jours, et une histoire au dessert. Nous nous assiérons sous l'ombrage pendant la chaleur du jour, et le soir la plus jolie des chambrières vous tressera une guirlande. J'irai après cela chercher un climat tempéré. Ma toux augmente toujours, et elle va me traîner au tombeau malgré tout ce que je puis faire; mais je fuirai tant que j'aurai quelque force. J'ai vaillamment lutté pendant vingt ans contre la mort : la gaieté et le rire m'ont sauvé ce croc-en-jambe; mais mon adversaire me presse, et il me faut rompre la mesure avec lui si je veux lui échapper. J'espère que vous voudrez bien m'accompagner jusqu'à Douvres, et que nous irons encore une fois sur le rivage pour mettre Neptune en bonne humeur. Adieu.

LETTRE XLVII.

A J. H. S.

Le désir que j'avais de voir ma femme et ma fille, mon cher Antoine, m'a détourné de

mon chemin et m'a conduit au château délicieux de madame la comtesse de M.... J'y suis depuis sept jours, et j'y vis en patriarche avec cette femme charmante et une demi-douzaine de jolies dames de ses amies. Elle a le cœur excellent, présent que la nature ne fait pas à tous les hommes. J'en partirai demain avec regret : je courrai nuit et jour vers Paris, où j'arriverai dans deux jours. Si je puis en repartir aussitôt pour Calais, je souperai avec vous la veille de l'anniversaire de la naissance du roi.

Personne n'a jamais autant couru après sa femme que votre ami : enfin, après l'avoir cherchée dans cinq à six villes différentes, je la rencontre dans la Franche-Comté. La pauvre femme me demande de séjourner encore un an en France. Ma fille Lydia me fait le plus grand plaisir; elle a fait beaucoup de progrès en tout ce que j'attendais d'elle. Je suis infiniment mieux portant, et infiniment moins conséquent : voila, à coup sûr, le signal et le moment auquel je dois prendre ma plume. En conscience, je crois de mourir l'ayant dans mes doigts; mais je vivrai encore dix ans, mon cher Antoine, nonobstant les craintes de ma femme, que cette idée attriste.

Combien cette portion du globe que j'habite

est délicieuse! le climat en est céleste, et tout le jour nous sommes assis sur le gazon. La comtesse n'est point avare du nectar de ses celliers, et il nous inspire tous deux fois par jour. C'est le meilleur Bourgogne qui croisse sur les côteaux qui terminent notre horizon.

Vous ne partirez sûrement pas de *Crazi-Castl* avant mon arrivée à la ville. L'été y est si beau! et l'on n'en peut pas dire autant de l'*Yorkshire*. J'espère que vous me montrerez quelques-uns des jolis contes que vous composez. N'avez-vous pas quelqu'autre ouvrage à faire? Ce n'est pas de vous que je veux l'apprendre. Que Dieu vous conserve, ainsi que vos enfans!

Je suis, mon cher cousin, etc., etc....

Auprès de Dijon.

LETTRE XLVIII.

A SA FILLE.

Ainsi donc, ma chère Lydia, tu reviens avec ta mère de Marseille, au bord de la Sorgue. C'est là que tu vas t'asseoir et méditer : j'envie cette douce occupation, et je ferais volontiers à la tombe de Pétrarque une visite sentimentale. Combien la fontaine de Vaucluse, d'après ta description, doit être délicieuse!

Je suis charmé de ce que tu me dis de l'abbé de Sade; on est heureux de trouver un pareil voisinage. Je suis bien aise encore qu'il veuille bien corriger la traduction que tu fais de mes sermons.

Mais pourquoi ne t'occupes-tu pas de *la Maison de deuil*; c'est un des meilleurs? J'ai la plus grande envie de recevoir la vie de Pétrarque et de sa sœur, par votre abbé; mais je ne puis penser de sang-froid à la réponse que lui a fait le marquis........ : c'est bien mal, et je suis émerveillé de sa patience plus que chrétienne.....

Pour en venir à ta lettre, je ne voudrais pas connaître le sot oisif qui donne à ta mère des soupçons sur le compte de mistriss...... : il est vrai que j'ai de l'amitié pour elle, mais je n'en suis pas infatué. J'ai assez de discernement pour connaître ses fautes et celles de son sexe; au reste j'honore infiniment ta mère pour la réponse qu'elle a faite à ce mal avisé : « *Je ne » veux être informée de rien, et je vous » prie de n'en plus parler.* » Pourquoi me dis-tu qu'elle manque d'argent? Eh bon Dieu! lorsque j'ai un schelling, n'en avez-vous pas neuf parties?

Je ne commencerai mon voyage sentimental qu'à *Coxwould*, et j'ai fait le plan d'un ouvrage qui sort entièrement du chemin battu des écrivains. Si tu étais auprès de moi, je te présenterais à la plus aimable, à la plus charmante des femmes.... : ce n'est pas mistriss...., mais mistriss D...., femme du plus honnête des maris. Je les estime également tous les deux : il possède toutes les qualités d'un homme; l'honneur et la bravoure, qui l'ont fait distinguer en plusieurs circonstances, sont ses vertus caractéristiques. Je vous le ferai plus particulièrement connaître, en vous envoyant l'histoire d'*Ormes*, avec les livres que vous désirez : ils sont dignes d'être lus. *Ormes* est un écrivain aussi élégant que juste, et il ne ferait point un compliment à qui que ce soit aux dépens de la vérité. Mistriss D... est bonne, d'une tournure d'esprit sentimentale, et si heureusement née qu'elle est trop parfaite pour le monde qu'elle habite. Juste ciel! si toutes les femmes lui ressemblaient, quelle vie nous passerions! Le ciel, ma Lydia, a créé à propos des êtres différens entre eux. Tu es digne, ma chère enfant, de son amitié; elle t'aime déjà, car je lui ai souvent dit ce que je sentais pour toi. Voilà une lettre bien longue : réponds-moi aussitôt,

et que tes lettres ne soient pas étudiées ; écris naturellement, et tu écriras bien.

Adieu, ma Lydia. Je suis ton affectionné père.

LETTRE XLIX.

A SA FILLE.

CETTE lettre, ma chère Lydia, consternera ton cœur sensible, et tu n'y trouveras pas des marques de ma gaieté ordinaire. Puis-je m'y livrer lorsque je suis environné de mille pensées mélancoliques? On vient de me voler près de soixante guinées de la manière la plus extraordinaire. Mais que signifie cette perte auprès de celle que je suis en danger de faire? L'amitié est le baume de la vie, et celle-ci sans l'amitié n'est qu'un lourd fardeau indigne d'être porté. Je suis malheureux. Ta mère et toi êtes loin de moi : qui peut compenser cet abandon? Pour l'amour de Dieu! persuade-lui de venir se fixer en Angleterre : la vie est trop courte pour la dépenser en de si longues absences; et tandis qu'elle vit dans un pays et moi dans l'autre, l'on croit que c'est une affaire de choix entre nous. D'ailleurs, ma chère fille, ô toi la bien-aimée de mon cœur, j'ai besoin de te voir!

Je suis bien triste, et les yeux de ma Lydia se gonfleront de larmes quand je lui en dirai la cause. Je crains que cette tendre amie, dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre, ne dépérisse entièrement.

Je ne l'ai point quittée depuis deux jours, et je n'ai jamais vu une santé aussi altérée. Elle est d'une complexion si délicate! c'est un lis qui se fane; car les roses ont disparu de son visage. Je ne puis voir, je ne puis parler de cette femme incomparable, que je ne me sente inondé de pleurs. Je lui ai mille obligations, et je lui dois plus qu'à tout son sexe, plus qu'à tout l'univers. Elle est douée d'une délicatesse de sentimens que peu de femmes possèdent : nos conversations sont si intéressantes, et elle parle de quitter ce monde avec plus de tranquillité que les hommes n'en mettent à y vivre. J'ai écrit son épitaphe, et je t'en envoie une copie : elle exprime modestement son mérite; mais Dieu la guérisse, et qu'elle vive pour faire la mienne!

« Des colonnes et des urnes chargées d'ins-
« criptions sont l'hommage que les sens payent
« à la mort. L'ami sincère n'a pas besoin de ce
« mécanisme pour exciter les larmes; elles cou-
« lent naturellement comme ces vers sur le tom-

« beau d'E...., et elles y couleront aussi long-
« temps que la nature en prêtera à la douleur. »

Dis mille choses à ta mère, et crois, ma chère Lydia, que je t'aime bien tendrement...

LETTRE L.

D'IGNACE SANCHO A M. STERNE.

Monsieur,

Ce serait insulter à votre humanité, que de faire devant elle l'apologie de la liberté que je prends aujourd'hui de vous écrire. Je suis un de ces misérables que le vulgaire, sans pitié, appelle nègres. La première partie de ma vie a été malheureuse, parce que je fus placé dans une famille qui jugeait que l'ignorance était la meilleure et la seule gardienne de la soumission. Par une application qui me délassait de mes travaux, j'appris un peu à lire et à écrire.

La seconde partie a été, graces à Dieu, bien plus heureuse; je l'ai passée au service d'une des meilleures maisons du royaume. Les livres ont toujours été mes délices; la philanthropie est la déité que j'adore. Oh! combien je vous suis redevable, mon cher Monsieur, du caractère aimable de votre oncle Tobie! oui, je

ferais dix milles dans la canicule pour serrer et pour secouer la main de son honnête caporal.

Vos Sermons ont pénétré jusques à mon cœur, et j'espère qu'ils l'ont amendé. Que j'aime ce passage de la soixante et huitième page du second volume! « Considérez com-« bien de nos frères, dans tous les siècles, ont « été foulés sous les pieds d'un tyran cruel et « capricieux, qui n'a jamais ni entendu leurs « cris, ni compati à leurs calamités. Considé-« rez l'esclavage : quelle coupe amère, et com-« bien de millions d'hommes naissent pour en « être abreuvés! »

De tous mes auteurs favoris, vous êtes le seul, avec celui de *Geo Ellison*, qui ayez excité une larme en faveur de l'esclavage, et vous m'applaudirez quand je vous demanderai de donner une demi-heure d'attention à celui qui se pratique dans nos Indes occidentales. Ce sujet, traité par vous, allégera le joug de plusieurs de ces misérables : quand ce ne serait que d'un seul, quel jour de fête, grand Dieu, pour un bon cœur! Je suis sûr que vous êtes épicurien en vos actes de charité : d'ailleurs, on vous lit, on vous admire si universellement, que vous ne pouvez manquer... Ah! Monsieur, voyez s'élever vers vous les mains tremblantes

de mes frères. La douleur (vous l'avez si pathétiquement observé) est éloquente : figurez-vous leur posture suppliante....; écoutez leurs prières. Leur refuserez-vous quelque chose? L'humanité est si complaisante!

C'est dans cet espoir que je vous demande la permission d'être, etc.

IGNACE SANCHO.

LETTRE LI.

RÉPONSE A IGNACE SANCHO.

Les petits événemens, Sancho, *coïncident* aussi singulièrement que les grands. Je venais d'écrire l'histoire attendrissante d'une bonne et malheureuse négresse; et j'avais à peine essuyé mes yeux, que j'ai reçu la lettre par laquelle tu me recommandes tes frères. Pourquoi dis-je *tes frères?* ne sont-ce pas les nôtres? ne sont-ce pas les miens? C'est par les teintes les plus sensibles que la nature descend de la plus belle figure de St.-James à la complexion la plus *suïeuse* de l'Afrique. A quel degré de cette échelle les liens du sang doivent-ils ne plus exister? Jusques à quelle teinte devons-nous descendre pour que la pitié s'évanouisse avec les rapports qui nous lient?

Cela ne doit pas te surprendre, mon cher Sancho, car la moitié des hommes traite les autres comme des bêtes, et s'efforce de les rendre tels. Quant à moi, je n'ai jamais jeté les yeux sur la carte de l'Amérique, que je n'aie d'abord songé aux fardeaux que tes frères et tes sœurs y charient; et si je pouvais alléger leurs épaules d'une seule once, je te déclare que j'entreprendrais de ce pas en leur faveur le pélerinage de la Mecque. Cette course, Sancho, excède celle que tu ferais pendant la canicule, dans la même proportion qu'une visite d'humanité doit en excéder une de cérémonie.

Je suis charmé que mon oncle Tobie t'ait intéressé. Si je puis achever le livre que j'écris, je croirai avoir rendu quelques services aux affligés. Il peint les ridicules des hommes, et venge de l'oppression de leurs semblables ceux qui ont vécu si long-temps dans les cachots de l'ignorance ou dans les chaînes de la tyrannie. Je te loue d'avoir, par tant d'application, brisé la porte des premiers, et je te félicite de ce que la providence, en te confiant à des mains miséricordieuses, t'a sauvé des étreintes des autres.

Adieu, mon bon ami Sancho : je n'oublierai jamais ta lettre.

LETTRE LI.

A IGNACE SANCHO.

Je suis bien reconnaissant de la réponse obligeante et honnête de mon cher Sancho, et quand je serais dix fois plus occupé, je le remercierai toujours de son amitié et de sa bonne opinion. C'est une affectation mensongère que de dire que les louanges ne récompensent de rien. Fussent-elles seulement sincères, on les recevrait avec autant de plaisir que je reçois les tiennes.

Je quitte la ville dans un état bien triste, et avec l'idée que je prends congé d'elle pour toujours : peut-être qu'un bon air, une retraite tranquille, une ânesse à téter et une autre à monter, feront des merveilles. J'espère de vivre encore toute cette année, quand ce ne serait que pour donner au monde que je vais quitter, d'aussi bonnes impressions sur moi que les tiennes, mon cher Sancho. Je voudrais cependant stipuler que la nature me fournît, pendant ce court espace, assez de santé et de vivacité pour finir l'ouvrage que j'ai commencé cet été....... Mais je suis un être bien résigné, Sancho; et je prends la santé et la maladie

comme la clarté et les ténèbres, comme les vicissitudes des saisons, c'est-à-dire comme il plaît à Dieu de me les envoyer. Je m'accommode de leurs retours périodiques comme je puis, ayant seulement l'attention, quand il m'arrive quelque fâcheux événement dans ce monde ennuyeux, de ne pas y perdre ma tranquillité. Voilà, Sancho, la vraie philosophie : nous nous la devons à nous-mêmes, et non à l'aveugle Fortune.

Adieu : j'espère que tu n'oublieras pas de venir me voir l'hiver prochain, et je t'embrasse avec la cordialité la plus vraie.

LETTRE LIII.

A SIR W.....

Vous êtes le plus plaisant original du monde, de me railler sur ce que je vous ai écrit que tous les matins je me jetais dans le berceau de *Vénus*; c'est la mer où je me baigne. Pouviez-vous en induire que je parlais du lit de nos jolies femmes? Ah! mon ami, la chair vous guide et l'esprit me conduit. Je viens d'écrire la lettre la plus bizarre à Lady.... Il y est question en même temps et de l'esprit et de la chair. Elle m'a rendu vain, en disant qu'elle était tout à moi..... Mais, au reste, ne fatiguez

point votre esprit en vaines conjectures.......;
c'est lady telle ou lady l'autre, et puis tout est pour moi sentimental. J'aime mieux élever dans le cœur d'une jolie femme une flamme pure et amoureuse, que de me sentir moi-même échauffé d'un désir plus terrestre. Je prends Dieu à témoin que mon badinage est innocent, et que les gaietés de ma plume ressemblent à celles de mon enfance, lorsque j'enjambais un bâton, et que je galopais sur lui. Je l'ai déjà dit, et c'est la vérité : ma plume me gouverne, et je ne la gouverne pas. Adieu.

LETTRE LIV.

A lady P......

Je veux faire une expérience sur l'effet mécanique que peut produire l'action d'écrire un billet doux à la distance d'un jet de pierre de la beauté qui remplit la tête et le cœur de son amant. Yorick doit dîner dans votre voisinage. Le voilà cheminant de son logis au café qui avoisine le plus votre hôtel : il y entre, demande une feuille de papier à tranches dorées, et s'assied pour vous écrire son *credo*.

O ma chère Lady, qu'avez-vous fait de mon ame? qu'avez-vous fait de moi? Mais voilà une

introduction bien familière, tandis que ma situation auprès de vous l'est si peu. Dieu sait à quelle distance vous me tenez; il faut que je désespère d'avancer auprès de vous d'un seul pouce, quelques détours que je fasse, quelques mouvemens que je me donne. Un homme de bon sens fuirait diamétralement de vous, autant que ses jambes s'y prêteraient, plutôt que de s'exposer imprudemment à un combat où sa raison lui montre de nouvelles pertes, si ce n'est pas une entière défaite. Pourquoi me dites-vous que vous êtes bien aise de me voir? Trouvez-vous quelque plaisir à voir un malheureux? Vos yeux et votre bouche doivent-ils triompher d'avoir fait un sot d'un homme que toute la ville courtise comme un sage? Oui, je suis le sot le plus faible, le plus ductile, le plus tendre, dont jamais femme se soit amusée; aucune suite dans mes propos, aucune constance dans mes projets de résipiscence. Il y a une heure à peine que je jurais, un genou à terre, de ne jamais m'approcher de vous : je disais mon *Pater*; et je me rappelle que, lorsque je prononçais *et ne m'induisez point en tentation*, je me suis levé en héros chrétien, prêt à combattre en champ clos le monde, la chair et le diable, ne doutant point de les écraser sous mes pieds. Et pourtant me voici au-

près de vous, et aussi près de vous que je le puis, à la distance d'un jet de pierre de votre cabinet : je m'y sens entraîné par le tourbillon impétueux qui a enveloppé et abîmé mon cœur; et quoique j'aie entre mes mains un billet de comédie, je suis porté sur la ligne qui aboutit à vous.

Serez-vous seule à sept heures? Voulez-vous me permettre de passer la soirée avec vous? Vous y vérifierez ce que je viens de vous dire. Je dîne chez M. C...., où je resterai jusqu'à sept heures à y attendre votre réponse. Si mon attente est trompée, j'en conclurai que... Je prendrai un méchant fiacre; il me cahotera; je maudirai la vie.... Je ne connais que le chagrin...., le plaisir de vous aimer....

LETTRE LV.

A SA FILLE.

Tu m'écris, ma chère Lydia, que mon Voyage sentimental est admiré à Yorck : il l'est autant ici, et ce n'est pas être vain que de le dire. Que m'en reviendrait-il? Je suis accablé de maladies, et la vanité ne peut plus occuper une place dans mon sein. Ne sois pas cependant alarmée; peut-être en reviendrai-je, et vous rejoindrai-je le premier de mai. Si j'en échappe, ce ne sera pas pour long-temps,

mon enfant, à moins qu'une retraite tranquille et le repos de l'esprit ne me restaurent. Ta lettre m'a surpris. Celle qui t'a dit que si je survivais à ta mère je te laisserais comme un legs à...., connaît bien peu la délicatesse de mes sentimens. Non, ma Lydia, ce serait à une femme adorable dont tu pourrais imiter les vertus que je confierais ma fille. Ce serait de celle dont je t'ai si souvent entretenue, que tu apprendrais à devenir une mère tendre, une femme estimable, une amie sincère. Tu ne l'aurais pas fréquentée quelques instans, qu'elle aurait fait couler dans ton cœur un peu de ce lait qui circule dans le sien, et dont elle rafaîchissait la chaleur et la vivacité de ton caractère. Lydia n'aurait pas besoin d'aller dans les Indes pour y chercher de la protection; cette femme aimable en a de plus puissantes encore en Angleterre. Mais, que dis-je? Lydia, ta mère va me survivre; ne la chagrine pas encore avec tes craintes. Je vous envoie quelques bijoux de toilette; ma fille ne pourra jamais former un choix que je ne le réalise. Je ne suis jamais seul, et les bontés de mes amis sont toujours les mêmes. Je voudrais que ce fût ma fille qui me servît; mais Dieu m'a aussi refusé cela... Ecris-moi deux fois par semaine. Adieu.

LETTRE LVI.

A MISTRISS D....

Votre pauvre ami peut à peine vous écrire; une pleurésie l'a mis cette semaine aux portes du tombeau. On le saigna trois fois jeudi, et les vésicatoires lui furent appliqués le lendemain. Les médecins disent que je suis mieux : Dieu le sait! car je me sens bien mal; et si j'en reviens, de long-temps je ne recouvrerai mes forces. Avant que de vous avoir écrit la moitié de cette lettre, ma faible main sera obligée de se reposer plus de douze fois.

Votre mari eut la bonté de me faire hier une visite. Je sentis à sa vue des émotions inexprimables, et il arrêta le cours de mes douleurs en me parlant de vous. Engagez-le, ma chère D...., de venir me voir demain ou après-demain; car je n'ai ni beaucoup de jours, ni peut-être beaucoup d'heures à vivre. J'ai une faveur à lui demander, et je vous la demanderai aussi si je me trouve mieux, si je sors conquérant de cette lutte terrible... Mais mes esprits m'abandonnent....; ils s'enfuient.... : quel passage!....

Ne pleurez pas, ma chère D...., vos larmes sont trop précieuses pour couler sur moi......

enfermez-les du moins dans votre sein, et qu'elles n'en sortent plus.... O la plus chère, la plus aimante, la plus spirituelle, la meilleure des femmes! que la santé, la paix et le bonheur soient toujours à votre suite! Si je meurs, chérissez ma mémoire, et pardonnez les folies que vous avez si souvent condamnées... : c'est mon cœur et non ma tête qui les enfantait....

Si ma Lydia perdait sa mère, si elle était orpheline, prenez-la dans votre sein; vous êtes la seule femme sur la terre à laquelle je puisse recommander cet acte de bienfaisance. Je lui écrivis il y a quatre jours quelle confiance elle doit mettre en vous. Que M. D..... lui serve de père! il la protégera contre les insultes; car il porte une épée qui a servi sa patrie, et qu'il tirera aussi de son fourreau pour défendre l'innocence. Recommandez-moi à son souvenir, comme je vous recommande à cet Etre bon et puissant qui prend sous sa garde les êtres bons et généreux.

Adieu... adieu... : votre malheureux ami.....

STERNE.

FIN DES LETTRES DE STERNE.

Le morceau suivant est une essai de traduction dans une langue que l'on pourrait presque appeler morte, si sa précieuse naïveté ne la faisait encore chérir des amateurs de ce genre piquant de Littérature. L'estimable Traducteur du Voyage Sentimental de Sterne, n'a pas fait attention, sans doute, dans les chapitres septième et huitième de la seconde Partie de ce charmant ouvrage, que la mauvaise feuille de papier, dans laquelle le bon La Fleur porta un bouquet à son Maître, était gothiquement écrite et imprimée, et que Sterne la jugea être du temps de Rabelais. Il feignit de la traduire en Anglais; mais le traducteur en nous transmettant par une version, cet ouvrage, aurait pu s'amuser à rendre à ce fragment Français la rouille précieuse de son siècle, que Sterne avait eu tant de peine à lui ôter. C'est ce que nous avons essayés de faire ici.

FRAGMENT

DANS

LE VOYAGE SENTIMENTAL.

Adonc, comme la femme du notaire riotoit avecques lui moult trop chaudement, je vouldrois, dict le notaire, jectant bas son parchemin, qu'il y eût céans un de mes conpaings à cette fin de vous l'attester.

Eh! doux Sire, fict-elle, en se liévant en grand hâte, que besogneriez-vous? Cette courte femmelette étoit de sa nature moult accariatre; et le notaire pour destourber tel oraige, répliqua bellement..... j'irois... j'irois... me jecter emmi mon lict..... Eh! allez au diable, répondit-elle.

Déa! comme il y avoit en toucte la maison, tant seulement une couchette, et qu'il n'y en avoit mie une autre, jouxte la coustume de Paris, le notaire ne se soubciant brin de gésir en même lict, lès une femme qui l'avoit jecté ès diables, à croix et pile tout présentement, print son feutre, son bâton et son manteau; si départit de l'huis érraument; et chemina à son

aise devers le pont: la nuit étoit moult epesse et pluvieuse.

De tous les ponts piéça batis, les gens qui ont traversé celuy de Paris, confessent qu'il est le plus beau, le plus grand, le plus large qui oncques ait accollé deux pièces de terre sur cettuy globe.

La seule faulte, que lui imputent les Théologiens et Sorbonistes, est que, s'il y a en tout Paris une seule poignée de vent, on y *sacre-dieu* avec moult plus grand blaspheme et vilenie, qu'en lieu autre de la cité: et voire ce n'est mie sans raisons, beaux Sires; car cettuy vent saillit sur vous tant isnélement, et si aïre à telles bouffées, que de tous ceux qui y vont cheminant, peu se peuvent targuer de n'avoir perdu, ou montré nulle chose.

Le poure notaire, tout comme il passoit près l'échauguétte de la sentinelle, serra sa canne contre l'aile de son feutre; mais, en le faisant, le bout de sa canne happa la gance de celuy du Soudart, le tollit et l'enjecta par-dessus le mur du parapet, aval en la rivière de Seine.

Ah! le méchant vent, dit un pescheur, qui là étoit mussé en son batelet; il ne soufle rien qui vaille.

Le Soudart, natif gascon, fila incontinent

sa noire moustache, et poincta son arquebouse sur le notaire; mais étant advenu qu'une vieille chassieuse du bout du pont, avait emprunсté la meche d'icelle arquebouse pour réalumer sa lanterne, cella donna le temps au sang du Gascon de se racoiser; et de retraire cet encombrier à son pourfit. Ah! le mechant vent, fit-il, comme il tolloit de dessus le chief du notaire son feutre, et qu'il adouboit le dire du pescheur.

Le notaire traversa le pont, et en cheminant au long de la rue Dauphine, il se doloit ainsi.

Las! poure et souffreteux que je suis! estre ahané chaque jour de ma chaitive vie, par mille malengins! estre mis en ce monde pour voir le fortunal des propos contumélieux et vituperes tomber comme grele drûe sur moi et mon état! Avoir été contraint par les mauvails foudres et tonnoires de Mere Eglise, de faire mariaige avec une Damoiselle tempesteuse! être vilainement chassé fors la mienne maison par vents domestiques, emblé de mon feutre par vents du dehors! me trouver ceans le chief nud, emmi les noires tenebres de la nuict, à la merci du flux et reflux des accidens quelconques. Las! homme malencon-

treux! quel vent des trente et deux poincts de la calamité vouldra souffler sur toi, ainsi que sur tretous les autres? Beau sire Dieu!

Ores que le notaire se guementait sur ses maulx et griefs en coustoyant un passaige obscur, une voix de dedans hucha une garse-chamberiere, et lui dit d'aller querir le plus près notaire. Déa! c'était lui, si je n'erre. Il se revint ung petit, fila dans ledit passaige jusques à l'huis, traversa une manière de sale antique, et fut mené en une moult grant chambre demeublée de tout, fors une longue pertuisanne, ung haubert, une vieil épée rouillée, et une bandoliere, plantés à quatres distances égales jouxte la parois.

Un vieil homme, qui piéça avait été gentilhomme, et qui l'était à cet heure, supposé que fortune ne laidange, et corrompe la gentillesse du sang, gissait illec en son lit, son chief sur la paulme de la main; une chandelle flambait sur une petite table tout près, et lès la table cloppait une chaire: le notaire s'y bouta, si tira de sa pochette ung écritoire, a tout une feuille de papier blanc, la porta devant lui, trempa sa plume en l'encrier, courba son estomac contre la table, et se disposa à coucher par escript le testament du vieil gentilhomme.

Las, Sire, dict le vieil, soulevant soi ung tantinet, je n'ai, Dieu m'aide nulle chevance à laisser, pour le coût de votre escripture, fors mon histoire, et ne saurais mourir, sans la leguer au monde. Je vous en baille le pourfit, pour le labeur qu'allez avoir : elle est moult extraordinaire, et tant nouvelle, que ne pourra se parangoner à nulle autre histoire.

Le notaire retrempa sa plume en l'écritoire.

O tout puissant directeur, et promeconde des accidens de ma poure vie! dict le vieil gentilhomme, regardant moult souevement, et lançant ses deux mains à mont vers le ciel; toi, dont la dextre m'a pourmené emmi cet étrange labyrinthe, jusqu'à cette scène de déconfort, assiste la mémoire chancelante d'un homme ancien, et d'un poure désolé. Octroye à ma langue l'esperit de la vérité éternelle; que cettuy homme étranger n'escripve nulle chose, qui ne soit transumpte de ce livre sur lequel, fict-il accollant ses mains ambeduis, je dois être condamné ou absous.

Le notaire porta sa plume entre la chandelle et son œil.

Ceci est une histoire, Sire, qui mettra sus touttes et chacunes les affections de la nature,

et qui fendra de pitié le cœur de la cruauté la plus felone.

Le notaire ardoit en lui de desir d'escripre; et à cette fin, il retrempa pour la troisième fois, sa plume en l'encrier. Le vieil homme, se tournant devers lui, racompta son histoire comme s'ensuit :

La mauvaise feuille de papier ne contenait rien de plus.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

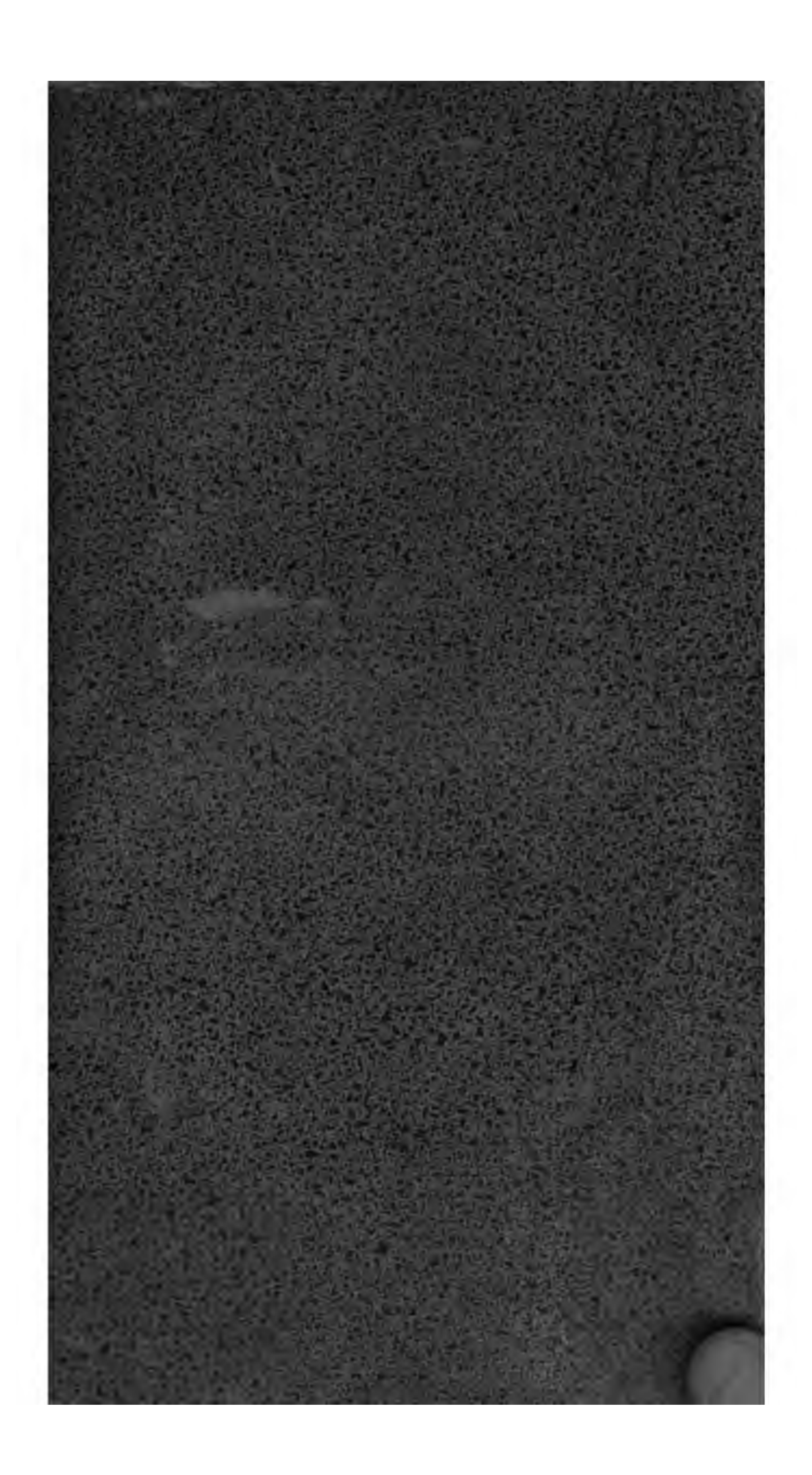
TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES DE STERNE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



remontrances faites au visir n'obtinrent d'autre réponse que des menaces, on fit enfin les préparatifs de l'évacuation de Parga, qui eut lieu le 10 avril 1819, pendant les fêtes de Pâques.

Par ordre du lord grand-commissaire, le commandant de la garnison angloise de Parga fit connoître aux habitans que, d'après les arrangemens faits avec Ali-Pacha, des troupes turques devoient entrer sur leur territoire sans délai, mais que la garnison angloise resteroit pour les protéger jusqu'à ce que l'émigration fût terminée. En recevant cet avis, qui fut confirmé par la nouvelle de la marche sur Parga d'un corps considérable de troupes ottomanes, les habitans s'assemblèrent, et, après avoir tenu une consultation, firent dire au commandant que, telle étant la détermination du gouvernement britannique, ils avoient unanimement résolu que, si un seul Turc entroit sur leur territoire avant qu'ils eussent eu les moyens de le quitter, ils mettroient à mort leurs femmes et leurs enfans, et se défendroient jusqu'à la dernière extrémité contre toute force turque ou chrétienne qui violeroit la promesse solennelle qui leur avoit été faite.

Le commandant anglois, voyant par leurs préparatifs que leur résolution étoit bien prise, en fit avertir sur-le-champ le lord grand-commissaire à Corfou, qui envoya à Parga des officiers pour s'expliquer avec les habitans. Ces officiers, en y arri-

de son fils chéri, de celui qu'il destine à lui succéder. Ce vieux chef étoit bel homme, quoique couvert d'habits grossiers, et même malpropres. Il portoit sur la tête un petit bonnet de couleur rouge, et un grand manteau d'étoffe de poils de chèvre étoit jeté sur ses épaules. Il nous fit présenter des pipes et du café; mais nous ne pûmes nous entretenir avec lui que par l'entremise d'un interprète, attendu qu'il ne parloit que l'albanois. Après avoir passé une demi-heure dans un petit appartement qui n'offroit aucune trace de grandeur ni de propreté, nous allâmes voir les fortifications. L'espace qu'occupe ce château est considérable; il renferme non seulement des casernes suffisantes pour cinq mille hommes, mais un très-grand sérail et une mosquée; d'immenses magasins souterrains peuvent contenir les munitions et même les approvisionnemens. Les murs en sont d'une grande épaisseur, quoiqu'ils offrent en plusieurs endroits des preuves de la précipitation avec laquelle ils ont été construits. Des passages creusés sous terre conduisent dans toutes les parties de l'édifice, et un aquéduc y amène l'eau des montagnes situées à l'ouest, à six milles de distance. On nous montra dans un appartement un moulin fort curieux, où le grain est moulu sans le secours du vent, de l'eau, ni de la vapeur; il agit par le seul pouvoir d'une espèce de ressort d'horloge qui n'a besoin d'être

